RÉCITS

DE L'HISTOIRE ROMAINE

AUX IV[e] ET V[e] SIÈCLES

V.

LUTTES DE L'ORIGÉNISME A ROME. — MORT DE PAULA.

Douleurs aux couvens de Bethléem. — Visite de Fabiola, sa pénitence publique à Rome. — Rufin prêche à Rome l'origénisme sous le nom de Jérôme; il est condamné par un synode. — Il publie ses *Invectives*, Jérôme répond par son *Apologie*. — Vigilantius. — Mort de Pauline; Pammachius se fait moine. — Naissance de la jeune Paula. — Voyage de Mélanie à Rome. — Mariage de la jeune Mélanie, sa petite-fille; l'aïeule veut faire séparer les deux époux. — Elle échoue dans ses tentatives pour faire absoudre Rufin. — Ses prédictions sur la chute de Rome. — Maladie et mort de Paula. — Ses funérailles, son sépulcre à Bethléem. — Désespoir de Jérôme.

I.

Que devenaient Eustochium et Paula au milieu des disputes, des excommunications, des souffrances de toute sorte accumulées sur les monastères de Bethléem (1)? Paula surtout éprouva le contre-coup des haines liguées contre son ami. A Bethléem comme à Rome, elle vit pleuvoir sur elle le dénigrement et la calomnie : ses moindres actions, ses moindres paroles, rapportées à Jérusalem, étaient noircies ou tournées en ridicule. Un personnage qu'ils désignaient

(1) Voyez la *Revue* du 1[er] juillet 1865; voyez aussi, pour le commencement de la série, la *Revue* du 1[er] septembre, du 15 novembre 1864, du 1[er] mai 1865.

entre eux par le surnom d'Adad l'Iduméen — ce cruel ennemi de Salomon, suscité par Dieu même — se faisait l'odieux instrument des persécutions contre Paula. C'était, suivant un mot de Jérôme, le soufflet placé par le Seigneur près de sa joue pour l'empêcher de s'enorgueillir. La persistance et la méchanceté des outrages finirent pourtant par décourager le solitaire, et alors eut lieu entre son amie et lui une scène touchante dont il nous a conservé le souvenir.

Un jour qu'il avait ressenti l'injure jusqu'au fond de l'âme, il alla, dans l'excès de sa douleur et de son affection, trouver Paula pour lui conseiller de retourner à Rome. « Partez, lui disait-il; on ne lutte pas corps à corps avec l'envie, on la fuit. Jacob s'est retiré devant Ésaü, David s'est dérobé par l'absence aux embûches de Saül. — Non, répondit avec fierté la noble femme, je ne partirai pas. Lorsque Dieu permet au démon de persécuter ses serviteurs, vous le fuiriez en vain, il vous précède dans votre fuite. Je suis ici au lieu que j'ai choisi: quel autre endroit de l'univers me rendrait ma Bethléem (1)? » — Elle disait encore : « Une conscience tranquille sait ce que valent les afflictions de la terre; ce sont des préparations aux joies d'en haut. Saint Paul a tracé la conduite du chrétien en face des injustices qui l'assiégent. « Ne vous révoltez pas contre le mal qu'on vous fait, nous enseigne-t-il; sachez plutôt l'étouffer à force de bien. » Elle aimait à citer aussi ces beaux versets du prophète Isaïe sur la destinée humaine : « O homme, dès que tu es sevré du lait de ta nourrice et qu'on t'a arraché à la mamelle de la femme, attends tribulation sur tribulation, attends en même temps espérance sur espérance. » De ce jour, son parti fut pris. Lui arrivait-il de la part de son ennemi implacable quelque nouvelle et poignante injure, elle se mettait à chanter avec le Psalmiste : « Quand le méchant s'élevait contre moi, je me suis tue, et je n'ai pas même voulu dire de bonnes choses. Je suis restée comme un sourd qui n'entend rien, comme un muet à qui la parole est refusée, et ma langue n'a trouvé ni malédiction ni blâme. » Cette sainte sérénité finit par entrer dans le cœur de Jérôme : il ne parla plus de départ.

Cet Adad l'Iduméen, ce lâche persécuteur de Paula, c'était Rufin sans nul doute, et les commentateurs ne s'y sont point trompés; mais Rufin n'était pas seul. Dans les machinations ourdies à Jérusalem contre Jérôme, on reconnaît aisément la haine ingénieuse et persévérante d'une femme. Mélanie était au fond de tous les complots, envenimant de ses propres rancunes celles de Rufin, con-

(1) « Si... et Bethleem meam in alia reperire possem parte terrarum. » (Hier., ep. 86.)

seillant ou plutôt gouvernant Jean de Jérusalem. Sa volonté impérieuse put seule en effet amener aux dernières violences cet homme inconsistant et faible. « Mélanie et Rufin étaient ses maîtres, » nous dit Jérôme. Quel motif poussait donc cette femme à vouloir accabler ainsi un homme qui l'avait tant exaltée, dont elle avait recherché l'amitié au temps de sa jeunesse, et si vivement peut-être qu'on en avait médit? Les blessures de l'orgueil suffiraient au besoin pour expliquer sa haine. L'orgueil par lequel Mélanie vivait, tout autant que par l'exaltation religieuse, avait été froissé, brisé chez elle de toute façon depuis l'arrivée de Jérôme et de Paula. Bethléem avait éclipsé Jérusalem. Les regards de la chrétienté s'y fixaient désormais sans partage, et les pèlerins ne faisaient plus que traverser le mont des Oliviers pour s'arrêter aux monastères de la Crèche. La fastueuse humilité d'une patricienne d'époque récente n'imposait plus à côté de l'abnégation de deux filles des Scipions offrant en holocauste, devant l'étable du Christ, le plus grand nom de l'histoire romaine. Les douces vertus de Paula, son savoir modeste, sa vie saintement cachée, ne contrastaient pas moins avec l'humeur altière et l'agitation bruyante de Mélanie; mais ce qui dut blesser celle-ci sur toute chose, ce fut de voir l'homme à la renommée duquel elle avait cru jusqu'à y attacher la sienne amoindri, effacé devant l'incomparable gloire de Jérôme. De ces plaies de l'orgueil et de la jalousie, il s'était formé dans son cœur un ulcère qui le rongeait. Irrité de tant de persécutions où l'odieux se mêlait à l'injustice, Jérôme s'en vengea avec éclat, et, dans l'ordre de sentimens qui avaient prise sur son ennemie, sa vengeance fut complète. Il retrancha de ses livres les éloges qu'il lui avait donnés jadis et qui l'avaient fait connaître dans tout le monde. Le passage de sa chronique où il la proclamait la plus illustre des femmes chrétiennes et une seconde Thècle fut impitoyablement supprimé. Il évita dès lors de la nommer dans ses lettres, ou il ne le fit plus qu'avec amertume. Comme Mélanie, en grec, signifiait *noire,* il disait que « son nom était l'image vivante de son âme. »

On comprend au reste son irritation, quand on voit les basses manœuvres dirigées contre ses amies et lui de cette officine d'intrigues qui avait son siége au mont des Oliviers. Un étranger de distinction revenait-il de Bethléem, on le circonvenait à son passage, on s'emparait de lui, on cherchait à détruire la bonne impression qu'il rapportait de son séjour et du mérite de ses hôtes. Tantôt on déchirait à belles dents Jérôme, le représentant comme un homme d'humeur intraitable, dont l'envie effaçait les bonnes qualités, un homme si jaloux qu'il l'eût été de son propre frère, et près de qui aucun moine de quelque valeur ne pouvait vivre. Tantôt

on s'attaquait à Paula, affectant même pour elle une pitié menteuse, afin de mieux faire ressortir le caractère impérieux de Jérôme. Nous retrouvons l'écho de ces dénigremens dans un livre de Palladius, évêque d'Hélénopolis, qui avait été quelque temps hôte du couvent de la Crèche. Ce n'est pas tout. Rufin et Jean de Jérusalem allèrent jusqu'à corrompre les serviteurs du monastère pour épier Jérôme, connaître ses lettres polémiques et savoir à quoi il travaillait. Un jour on lui déroba la traduction d'une lettre d'Épiphane contre le même Jean de Jérusalem, traduction qu'il faisait pour un de ses moines qui ne savait pas le grec, Eusèbe, avocat de Crémone, à qui échut l'insigne honneur de lui succéder à Bethléem. Un frère attaché à la personne d'Eusèbe en qualité de domestique ayant disparu tout à coup avec le manuscrit de Jérôme et tout l'argent de son maître, la traduction se trouva quelques semaines après en la possession de Rufin. Quelquefois une main inconnue glissait dans la chambre des hôtes tantôt un livre dirigé contre Jérôme, tantôt un ouvrage hérétique, pour faire croire qu'on professait aux couvens de la Crèche des doctrines contraires à l'église. Telles étaient les embûches au milieu desquelles il leur fallait vivre.

Cette sorte de crise passée, les solitaires reprirent leur train de vie habituel, cumulant la direction de leurs maisons avec les devoirs de l'hospitalité vis-à-vis des étrangers et l'étude des saintes Écritures. Les dernières persécutions avaient eu pour effet de briser complétement chez Paula les attaches qui la retenaient au monde. Ses austérités dépassaient la mesure de ses forces. Jérôme la grondait de coucher sur la terre nue, sans autre matelas qu'un cilice, et d'user ses yeux à force de veilles, où le matin la surprenait priant. En la voyant pâle et défaite, il lui disait : « Gardez vos yeux, vous en avez besoin pour lire les Écritures. — Ah ! répondait-elle, ces yeux ont trop recherché le monde, je les ai peints trop souvent; j'ai trop souvent fardé mon visage et amolli mon corps dans les délices, pour que le moment ne soit pas venu de les punir. J'ai trop voulu plaire ici-bas; puissé-je enfin plaire à Dieu! » Excessive en tout, elle semait autour d'elle l'argent sans compter, malgré la diminution graduelle de ses revenus et la charge croissante des monastères. Jérôme cherchait à la modérer dans ses aumônes inconsidérées; mais quoiqu'elle lui portât, avec une admiration sans bornes, l'obéissance d'une fille soumise, elle lui résistait dans ces matières, emportée par l'élan de sa charité. Elle avait aussi vers le mysticisme un penchant que l'austère et âpre raison de son ami tâchait de gouverner, sinon de détruire, et il ne manqua pas de gens qui lui en firent un crime. Cet hôte de Bethléem dont je parlais tout à l'heure, Palladius, origéniste, ami de Rufin et de Méla-

nie, dont il s'est fait l'historien, disait au sujet de Paula : « Elle était née pour la vie sainte et spirituelle, si elle n'eût été retenue par la volonté jalouse de Jérôme, et on l'aurait peut-être vue s'élever au-dessus de son sexe, tant le ciel lui avait départi de belles et rares qualités; mais il la comprimait par une domination tyrannique, la réduisant à n'avoir de pensée que la sienne, et de volonté que son caprice. » Palladius nous démasque ici l'artifice des affidés de Rufin, soufflant le chaud et le froid, et rendant leurs caresses aussi venimeuses que leurs morsures.

Sur ces entrefaites, la santé de Paula s'altéra, et son mal, aggravé par les chaleurs d'un mois de juillet très ardent, la mit à deux doigts de la mort. Une fièvre opiniâtre la dévorait. Quand cette fièvre tomba et que la convalescence commença, les médecins ordonnèrent à la malade, qui ne buvait que de l'eau, de prendre un peu de vin pour se fortifier, craignant, disaient-ils, qu'elle ne devînt hydropique; mais elle s'y refusa avec obstination. Épiphane se trouvait alors à Bethléem, appelé sans doute par les inquiétudes de son ami. Jérôme le pria de voir Paula en particulier, de l'exhorter à suivre la prescription des médecins, de l'y obliger même au besoin par l'autorité de son caractère et de son âge. Épiphane accepta la mission et la remplit du mieux qu'il put. Tandis qu'il parlait, assis au chevet de la malade, employant pour la convaincre tout ce qu'il possédait d'éloquence, celle-ci l'écoutait avec une attention ironique. « Je sais, lui dit-elle enfin en souriant malicieusement, je sais qui m'a valu cet excellent discours, » et, prenant sa revanche, elle se mit à haranguer l'évêque à son tour. Lorsqu'Épiphane sortit de la chambre, Jérôme, qui l'attendait au dehors, l'aborda avec anxiété : « Eh bien! lui demanda-t-il, qu'as-tu fait? — Ce que j'ai fait? répondit le vieillard. J'ai si bien réussi qu'elle a presque persuadé à un homme de mon âge qu'il ne devait plus boire de vin! »

Ils reçurent vers cette époque (394-396) deux visites qui firent une diversion heureuse à leurs travaux et à leurs soucis. La première était celle d'Alypius, l'ami de cœur d'Augustin et son futur collègue dans l'administration des églises d'Afrique. Alype fut un lien entre ces deux hommes célèbres, lien imparfait sans doute, car la différence des caractères et la divergence des vues en matière ecclésiastique ne permirent jamais qu'il s'établît entre Augustin et Jérôme une intimité confiante. La seconde visite fut celle de Fabiola, l'ancienne amie de Paula et de sa fille. Toujours livrée aux résolutions imprévues, l'héritière des Fabius prit terre à Joppé sans que personne l'y attendît, et elle était déjà aux portes de Jérusalem lorsqu'on apprit son débarquement. Un des plus chers amis de Jérôme, Oceanus, l'accompagnait. Jérusalem, cité curieuse

de grands noms et de scènes nouvelles, se porta tout entière à leur rencontre; Jérôme, Paula, Eustochium, accoururent aussi de Bethléem, et au bout de peu de jours Fabiola était installée au monastère de Paula, Oceanus à celui de Jérôme.

J'ai dit quelques mots de Fabiola, dans le premier de ces récits (1), à propos des nobles matrones qui composaient la communauté de l'Aventin, et, sans rabaisser sa piété, je l'ai classée parmi les plus élégantes et les plus mondaines. Sa jeunesse, en effet, avait été traversée par de grandes passions, suivies de grandes méprises. Presque au sortir de l'enfance, un amour insensé l'avait jetée dans les bras d'un mari indigne d'elle, d'un homme infâme qui l'avait déshonorée, opprimée, trahie à la face de Rome. Les dames romaines possédaient contre de pareilles infortunes un remède dont elles savaient user, le divorce : Fabiola divorça; mais une nouvelle passion la dominait alors, aussi impérieuse que l'ancienne. Elle se précipita dans un autre mariage, un bandeau sur les yeux, et son second mari ne valut pas même le premier. Elle eut alors un remords de conscience, et elle se demanda si, chrétienne qu'elle était, elle se trouvait réellement mariée à cet homme. Les élans religieux ressemblaient un peu chez elle à la fougue des affections terrestres : tout entière au moment présent, Fabiola embrassait avec une égale ardeur ce qui satisfaisait son penchant et ce que réclamait son repentir. Elle avait donc quitté son second mari, mais sans invoquer le divorce. Que venait-elle faire à Bethléem? Elle avait un autre motif que celui de visiter le tombeau du Sauveur en suivant la mode qui poussait les grandes dames romaines en Palestine, ou plutôt elle en avait deux. Elle voulait essayer d'abord si la solitude, la vie régulière, les pratiques de l'ascétisme sérieusement exercées, n'apaiseraient pas le bouillonnement incessant de son âme et le sentiment de son malheur. Elle voulait aussi être éclairée sur une certaine chose, prendre discrètement l'avis de Jérôme sur un parti auquel elle avait songé plus d'une fois; mais, en digne fille de Fabius Cunctator, elle pensa qu'il fallait faire sa première expérience avant de consulter sur la seconde et de révéler tout le fond de son âme au directeur qu'elle venait chercher. Le cas de conscience qui l'intéressait au point de passer les mers pour le résoudre se trouvait exposé dans une lettre écrite de Rome par un prêtre nommé Amandus, qui semblait consulter sur sa propre sœur, et Fabiola était dépositaire de cette lettre. On verra plus tard ce qu'elle en fit.

Le calme profond de l'antique patrie de David, les émotions de

(1) *Revue* du 1er septembre 1864.

la crèche, les merveilles d'un pays peuplé de tant de grands souvenirs, transportèrent d'abord Fabiola. Elle crut avoir trouvé le nœud de sa destinée, et supplia Jérôme de lui procurer une maison où elle s'installerait avec toute sa suite, ne comprenant guère autrement la solitude. Sans être une nouveauté pour elle, car elle avait l'esprit très orné, les études de Paula et d'Eustochium la charmèrent; elle voulut s'y joindre, et Jérôme l'accueillit avec une bonté toute paternelle. Fabiola prit des livres et se plongea avec ardeur et délices dans l'étude de l'Ancien Testament, qui la piquait plus que celle du Nouveau. Son intelligence vive et perspicace, mais un peu légère, ne s'arrêtait guère à creuser un sujet, et dans son désir de savoir une question n'attendait pas l'autre. En face de cette pétulance, qui contrastait si fort avec la réserve d'Eustochium et la maturité de Paula, Jérôme restait court quelquefois, obligé lui-même de réfléchir, ou bien il avouait ingénument qu'il ne savait pas. « Non, non, cela n'est pas possible, s'écriait Fabiola avec une grâce enfantine; mais je ne suis qu'une ignorante, et je ne comprendrais pas ce que vous avez à dire. » Elle désira connaître la raison profonde du costume assigné par la loi mosaïque au grand-prêtre Aaron et à ses successeurs; Jérôme lui en donna l'explication symbolique dans un petit traité curieux qu'il dicta dans une nuit. Il composa aussi pour elle un autre traité sur les quarante-deux stations ou campemens des Israélites dans le désert, appliquant à chaque campement une instruction morale et présentant ce voyage des Hébreux vers la terre promise comme une figure du passage de l'homme en ce monde à travers les épreuves qui conduisent au ciel. Sous cette légèreté de Fabiola se cachait une bienveillance sans fard avec une charité sans bornes, et son séjour à Bethléem laissa parmi ses amis un souvenir que nous retrouvons vivant dans leur correspondance. Elle-même aussi cherchait à plaire. Dans une heure de doux épanchement, peut-être un soir, sous ces beaux arbres que Jérôme peignait si poétiquement à Marcella, Fabiola se mit à réciter des passages de la fameuse lettre qu'il avait écrite du désert de Chalcide à son ami Héliodore, pour l'engager à se faire moine : Fabiola l'avait trouvée si belle qu'elle l'avait apprise par cœur. On ne pouvait payer plus gracieusement son hospitalité.

Ils menaient réunis cette vie tranquille qu'Oceanus goûtait avec ravissement, et l'âme inquiète de Fabiola commençait à se calmer quand un cri de guerre retentit : « L'ennemi arrive! Les Huns ont franchi le Caucase! Ils assiégent Antioche, ils marchent sur Jérusalem! » Tout cela était vrai. Par suite des intrigues criminelles du préfet du prétoire Rufin pour enlever la direction de l'empire à Sti-

licon et la couronne d'Orient à son pupille Arcadius, les Huns s'étaient jetés sur l'Asie, dont la trahison leur avait ouvert les portes, tandis qu'Alaric et les bandes visigothes prenaient possession de la Grèce. Une fois introduits dans ces provinces orientales, si molles et si peu défendues, « les loups du Caucase, » comme on les appelait, éparpillèrent leurs escadrons rapides, et partout le pillage, l'incendie, le viol, le meurtre, se répandirent avec eux. La Galatie, la Phrygie, l'Asie-Mineure, la Syrie enfin, furent mises à feu et à sang; les villes de l'Oronte tombèrent l'une après l'autre sous les coups de ces brigands sauvages, et, comme on leur avait dit que Jérusalem renfermait des trésors immenses envoyés de toutes les parties du monde par la dévotion chrétienne, ils avaient pris pour mot de ralliement Jérusalem. « Que le Seigneur Jésus nous sauve! écrivait Jérôme à ses amis d'Occident. Qu'il daigne éloigner de l'univers romain ces bêtes dévorantes, portées sur des chevaux ailés, dont la vitesse dépasse le vol même de la renommée! Ni la religion, ni la dignité, ni l'âge ne trouvent merci devant eux; le vagissement de l'enfant nouveau-né ne les désarme pas, et ils forcent à mourir celui-là même qui n'a pas commencé de vivre. — On se hâte, mais bien tard, de réparer les murs de Jérusalem, que l'incurie de la paix laissait tomber en ruines... Que de monastères saccagés, de fleuves rougis de sang, de populations prisonnières, emmenées sous le fouet, comme du bétail! La Phénicie, l'Arabie, la Palestine, l'Égypte, se croient déjà captives, et Tyr, s'isolant de la terre par un fossé, cherche à redevenir une île comme autrefois. »

Je laisse à penser l'agitation qui de proche en proche se fit sentir dans tous les monastères de la Palestine. Jérôme avait à répondre d'un dépôt sacré, les trois couvens de Paula menacés d'outrages et de ruine par d'affreux barbares. Sans perdre un moment, il courut sur la côte de la Méditerranée se procurer à tout prix un nombre de navires suffisant pour recevoir cette population tremblante et celle de ses propres moines. Il voulait les mettre à l'abri dans les îles voisines de la Syrie, probablement à Chypre, sous la protection de son ami, l'évêque de Salamine. Quand tout fut prêt, il rassembla son troupeau et vint s'établir, dans une sorte de campement, sur le rivage, prêt à s'embarquer à la première apparition de l'ennemi. Pour comble d'inquiétude, la mer devint mauvaise et le vent violent. « Toutefois, nous dit-il, je craignais moins le naufrage que les barbares, et, dans les barbares, notre perte à tous que le déshonneur de nos vierges. » L'ennemi ne parut pas; soit crainte, soit caprice, il changea tout à coup de direction : les escadrons ailés retournèrent sur leurs pas avant d'avoir franchi le Liban. Jérôme et Paula reprirent alors le chemin de Bethléem, mais Fa-

biola refusa de les suivre. Elle avait assez d'une solitude que de pareils incidens pouvaient troubler, et, disant adieu à ses amis, elle s'embarqua pour l'Italie avec Oceanus. Jérôme trouva au monastère la lettre du prêtre Amandus, qu'une main discrète y avait remise, et il apprit par elle le second des motifs qui avaient amené la fille des Fabius dans ce petit coin de la Palestine.

La lettre d'Amandus roulait dans son contenu sur certains points de dogme ou d'exégèse biblique dont ce prêtre demandait la solution à Jérôme; mais un petit billet, d'une autre écriture vraisemblablement, était renfermé dans le papier, et le petit billet portait ces mots : « *lui* demander si une femme qui a quitté son mari pour cause d'adultère et d'autres crimes encore, et qui en a pris un second *par violence*, peut rester dans la communion de l'église du vivant du premier. » Amandus énonçait dans sa lettre que cette consultation, il la faisait au nom d'une sœur qu'il avait. Amandus pouvait effectivement avoir une sœur, peu connue de Jérôme; mais les faits se rapportaient si pleinement à la vie de Fabiola et à sa situation actuelle qu'il était impossible de s'y tromper, et le casuiste consulté ne s'y trompa point. Quelle était l'intention secrète de Fabiola? Elle savait que ni son divorce, ni son second mariage ne l'avait brouillée avec l'église, et à ce propos le scrupule était un peu tardif. Désirait-elle apprendre si un second divorce et un troisième mariage rencontreraient la même indulgence? Une fois le principe des secondes noces admis, pouvait-elle se dire, les troisièmes noces étaient de droit; puis elle mettait en avant un cas de violence qu'il était bien difficile d'admettre. Quelles violences l'avaient conduite dans les bras de son second mari? On n'en connaissait pas, à moins que ce ne fût la violence de la passion, l'entraînement irrésistible d'un fol amour. Le cas de conscience était bien délicat à traiter, si l'on devait conclure de là à la nullité du second mariage, et l'on conçoit que Fabiola eût rougi de demander en face à l'austère Jérôme, et pour elle-même, l'avis qu'elle sollicitait indirectement sous le nom d'une tierce personne. Celui-ci sentit quel danger recélait pour les mœurs cette doctrine de la soumission de l'âme par faiblesse aux instincts les plus déréglés, et, sans donner à entendre qu'il eût rien deviné, il répondit au prêtre Amandus comme s'il se fût agi de sa sœur. Sa décision fut nette et sévère : il ne pouvait y avoir, selon l'église, qu'un seul mari, le premier. « Quelle est donc cette violence dont parle ta sœur? lui disait-il. En sommes-nous donc venus à ce point que les femmes regardent comme un cas de violence faite sur elles-mêmes leurs propres passions, un amour insensé ou la soif du plaisir? Quoi! cela suffirait pour exempter des peines de l'église! Quoi! il

suffirait d'être débauché par nature pour être délié des devoirs imposés à ceux qui sont chastes! Ta sœur est dans une erreur funeste. La loi de Moïse a défini par le viol la violence qu'une femme peut subir, et encore, si le viol a été commis dans une ville et que la femme n'ait pas crié, elle est réputée adultère. Quelle qu'ait été l'indignité de son premier mari, ta sœur vit en adultère avec le second, qu'elle le sache bien. Au reste, console-la, et tâche de l'amener à la pénitence. »

La prétendue sœur d'Amandus accepta sans murmurer l'arrêt du juge : elle aimait beaucoup mieux faire pénitence que de reprendre son premier mari, et elle avait quitté le second. Sur ces entrefaites, celui-ci mourut. Cette mort ne dégagea point la veuve du devoir de pénitence qu'elle s'était imposé. Fabiola se trouvait d'ailleurs au moment décisif de sa vie, celui où la religion devait l'emporter sur le monde, et non-seulement elle tint à manifester son repentir, mais encore elle voulut que cette manifestation fût éclatante et publique. Rome eut alors un spectacle incompréhensible pour tous ceux qui fermaient leur intelligence et leur cœur au souffle d'un esprit nouveau. La représentante de ces altiers Fabius, qui partageaient avec les Claude, dans l'histoire de l'ancienne république, le privilége de l'arrogance aristocratique et de la dureté, fit savoir à l'évêque de Rome qu'elle se sentait coupable d'un grand crime et désirait être admise à la pénitence publique. Les portes de l'église lui furent aussitôt fermées, jusqu'à ce que sa confession, suivie d'une absolution solennelle, permît à l'évêque de l'y faire rentrer. C'était le samedi saint, sous les portiques de la basilique de Latran, que se rassemblaient les pénitens de l'église romaine, attendant l'heure de la réconciliation et du pardon. Fabiola parut au milieu d'eux, les cheveux épars, le visage défait et creusé de larmes, le vêtement négligé et souillé de cendres. Elle se tint en silence, comme les autres, au-delà du seuil, dans l'attitude d'une profonde humilité. Toute la ville était accourue pour voir en cet état la matrone naguère si brillante de luxe et de beauté, et si fière du nom qu'elle foulait maintenant sous ses pieds. Le patriciat romain contenait à peine sa colère; les chrétiens applaudissaient, l'église surtout triomphait. Elle constatait sa puissance jusque sur les lois, car le crime dont s'accusait Fabiola était un acte licite d'après la législation de son pays. L'église montrait par de tels exemples comment un droit nouveau sorti de son sein se portait déjà le rival et le réformateur du droit civil.

De ces épreuves sortit une nouvelle Fabiola, dans laquelle on ne reconnaissait plus rien de l'ancienne, excepté la bonté. Renonçant sérieusement au monde, celle-ci vendit tout son bien, établit des

hôpitaux, entretint des églises et des monastères de moines ou de vierges à Rome, et principalement sur la côte de Toscane. Elle bâtit aussi à Ostie un hospice pour les étrangers, et non-seulement elle soulageait de ses deniers les malades et les pauvres, mais elle les servait de ses propres mains, ne reculant pas devant les soins les plus abjects. Cette charité passionnée eût racheté chez elle de plus grands torts que les siens. Quant à son premier mari, l'histoire n'en parle plus, et il est à croire qu'elle ne retourna jamais à lui : l'église acceptait volontiers les séparations entre époux; elle était même très disposée à les provoquer, quand la vie religieuse en devait être la conséquence.

II.

Cependant le vaisseau qui conduisait Rufin en Italie, « vaisseau chargé de blasphèmes, » suivant le mot de Jérôme, avait pris terre à Ostie. S'il ne portait pas dans ses flancs « la peste et le poison pour la foi romaine, » comme on l'en accusait à Bethléem, il portait au moins la guerre, car Rufin était parti approvisionné d'ingrédiens théologiques propres à réveiller en Occident l'incendie assoupi en Orient. Il avait avec lui une collection des livres d'Origène et de ses principaux disciples. Ce n'est pas que Rufin se proposât de prêcher l'origénisme dans l'église de Rome à front découvert et de se faire martyr du confesseur de Césarée : ses allures étaient plus prudentes. Il se mit dès son arrivée à parler d'Origène et de l'origénisme, et à glisser dans ses discours quelques-unes des doctrines du maître, mais discrètement, sans fracas, et il le faisait (qui l'eût cru?) sous l'autorité de Jérôme. Il avait extrait des ouvrages de cet ancien ami, surtout des premiers, composés au temps de sa grande ferveur pour l'exégèse orientale, tout ce qui avait couleur d'origénisme, et, rapprochant ou isolant les passages, tronquant les textes ou les altérant selon le besoin de la cause, il mettait Origène sous la protection de Jérôme. Avec une bonne foi apparente, Rufin travaillait à faire du chef des anti-origénistes d'Orient un chef d'origénisme en Occident. C'était le coup perfide que le réconcilié réservait à celui dont il serrait la main sur le sépulcre du Sauveur. A Rome, où ces questions étaient toutes neuves, beaucoup de gens se laissèrent prendre à la ruse; on se demandait comment la dispute avait pu devenir si grave au-delà des mers, et quand on avait entendu Rufin, la conduite de Jérôme paraissait contradictoire et inexplicable. Inquiets de ce mouvement souterrain, les amis du solitaire lui écrivaient lettre sur lettre pour qu'il leur donnât le mot de l'énigme. Rufin d'ailleurs, froid et com-

passé, entourait le nom de Jérôme des plus grands éloges, mais le miel de ses paroles renfermait plus d'amertume que le fiel le mieux distillé.

Ces manœuvres, contenues d'abord dans un cercle étroit de confidences calculées et de prédications à huis clos, éclatèrent au dehors par suite d'une audacieuse imprudence. Rufin était allé passer quelques jours dans un monastère de la campagne romaine, où il émerveillait les moines par ses récits sur l'Orient et les entretenait beaucoup d'Origène. Il s'y rencontra avec un homme du monde nommé Macarius, homme de savoir aussi, et qui, adonné aux plus hautes spéculations philosophiques, composait un traité sur la Providence divine opposée au système païen de la fatalité et aux mensonges de l'astrologie. Macarius avait bien entendu parler d'Origène, mais il n'avait rien lu de ses livres, soit qu'il ignorât la langue grecque, soit qu'il la sût trop mal pour affronter une si difficile lecture. Rufin s'offrit à lui en traduire quelque chose qui pût faire juger de ses doctrines, et il choisit l'ouvrage intitulé *Périarchôn*, c'est-à-dire « des Principes. » Le livre *des Principes* était le plus fameux des ouvrages du maître, mais aussi le plus attaqué; il contenait, comme réfutation des erreurs du gnosticisme, une formule de la foi chrétienne telle que la pouvait donner au IIIe siècle un esprit ardent et aventureux, une imagination imbue des brillantes rêveries du néoplatonisme. Origène y touchait d'une main indécise et souvent égarée à presque tous les dogmes : la Trinité, les rapports du Verbe avec Dieu, l'incarnation, la mort du Christ, sa résurrection, la résurrection des corps au dernier jugement et la damnation éternelle. Produit d'une science immense et d'une intelligence parfois sublime, le *Périarchôn* pouvait mériter l'admiration des savans; c'était un détestable guide en matière de foi et à peine un livre chrétien. Rufin, en le traduisant, le dégagea de ses plus choquantes erreurs, sans néanmoins les faire disparaître toutes, il y glissa même quelques additions orthodoxes; en un mot, il donna, au lieu d'un Origène du IIIe siècle encore incertain et confus, un Origène à peu près catholique de la fin du IVe siècle. « Traduire ainsi était, suivant le mot de Jérôme, non pas changer la langue d'un livre, mais en changer l'auteur. » Rufin atteignait par là un double but : il réhabilitait Origène en se réhabilitant lui-même aux yeux des Occidentaux. Fidèle à sa tactique vis-à-vis de Jérôme, il joignit à sa traduction une préface par laquelle il la mettait en quelque sorte sous le patronage du célèbre solitaire, dont il ne manquait pas d'exalter le mérite, laissant à penser que lui aussi partageait les doctrines du livre des Principes. Il avait fait à Macarius la condition de tenir son travail caché; mais, comme il s'y attendait bien,

le *Périarchôn* latin et sa préface se trouvèrent presque aussitôt dans toutes les mains. La surprise fut grande en voyant l'orthodoxie du livre le plus attaqué du docteur d'Alexandrie; on s'étonna à bon droit des violences d'Épiphane, des contradictions de Jérôme et des anathèmes tardifs de Théophile : Rufin du même coup frappait tous ses adversaires.

Une copie de ce *Périarchôn* latin, tombée en la possession d'un ami de Jérôme, qui ne l'eut qu'à prix d'argent et en la payant même fort cher, lui fut envoyée à Bethléem. Pour toute justification de sa conduite, pour toute démonstration de la fraude impudente de Rufin, il prit l'original, et, toute affaire cessante, il le traduisit mot pour mot, hérésie pour hérésie, blasphème pour blasphème, comme il disait, et la traduction, fidèle cette fois, partit pour l'Italie, accompagnée d'une lettre à Pammachius et à Marcella, où Jérôme repoussait avec indignation les éloges empoisonnés de Rufin. L'Origène qu'on vit apparaître alors était si différent de l'autre, que l'église romaine, tout en rendant grâces au traducteur, crut devoir en interdire la lecture; mais déjà Rufin avait quitté Rome. Profitant de l'effet favorable produit au premier moment par sa traduction, qui lui servait de profession de foi pour lui-même, il avait obtenu du pape Siricius des lettres de communion avec lesquelles il s'était réfugié à Milan, pour observer de là la marche des événemens. Oceanus, rentré en Italie avec Fabiola, Paulinien, qui revenait de Dalmatie, où il avait vendu le dernier lambeau du patrimoine de sa famille, et le prêtre Vincentius, qui l'accompagnait, se joignirent à Pammachius, à Marcella, à toutes les matrones de l'église domestique, pour engager le pape à rétracter le certificat d'orthodoxie que lui avait surpris Rufin. Siricius balançait, et il mourut sur ces entrefaites, au mois de novembre 398, laissant pour son successeur au trône pontifical Anastase, homme plus énergique, mieux au courant des questions doctrinales, et en relations plus particulières avec Marcella, dont il estimait le mérite et respectait le caractère. Il somma Rufin de se rendre à Rome pour y fournir des explications sur sa conduite et donner sans ambages son acte de foi catholique. Non-seulement Rufin s'y refusa, mais de Milan il se transporta dans Aquilée, dont l'évêque était son ami. Les choses en étaient là, quand une lettre du patriarche d'Alexandrie notifia au pape de Rome qu'un synode par lui convoqué venait de frapper d'anathème la mémoire d'Origène, ses livres, ses doctrines, et tous leurs fauteurs et adhérens. Anastase, piqué d'honneur, réunit aussi un synode à Rome, et l'origénisme fut anathématisé en Occident comme en Orient.

Il ne restait plus à Rufin vaincu que la dernière ressource des

batailles : prendre son ennemi corps à corps et le perdre avec soi; il s'arrêta froidement à ce parti. Enfermé dans une maison de campagne qu'il possédait près d'Aquilée, il y commença la rédaction d'un mémoire justificatif qu'il intitula son *Apologie*, mais que les contemporains et la postérité ont appelé plus justement ses *Invectives contre Jérôme*. Il mit trois ans à ce travail, qu'il fit paraître fragment par fragment. Il le divisa en deux livres, auxquels il ajouta plus tard un supplément. Son but était double : se laver d'abord du crime d'hérésie, en rejetant sur Jérôme l'accusation dont il était l'objet, puis déshonorer Jérôme lui-même et le rendre odieux par des imputations personnelles, tout en gémissant, disait-il, d'être obligé à de tels procédés envers un ami. Ce qui semblait l'avoir mis à bout de colère, c'était l'ironie hautaine avec laquelle Jérôme avait renié ses éloges : éloges compromettans pour lui-même, car à l'entendre c'était lui qui était l'orthodoxe et Jérôme l'hérétique, si un admirateur d'Origène pouvait mériter ce nom. Reprenant une à une dans son livre, comme il l'avait fait dans ses enseignemens clandestins à Rome, les citations de son adversaire qui prêtaient à sa thèse, il en faisait sortir avec un grand art des conclusions à sa guise. De cette façon les rôles changeaient; le solitaire de Bethléem devenait l'hétérodoxe et l'accusé, Rufin l'orthodoxe et le juge. Tel fut le plan de son apologie, écrite d'ailleurs avec calme, déduite avec logique, et où l'emportement éclatait plus dans la pensée que dans les termes. Le prêtre d'Aquilée était, à tout prendre, un redoutable adversaire.

Quant aux personnalités, son libelle, que nous avons encore, en est plein, mais il y procède surtout par insinuation. Pour incriminer Jérôme, Rufin se sert de ses propres aveux, de mots échappés dans le laisser-aller de correspondances devenues publiques néanmoins. En parlant de son départ de Rome en 385, il s'arrête à temps pour ne pas armer contre lui les parens de Paula : il ne la nomme point. Dans les démêlés de Jérusalem, au contraire, il fait l'éloge de Mélanie, et reproche à Jérôme d'avoir insulté, en la retranchant de sa chronique, cette femme d'un caractère trop fier et trop élevé pour le sien. Il ramasse dans les fanges de la calomnie l'accusation de faux portée jadis par les apollinaristes contre Jérôme, au concile de 382, et qui avait tourné si pleinement contre eux; il la reprend, en la lançant de nouveau avec des réticences et des enjolivemens odieux. Reprenant aussi la lettre à Eustochium, il en détache des mots d'une liberté énergique, et telle que la tolérait la langue latine, pour crier à l'obscénité. Jaloux surtout de cet immense savoir de Jérôme et de cette éloquence qui versait tant d'éclat sur les plus arides discussions de l'église, il s'arrête longue-

ment à cette prétendue vision du désert de Chalcide, où Jérôme, dans le délire de la fièvre, avait promis à Dieu de brûler ses livres profanes et de n'être plus *cicéronien*. Vainement Jérôme affirmait que ce n'était qu'un rêve. — « C'était une vision, répliquait Rufin, car toi-même tu l'as qualifiée ainsi autrefois. » Et il partait de là pour le déclarer violateur d'un serment fait à Dieu lui-même en présence de ses saints anges, et doublement parjure, car, non content de lire toujours ces livres païens qu'il avait promis de brûler, il en infectait par ses enseignemens la jeunesse chrétienne de Bethléem. D'une récrimination, Rufin passait à l'autre : après l'imputation de paganisme venait celle de judaïsme, et « Barrabas préféré à Jésus-Christ. » — « Oui, ajoutait-il avec une méchanceté consommée, tes fautes et notre brouillerie sont le fruit de tes fréquentations anti-chrétiennes. Tu étais mon frère bien-aimé avant que tu m'eusses été enlevé par les Juifs. Ce sont eux qui t'ont séduit par l'appât d'une fausse science et t'ont précipité dans le malheur. Ils te font infliger dans tes livres des notes infamantes aux chrétiens, ils ne te permettent pas d'épargner même des martyrs; c'est pour leur plaire que tu débites le bien et le mal, le vrai et le faux, sur toutes les classes des fidèles, que tu troubles notre paix, que tu engendres des scandales à l'église... » Voilà comment Rufin se vengeait d'ignorer l'hébreu.

Il lui disait encore dans ce passage où est résumé tout le fond de son Apologie : « Tu te repens d'avoir professé les doctrines de l'origénisme, et tu cries bien haut ton repentir, pour qu'on y croie: c'est fort bien; mais, moi, je n'ai pas besoin de me repentir. Il n'y a pas un de mes livres où j'aie à corriger une erreur. Tandis que tu vas de rétractation en rétractation, et que tu as des livres entiers qui, de ton propre aveu, doivent être condamnés, je présente les miens avec confiance au plus orthodoxe. Dans ton repentir intolérant, tu m'attaques sur des choses que tu as affirmées, et tu ne songes pas qu'en me défendant contre toi, je te défends toi-même! Singulier procès, où l'accusé s'appuie de son accusateur, où l'accusateur ne peut l'emporter qu'en se condamnant! Je suppose que le synode des évêques (le synode n'avait pas encore prononcé définitivement au moment où il écrivait ceci) ordonne, conformément à ton avis, que tous les livres qui contiennent les choses que tu dénonces seront anathématisés avec leurs auteurs : il faudra commencer par les Grecs, des Grecs on passera aux Latins, et voilà tes livres et ta personne en cause, car on y trouvera les opinions que tu poursuis. Prends garde pourtant, et comme il n'a servi de rien à Origène que tu l'aies loué, il ne te servira pas davantage que je te justifie : je courberai la tête sous l'arrêt de l'église, et s'il faut fouler aux pieds les livres d'Origène, je n'épargnerai pas les tiens. »

Le savoir-faire de Rufin égalait l'habileté de sa plume. Il mit d'abord son Apologie sous la protection d'un haut personnage de Rome, Apronianus, dont il avait commencé la conversion, et qu'il appelle son très cher fils. De sa campagne d'Aquilée, il lui envoyait le libelle fragment par fragment. Apronianus lisait et faisait lire dans toutes les grandes maisons de Rome, sans permettre toutefois qu'on en prît copie. Il en résultait que les amis de Jérôme ne purent d'abord lui en transmettre au-delà des mers que de vagues analyses, et par-ci par-là des passages retenus de mémoire. C'étaient autant de flèches que recevait au fond de sa tanière le vieux lion, plus effrayé de ce mystère que de la vue de l'ennemi. Deux diacres ou disciples de Rufin, Cérialis et Anabase, suivaient dans les provinces la même pratique qu'Apronianus à Rome. Ils parcoururent l'Italie, la Gaule, l'Espagne et jusqu'à l'Afrique, d'église en église et de monastère en monastère, communiquant confidentiellement cette apologie secrète que bientôt tout le monde sut par cœur. La diffamation était universelle : amis et ennemis y travaillaient à l'envi, en répétant à bonne ou mauvaise intention ce qu'ils en avaient appris, et on venait, par troupe, d'Occident en Orient rapporter au solitaire quelque injure, quelque imputation, quelque défi de son ennemi. Dans un travail douloureux, comparable à celui du martyr qui compte ses plaies, Jérôme recueillait, coordonnait tous ces rapports et construisit là-dessus la charpente de sa défense. Enfin Paulinien, de retour à Bethléem, lui remit une partie de l'ouvrage obtenu à grand'-peine, et Jérôme put répondre. En méditant cette œuvre si artificieusement combinée et si contenue dans la forme, il sentit qu'il devait se modérer lui-même, suivre son redoutable ennemi d'attaque en attaque, d'argument en argument, ne rien négliger, ne rien laisser sans réponse, se servir en un mot des mêmes armes; il lui emprunta jusqu'à son titre d'*Apologie*. Jamais Jérôme ne s'est élevé plus haut que dans ces pages qu'on ne lit plus guère aujourd'hui. Discussion théologique, justification personnelle, attaques, plaintes, colère enfin quand l'indignation l'emporte, tout cela est présenté avec une vivacité de style, une abondance de traits, une force de raison vraiment merveilleuse. L'Apologie de Rufin porte sans doute la trace d'un grand talent : celle de Jérôme est un chef-d'œuvre. Et quand on se transporte au temps où ces pages furent écrites, quand on songe aux intérêts qui prédominaient dans ce siècle livré aux passions religieuses, on ne s'étonne pas que cette lutte de deux prêtres à propos d'Origène ait divisé l'attention du monde chrétien, au moment même où Rome était menacée par les barbares. Nos temps modernes nous ont donné plus d'une fois de pareils spectacles sous l'empire d'autres préoccupations et avec d'autres formules.

Je ne suivrai pas l'écrivain dans les explications théologiques qui forment le fond du débat : elles ne sont pas le but de cette étude ; je m'attacherai seulement aux passages qui peuvent peindre le caractère des hommes et les mœurs de l'époque. Jérôme parle sobrement et dignement de son séjour à Rome ; il évite, malgré la provocation du libelle, toute allusion à Paula, et se représente environné, à son départ, des chrétiens, — prêtres, moines ou laïques, — les plus recommandables et les plus saints de l'église romaine. A propos de la falsification d'un texte d'Athanase au concile de 382, il éprouve une juste indignation, et renvoie aux baladins et aux mimes les coups de théâtre bouffons qu'on ose ainsi mêler à la gravité des questions de dogmes. Il s'arrête plus longtemps à cette aventure de Chalcide dont l'hypocrite Rufin faisait tant d'éclat. « Voilà assurément, lui dit-il, un genre d'attaques dont la glorieuse invention t'appartient : c'est de m'objecter un songe. Tu m'aimes à ce point de t'inquiéter de mes rêves !... Il faut prendre garde néanmoins, car la voix des prophètes nous prévient de ne point ajouter foi aux songes. Il ne faut pas se croire voué au feu éternel parce qu'on a rêvé d'adultère, et s'il nous arrive de rêver de martyre, il ne faut pas croire pour cela avoir gagné la couronne du ciel. » On verra tout à l'heure à quoi Jérôme fait allusion. « Oui, poursuit-il sur le même ton, je rêve souvent, je le confesse. Combien de fois n'ai-je pas cru me voir mort et étendu dans le sépulcre ! combien de fois ne m'a-t-il pas semblé voler au-dessus de la terre et franchir les montagnes et les mers dans une natation aérienne ! Suis-je donc obligé pour cela de ne plus vivre, et devra-t-on, à ta réquisition, m'implanter des plumes aux épaules et aux flancs, parce que mon esprit, comme celui de tous les mortels, s'est laissé abuser en de vaines images ? Combien de gens, riches en songe, se trouvent mendians quand ils ont ouvert les yeux ! A-t-on soif en dormant, on boit des fleuves entiers, et on se réveille la gorge sèche et haletante. Telle est la condition de tout le monde, telle est aussi la mienne, et je demande de n'être pas comptable des promesses que j'ai pu faire dans mes rêves. — Mais parlons un peu plus sérieusement, et, revenant à la réalité, occupons-nous de ce qui doit se faire dans la veille. As-tu fait, toi, tout ce que tu as promis à ton baptême ? Oui, nous deux qui portons le nom vénérable de moine, avons-nous toujours rempli les devoirs qu'il impose ? Avons-nous bien examiné si notre œil, ingénieux à trouver le fétu dans l'œil du voisin, ne cacherait pas lui-même la poutre ? Je le dis avec une sincère douleur, cela n'est pas bien, cela est contraire à la loi de Dieu, d'appeler un homme son ami, de l'accabler de louanges, et d'aller le poursuivre ensuite, non-seulement dans la vie réelle, mais jusque dans ses

songes et de vouloir discuter ce qu'il a dit ou fait en dormant. Voilà le côté odieux de ces faux semblans d'amitié... » Rufin s'était vanté d'avoir souffert pour la foi dans Alexandrie, on ne sait à quelle occasion, et il l'avait écrit. Jérôme continue avec sa terrible ironie : « Toi aussi, frère, tu rêves parfois; tu te vois en dormant captif du Christ, tu te crois arraché à la gueule d'un lion, tu crois combattre les bêtes dans le cirque d'Alexandrie, et ensuite, quand tu es réveillé, tu t'écries fièrement : « J'ai consommé ma course, j'ai gardé ma foi, et j'attends la couronne de justice! » Calme-toi, réfléchis, et tu verras que ce n'est qu'un rêve comme le mien. On n'est point confesseur sans prison, et il n'y a point d'exil sans un décret de bannissement. Sais-tu où est située ta prison? Sais-tu comment se nommaient tes juges? Tâche de te le rappeler, car personne n'a jamais rien entendu raconter de pareil, ni en Égypte, ni ailleurs. Alors ce sera curieux, ce sera beau, et nous réciterons les actes de ta confession dans le martyrologe d'Alexandrie. Tu seras bien fort contre moi, quand tes partisans pourront dire en parlant de moi : « Il attaque un confesseur du Christ! »

On avait fait courir en Afrique (car tous les moyens étaient bons aux ennemis de Jérôme) une lettre signée de son nom par laquelle il déclarait que, poussé par certain Juif à traduire la Bible d'hébreu en latin, il l'avait traduite sur des livres falsifiés, et qu'il en faisait pénitence. Dans cette lettre pseudonyme, on avait essayé probablement de reproduire son style et les formes vives de son langage; mais la chose n'était pas aisée, et aucun homme habile ne s'y trompa. Toutefois ce coup fut plus sensible à Jérôme que tous les autres, parce qu'il attaquait le long et saint labeur où il avait consumé sa vie. Quoi! dans sa profonde croyance en la vérité des Écritures, il avait voulu les ramener à la plus grande pureté de leur texte, il avait pour cela revisé les Septante, et, non content d'en avoir donné l'édition la plus sûre, il avait voulu remonter jusqu'à l'original hébreu, afin de gratifier l'Occident d'une bible latine qui fût le miroir de la vraie Bible, et voilà qu'on lui faisait dire qu'il se reconnaissait la dupe des ennemis du Christ! Il se trouvait avoir infirmé l'autorité de la Vulgate latine et celle de la vieille traduction grecque, que beaucoup de gens regardaient comme inspirée, et cela pour y substituer une falsification judaïque! Loin d'avoir été utile au christianisme, il en aurait été le plus fatal adversaire, et c'était dans sa bouche qu'on osait placer cet aveu! « Ah! s'écrie-t-il avec amertume dans son Apologie, mes ennemis sont bien indulgens, et je les remercie du fond de mon cœur. J'aurais pu confesser dans cette lettre que je suis homicide, adultère, sacrilége, parricide, et dans la forêt de crimes dont je dois être coupable ils ont

daigné ne ramasser que celui de faussaire! » L'attaque en effet dépassait les bornes permises; elle indigna les gens honnêtes. Rufin, à qui on l'attribuait, vit le sentiment public se tourner contre lui. Entré dans un vrai paroxysme de rage, il menaça Jérôme de le tuer, s'il ne s'expliquait catégoriquement sur certaines questions qu'il lui posait. « Mon embarras est grand, lui répondit celui-ci avec un calme dédaigneux, car ton dilemme est puisé, non dans les écoles de dialectique, que tu ne connais guère, mais dans les écoles de bourreaux, que je ne connais pas. Toi moine, toi prêtre, toi imitateur du Christ, qui déclares homicide et digne de la géhenne du feu celui qui a dit à son frère : Raca! que penses-tu de celui qui veut le tuer? La mort! elle est le lot de tous les êtres, et le plus vil des serpens peut me la donner; l'homicide est le lot des méchans. »

Nous ne quitterons point le redoutable ennemi de Jérôme sans réunir ici les détails que l'histoire nous fournit sur son extérieur et ses manières. C'était, à ce qu'il paraît, un personnage raide, gourmé et d'une solennité théâtrale. Avec une grande difficulté de parole, il avait la manie de parler en public, et lorsqu'il discourait, il faisait précéder ses périodes d'une sorte de grognement dû, soit à un défaut naturel de prononciation, soit à l'embarras d'improviser. Jérôme, pour cette raison, l'avait surnommé *Grunnius* en souvenir de Marcus Grunnius Corocotta Porcellus, héros d'une farce populaire composée dans le goût des Atellanes et fort en faveur à Rome. Ce surnom eut du succès, et en Italie, en Gaule, dans tout l'Occident, au moins parmi les amis de Jérôme, Rufin ne fut plus connu que par ce sobriquet ridicule. Voici un portrait de lui peint au vif dans une lettre de son adversaire au moine Rusticus de Marseille : il y est question de Rufin à propos des vaniteux naïfs, qui prennent pour des vérités toutes les louanges qu'on leur adresse et tous leurs admirateurs pour des gens sérieux :

« Ah! si ces hommes-là, dit le correspondant de Rusticus, retournaient brusquement la tête, quand, enivrés de la fumée des adulations, ils se promènent gravement les mains croisées derrière le dos, quel spectacle ne verraient-ils pas! — Ils verraient le col des cigognes, dont parle le satirique (1), s'allonger pour venir les pincer; ils verraient des doigts railleurs s'agiter derrière eux, comme des oreilles d'âne, ou une langue narquoise se tirer, à leur intention, comme celle d'un chien altéré. — Grunnius appartenait à cette classe d'orgueilleux satisfaits. Devait-il disserter en public, il s'avançait majestueusement d'un pas de tortue, laissant échapper

(1) O Jane, a tergo quem nulla ciconia pinsit. *Pers.* I, 45.

par intervalle quelques sons entrecoupés, de sorte qu'il paraissait sangloter plutôt que parler. Il étalait d'abord sur la table des monceaux de livres, et alors, le sourcil froncé, le front ridé, les narines contractées, il faisait claquer ses deux doigts : c'était son appel à l'attention de l'auditoire. Alors commençaient des propos sans raison et des déclamations sans fin contre tout le monde. On eût dit le rhéteur Longin enseignant le sublime, et mieux encore le censeur de l'éloquence romaine, si l'éloquence romaine avait un tel magistrat. Grunnius notait qui il voulait sur son album, chassait qui il voulait du sénat des doctes. Cela prêtait à rire; mais comme il avait beaucoup d'écus, il prenait sa revanche en donnant de bons dîners à ses auditeurs : aussi n'en manquait-il pas, et après boire il se montrait en public dans un cortége serré d'admirateurs parasites. Caton au dehors, c'était un Néron au dedans. Homme ambigu, mélange de natures diverses et contraires, il offrait aux yeux ce monstre bizarrement fabriqué dont parle le poète : « lion par devant, dragon par derrière, chimère au milieu. »

Ce qui excuserait au besoin l'amertume de ce portrait, c'est que Rufin n'était pas seulement un jaloux médiocre, il passait chez beaucoup de gens pour un malhonnête homme. On ne pouvait même expliquer sa fortune, devenue très considérable, que par le détournement des aumônes qui lui étaient confiées; on disait de lui « qu'il festoyait de la faim des pauvres. » Comment Jérôme, attaqué dans son honneur, n'aurait-il pas eu le droit d'arracher le masque à ce ténébreux hypocrite?

III.

Non content d'agir par lui-même dans cette guerre qu'il faisait contre Jérôme, Rufin ramassait en Italie et ailleurs pour se les associer tout ce qu'il pouvait trouver d'esprits jaloux et malveillans, d'écrivains obscurs ou de sectaires désireux d'illustrer leur nom par quelque grande indignité. Quiconque débarquait d'Orient était aussitôt circonvenu, enrôlé dans sa bande. C'était comme une meute retentissante qu'il lançait sur tous les points de l'horizon, et dont l'écho parvenait, à travers la Méditerranée, jusqu'aux rochers de Bethléem. « On aboie contre moi dans les tempêtes de l'Adriatique, disait Jérôme; on aboie sur les neiges des Alpes cottiennes, on aboie jusque dans les murailles qui m'entourent! » Une des recrues de l'ennemi de Jérôme fut un certain prêtre gaulois, ancien visiteur des monastères de la Crèche, Vigilantius, qui doit à son ingratitude envers ses hôtes une sorte de renommée bouffonne encore subsistante : Jérôme l'a immortalisé en le tuant.

Vigilantius, qu'il appelait *Dormitantius,* à cause de sa nature épaisse et lourde, avait pris naissance sur le revers septentrional des Pyrénées, dans la cité gauloise des Convennæ, aujourd'hui Comminges, cité assez mal famée, à qui l'on reprochait d'avoir été dans l'origine une colonie de vagabonds et de voleurs, établie de force par Pompée. Son père s'était expatrié on ne sait pourquoi, avait passé en Espagne, et tenait dans la ville de Calagurris un commerce de vins. Cette patrie de Quintilien inspira au jeune Vigilantius, à ce qu'il paraît, le goût, sinon le génie des lettres; il étudia tant bien que mal, voulut être prêtre, et un évêque gaulois l'ordonna. L'idée lui étant venue de visiter la Palestine, il obtint par la recommandation de Sulpice Sévère une lettre de Paulin pour Jérôme, son ami, et sous un tel patronage il trouva au monastère de Bethléem l'hospitalité la plus cordiale. Sans être précisément obtus, et tout en possédant une sorte d'originalité, ce personnage ignorant avait toutes les prétentions de la science et de l'esprit. Jeté par le hasard dans la compagnie du plus grand théologien qui fût au monde, il se crut théologien lui-même, et plus grand que Jérôme, et se mit à parler de toutes choses sans mesure ni raison, à contredire ses hôtes, à émettre sur l'exégèse et le dogme des opinions tellement étranges, que Jérôme, impatienté, fut contraint de lui imposer silence. Dormitantius lui en garda une profonde rancune, comme on le verra. Son savoir-vivre marchait de pair avec sa science, et il avait gardé du premier métier de son père certaines habitudes d'intempérance faites pour choquer, plus peut-être que tout le reste, dans cette patrie de la sobriété et du jeûne, où la lettre de Paulin l'avait introduit.

Le citoyen de Comminges et de Calagurris était d'ailleurs d'une poltronnerie qui n'avait pas d'exemple. Pendant son séjour au couvent, Bethléem ayant ressenti un de ces tremblemens de terre fréquens en Palestine, Vigilantius, réveillé en sursaut au milieu de la nuit, s'enfuit de sa cellule et se mit à courir à travers champs : il n'avait oublié que son vêtement. Le lendemain, au lever du jour, lorsqu'on se mit à sa recherche, on le trouva agenouillé tout nu près de la caverne de la crèche, et à demi mort de peur. Cette réjouissante histoire amusa non-seulement le monastère, mais la ville entière de Bethléem.

Le grotesque personnage eut à peine pris congé de ses hôtes qu'il allait à Jérusalem s'unir à leurs ennemis et les déchirer; mais l'évêque, fidèle à la paix jurée, l'éconduisit honteusement. A son retour en Europe, il eut plus de succès : c'était l'homme qu'il fallait à Rufin, et Rufin l'enrôla sans peine sous son drapeau. Dans un libelle qu'il composa, et que les ennemis de Jérôme vantèrent sans

doute comme un chef-d'œuvre, Vigilantius déclarait origéniste le solitaire de Bethléem ; origénistes son frère Paulinien, le prêtre Vincentius, Eusèbe de Crémone, et leurs compagnons; les dames non plus n'étaient pas épargnées : à entendre ce transfuge, les couvens de la Crèche étaient un nid d'hérésie. Il ajoutait qu'il avait eu là-dessus de fréquentes discussions avec ses hôtes, et qu'il avait réduit Jérôme à se taire. C'était bien jusque-là, au gré de Rufin; mais Vigilantius, fier du succès de son premier écrit, en fit un second dans lequel il voulut dogmatiser. Il avait sa théologie à lui qu'il exposa : il attaquait la virginité, il attaquait la tempérance, il attaquait le culte des saints, il attaquait l'emploi des cierges dans l'usage ecclésiastique comme entaché de paganisme; en un mot, il bouleversait tout dans l'église. Ce second libelle nuisit au premier. Jérôme, à qui l'on eut soin de les faire passer tous deux, y répondit, par humilité, disait-il; mais sa réponse, dictée de verve, rendit l'ingrat Dormitantius la risée du monde chrétien, comme il avait été celle de Bethléem. Tous les lecteurs de ses œuvres ont présente à l'esprit cette pièce tour à tour sanglante et bouffonne où il feint de vouloir ramener le prétendu hérésiarque à sa profession antérieure, et, au milieu des sarcasmes dont il l'accable, expose cependant, pour l'enseignement des fidèles, avec une logique et une élévation admirables, la raison et l'antiquité des usages chrétiens. « Frère, lui dit-il, retourne au métier que tu faisais dans ton jeune âge, il n'est pas bon de changer ainsi. Autre chose est d'être cabaretier ou théologien, autre chose de déguster les vins ou d'avoir l'intelligence des prophètes et des apôtres, autre chose de savoir vérifier le bon aloi d'une pièce d'argent ou de contrôler l'église. Je n'accuse pas le vénérable Paulin de m'avoir trompé en t'introduisant dans ma demeure : je me suis trompé moi-même, car j'avais pris ta rusticité pour une humilité modeste. Si pourtant tu t'obstines à être un docteur, écoute ce conseil d'ami. Va à l'école, suis les grammairiens et les rhéteurs, étudie la dialectique, instruis-toi de ce que furent jadis les sectes des philosophes, et lorsque tu auras appris tout cela, apprends encore à te taire. Je crains néanmoins que ce ne soit perdre son temps que de te donner des conseils, à toi qui en remontres à tout le monde : je ferais mieux d'écouter le proverbe grec qui dit « Ne pas jouer de la lyre à un âne! »

Les années 396 et 397 apportèrent à Bethléem, au milieu de ces ennuis, deux vraies et profondes douleurs. En 396, Jérôme perdit son fils spirituel le plus cher en la personne du jeûne Népotien, prêtre dalmate et neveu de son vieil ami Héliodore, devenu évêque d'Altinum. La vie du neveu s'était modelée sur celle de l'oncle avec une naïve et touchante affection : tous deux avaient été soldats,

tous deux avaient eu la faveur de l'empereur, et, parvenus tous deux à un grade déjà élevé, ils avaient déposé le ceinturon de la milice pour le froc des cloîtres. A la cour, Népotien se dérobait aux devoirs de sa charge pour s'enfermer et prier; à l'armée, il portait un cilice sous sa cuirasse. Sorti de l'état militaire, il voulut donc être moine tout de bon; mais son oncle le retint, il avait besoin d'un aide : il l'attacha malgré lui au service du ministère épiscopal. L'ancien habitué des champs de bataille, l'ancien courtisan du palais des césars eut d'abord pour emploi d'allumer les cierges, de préparer les vêtemens sacerdotaux, de distribuer aux pauvres le pain et les aumônes, de visiter les malades; il devint ensuite diacre et prêtre. Népotien pourtant ne franchit ce dernier pas qu'après mille hésitations, car le désir de la solitude le travaillait intérieurement jusqu'au pied des autels, et il ne se soumettait à ces devoirs séculiers que par obéissance pour un évêque qui était en même temps son oncle. Il fit de Jérôme le confident de ses doutes, il lui ouvrit son âme, et celui-ci le raffermit dans la voie que, pour leur intérêt commun, Héliodore lui avait tracée. Il lui montra comment il pouvait allier des fonctions dont le respect lui faisait un devoir avec les pratiques de l'ascétisme : Népotien se résigna. Rien n'est plus beau, plus attendrissant que cette correspondance et ces pieux efforts d'un ami pour conserver à un ami l'appui de sa vieillesse. Jérôme devint donc comme un dieu pénate au foyer de l'évêque; son image y était toujours présente, son nom s'y trouvait à tout propos dans toutes les bouches. Cependant le bonheur qu'il avait cru raffermir ne dura pas : Népotien fut atteint d'une maladie qui le conduisit lentement au tombeau. Avant de rendre le dernier soupir, il fit apporter sur son lit ses vêtemens de prêtre, et, prenant la main de son oncle : « Je te supplie, lui dit-il, d'envoyer cette tunique à mon très cher père par l'âge, mon frère par la dignité, et si tu me dois quelque affection, comme à ton neveu, reporte cette affection tout entière sur celui que tu aimais déjà avec moi. » On devine de qui il voulait parler. Jérôme reçut, avec la nouvelle de cette mort, le vêtement que Népotien avait consenti à porter d'après son conseil. Il fondit en larmes, mais il avait un autre devoir à remplir que celui de pleurer : il dut consoler Héliodore.

L'année suivante, 397, lui imposa avec une douleur plus poignante encore d'autres devoirs de consolation. La femme de Pammachius, la seconde fille de Paula, Pauline, mourut vers la fin de décembre dans tout l'épanouissement de la jeunesse et de la santé, elle mourut, comme Rachel, en mettant au monde un enfant; mais « le fils de sa douleur » était déjà mort dans son sein. Après douze ans d'une union constamment sereine, elle laissait son mari seul,

sans postérité, inconsolable. Elle lui avait légué ses biens par testament, à la condition de les distribuer aux pauvres. Jamais dernière volonté ne fut plus religieusement accomplie, car Pammachius joignit aux biens de sa femme une partie des siens et se fit moine. Il voulut même présider en personne à leur distribution, et offrit en cette occasion à la ville de Rome un de ces spectacles chrétiens qui piquaient sa curiosité sans exciter sa sympathie.

Le paganisme, au temps de sa ferveur, eut ses libéralités funéraires, destinées à honorer la mémoire des morts : des repas donnés sur la tombe de celui qu'on pleurait, aux parens et aux amis, et des distributions de pain, de vin, de viande, de sportules enfin, aux cliens et aux pauvres. Pour les riches, ces distributions et ces repas étaient ordinairement périodiques, une rente constituée par le testament du défunt y devait pourvoir; souvent aussi le legs était fait sous cette condition à une municipalité. C'était pour la famille une consolation, pour le mort un pieux honneur, qui réjouissait ses mânes dans la sombre nuit du tombeau. Quand la ferveur païenne déclina, l'orgueil prit sa place. On vit de riches célibataires, des matrones sans enfans, des patrons qui ne voulaient pas quitter leur clientèle en quittant la terre, instituer par leur testament de grands repas et de grandes distributions, à certains jours déterminés, près de leur demeure sépulcrale. Pour le riche sans famille, c'était un moyen d'échapper à l'oubli des vivans; pour le patron superbe, c'était une sorte de revue de ses cliens passée encore après la mort. Le lieu consacré à ces réunions était habituellement le sépulcre même et ses alentours. Les riches y joignaient, comme salle de festin, tantôt un portique, tantôt un appentis temporaire; quelquefois le testament désignait à cet effet le temple ou l'édicule de quelque divinité propice au défunt.

Cette coutume, sujette à plus d'un abus assurément, mais qui prenait sa source dans un sentiment respectable, passa du paganisme au christianisme. Les fidèles célébrèrent longtemps et célébraient encore à la fin du IVe siècle des repas funèbres sur les tombeaux des martyrs pendant la vigile de leur fête. Quant aux repas et distributions établis par testament en l'honneur de morts non sanctifiés, ils avaient pour théâtre à Rome l'église même de Saint-Pierre, et c'est là que le *funeraticium* chrétien de Pauline reçut son emploi.

Le sénateur Pammachius fit donc publier à son de trompe dans tous les quartiers de la ville qu'un repas suivi d'une distribution d'argent serait donné aux pauvres pour les funérailles de sa défunte épouse, et, comme on le pense bien, l'invitation trouva peu de rebelles. Dès le matin du jour fixé, Rome voyait défiler dans ses rues

une foule pressée de gens en guenilles, se dirigeant vers le quartier du Vatican et la basilique de Saint-Pierre. Vagabonds, mendians, indigens honnêtes, tous ces déshérités de la fortune qui vivent au jour le jour, et qu'un écrivain chrétien de ce temps appelle si bien « les pensionnaires de la Providence divine, » arrivèrent de tous les points de Rome, et bientôt la basilique et ses environs furent encombrés. Des tables avaient été dressées dans les nefs, dans l'abside, sous les portiques, partout où se trouvait un espace vide, et une armée de serviteurs, presque aussi nombreux que les conviés, les plaçaient en bon ordre à leur arrivée. Lorsqu'ils étaient rassasiés, on les congédiait pour qu'ils fissent place à d'autres. Le repas dura probablement toute la journée, et, grâce à l'agilité qui distinguait à Rome les distributeurs publics de denrées, tous les convives purent y avoir part. Avant de se séparer, Pammachius remit lui-même à chacun d'eux un vêtement neuf et une large aumône.

Le premier argent qui passa dans cette largesse funèbre fut celui des bijoux, des robes de soie brochées d'or, voiles de lin, ceintures de pierreries, objets de toilette de toute sorte, fards blancs, rouges ou noirs, dont s'était servie Pauline. Tout l'instrument de Satan, si Satan eut jamais rien de commun avec une si chaste et si modeste matrone, avait été vendu à vil prix pour cette destination. « Quel changement! écrivait Jérôme émerveillé : ces pierreries, ces perles qui étincelaient naguère sur la tête et le col de Pauline calment aujourd'hui la faim du pauvre! Les tissus de soie, l'or battu et tréfilé, se transforment en bonne laine chaude qui couvre la nudité du corps sans alimenter la coquetterie. Cet aveugle qui demande l'aumône et crie souvent où il n'y a personne, c'est l'héritier de Pauline, le cohéritier de Pammachius. La main d'une tendre jeune femme soutient ce mendiant mutilé, qui rampe à ses pieds sur le sol... Oh! Pammachius est bien ambitieux! Il pose sa candidature au ciel en briguant le suffrage des pauvres, et sa robe blanche est fabriquée de leurs haillons. Il y a des maris qui soulagent leur douleur en répandant sur le tombeau de leurs femmes la violette et la rose, la fleur de pourpre et le lis; Pammachius arrose cette sainte poussière du baume de la charité. » Paulin, sénateur comme Pammachius, voulut tirer du spectacle étalé sous les yeux des Romains une leçon politique pour l'avenir. « O Rome, écrivait-il, si tous tes sénateurs avaient de tels divertissemens, si on ne te donnait pas d'autres spectacles, tu pourrais conjurer les malheurs dont te menace l'Apocalypse! »

La première fois que Pammachius parut avec la robe monacale parmi ses collègues du sénat, ceux-ci éclatèrent de rire; « mais, nous dit un contemporain, c'était le moine qui se moquait d'eux. »

Renonçant au monde sans le quitter, il employa le reste de son immense fortune à construire des églises et des hôpitaux : toujours prêt d'ailleurs à soutenir l'intérêt des chrétiens dans les affaires du gouvernement, et toujours le fidèle correspondant de Jérôme. Le christianisme, en pénétrant dans le patriciat romain, ce qu'il fit surtout vers la fin du IVe siècle, y produisit des effets vraiment singuliers. Enrichies à l'origine par la conquête violente et plus tard par la spoliation organisée des provinces, ces grandes maisons, une fois chrétiennes, semblèrent n'avoir plus d'autre idée que de se rabaisser. On eût dit une sorte de talion qu'elles s'imposaient à elles-mêmes au nom d'une religion sortie du sein des pauvres et du rang des nations conquises. La pauvreté devient comme un but vers lequel elles marchent de concert : elles se hâtent, elles précipitent leur ruine avec autant d'ardeur qu'elles en avaient mis jadis à entasser leurs prodigieuses richesses. Suivant une expression énergique, empruntée au langage du temps, « leur opulence, si longtemps le fléau des pauvres, veut en être la mamelle, et leurs palais de marbre aiment à se transformer en hospices du Christ. »

Je ne parlerai point du désespoir de Paula ni de celui d'Eustochium : Jérôme jette un voile sur leur douleur, comme le peintre antique sur la face d'Agamemnon devant le sacrifice d'Iphigénie. Il nous dit seulement que Paula trouva dans la conduite de Pammachius tout le soulagement qu'une mère pouvait attendre. Plus il donnait, plus il dispersait, plus ces cœurs brisés semblaient recueillir de consolations et de grâces.

Un rayon de soleil vint enfin percer la sombre nuit qui enveloppait les cœurs aux couvens de Bethléem. Marié dans sa quatorzième année à Léta, fille d'Albinus, Toxotius devint père. J'ai dit que ce fils unique de Paula avait nourri longtemps de vives rancunes contre le christianisme, qui lui avait enlevé sa mère; mais il les abjura à la voix de la femme qu'il aimait. Léta était pourtant fille d'un païen, et plus encore d'un pontife des dieux païens. Toutefois Albinus ne mettait dans l'observation de son culte ni fanatisme ni intolérance. Sa femme, morte alors, avait été chrétienne; elle avait élevé ses filles dans la religion chrétienne, et elles avaient épousé indifféremment des païens ou des chrétiens, mais les païens s'étaient successivement convertis. Ces mariages mixtes, que les théologiens du temps appelaient *matrimonium impar*, loin de déplaire à l'église, étaient un des objets de sa sollicitude. L'apôtre Paul les avait recommandés aux premiers fidèles en disant qu'il en naîtrait des saints, et l'incrédule Toxotius offrait de cette vérité un nouvel et mémorable exemple. Son union avec Léta fut menacée d'abord de stérilité. Après plusieurs fausses couches coup sur coup, la jeune femme fit vœu, sur le tombeau d'un martyr, que, s'il lui

naissait une fille, elle l'élèverait pour la vie religieuse : cette fille naquit, et Léta remplit sa promesse.

L'enfant fut nommée Paula, comme sa grand'mère, et la première parole que la mère lui apprit à former fut celle d'*Alleluia*. Jérôme, dans un tableau charmant, nous peint le pontife des dieux, entouré de sa postérité chrétienne, le nouveau-né sur ses genoux, l'écoutant avec délice balbutier le cri de triomphe des chrétiens. Cette naissance et cette consécration remplirent de joie les hôtes de Bethléem. Jérôme y voyait déjà la conversion d'Albinus. « Comme une sainte et fidèle maison, écrivait-il à Léta, sanctifie l'infidèle! Albinus est déjà le candidat de la foi, une foule de fils et de petits-fils chrétiens l'assiégent : je crois, quant à moi, que, si Jupiter lui-même avait une telle famille, il se convertirait à Jésus-Christ. Que le pontife éclate de rire et se moque de ma lettre, qu'il me déclare un homme stupide ou fou, je le lui permets; son gendre Toxotius en faisait bien autant naguère. On devient, on ne naît pas chrétien. Le Capitole et ses lambris dorés sont noircis par la rouille; la mousse et les toiles d'araignée tapissent les temples de Rome; la ville, sortie de ses fondemens, se déplace, et ses peuples passent comme un torrent devant les chapelles ruinées des dieux, pour courir aux tombeaux des martyrs. »

Léta, dans l'enivrement de son bonheur, rêvait déjà un plan d'éducation complet pour cette chrétienne au maillot, et elle pria sérieusement Jérôme de le lui tracer : prière maternelle dont celui-ci ne sourit point, et à laquelle il acquiesça avec sa grâce accoutumée. Il rédigea donc pour Léta sous forme de lettre un petit traité que nous avons encore, où il expose les principes qui devaient diriger l'enfance d'une Romaine dans les conditions de richesse, de rang, de vocation, que présentait l'héritière de Toxotius. On retrouverait au besoin dans cette aimable et sage lettre la trace des conseils de Paula et des désirs d'Eustochium, qui réclamait avant tout le monde l'éducation de sa nièce. Répondant à leur vœu commun, il disait à Léta : « Je crains qu'il ne te soit difficile, impossible même d'élever ta fille à Rome d'après ces règles; envoie-la à Bethléem, où sa grand'mère et sa tante la façonneront plus aisément et plus sûrement. Ce sera une perle précieuse sur le lit de Marie; elle reposera dans la crèche de Jésus. Nourrie dans le monastère, au milieu du chœur des vierges, elle ne connaîtra ce monde qu'à travers la vie des anges... Eustochium veut l'avoir; confie-lui cette petite, dont le vagissement seul est une prière au ciel pour toi. Que ton enfant voie, aime, admire, dès ses premiers regards, celle chez qui tout est enseignement de vertu : la parole, la tenue, la démarche! Que cette nouvelle Paula soit bercée sur le sein de sa grand'mère, qui recommencera pour la petite-fille ce qu'elle a fait

si heureusement pour la fille! » Il revendiquait pour lui-même une part dans les soins, il serait le père nourricier de l'enfant, il serait son maître d'école; il lui apprendrait à marcher, il lui apprendrait à parler et à lire. « Envoie-la-moi, écrivait-il, je la porterai sur mes épaules; vieillard, je me ferai enfant avec elle, je balbutierai pour me plier à son langage, et, crois-le bien, je serai plus fier de mon emploi qu'Aristote ne le fut jamais du sien. Le philosophe du monde avait à instruire un roi de Macédoine, destiné à périr dans Babylone par le poison; moi, je formerai le cœur d'une épouse du Christ, à qui la couronne du ciel ne manquera pas. » Ainsi leurs joies et leurs peines venaient toutes se confondre dans un commun sentiment de dévotion ardente et de tendre amitié.

Leur vœu d'ailleurs ne s'évanouit pas comme une vaine chimère. La jeune Paula, après avoir pris le voile des vierges, vint à Bethléem assister sa tante Eustochium dans la direction des monastères quand sa grand'mère n'était plus. Restée la dernière de la famille, elle put fermer les yeux de Jérôme.

IV.

Au mois de mars de l'année 402, un événement imprévu (c'était un événement pour eux) jeta quelque inquiétude dans les couvens de Bethléem : Mélanie partit pour l'Italie et Rome, qu'elle n'avait pas revues depuis trente-sept ans. On donnait pour motif à son voyage soudainement résolu une affaire de famille dont voici le fond.

Ce fils unique que Mélanie avait abandonné à l'âge de cinq ans, le laissant à la tutelle du préteur urbain en compagnie de tous les orphelins de la ville, Publicola, avait secoué par l'énergie de son caractère les misères de l'abandon maternel. Il était devenu un homme considérable et considéré, et dans le sénat, dont son nom et sa fortune lui avaient ouvert les portes, on le comptait parmi les membres les plus éminens en honnêteté et en savoir. La ferveur chrétienne systématique, celle qui préconisait les doctrines absolues de renoncement à la famille et à soi-même, ne manqua pas d'attribuer la réussite du fils à la conduite de la mère. Elle voulut voir dans ce sacrifice du plus sacré des devoirs humains une sorte de mise en demeure faite à la Providence divine de prendre soin de l'enfant délaissé, mise en demeure à laquelle la Providence avait dignement répondu. Tels étaient les égaremens impies où le mysticisme entraînait des esprits orgueilleux ou faibles, et parfois aussi de beaux génies et de grands cœurs. Quant à Publicola, élevé dans le christianisme, il restait chrétien, chrétien fort tiède au jugement de sa mère, parce qu'il cherchait à garantir ses propres enfans

des exagérations et des malheurs dont il avait été victime. De son mariage avec une riche patricienne nommée Albine, il lui était venu deux enfans, un fils puîné, appelé comme lui Publicola, et une fille à qui on avait donné le nom de son aïeule, et qui porte dans l'histoire celui de Mélanie-la-Jeune. L'opposition des caractères et du genre de vie n'avait point empêché qu'une correspondance respectueuse, assez suivie, n'existât entre Publicola et sa mère, et de la solitude du mont des Oliviers celle-ci dirigeait l'éducation chrétienne de sa petite-fille, dont elle domina peu à peu l'esprit et la volonté. Les qualités viriles qui distinguaient cette femme, son détachement de tout, son fanatisme, que ne déparaient point l'étrangeté de ses aventures dans tout l'Orient et sa vie monacale en Judée, avaient jeté sur elle un grand éclat, au moins dans la société chrétienne d'Occident. Vue de loin, Mélanie se dessinait comme un personnage idéal en dehors de toute comparaison au sein de la chrétienté. Ce sentiment d'admiration s'enracina de bonne heure chez la jeune Mélanie, qui se fit de son aïeule une sorte d'idole, malgré la dissemblance de leurs cœurs.

Arrivée à l'âge de treize ans, Publicola voulut la marier; elle s'y refusa d'abord, encouragée par les exhortations de sa grand'mère, et prise, assurait-elle, d'un profond dégoût pour le mariage : ce dégoût ne persista pas quand elle eut connu son fiancé, et la grand'-mère fut vaincue. Le mari que Publicola offrait à sa fille était un jeune homme de dix-sept ans, fils d'un ancien préfet d'Afrique, et réunissant en lui toutes les conditions d'esprit, de fortune et de rang qui créent une grande position dans le monde : il se nommait Pinianus. Mélanie l'aima, et ils se marièrent; mais leur union fut stérile. Au milieu de leur bonheur, qui ne connaissait que ce seul nuage, l'épouse se sentait tourmentée d'un désir indéfinissable de la vie solitaire; elle en fit la confidence à son aïeule, qui ne manqua pas d'y reconnaître une vocation d'en haut et de l'exhorter à se séparer en amenant son mari à une résolution pareille. L'idée de se quitter cependant n'effraya pas moins l'un que l'autre. Publicola aussi, Albine, toute la famille, jetèrent les hauts cris au seul mot de séparation, déclarant qu'ils n'y consentiraient jamais, et qu'ils useraient de leur autorité domestique plutôt que de laisser rompre, pour un motif quelconque, une union si bien assortie. A côté de la séparation effective et réelle exigée par l'état monastique, il y avait une séparation fictive que comportaient les mœurs chrétiennes, et qui consistait à dissoudre le mariage sous le toit conjugal. Deux époux, en se liant par le vœu mutuel de continence, pouvaient changer en association fraternelle le lien que la loi romaine avait si admirablement défini « une communauté de la vie entière, une communication du droit divin et humain, à l'intention de créer une

famille. » Cette séparation volontaire, il est vrai, était soumise à plus d'un retour, et le vœu religieux fondé sur elle exposé à plus d'un danger : les exemples de cette sorte de parjure n'étaient pas rares, même dans les rangs ecclésiastiques élevés, où la séparation des époux était d'obligation canonique; mais Publicola n'était pas plus partisan de celle-ci que de la première. Resté en cela plus Romain que chrétien, il voulait une postérité. Au milieu de ce conflit, l'aïeule crut sa présence nécessaire pour « museler les bêtes féroces » (ce mot désignait les parens), et tracer aux jeunes époux la route qu'ils devaient suivre : la femme avait alors vingt ans, le mari en avait vingt-quatre.

L'idée en effet était bien digne du fanatisme de Mélanie : aller briser la famille de ses petits-fils, comme elle avait brisé la sienne; mais un esprit de vertige précipitait la société romaine dans l'abîme, où les plus nobles instincts de l'âme concouraient à l'entraîner. La terrible Mélanie allait donc traverser les mers, après trente-sept ans d'absence, pour désunir deux époux qui s'aimaient. Ce n'était point là toutefois ce qui pouvait inquiéter les solitaires de Bethléem et ce qu'ils pouvaient blâmer dans leur ennemie, car, à la mesure près, moins excessive chez eux, ils partageaient, sur la perfection de la vie monastique, l'opinion de plus en plus générale dans l'église; mais ils soupçonnèrent à ce voyage un second motif qui les touchait de près, et ils avaient bien deviné. C'était le moment de la plus grande lutte entre Rufin et Jérôme. Rufin, en 401, avait été retranché de la communion romaine; le pape Anastase l'avait condamné en même temps qu'Origène, dont un décret de l'empereur Honorius venait de prohiber les livres; enfin un effort tenté par Jean de Jérusalem auprès de l'évêque de Rome dans le but de réconcilier Rufin ne lui avait attiré qu'un refus énoncé en termes nets et sévères. Mélanie voulait essayer si par son influence directe, aidée d'une puissante parenté, elle n'apporterait pas un poids nouveau dans la balance des conseils de Rome : c'était dans le naufrage de son ami une dernière planche de salut.

Ses préparatifs furent bientôt faits, et elle alla s'embarquer, contre l'habitude, à Césarée, avec plusieurs saints, c'est-à-dire, en langage du temps, plusieurs moines ou prêtres, qui voulurent l'accompagner jusqu'en Occident. Après vingt jours d'une traversée heureuse, elle aborda à Naples, où l'attendait sa famille. Publicola, Albine, leur fille, leur gendre, et quelques sénateurs, ses parens, s'étaient rendus dans cette ville pour la recevoir. Tous à peu près étaient inconnus d'elle, et de sa famille elle n'avait jamais vu que son fils, qu'elle avait quitté à cinq ans. Ils venaient dans le plus grand appareil de leur rang, et elle arrivait dans le plus humble de celui qu'elle avait choisi; mais les contrastes violens

étaient dans sa nature. Mélanie avait alors soixante ans, et son teint, hâlé par le soleil d'Asie, était encadré de cheveux gris. Elle portait une robe de grosse laine sans aucun ornement, et pardessus sa robe un court manteau d'étoffe si rustiquement tressée, qu'on l'eût prise pour une natte de cette sorte de jonc qu'on appelle sparte : le tout était de couleur brune. Elle avait aussi amené avec elle une bête (cheval ou mulet) qui lui servait de monture à Jérusalem, animal si chétif et si laid, au dire des témoins oculaires, que l'âne d'Italie le plus humble paraissait à côté un coursier superbe. Quand il fallut partir de Naples pour Rome, Mélanie traça elle-même son itinéraire à travers la Campanie, et fixa une première halte à Nole chez le sénateur Paulin, son parent, qui s'était construit à un mille de cette ville une solitude contiguë à la basilique du martyr Félix. Elle lui apportait de la part de Jean de Jérusalem un morceau du bois de la vraie croix, et de sa part à elle une tunique tissue en Judée avec des laines provenant vraisemblablement de quelque pâturage fameux dans la Bible.

Paulin, averti d'avance de son arrivée, lui fit une réception dont il nous a laissé le tableau dans une lettre écrite en belle prose, très recherchée, très contournée, à la mode du temps. Prosateur estimé et poète en vogue chez les païens avant d'avoir renoncé au monde, Paulin continuait de l'être chez les chrétiens, dont il célébrait en vers les mystères et chantait les saints, quoique dans ses nouveaux ouvrages les puristes, et son maître Ausone en tête, pussent lui reprocher de négliger la langue, de décolorer la poésie latine en s'abstenant par système des périphrases et de métaphores mythologiques qui en font le charme, et de commettre enfin contre les Muses de pieuses fautes de quantité.

Voici comment il nous décrit l'apparition de Mélanie et de son cortége à leur débouché dans la ville de Nole.

« Nulle part, dit-il, on ne vit contraste plus curieux et plus plein d'enseignement que celui de la mère et des fils, dans leur appareil et dans leur tenue, et ce contraste fit briller à tous les yeux la gloire du Seigneur. Mélanie arriva la première, assise sur un bourriquet maigre, plus vil que tous les ânes du monde, tandis que derrière elle les sénateurs de son cortége, rivalisant de magnificence, nous étalaient, à l'envi les uns des autres, toutes les pompes du siècle. La voie Appienne étincelait et gémissait à la fois sous la multitude de leurs chevaux superbement harnachés, sous le roulement des chars couverts d'or, le balancement des litières, le croisement des véhicules qui l'encombraient; mais un seul rayon d'humilité chrétienne effaçait ces splendeurs de l'orgueil. Les riches admiraient celle qui était pauvre, les profanes celle qui était sainte,

et elle, elle se moquait de leurs richesses. Nous vîmes là une confusion digne des triomphes de Dieu : l'or, la pourpre, la soie, s'abaissant devant la serge noire et usée et se faisant ses serviteurs; nous bénîmes alors le Seigneur, qui rend sages ceux qui sont humbles, fait de l'humilité la suprême élévation, et laisse là les riches dans leur indigence. »

Paulin les reçut dans sa cabane, comme il l'appelait, cabane capable pourtant de les contenir tous avec leur suite, « les riches comme les saints. » C'était un grand bâtiment en forme de monastère à deux étages, séparés par un corridor longitudinal sur lequel s'ouvraient des cellules. Outre cette partie du logement qu'on appelait le cénacle, des salles spacieuses étaient consacrées aux réunions communes et à la table. De vastes portiques régnaient à l'extérieur. De deux petits jardins attenant à l'habitation, l'un, celui des légumes, était assez stérile et fort mal cultivé, de l'aveu même de Paulin; l'autre, planté d'arbres fruitiers, communiquait avec la basilique de Saint-Félix, où les habitans de la maison avaient une entrée particulière. Paulin entretenait là quelques commensaux à demeure et des visiteurs plus nombreux qui, sans être moines, se pliaient comme lui aux pratiques de la vie ascétique. L'ancien sénateur que le vœu du peuple de Nole, ou plutôt sa violence, devait élever bientôt à l'épiscopat de cette ville avait alors, pour son occupation la plus active et la plus chère, la glorification du martyr Félix, dont les reliques étaient déposées dans la basilique voisine. Chaque année, par des constructions faites à ses frais, il ajoutait aux anciennes nefs des chapelles ou des nefs coordonnées avec les premières, et qui donnaient à l'ensemble l'apparence d'une petite ville. La quatrième venait à peine d'être terminée avec une magnificence tout impériale, que déjà une cinquième s'élevait au-dessus du sol. Félix était en effet le grand saint de la Campanie, et les vertus attribuées à son tombeau y attiraient une foule incessante de peuple. Les femmes croyaient lui devoir leurs enfans, les enfans la vie de leurs pères, le laboureur les moissons de son champ, le vigneron l'abondance de sa vigne, et Paulin lui-même vit dans ce puissant patron la main qui remontait les cordes de sa lyre, devenue chrétienne, et le ramenait dans les sentiers du Parnasse, qu'il n'osait pourtant plus nommer. Du cénacle et des parloirs, on entendait l'écho des chants de l'église. Quand la nuit fut venue, Mélanie se déroba à sa compagnie pour aller se joindre aux troupes d'enfans dont les chœurs retentissaient sous les voûtes de la basilique. Les autres visiteurs, gens du monde, d'un caractère et d'un genre de vie bien différens, ne l'imitèrent point; ils s'abstinrent néanmoins de toute conversation et de tout bruit, tant que

dura la sainte psalmodie. Une crainte religieuse semblait les tenir en respect : on eût dit qu'ils s'associaient au chant sacré par leur silence même.

Durant le séjour de Mélanie et de sa parenté au monastère de Saint-Félix, la *sainte*, comme on l'appelait, fut l'objet de respects qui touchaient à l'adoration. S'il faut en croire le récit de Paulin, empreint d'ailleurs de beaucoup d'exagération, il se passa là des choses étranges, et qui montrèrent, suivant son expression, le servage et l'abaissement de la soie devant la bure. Les hommes jetaient aux pieds de Mélanie leurs toges de pourpre pour qu'elle marchât dessus, les femmes leurs voiles de lin brodé d'or; ils demandaient à se couvrir de ses haillons : on eût dit qu'ils voulaient se communiquer, en l'approchant, la contagion de la pauvreté. Paulin accueillit pour son église, comme un palladium chrétien, ce morceau de la vraie croix que lui envoyait Jean de Jérusalem. Il en détacha quelques parcelles pour ses plus chers amis, et fit enchâsser le reste dans un riche ostensoir, que l'église de Nole conserva longtemps. Quant à la tunique de laine de Judée, cadeau de Mélanie, après l'avoir portée quelquefois, il en fit don à Sulpice Sévère, le plus cher de ses amis.

La première des affaires qui avaient amené Mélanie à Rome, la séparation de sa petite-fille et de Pinianus, ne semblait pas la plus aisée, car il fallait lutter contre un père, contre une mère, contre les époux eux-mêmes, qu'une tendre affection liait l'un à l'autre : toutefois, avec le temps, avec cette inflexibilité de caractère qui ne se laissait jamais détourner du but, Mélanie, installée au sein de la famille qu'elle voulait désunir, y parvint, en partie du moins, comme nous le verrons.

L'autre affaire, sur laquelle elle comptait davantage, échoua tout au contraire, et échoua complétement. La situation des choses semblait pourtant s'être améliorée depuis son départ de Jérusalem. Une mort imprévue venait d'enlever Anastase, le 27 avril 402, après trois ans et quelques mois de pontificat, et Innocentius lui succédait. Or Mélanie, se fiant sur la marche ordinaire des choses qui veut que le successeur dans une grande fonction réagisse contre son prédécesseur, défasse ce que celui-ci a fait et accorde ce qu'il a refusé, Mélanie, dis-je, avait pu croire qu'il en serait ainsi à l'égard de Rufin, et qu'Anastase l'ayant excommunié malgré la lettre de communion octroyée par Siricius, Innocentius n'aurait rien de plus pressé que de lever l'excommunication d'Anastase, surtout quand on lui en prouverait l'injustice. C'est de quoi elle se chargeait, et déjà elle se réjouissait de l'absolution de son ami, obtenue, pensait-elle, par son crédit et par ses soins. Mélanie se

trompa cette fois. La question de doctrine était trop grave, et la cour pontificale trop engagée. Rufin, sommé de venir se justifier devant le pape, avait blessé par un refus hautain la discipline que Rome travaillait à établir autour d'elle; en second lieu, il avait été condamné dans un synode, et enfin l'empereur Honorius, conformément à la double décision du synode et de l'évêque, avait interdit la lecture d'Origène et la propagation de ses écrits : Rufin se trouvait englobé dans les dispositions du décret. Vainement Mélanie voulut-elle l'emporter de haute lutte près d'Innocentius en faisant mouvoir tous les ennemis de Jérôme, elle rencontrait partout ses amis, Pammachius, Marcella, Fabiola, toute l'église domestique, qui l'avait admirée si longtemps, et qui la rejetait aujourd'hui de son sein. Il est même douteux que Rufin excommunié ait pu la venir visiter à Rome, le pouvoir temporel prêtant la main dans ces circonstances aux interdictions spirituelles. Devenue plus implacable encore par cet échec, elle attisait en tout lieu contre Jérôme le feu de la haine; elle ne vivait qu'avec ses adversaires, et l'histoire nous la montre dans l'intimité de cet Apronianus à qui Rufin avait dédié son Apologie. Apronianus, dont la conversion, comme je l'ai dit, avait été commencée par le prêtre d'Aquilée, portait encore en ce temps la robe des catéchumènes. Sa dévotion était sincère, ainsi que celle de sa femme et de sa fille, qu'il aimait tendrement. Tous trois écoutaient à l'égal d'un docteur de l'église cette Mélanie qui avait vécu près des plus grands docteurs et visité les plus grands solitaires; mais ils l'écoutèrent trop. Elle leur prêcha tant et si bien les délices de la vie monastique, qu'à son départ de Rome Apronianus et sa femme vivaient séparés et que leur fille était dans un cloître.

Le monde traversait alors une des plus sombres époques auxquelles la Providence l'eût encore réservé. Jamais la vie humaine n'avait été si précaire. La société politique n'attendait plus de lendemain. Chaque instant voyait tomber quelque morceau de l'édifice que la vertu romaine avait mis dix siècles à construire, et qu'elle s'était plu à croire éternel. Les attaques des barbares de toute race, Germains, Sarmates, Huns, Saxons, Éthiopiens, Numides, sur toute la circonférence de l'empire, étaient devenues journalières, ou plutôt il n'y en avait plus qu'une seule, générale, incessante. C'était maintenant vers l'Italie et Rome, cœur du monde romain, que la barbarie concentrait ses forces les plus irrésistibles. En 401, Alaric avait pénétré jusque dans la Vénétie; en 402, il était maître des rives du Pô et marchait sur Rome, quand Stilicon le vainquit à Pollentia. En 406, Radaghaise arrivait plus près : c'est à Fésules, au-delà de Florence, que le même Stilicon l'arrêta. Le dernier jour de cette année néfaste, les Vandales, les Alains, les Suèves, fran-

chissaient le Rhin et inondaient la Gaule et l'Espagne, bientôt perdues pour l'empire. Quelques mois plus tard, ce fut le tour de la Bretagne, qui se déclara indépendante. Enfin, et, comme pronostic des dernières ruines, l'esprit de vertige s'emparait du gouvernement romain : Stilicon était assassiné par les ordres d'Honorius, son pupille et son gendre, et l'Italie resta sans défense. Alaric alors reparut. L'insolent barbare, qui ne trouva plus d'ennemis à combattre, rançonna Rome, et l'épargna, gardant sous sa main la ville maîtresse du monde, comme un jouet pour ses colères, ou un enjeu pour ses caprices de gloire.

Ces faits portaient avec eux une signification éclatante, et la cause en était claire pour des yeux non prévenus. La faiblesse du gouvernement romain, l'incapacité des empereurs, la discorde des ministres, les intrigues d'une cour peuplée d'eunuques et d'étrangers, et avant tout la mauvaise politique qui livrait l'aigle romaine à la garde des barbares, suffisaient pour tout expliquer; mais le IVe siècle, absorbé par les passions religieuses, ne voulait rien voir dans les événemens de la terre qui ne vînt du ciel. A la faveur des malheurs publics qui le fortifiaient, le paganisme, relevant la tête, accusait le culte chrétien des maux de la patrie : tombé, aux jours prospères, par l'indifférence et le mépris de ses adorateurs, il se retrempait par la haine dans les calamités du temps présent. Le christianisme de son côté reprochait aux païens d'avoir excité la colère de Dieu, d'abord par leurs persécutions sanguinaires, puis par leur incrédulité opiniâtre ou leur scepticisme hautain. D'un camp à l'autre, on se faisait une guerre d'argumentation, d'injures, de menaces; on se faisait aussi une guerre de prophéties. Les polythéistes déterraient des oracles annonçant à point nommé la fin de la religion du Christ et l'anéantissement des chrétiens. Ceux-ci, les livres juifs et chrétiens à la main, proclamaient la chute prochaine de l'empire; beaucoup y ajoutaient la ruine du monde actuel et l'avénement de l'antechrist. Les millénaires chassés de l'église y reparaissaient en grand nombre : le désordre était partout, dans les croyances comme dans les choses. Mélanie appartenait à cette secte, ou du moins elle avait apporté d'Orient on ne sait quel système de révélations apocalyptiques que son esprit ingénieux appliquait aux événemens présens, et elle laissa dans Rome près de beaucoup de gens la réputation d'une prophétesse.

« Mes enfans, disait-elle à sa famille, il y a bientôt quatre cents ans qu'il a été écrit : « La dernière heure approche. » Comment donc voulez-vous toujours rester dans les vanités de cette vie? L'antechrist va paraître, ne redoutez-vous pas sa venue? Des malheurs sans nombre s'apprêtent à fondre sur vous, et vous croyez jouir des richesses que vos ancêtres vous ont laissées! » Ces paroles, re-

dites à tout propos et avec l'autorité d'une voyante, ne furent pas sans effet sur l'esprit de la jeune Mélanie et de son mari. Ils vendirent leurs biens malgré l'opposition de Publicola, leur père; l'aïeule l'emporta. C'est ce qui s'appelait, dans le langage des mystiques destructeurs de la famille, livrer combat aux bêtes farouches du siècle. Toutefois la jeune épouse ne céda pas sans résistance; elle demandait grâce pour une maison de campagne qu'elle aimait (peut-être celle où elle avait passé ses premières années, peut-être celle où elle avait connu son mari); l'aïeule fut inflexible, il fallut tout vendre. Alors elle les entraîna à sa suite en Sicile, où Rufin vint les rejoindre, puis en Afrique.

Publicola, resté à Rome, y mourut peu de temps après. Mélanie supporta cette perte avec une constance plus que virile. « Elle retint son affliction dans le silence, nous dit Paulin, quoiqu'elle ne pût refuser quelques larmes aux entrailles maternelles. » Augustin, qui la vit en cet état, loue beaucoup son calme courage, et, dans une lettre à ce même Paulin, il la propose comme exemple aux personnes du monde, pour bien gouverner leur douleur. « Mélanie, écrit-il, avait ressenti d'abord l'émotion du sang et de la nature; mais elle ne fut plus touchée bientôt que d'un regret spirituel. Les larmes qu'elle versa eurent moins pour cause la perte d'un fils unique disparu de ce monde (accident tout humain) que la promptitude de cette mort, qui l'avait surpris encore enveloppé dans les liens du siècle. Ce qui affligeait cette pieuse mère, ce qui excitait ses lamentations, c'est que Dieu n'avait pas attendu pour prendre son fils que ce fils, obéissant aux désirs maternels, eût jeté bas la toge du magistrat pour le cilice du moine et préféré la solitude du cloître aux splendeurs du sénat. » Ainsi raisonnaient dans cette période d'abandon de soi-même et de son pays les plus grands saints de l'église, et l'orgueilleuse Mélanie croyait se grandir en refoulant dans son âme tous les instincts de la nature, les plus amers comme les plus doux.

Elle se trouva, par la mort de son fils, complétement maîtresse du sort de sa petite-fille et de Pinianus. Déjà elle avait obtenu une grande victoire : c'est que les deux époux fissent vœu de continence, sans rompre cependant la vie commune; elle échoua pour le reste, et les efforts de ses intolérans auxiliaires échouèrent aussi. Pinianus et sa femme eurent bien des assauts à soutenir contre ce fanatisme du temps qui ne voulait laisser dans le cœur des hommes aucune affection humaine, même la plus légitime, même la plus sainte. Le mari soutint presque un siége contre les habitans d'Hippone, qui s'étaient mis en tête de le faire prêtre malgré lui, et la femme dut implorer avec larmes la protection d'Augustin et le pardon de son amour. L'aïeule, voyant que, malgré tous leurs mérites

et toute leur obéissance, elle ne pouvait arracher à ses petits-fils ce dernier sacrifice de leur ensevelissement dans un cloître, secoua sur eux la poussière de ses sandales et repartit pour Jérusalem.

Elle vécut là quelque temps, solitaire, silencieuse et déjà morte au siècle. De son couvent du mont des Oliviers, comme d'un observatoire qui dominait les tempêtes du monde, elle suivait de l'œil la ruine de l'empire, et, le livre de l'Apocalypse à la main, elle en notait les degrés. Abîmée dans la contemplation des desseins de Dieu et insensible aux souffrances des hommes, cette sibylle des temps chrétiens s'éteignit au milieu de son travail, quarante jours environ après son retour dans la ville sainte.

V.

Tandis que ces événemens se passaient à Rome, de grandes douleurs envahissaient les monastères de Bethléem, et les intrigues de Mélanie, la nouvelle défaite de Rufin, le nouveau triomphe de Jérôme, trouvaient à peine une place au milieu de préoccupations plus poignantes. La mort semblait s'acharner sur la famille de Paula, où les catastrophes se succédaient avec une rapidité effrayante. La tombe s'était à peine fermée sur Pauline que Rufina y descendait à son tour. C'était cette jeune fille, non encore nubile au départ de Paula, qui, debout sur le rivage, tandis que le navire s'éloignait, semblait envoyer ce reproche à sa mère à travers les flots : « Attends au moins que je sois mariée ! » Paula fut plus sensible à cette mort qu'elle ne l'avait été à toutes les autres : « Sa pieuse âme, nous dit Jérôme, en resta consternée. » Ces chagrins, joints à des indispositions répétées et à des excès de jeûne, ruinèrent sa santé, et vers la fin de l'année 403 elle prit le lit pour ne le plus quitter.

Sa maladie fut longue et douloureuse : la fièvre, qu'aucun soin ne put dompter, consuma ses forces jusqu'au bout. Durant tout ce temps, Eustochium montra quels trésors de tendresse et de sollicitude renfermait ce cœur que dirigeait une si austère raison. Elle semblait avoir pris domicile au chevet de sa mère; elle la gardait d'un œil jaloux, tantôt soutenant sur des coussins sa tête vacillante, tantôt renouvelant l'air autour d'elle avec un éventail, tantôt réchauffant ses pieds, qu'un froid sinistre gagnait peu à peu. C'était elle qui faisait tiédir l'eau que Paula devait boire, qui lui présentait sa nourriture, qui faisait son lit, et nulle autre qu'elle n'avait le droit de la servir. La malade s'endormait-elle quelques instans, Eustochium courait à la crèche du Sauveur, mêlant les remèdes du ciel à ceux de la terre et suppliant Dieu avec larmes de la faire partir la première. Cependant le mal marchait toujours; les

extrémités de la malade devinrent glacées, la vie s'était refoulée au cœur. Paula comprit que sa fin approchait, et, avec la joie calme d'un voyageur qui est sûr de rentrer au gîte, elle se mit à réciter ces versets du Psalmiste : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où habite votre gloire. — Que vos tabernacles sont aimables, ô Seigneur des vertus! Mon âme les désire et défaille à leur aspect. — J'ai voulu vivre pauvre et méprisée dans la maison de mon Dieu plutôt que d'être riche au domicile des méchans. » Lorsqu'elle avait fini le dernier verset, elle reprenait le premier. On lui fit quelques demandes auxquelles elle ne répondit pas. Jérôme alors, s'approchant de son lit, lui demanda avec douceur pourquoi elle se taisait et si elle souffrait. « Non, lui dit Paula en langue grecque, je ne souffre pas; j'entrevois au contraire, je ressens déjà une paix immense. » Ce furent là ses dernières paroles. Fermant les yeux comme si elle eût voulu échapper au spectacle de la terre, elle ne fit plus que murmurer d'une voix de plus en plus faible les trois versets de psaume qui flottaient dans son souvenir. Son doigt, qu'elle tenait sur ses lèvres, y traçait incessamment le signe de la croix. Bientôt la respiration devint plus âpre, et l'agonie commença. Dans ce suprême combat du corps contre l'âme qui va le quitter, elle s'efforçait de redire en mots entrecoupés ces versets qu'elle aimait, et le dernier cri de sa vie, nous dit son biographe, fut encore une louange au Seigneur. Enfin elle expira le mardi 26 janvier de l'année 404, au moment où le soleil venait de se coucher. Elle avait alors cinquante-six ans et huit mois; il y avait dix-huit ans qu'elle était arrivée en Orient et seize qu'elle habitait Bethléem.

Paula était morte, et l'on n'entendit autour d'elle ni lamentation ni plainte; mais un concert de psaumes chantés dans toutes les langues de l'Orient et de l'Occident éclata tout à coup et remplit de ses échos la cellule et le monastère. Pendant sa longue maladie, dont on ne prévoyait que trop la fin, les évêques étaient accourus de tous les diocèses environnans, et Jean de Jérusalem, réconcilié, lui rendit les derniers devoirs. Quand elle eut été ensevelie, les évêques la déposèrent eux-mêmes dans le cercueil, et, élevant ce cercueil au-dessus de leurs têtes, ils le portèrent du monastère à l'église, tandis que d'autres tenaient des lampes et des torches allumées. Placée au centre de la basilique, Paula y resta exposée pendant trois jours, le visage découvert. La mort n'avait altéré ni la gravité de son maintien ni la beauté calme de ses traits; seulement elle était plus pâle et semblait dormir.

On peut dire que la Palestine entière assista à ses funérailles. Il n'y eut pas un couvent de moines, pas un monastère de nonnes, qui ne voulût s'y transporter, pas un ermite qui ne sortît de sa solitude pour rendre le suprême honneur à une pareille femme : y

manquer eût paru un sacrilége. Les pauvres surtout et les veuves s'y trouvèrent en foule innombrable; ils montraient les vêtemens qu'elle leur avait donnés; ils l'appelaient leur mère et leur nourrice. Après trois jours d'une psalmodie continue en hébreu, en grec, en latin, en syriaque, on reprit le cercueil pour le descendre dans la crypte où se trouvait la crèche du Sauveur. Une place avait été creusée à quelque distance, dans le flanc du rocher : c'est là que fut introduit le cercueil, puis une dalle de pierre scellée au roc ferma provisoirement l'excavation. Pendant ces funèbres journées, Eustochium, toujours près de sa mère, ne l'avait pas plus quittée morte que vivante; elle lui baisait les yeux, elle se collait à son visage, et quand il fallut mettre le cercueil en terre, elle se précipita dessus violemment, l'enserrant de ses bras et demandant à être enterrée avec lui.

Jérôme était là, soutenu par un devoir plus grand que sa peine; mais cette âme altière, faite pour la lutte, qui cherchait les douleurs afin de les surmonter, et regardait les épreuves comme des grâces, ne put supporter celle-ci quand le devoir eut cessé de parler. Sa pensée ne se détournait plus de la perte qu'il avait faite; il était inconsolable comme Rachel, dont il avait poussé le cri dans le voisinage de Rama. Tous ses travaux restaient abandonnés, et dans l'intimité de ses relations il ne craignait pas de montrer la plaie saignante de son cœur. Il écrivait, quelques mois après, à Théophile d'Alexandrie, qui réclamait de lui un travail commencé : « Je n'ai rien pu faire, même sur les Écritures, depuis la mort de la sainte et vénérable Paula. Le chagrin m'accable. Tu sais qu'elle était ma consolation et celle des saints, qui trouvaient en elle une mère dévouée et vigilante. » Il dit encore dans un autre endroit qu'il resta longtemps dans le silence de l'accablement, « non pas certes qu'il doutât de la résurrection, dont l'espérance nous console, mais parce que dans la mort de Paula il entrevoyait celle de leurs monastères. » Enfin Eustochium essaya de le tirer de cet affaissement, et elle le fit en lui parlant de sa mère : elle le pria de composer son éloge funèbre, afin que cette sainte mémoire ne pérît pas avec eux. Ce fut comme un trait de lumière pour Jérôme; il tenta d'écrire, mais il le tenta vainement. Chaque fois qu'il saisissait ses tablettes pour travailler à cet éloge, ses doigts se raidissaient, et le style lui tombait des mains; son esprit se trouvait sans force, ou la douleur le suffoquait. Il prit enfin le parti de dicter, et, par un effort surhumain, il rédigea en deux veilles de nuit le livre que nous avons encore, où il retrace toute la vie de Paula depuis son enfance jusqu'à ses derniers momens, livre qui m'a servi de guide dans ces récits. Il l'adressa sous forme de lettre à la vierge Eustochium.

Il commençait ainsi : « Quand tout mon être deviendrait langue et voix, je ne suffirais pas à proclamer dignement les vertus de la vénérable Paula. Noble par la naissance, plus noble par la sainteté, puissante jadis par ses richesses, plus illustre maintenant par sa pauvreté dans le Christ, la fille des Gracques et des Scipions, l'héritière de Paul-Émile, dont elle porte le nom, la vraie et directe descendante de Marcia Papyria, mère de l'Africain, a préféré Bethléem à Rome et un toit de boue aux faîtes éclatans des palais. Nous ne pleurons pas de ce que nous l'avons perdue, nous remercions Dieu de l'avoir possédée. Que dis-je? nous la possédons toujours, car tout vit par l'esprit de Dieu, et les élus qui retournent à lui restent encore dans la famille de ceux qu'il aime.

« J'atteste Jésus et ses saints, j'atteste surtout l'ange particulier qui fut le gardien et le compagnon de cette admirable femme, je les atteste tous, que la faveur,—encore moins la flatterie,—ne guidera point ma langue. Tout ce que je dirai, je le dirai sous la foi du témoignage, et ce que je dirai est encore bien loin de ses mérites, que l'univers célèbre, que les prêtres admirent, que les vierges prennent pour modèle, que la troupe des moines et des pauvres poursuit de larmes amères; un seul mot résume toutes ses vertus, elle est morte plus indigente que les pauvres à qui elle a été enlevée.

« Je laisse à d'autres le soin de remonter au berceau de sa race, de nous montrer au foyer de Blésille et de Rogatus, parmi les images des ancêtres, d'un côté la lignée des Gracques, de l'autre celle d'Agamemnon et les reliques du siége de Troie. Nous ne louons, nous, que ce qui appartient à l'homme et ce qui découle des plus pures sources du cœur. Les apôtres demandaient un jour au Sauveur ce qui leur reviendrait, s'ils abandonnaient leurs biens pour le suivre : « Le centuple aujourd'hui, leur répondit-il, et après, la vie éternelle. » Nous apprenons par là que la gloire n'est pas de posséder la richesse, mais de la mépriser au nom du Christ, de s'enfler des grandeurs et des dignités, mais de les mettre sous ses pieds au nom de la foi; voilà le bien présent que promettait Jésus. Se donner à lui, c'est échanger la gloriole d'une ville pour l'estime de l'univers. Habitante de Rome, Paula n'était point connue hors de Rome; elle se cache à Bethléem, et la chrétienté barbare et romaine tout entière l'admire. Quelle région en effet, quel peuple, quelle race n'envoie pas ses enfans aux saints lieux? Or, parmi les merveilles humaines, que voyait-on au-dessus de Paula? Ainsi resplendit dans un collier de perles la perle la plus précieuse; ainsi un rayon de soleil efface les humbles flambeaux de la nuit. Paula voulait être la dernière, et tout le monde l'a proclamée la première; plus elle se cachait, plus elle apparaissait aux regards. Si noble par elle-même, elle avait épousé Toxotius, dont la généalogie re-

montait aux Énée et aux Jules. De là vient que sa fille, la vierge du Christ, Eustochium, s'appelle aussi Julia. Cela est grand sans doute, mais plus grand à dédaigner qu'à porter... »

Jérôme suit Paula dans toutes les phases de sa vie : son mariage, sa viduité, sa consécration à l'état religieux, ses douleurs de famille et la persécution de ses proches; puis il raconte son départ de Rome, leur commun voyage en terre sainte, leur visite aux solitudes de Nitrie, leur séjour à Bethléem. C'est le fil de vingt années passées l'un près de l'autre qu'il se plaît à dérouler devant cette amie absente. Il n'oublie rien : Paula revit dans son récit; elle marche, elle parle, on entend les austères leçons que sa bouche adresse à ses nonnes, ses controverses avec des moines hérétiques, et jusqu'aux douces saillies de cet esprit sans fiel. Le deuil des enfans, les langueurs de la maladie, les derniers combats de la mort, tout est rappelé, tout est décrit avec larmes. Souvenirs sacrés d'un ami, destinés à réveiller ceux d'une fille et à se confondre avec eux! C'est en lisant ces suprêmes confidences de l'ami à la fille, en face de la mort et sous les yeux de Dieu, que tout doute s'effacerait au besoin sur la sainteté de leur affection. L'ouvrage porte d'ailleurs l'empreinte de ce qu'il devait être et de ce qu'il est réellement. « Sur ton désir, dit-il à Eustochium, j'ai dicté ce livre en deux veilles de nuit, car je n'ai jamais pu l'écrire;... la pointe de mon style glissait sur la cire, et la vie me quittait. Tu ne trouveras donc ici qu'un discours inculte, sans élégance, sans choix d'expression, mais tu y trouveras la pensée et le cœur de celui qui l'a fait...

« Jésus m'est témoin, ajoute Jérôme en terminant, que Paula n'a pas laissé à sa fille un écu, mais qu'elle lui a laissé beaucoup de dettes, et, ce qui est plus lourd que des dettes, un peuple de frères et de sœurs qu'il est bien difficile de nourrir, qu'il serait impie de renvoyer. Est-il un spectacle de vertu comparable à celui-ci? Une femme de la plus noble famille, de la plus grande opulence, tellement dépouillée par sa foi qu'elle meurt dans un degré de misère extrême! Que d'autres se vantent de l'argent et du bronze qu'ils accumulent dans le trésor de Dieu, qu'ils étalent aux voûtes des églises leurs dons votifs pendant à des chaînes d'or : personne n'a plus donné aux pauvres que celle qui ne s'est rien réservé. Sois tranquille, Eustochium; te voilà riche d'un grand héritage, le Seigneur est ton lot, et, pour compléter ton opulence, ta mère vient d'être couronnée par un long martyre, car ne crois pas que l'effusion du sang soit le seul caractère de la confession : on confesse aussi le Seigneur par la servitude immaculée de son âme, par le martyre quotidien du dévouement. Si la confession sanglante a sa couronne tressée de roses et de violettes, le lis est pour la confession du cœur. Les deux couronnes, celle de la paix et celle du

combat, sont également admises dans le concours des récompenses célestes. Ta mère a entendu la voix qui disait à Abraham : « Sors de ton pays et de ta famille. » Elle a entendu cet autre cri poussé par la bouche du prophète : « Fuyez du milieu de Babylone et sauvez vos âmes. » Elle est partie, elle n'a point regardé derrière elle; elle n'a point regretté les délices de l'Égypte, et son pied n'a pas touché de nouveau la Chaldée. Escortée d'un chœur de vierges, elle est venue se faire près de cette étable la compatriote du Sauveur.

« O Paula, adieu! Soutiens par tes prières la vieillesse défaillante de celui qui te vénère et qui t'aime. Associée au Christ par le mérite de la foi et des œuvres, et présente au tribunal du juge, plaide pour moi : ta voix sera plus puissante là-haut qu'elle n'aurait pu l'être ici-bas! » Puis, en proie à une de ces réminiscences classiques qui s'agitaient tumultueusement dans sa mémoire, mêlées au langage des prophètes, et qui le ressaisissaient aux momens de grande émotion, il s'écrie avec la conscience de sa gloire : « J'ai achevé un monument plus durable que l'airain, une œuvre que le temps ne détruira point. J'ai écrit ces pages pour toi, et j'ai gravé ton éloge sur ton sépulcre, afin que, en quelque lieu que parvienne ce livre, on sache que tu as été louée à Bethléem, et que ta cendre repose à Bethléem. »

Il prit ensuite les dernières dispositions pour la demeure mortuaire de Paula. La chambre sépulcrale qui devait contenir le tombeau fut taillée dans le roc vif, tout près de la grotte où lui-même avait placé son lieu favori de méditation et de travail. Elle s'ouvrait sur une galerie naturelle qui conduisait de cette grotte à la crypte de la Nativité. Lui-même aussi composa, comme il nous le dit, les inscriptions qui la décorèrent. La première, gravée sur le tombeau, portait « que la femme qui dormait là de son sommeil en Dieu était petite-fille de Scipion, de Paul-Émile et des Gracques par sa mère, d'Agamemnon par son père; qu'elle s'appelait Paula du nom de sa famille; qu'elle était la mère d'Eustochium et la première matrone du sénat romain; qu'ayant embrassé la pauvreté du Christ, elle était venue habiter les campagnes de Bethléem. »

Cette inscription était en vers latins hexamètres. Une seconde, également en vers, fut placée au fronton de la chambre sépulcrale. Elle disait : « Passant, vois-tu ce petit sépulcre creusé par le ciseau dans le rocher? C'est la demeure passagère de Paula, qui habite les royaumes célestes. Frère, enfans, richesse, patrie, Rome enfin, elle avait tout quitté pour venir vivre, près de la sainte caverne, à Bethléem. Elle y repose à son tour. Là-bas est le berceau du Christ, plus loin les mages ont offert à l'Homme-Dieu les dons mystiques de la foi : ici est le tombeau de Paula. »

Au-dessous, on lisait ces lignes écrites en prose :

« Sainte et bienheureuse, elle s'est endormie, le sept des calendes de février, après le coucher du soleil; elle a été ensevelie le cinq, Honorius-Auguste étant consul pour la septième fois, Aristenète pour la première. »

Quitte de ses devoirs envers une mémoire sacrée, Jérôme put ramener ses regards à loisir sur lui-même, sur leur commune entreprise, sur leurs espérances déçues. Dans cette association de deux grands cœurs, les vulgaires calculs de l'intérêt n'avaient jamais pris place, et guère plus la prévoyance humaine. Le petit patrimoine de Dalmatie avait passé jusqu'à la dernière obole dans le monastère de Jérôme, sans regret pour son frère ni pour lui. La fortune de Paula et d'Eustochium s'était également fondue dans des aumônes parfois confuses et excessives, mais qui étaient toujours de la charité. Qu'allaient-ils devenir tous? Chasserait-il de leurs cellules, faute de pouvoir les nourrir, ces moines qui se formaient près de lui au goût des lettres en même temps qu'à l'orthodoxie de la foi? Eustochium fermerait-elle aussi les couvens de sa mère? Rejetterait-elle dans les dangers du siècle ces cinquante vierges dont elle s'était conservé la direction particulière, et qui étaient ses sœurs et ses filles? Qui distribuerait du pain aux pauvres qui assiégeaient leur porte chaque matin? Qui couvrirait la nudité des orphelins et des veuves? Voilà ce que Jérôme se demandait avec épouvante. Il se demandait encore si ce gouvernement des monastères, qu'Eustochium avait partagé avec Paula, ne serait pas une trop lourde charge pour elle seule, si débile de corps. Ne s'effraierait-elle pas d'une responsabilité terrible à tous les yeux? Sa famille enfin, ses amis de Rome, ne réussiraient-ils pas à l'y ramener? L'idée d'une dernière séparation à son âge, et sous le poids de tant d'infirmités, lui semblait plus cruelle que la mort.

Les pensées qui tourmentaient Jérôme agitaient aussi l'esprit calme et réfléchi d'Eustochium dans la solitude de son deuil. Elle prit enfin un parti, comme elle savait les prendre, et se remit tranquillement à ses travaux. Jérôme un jour la vit entrer chez lui, tenant à la main le livre de Ruth, qu'elle le pria de lui expliquer. Elle semblait lui dire, comme autrefois, dans ces mêmes campagnes de Bethléem, la douce Moabite à Noémi : « Où vous irez, j'irai; où vous demeurerez, j'y veux demeurer avec vous. Votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu. »

AMÉDÉE THIERRY.

(*La dernière partie à un prochain nº.*)

M. SYLVESTRE

DERNIÈRE PARTIE (1).

LETTRE XXXIX°. — DE PIERRE A PHILIPPE.

L'Escabeau, 25 juillet.

L'absence de Mlle Jeanne se prolonge. Je peux retourner souvent à La Tilleraie. J'y passe des heures agréables. Depuis que je suis bien sûr de n'être pas amoureux de la future Mme Nuñez, je trouve dans l'intimité de cette remarquable personne un charme réel. Ma sympathie, parfaitement désintéressée, me permet de l'apprécier chaque jour davantage. Le sot dépit que j'ai eu contre elle est entièrement vaincu. Je trouve on ne peut plus naturel qu'elle soit touchée des soins de mon ami Gédéon, et je dois dire que je m'étais trompé aussi sur le compte de cet homme généreux et sincère. Nous sommes volontiers injustes envers les riches. Ce n'est pas de l'envie, c'est de l'exigence. Nous sentons bien qu'ils possèdent en effet de grandes forces sociales, mais nous leur imposons des devoirs qui dépassent souvent le pouvoir toujours limité dont ils disposent. Et puis nous leur attribuons une vanité outrecuidante qu'ils n'ont pas toujours et que Gédéon n'a certainement point, car il me paraît douter quelquefois outre mesure du succès de son entreprise, et il me demande avec une naïveté d'enfant de lui *enseigner à plaire*, comme si j'avais ce secret-là, moi qui n'ai encore plu qu'à une petite folle, et sans le vouloir encore!

Il prétend qu'il a quelque chose de vulgaire au fond de ses idées et de ses manières. C'est peut-être vrai, mais cela est compensé

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juin, du 1er et du 15 juillet.

par un second mouvement qui rachète ou efface toujours le premier, et une femme intelligente doit lui savoir d'autant plus de gré de ce continuel effort sur lui-même qu'elle peut l'attribuer à son influence. Si Mlle Vallier ne pense pas ainsi, elle est injuste. J'espère qu'elle ne l'est pas. Je me suis trouvé seul avec elle une ou deux fois; j'ai fait vivement l'éloge de Gédéon, elle m'a répondu de manière à me prouver qu'elle avait encore mieux que moi observé et apprécié les côtés excellens de son esprit et de son caractère. J'ai redit ses paroles à mon ami; j'ai voulu brûler mes vaisseaux. Il en a été touché jusqu'aux larmes. Heureux homme! ne fût-il pas aimé passionnément, l'état de son âme est digne d'envie. Il aime, lui, et il espère!

Oui, Philippe, je le reconnais en présence du fait, heureux ceux qui peuvent aimer! J'ai nié cela, moi, ou du moins j'ai cru qu'en dehors de la rigide et tranquille amitié conjugale, il n'y avait rien qu'une surexcitation des sens ou de l'imagination. Je vois bien qu'il y a autre chose, puisqu'un homme positif comme celui que j'ai sous les yeux a des émotions si douces et si vives. Il faut peut-être l'action d'une femme sincère et forte en même temps que gracieuse et charmante pour faire naître ce sentiment qui est un mélange d'ardeur et de délicatesse. C'est comme un besoin de vivre à deux dans le sens intellectuel et moral du mot. On ne se contente plus de sa propre approbation, on sent qu'elle est froide et stérile. On cherche sa conscience dans celle de la femme aimée, car on la lui donne, on désire qu'elle l'interroge et qu'elle l'apprécie, et un mot d'encouragement qu'elle lui accorde vous fait tressaillir, un éloge d'elle vous enivre. On n'existe plus par soi-même, on se trouve sot d'avoir cherché si longtemps en soi une force qui n'y était pas, et on découvre que cette force, née du souffle de l'amour, peut devenir immense et faire un homme supérieur de l'homme très ordinaire que l'on était avant ce baptême.

Je ne sais si je me trompe sur le compte de Gédéon, si je m'exagère ce qu'il éprouve, s'il est véritablement à la hauteur de cet enthousiasme ou de cette vigoureuse croyance, s'il est sincèrement naïf, et si, en feignant d'implorer mon appui, il ne travaille pas adroitement à m'engager. Ce que je sais, c'est qu'en cherchant à pénétrer la cause de ses alternatives de tristesse et de gaîté, d'abandon et de méfiance, je me suis avisé de quelque chose de nouveau en moi-même, de quelque chose que je ne peux ni ne dois éprouver pour Mlle Vallier, mais qu'elle eût pu me faire connaître, si la destinée m'eût permis de lui offrir une vie aisée et solide, au lieu des éventualités du travail au jour le jour.

N'importe, je lui sais un gré infini de m'avoir — à son insu, —

révélé la notion d'une faculté que j'ignorais, et sans laquelle mon travail sur le bonheur fût resté incomplet, glacé, erroné peut-être! Ah! pauvre homme de lettres! voilà ta destinée, à toi : regarder vivre les autres, analyser les ressorts de leur existence, en découvrir attentivement les principaux mobiles, plaindre leurs déceptions ou applaudir à leurs triomphes, et faire de tout cela... un livre!

Enfin! je sais à cette heure non-seulement que l'amour est quelque chose, mais encore que c'est une très grande chose. J'y rêve avec attendrissement dans mes promenades solitaires. J'ai repris en amitié ma jolie petite vallée. Il y a, entre le sol aplani qui borde le ruisseau et les collines abruptes qui ferment l'horizon, des mouvemens de terrain qu'on pourrait appeler les *sous-collines*, et qui font l'horizon encore plus resserré quand on est assis au bas de leurs molles déclivités. Il n'y a là que de l'herbe, des saules blancs trapus, étageant leurs grosses boules de feuillage argenté sur un fond de prairie éclatant de fraîcheur, et un peu plus haut des zones d'arbres fruitiers d'un ton sombre, se détachant sur les lignes bleues des arbres forestiers étagés aussi plus haut et plus loin : tout un paysage de verdure, sans maisons, sans chemins, sans diversion au sentiment de la solitude où l'on est et de l'oubli où l'on peut vivre. C'est là une impression qui s'accuse beaucoup dans ces régions de pâturages où l'on n'élève pas de troupeaux et où, le temps de la récolte passé, on ne rencontre pas d'autres êtres vivans que ceux qui ne dépendent pas de l'homme. Le calme y est si profond que, malgré la grâce et la mollesse de formes du paysage, malgré la richesse du sol et la fraîcheur du coloris, on y est saisi d'un certain effroi ou d'une sorte de tristesse inexprimable. Il n'est donc pas nécessaire d'aller chercher dans les déserts du Nouveau-Monde l'émotion de l'isolement. On la trouve à deux pas de Paris, peut-être à deux pas de Londres, et par cela même qu'on échappe si facilement à l'action de ces grands centres d'expansion sociale, on sent plus vivement le charme et la douleur de n'appartenir à rien et de ne rien posséder sur la terre.

J'ai dit dit le charme et la douleur. Il y a de l'un et de l'autre dans mes promenades sans but et dans mes rêveries sans objet déterminé. Je ne cherche pas beaucoup à rencontrer M. Sylvestre, et même, si je ne l'aimais pas infiniment, je l'éviterais dans la disposition d'esprit où je suis. Je redoute ses analyses, son besoin de se rendre compte de tout et de se consoler de tout par l'espérance de temps meilleurs qu'il ne verra pas. Moi qui suis jeune, j'aurais besoin de vivre de ma propre vie; mais cela ne m'est pas permis. Il faut que je travaille ou que je pâtisse, sans qu'un être aimé soit associé à ma fatigue, à mes dangers ou à mes

privations. Ce serait mal de souhaiter, insensé de se plaindre. J'ai dans ma jeunesse et dans ma raison des forces appropriées à la destinée que j'ai choisie. Allons... Quelques larmes coulent parfois de mes yeux distraits, sans que je sache bien sur quoi j'ai envie et besoin de pleurer. Suis-je un être assez intéressant pour que je me berce et me console comme un enfant qui s'ennuie? Non certes! ces larmes sont vite essuyées, et je rentre pour écrire d'une main ferme : Le bonheur n'est pas un mot, mais c'est une île lointaine. La mer est immense, et les navires manquent.

Onze heures. — Ce soir Gédéon est venu causer avec moi. Tout à coup l'*heureux mortel* m'a beaucoup déplu. Il a été suffisant et fat. Il a oublié que, s'il avait quelque motif d'espérer, c'est moi qui le lui avais donné en provoquant l'éloge qu'on a fait de lui et en le lui rapportant. Il n'est pas si épris que je croyais, puisqu'il croit en lui-même. Il me semble que l'amour doit être craintif et placer son idole dans une si haute région que le respect la défende de nos chants de triomphe. Si j'étais agréé par une femme comme Mlle Vallier, je ne le dirais qu'à toi ou à M. Sylvestre. Gédéon ni aucun autre ne me le ferait avouer, j'aurais peur qu'un sourire ne me fît comprendre que je suis indigne d'elle. Loin de là, Gédéon proclame sa victoire avant de l'avoir remportée, et s'il ne dit pas qu'il est aimé, il déclare qu'il sera adoré. Quand donc? pourquoi? Il m'a donné des envies de rire et des frissons de colère. J'ai été sur le point de lui dire qu'il était un sot.

Mais de quel droit, et de quoi est-ce que je me mêle? Il a peut-être reçu des encouragemens que j'ignore, et au fait je ne sais rien du tout de ce qui se passe entre eux. Mlle Vallier n'est pas obligée de me le dire. Elle peut avoir déjà disposé irrévocablement de son avenir, et le nier par prudence ou par pudeur. Gédéon m'a dit ce soir : Aussitôt après mon mariage, je la mènerai en Italie, c'est son rêve. Si elle veut un palais à Venise pour y aller passer un mois de temps en temps, ce sera moins vulgaire que de descendre à l'hôtel. J'ai déjà en Suisse un chalet qui lui plaira, une vraie maison de paysan à l'extérieur, mais très grande, et l'intérieur est d'un comfortable et d'un goût exquis. Ça ne m'a coûté qu'une quarantaine de mille francs à décorer; vous viendrez nous y voir...

Que de navires il étale sous mes yeux pour sa conquête de la terre promise! Allons, tant mieux pour Mlle Vallier! je n'ai pas même une pirogue de sauvetage à lui offrir.

LETTRE XL°. — DE M. PIERMONT A M. SYLVESTRE.

Paris, 25 juillet.

Monsieur, j'ai appris par M. Diamant, qui est un homme très estimable et très dévoué à ma famille, que vous étiez un vrai philosophe, vivant d'une manière extraordinaire et pratiquant la plus étonnante sagesse. Mon âge et mes infirmités ne me permettent pas de me rendre auprès de vous, car il paraît que vous demeurez sur une hauteur où aucune route carrossable ne mène, et je vous avoue que je ne puis m'élever aussi haut que vous au physique et au moral. D'ailleurs on m'a dit que vous n'aimiez pas les visites, et je m'abstiens par discrétion; mais je me permets de vous écrire pour vous demander un conseil et peut-être un service.

Vous êtes, à ce que l'on m'assure, l'ami pour lequel mon neveu Pierre Sorède a la plus grande estime, la plus grande confiance et le plus grand respect. C'est donc de lui que je veux vous parler.

Quand ses parens moururent, ils ne laissèrent aucune fortune; mais un frère de sa mère, M. le vicomte de Pongrenet, qui était un vieux garçon économe et assez riche, vivait encore; il était sous le joug d'une servante-maîtresse qui le grugea tant qu'elle put et se fit léguer son bien. Toutefois M. le vicomte eut un repentir, et peu de temps avant sa mort il vint me trouver pour me confier une somme de cent mille francs qu'il me pria de faire valoir sous mon nom. La personne avec laquelle il vivait ignorait l'existence de cette somme, et M. le vicomte désirait que ladite somme, dont il ne faisait aucune mention dans son testament, fût par moi remise à son unique neveu, Pierre Sorède, capital et intérêts, lorsqu'il aurait atteint l'âge de vingt-cinq ans. La preuve de cette volonté est constatée dans un billet de trois lignes dont je joins copie à cette lettre, et dont Pierre, qui prétend ne rien recevoir de moi, pourra voir l'autographe entre mes mains. Je tiens donc à sa disposition le capital de cent cinquante mille francs qu'il pourra toucher dans trois mois, afin de se conformer, quant à l'âge de vingt-cinq ans révolus, à la volonté expresse du testateur.

J'ai gardé, conformément à cette volonté, le secret absolu sur le dépôt placé entre mes mains. M. le vicomte craignait sa gouvernante, il craignait sa propre faiblesse; il en était réduit à tromper cette femme pour assurer au fils de sa sœur une faible portion de sa fortune. Après sa mort, j'ai cru devoir garder encore le secret pour échapper à toute réclamation inique de la part de cette créature. Elle est morte maintenant, et nous n'avons plus rien à craindre. J'aurais donc pu annoncer à Pierre, qui est venu me voir le

mois dernier, les ressources qu'il possède et qui lui permettent de s'établir à sa guise; mais j'ai craint quelque folie : on m'avait dit qu'il était fort épris d'une M[lle] Vallier que j'ai voulu autrefois lui faire épouser, mais qui, étant aujourd'hui entièrement ruinée, ne lui convient plus. J'apprends par M. Diamant que cette demoiselle fait un très beau mariage, et je sais en outre par M[me] Duport que mon neveu est en position de plaire à M[lle] Jeanne de Magneval, qui serait un grand parti pour lui. Pierre a des sentimens de fierté que je ne blâme pas, il ne voudrait pas se présenter dans la misère à une héritière riche; mais je pense qu'en se voyant dans une position qui, sans être brillante, est assez honorable, il n'aura plus de scrupule et pourra se livrer à une inclination que je suis loin de désapprouver.

Dans l'intérêt de l'avenir de mon neveu, je viens donc vous prier, monsieur, de l'informer de ce qui fait l'objet de cette lettre, à moins que vous n'y voyiez de l'inconvénient. Par exemple, si M[lle] Vallier manquait son mariage avec M. Gédéon Nuñez, et que, se rejetant sur mon neveu, elle lui fît négliger l'espérance de plaire à M[lle] de Magneval, vous penseriez certainement comme moi qu'il ne faut pas mettre le jeune homme à même de faire une sottise, et vous attendriez que le danger fût passé.

N'ayant pas l'avantage de posséder la confiance de M. Pierre, qui est un bon cœur à coup sûr, mais une tête bien légère et bien exaltée, je remets son sort entre vos mains, et vous prie, monsieur, d'excuser ma démarche, et de me croire votre très humble serviteur.

BAPTISTE PIERMONT.

LETTRE XLI[e]. — DE M. SYLVESTRE A M. PIERMONT.

L'Ermitage, 26 juillet.

Je regrette, monsieur, de ne pouvoir répondre à votre confiance avec la conformité de vues qui vous donnerait satisfaction; mais le secret que vous me confiez n'appartient plus ni à vous, ni à moi. Du moment que le don que vous êtes chargé de transmettre à votre neveu ne court plus le danger d'être contesté, Pierre doit connaître sa situation, et si l'ignorance de cette situation devait influer sur ses déterminations actuelles dans un sens contraire à son inclination, vous pourriez avoir de graves reproches à vous faire. Fiez-vous donc à sa raison, et trouvez bon que je lui dise la vérité. Pierre n'est ni exalté ni frivole, vous ne le connaissez pas; c'est au contraire un esprit très sérieux, un caractère très énergique, d'une droiture à toute épreuve et nullement disposé à se laisser gouverner par ses passions. J'ignore ses sentimens pour M[lle] Vallier, mais

je puis vous répondre qu'il n'a aucune inclination sérieuse pour M[lle] de Magneval, et que, cette jeune personne voulant bien m'honorer aussi de sa confiance, je ferai ce que j'ai déjà fait, c'est-à-dire que je lui donnerai le conseil de ne jamais songer à M. Pierre. Renoncez donc à une illusion toute gratuite et considérez que dans trois mois vous serez forcé de dire à votre neveu ce que vous hésitez à lui dire aujourd'hui. Laissez-le disposer de son sort et vous savoir gré d'une preuve d'estime et de confiance qui lui est due.

Agréez, monsieur, l'expression de mes sentimens distingués.

SYLVESTRE.

LETTRE XLII[e]. — PIERRE A PHILIPPE.

1[er] août, L'Escabeau.

Mon cher ami, mon Philippe, figure-toi que je suis riche, très riche, sept à huit mille francs de rente; un roman, un don posthume du frère de ma mère. Je te conterai ça une autre fois. Je suis ivre! C'est honteux, n'est-ce pas, pour un philosophe?... C'est que tu ne comprends pas, et comment me comprendrais-tu? Il y a trois mois que je te trompe en me trompant moi-même. J'aime M[lle] Vallier! Ou je ne le savais pas, ou je ne voulais pas le savoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne devais pas me l'avouer, c'est que je ne devais pas le dire, même à mon meilleur ami. L'amour, l'île enchantée, était inabordable; je n'avais pas de navire! A présent, j'ai au moins une barque, et pourquoi ne lutterais-je pas contre la flotte de Gédéon? — Car elle ne l'aime pas, je le sentais bien, et à présent je le sais, l'ermite me l'a dit. Il croit qu'elle n'aime personne; je le crois aussi, mais qui sait? Je n'ai jamais cherché à gagner sa confiance, je ne lui ai jamais laissé soupçonner que j'étais ému auprès d'elle, et que loin d'elle je ne pensais qu'à elle; n'est-ce pas mon droit de le lui dire à présent? Si je ne lui apporte pas l'opulence, j'apporte du moins, non-seulement le courage et une certaine capacité, mais encore l'aisance modeste et la certitude du nécessaire. La misère, c'est bien plutôt la crainte du lendemain que la souffrance du présent. Dans le mariage, tout est lendemain, tout est prévision, et le bonheur d'être père est étouffé par l'appréhension de laisser des orphelins sans ressources. Pourquoi donc n'aurais-je pas une femme et des enfans, moi qui ne suis ni galant ni libertin, ni coureur d'aventures, ni possédé de la vanité du vice? J'ai un état, je suis un homme, un peu plus par mon humble talent que le premier venu, et sûr de ne pas être un lâche, un étourdi ou un sot. Il faudrait être aimable, je ne le suis pas, je ne l'ai jamais été. Je ne m'appartenais pas : j'étais méfiant, hautain, farouche, comme

sont forcés de l'être ceux qui ne veulent ni tromper ni mendier; mais qui sait si je ne suis pas un homme charmant? Faut-il pour cela se prosterner devant la femme aimée? faut-il l'écraser de louanges? faut-il courir au-devant de ses moindres désirs? Gédéon est charmant, et il n'est pas aimé! Ce n'est donc pas comme lui qu'il faut être. Comment? Je ne sais; ce doit être affaire d'inspiration...

Mais, mon ami, conseille-moi; que vais-je dire? que vais-je faire? Gédéon m'a confié sa cause, j'ai promis d'être son avocat, et il mérite plus que moi la reconnaissance, puisqu'il offre un sort mille fois plus heureux que mon humble médiocrité. Que pensera-t-il de moi quand je vais lui apprendre... car il faut que je le lui dise ou que je le trahisse, et trahir m'est impossible? Il m'est impossible aussi de revoir Mlle Vallier sans changer de rôle et sans lui laisser voir que je déteste l'idée de son mariage avec un autre que moi. — Ne pas la revoir, m'éloigner, attendre qu'elle ait ôté toute espérance à Gédéon serait le plus sage; mais si en mon absence elle allait se mettre à l'aimer? Cette pensée me rend fou, et je ne me reconnais plus. Je suis même un peu honteux de moi, car je me sens dominé par l'ennemi que je bravais, et l'amour me révèle des agitations qui sont peut-être indignes d'un esprit sérieux. Me voilà inquiet, ombrageux, sans sommeil, sans repos, sans volonté, et tout à coup emporté par un vouloir âpre, aveugle et jaloux, prêt à mal agir plutôt que de renoncer à mon but, et capable de passer par-dessus des scrupules de conscience qui ne me paraissent rien aujourd'hui après m'avoir rendu héroïque jusqu'à présent. Ce que c'est que l'espérance! C'est donc la tentation, c'est donc le mal?

J'ai ouvert mon cœur à mon vieux ami Sylvestre. Il est tout surpris, tout bouleversé. Il ne m'a pas dit un mot de blâme; il m'a demandé le temps de la réflexion, deux ou trois jours! J'ai promis, mais pourrai-je tenir ma promesse? Comment! La Tilleraie est à un quart d'heure de chemin. J'y vais tous les jours, et je n'irai pas aujourd'hui, ni demain! Et pendant que j'attendrai ici follement le conseil d'un vieillard qui ne sait plus ce que c'est que l'amour, Gédéon arrachera peut-être à l'estime et à la reconnaissance une promesse qui ne pourra plus être révoquée!

Dix heures du soir.

J'ai voulu essayer mes forces et connaître l'état de mon cœur. J'ai été à La Tilleraie. Gédéon n'y était pas; il a des affaires à Paris pour deux jours. Si je l'avais su, je n'aurais pas fait cette visite. J'y ai beaucoup souffert. Me trahir en son absence serait une perfidie apparente. Il faut qu'il ait mon secret avant qu'il ne m'é-

chappe. Je me suis trouvé presque seul avec *elle :* une des sœurs était indisposée et gardait la chambre; l'autre, sans méfiance, allait et venait, laissant à Mlle Vallier le soin de me tenir compagnie. Le médecin, mandé pour la malade, n'est resté qu'un instant au salon, mais cet instant a failli faire éclater la crise. Je t'ai parlé de ce brave homme, c'est celui qui a soigné Zoé. Il exerce la médecine et la chirurgie dans les campagnes environnantes. Il est fort attaché à Mlle Vallier, et, avec une rondeur naïve, un peu inconvenante sans le savoir, il lui a presque fait compliment de son mariage avec Gédéon, disant que c'était la nouvelle du pays. Elle lui a répondu que tout le pays s'occupait d'une chose dont elle n'avait jamais entendu parler.

Quand nous avons été seuls, je lui ai demandé pourquoi elle niait un fait qui me paraissait notoire. A quoi bon cette dissimulation avec un ami comme le docteur? Et moi, n'étais-je pas aussi une espèce d'ami, ou tout au moins un dévoué serviteur qu'elle devait savoir capable de garder un secret?

— Vous voulez donc savoir la vérité? C'est pour la dire à M. Nuñez, n'est-ce pas?

— Je présume qu'il n'en est pas à l'apprendre.

— Mais il a dû vous dire où nous en sommes?

— Il dit qu'il espère et qu'il craint.

— S'il espère,... je dois quitter sa maison.

— Il a donc tort d'espérer?

— Je n'ai pas à répondre à cette question; mais il m'avait promis de ne pas espérer avant d'y être autorisé par moi. S'il manque à sa parole, je ne suis pas obligée de tenir la mienne.

— C'est selon. Que lui avez-vous promis?

— De réfléchir. S'il vous a dit autre chose, il n'a pas pris ma réponse au sérieux, et dès lors je dois m'en aller, pour ne pas me trouver engagée à mon insu.

Je me suis senti très agité. Il est certain que Gédéon m'a laissé croire qu'il avait reçu des encouragemens. Pourtant je n'avais pas encore le droit de le desservir en disant la vérité, et la sotte position que sa confiance m'a faite me force de mentir à Mlle Vallier. J'ai essayé d'éluder ma réponse. Elle a insisté. — Je veux savoir si M. Nuñez compte que j'accepterai ses offres.

J'ai fait un effort terrible. J'ai répondu qu'il ne comptait sur rien, mais qu'un homme très épris avait toujours, sinon le droit, du moins la liberté d'espérer.

— J'ai demandé conseil à M. Sylvestre, a repris Mlle Vallier. Il m'a dit de réfléchir, je réfléchis. M. Nuñez a accepté cette situation, qui doit durer un certain temps; mais s'il ne l'accepte pas au

pied de la lettre, il est inutile qu'elle se prolonge. Je n'ai pas eu le temps de fixer mes idées, j'irai réfléchir ailleurs.

— Il vaudrait mieux vous presser un peu de lire en vous-même. Est-ce donc si difficile?

— Est-ce de sa part que vous m'y engagez?

— Non,... c'est de la mienne. Vous voyez qu'on parle de votre mariage : est-il bon de faire parler de soi?

— Ah! si Zoé était radicalement guérie!... J'ai fait bien des sacrifices à cette pauvre enfant. Le plus rigoureux est certes celui que je lui fais en ce moment! Tenez, si je lui disais ce soir : « Faisons nos paquets et quittons cette belle maison! » je ne répondrais pas d'une rechute pour demain matin, au lieu que, si je pouvais tarder encore quelques semaines, elle aurait tout à fait recouvré ses forces.

— Ainsi c'est pour Zoé, encore et toujours pour elle, que vous acceptez le malheur? Hier c'était la misère, aujourd'hui c'est l'obsession, demain peut-être ce sera la calomnie!

— A coup sûr, ce n'est pas pour moi!

— Vous avez pour cette enfant une tendresse que j'admire. Pourtant ne craignez-vous pas qu'elle soit exagérée?

— Je sais que le dévouement a certaines limites. On dit qu'une femme doit ne sacrifier sa réputation à personne. Eh bien! il y a des circonstances où à cela même il faut se résigner. Si vous aviez vécu ma vie, vous seriez aussi tendre et aussi faible que moi. J'ai eu, parmi beaucoup de chagrins profonds, la douleur de perdre mon frère, un enfant adorable de douceur et de sensibilité, le portrait vivant de ma pauvre mère. Ce n'est pas Dieu qui l'avait fait trop faible pour vivre, c'est l'injustice et l'emportement d'autrui qui l'ont brisé. Quand je l'ai vu sur son lit d'agonie, où il a langui plusieurs mois, j'ai senti vivement que la douceur et la tendresse eussent pu le ranimer encore; mais on nous séparait, et cette tendresse qui fait des miracles lui a manqué. Quand j'ai vu Zoé dans une situation analogue, je me suis juré que celle-là ne périrait pas par manque de soins et d'affection. Tout le monde ne sait pas ce qu'il y a d'amer, ce qu'il y a d'horrible à voir mourir ceux que l'on croit avoir été capable de sauver. Pour moi qui le sais, que j'aie tort ou raison, que mes amis me condamnent ou m'approuvent, je n'hésiterai jamais entre mes devoirs envers moi-même et la vie de ceux qui n'ont que moi pour appui.

En parlant ainsi et en se rappelant son frère, elle avait la figure couverte de larmes qu'elle ne songeait ni à montrer ni à cacher.

J'ai eu envie de me jeter à ses pieds et de lui dire les choses les plus folles. Ce n'est pas la crainte d'être absurde qui m'a retenu,

c'est celle de lui paraître lâche. On est venu nous interrompre. Je me suis retiré quelques instans après, et à présent je me dis que je n'aurais pas été lâche du tout. N'est-elle pas libre? La cause de Gédéon n'est-elle pas perdue? N'est-ce pas lui qui a été un peu lâche de me cacher la vérité et de me confier avec tant d'aplomb ses espérances, jusqu'à faire devant moi des projets, et de me parler de son bonheur au futur bien plus qu'au conditionnel? Enfin n'ai-je pas été sa dupe, le confident d'un bonheur imaginaire, le gardien d'un château en Espagne? Pourquoi laisser croire et laisser dire à tout son entourage et à tout le pays que son mariage est décidé? C'est le mariage d'Arlequin qui était *à moitié fait*, par la raison qu'il voulait épouser Isabelle; il est vrai qu'Isabelle ne voulait pas épouser Arlequin...

Pauvre Gédéon! je le raille et je l'accuse. Je n'ai pas encore ce droit-là. Il faudrait s'expliquer avec lui, voir si, devant un interrogatoire sérieux, auquel je n'ai pas encore eu le sang-froid et le courage de le soumettre, il persisterait à mêler la fatuité à ses illusions. Et puis il faudrait reprendre la parole que je lui ai donnée de le servir, et lui déclarer franchement, dussé-je l'irriter et l'avoir pour ennemi mortel, que, moi aussi, j'aime Mlle Vallier, et que je veux le lui dire. — Il faudrait? il faut! sans cela, je suis un fourbe à ses yeux. J'attendrai son retour, je ne reverrai pas Aldine malgré le sentiment que j'ai à présent de mon droit. Gédéon a été passablement léger avec moi dans cette affaire; je ne veux pas l'être avec lui, je ne le serai pas.

Je suis dévoré d'impatience jusqu'à en souffrir. Qu'importe? je vois bien que l'amour est une chose terrible; il est pourtant le bonheur! Un bonheur terrible? voilà une définition étrange. Mais pourquoi veut-on que le bonheur soit calme? Un si grand mot peut-il s'appliquer à un état négatif? N'est-ce pas plutôt une exaspération de puissance vitale, et n'est-il pas bien bon de se sentir tout à coup, un beau matin, supérieur à soi-même?

Qu'importe d'ailleurs que l'amour soit ou ne soit pas le bonheur? Il est le but réel de l'homme, et si le bonheur n'est qu'un but imaginaire, il est bien facile de s'en passer quand on a une réalité si palpitante et si enivrante à saisir!

LETTRE XLIIIe. — DE PHILIPPE A PIERRE.

Volvic, 3 août.

Mon cher enfant, ta lettre m'inquiète. Il y a une rupture violente, un duel peut-être, au bout de l'explication que tu veux avoir avec M. Nuñez. Pourquoi brusquer ainsi une situation délicate?

Éloigne-toi, et contente-toi de lui écrire. Oui, tu es dans ton droit, puisqu'il t'a un peu joué; mais il l'a fait très naïvement, je le parierais, et il serait déplorable de se couper la gorge avec un ami pour une sorte de malentendu. Et puis le scandale, les propos sur le compte de Mlle Vallier! — Prends ton temps, il n'y a pas péril en la demeure; *elle ne l'aimera pas!* Confie ta cause à l'ermite, c'est à lui de savoir si tu as de meilleures chances. Qu'en savons-nous? Qu'en sais-tu? Si tu n'en as pas, pourquoi se presser de rompre avec Gédéon? De toutes manières, l'absence est un régime indiqué, et je te le prescris en attendant que nous sachions ce qui menace. Veux-tu que j'aille lui parler, moi, à ce Gédéon? Je l'apaiserai, je le convaincrai, j'en suis sûr; mais auparavant je parlerai à Mlle Vallier, je saurai ce qu'elle pense de toi. Si elle t'agrée, je lui dirai de quitter la maison de M. Nuñez, où elle peut subir quelque affront si tu manques de prudence. J'espère que l'ermite s'avisera de tous les dangers de la situation et qu'il en préservera ses deux amis avant que j'arrive. Un mot de réponse par le télégraphe. Dis-moi que tu vas m'attendre à Paris et j'y serai presque aussitôt que toi, ma mère y consent et m'y engage.

LETTRE XLIVe — TÉLÉGRAMME. — A M. PHILIPPE TAVERNAY, A VOLVIC.

5 août, Paris, deux heures après-midi.

Trop tard; mais n'aie pas d'inquiétude, tout va bien. Ne viens pas. PIERRE SORÈDE.

LETTRE XLVe. — DE PIERRE A PHILIPPE.

Paris, 5 août.

Je viens de t'envoyer un télégramme pour te rassurer. Il m'a fallu pour cela venir ici, car il n'y a pas de ligne télégraphique dans la paisible vallée de Vaubuisson. J'ai profité de cette course pour rendre visite à mon oncle. Il est sorti; je t'écris de chez lui en l'attendant.

Tout ce que tu me disais est fort sage, mais trop sage pour moi. Tu oublies que je ne suis plus le *stoïco-sceptique* que tu connaissais hier ou avant-hier. Je suis un homme qui aime, qui veut, qui agit, qui existe. De la prudence à moi, allons donc! Que penserait de moi celle à qui je prétends offrir ma vie, si je ne commençais pas par l'offrir pour elle à la vengeance d'un rival? Et lui d'ailleurs, s'il allait croire que j'agis dans l'ombre et avec circonspection par peur de sa colère! Car il est furieux, ce pauvre Gédéon; mais jusqu'ici il se contient, et il est possible qu'il s'en tienne là. Voici ce qui est arrivé.

Sache d'abord que je n'ai rien à me reprocher. Je n'ai pas revu Mlle Vallier depuis l'entretien que je t'ai raconté. Le lendemain, je me suis contenté d'envoyer à La Tilleraie un billet où je priais Gédéon, dès qu'il y serait de retour, de venir me trouver à L'Escabeau pour affaire pressante. Il y est accouru le jour suivant, c'est-à-dire hier.

— Mon ami, lui ai-je dit, je ne dois plus remettre les pieds chez vous. Je suis amoureux de la personne que vous voulez épouser.

Il est devenu pâle, et s'efforçant de sourire : — Que me dites-vous là? Est-ce une plaisanterie?

— C'est la chose la plus sérieuse que j'aie jamais éprouvée.

— Allons donc! vous qui ne croyez pas à l'amour!

— J'y crois à présent, vous le savez bien.

— Ah! oui, depuis que vous me voyez le traiter sérieusement; mais chez vous ce n'est qu'une velléité, une rêverie!

— C'est tellement le contraire d'une rêverie que je suis résolu à épouser Mlle Vallier, si elle m'agrée.

— Vous le lui avez offert?

— Je ne lui ai pas même laissé soupçonner ma passion.

— Sa passion! Est-il original! Et depuis quand cette grande passion?

— Depuis le premier jour où je l'ai vue.

— Alors vous m'avez trompé quand vous m'avez dit...

— Je vous ai dit que je n'avais jamais songé à lui faire la cour. Je ne vous ai pas dit autre chose.

— Peut-on aimer *avec passion* sans songer à provoquer l'amour?

— C'est un devoir quand on n'a que la misère à offrir.

— Vous êtes donc riche à présent?

— J'ai de quoi vivre. Un héritage inattendu.

— Combien?

— Cent cinquante mille francs.

— Peuh!

— Tout est relatif. Mlle Vallier n'a que douze cents francs de rente.

— Elle sait que vous avez cette petite fortune?

— Non.

— Vous êtes venu chez moi il y a deux jours. Vous le lui avez dit?

— Non.

— Mais vous avez chargé l'ermite de le lui dire?

— Je le lui ai défendu.

— Alors vous ne lui avez fait aucune déclaration?...

— Écoutez, mon cher Gédéon. Du moment que, vous sachant absent, je ne suis pas retourné chez vous, et du moment que je vous fais venir ici pour vous dire mes sentimens et mes intentions, à vous le premier, sans détour, sans hésitation et sans ménagement, vous devez comprendre que je vous ai gardé fidèlement ma parole jusqu'à ce jour. En douter serait me faire injure, et j'espère que vous n'en doutez pas.

— C'est juste. Je n'ai rien à vous reprocher quant au passé; mais quant au présent vous pensez bien que je ne vais pas vous autoriser...

— Permettez! Je ne vous demande aucune espèce d'autorisation.

— Vous comptez venir me couper l'herbe sous le pied? Voilà qui est fort!

— Si vous êtes un homme sage et solide, vous direz vous-même mes intentions à Mlle Vallier.

— Par exemple! moi? je ferais la cour pour vous?

— Vous ne feriez que me rendre la pareille.

— Mais vous renonciez, et je ne renonce pas!

— Raison de plus. Priez-la de décider entre nous deux. Si elle ne veut, comme je le crains, ni de vous ni de moi, restons ses amis et ne montrons aucun dépit ridicule. Si elle vous choisit, je me retirerai sans murmurer, et je ne vous en aimerai pas moins. Si c'est moi qu'elle accepte, trouvez son choix légitime, et ne me prenez pas en haine. Tout ce que nous ferons, vous et moi, en dehors de ce programme sera misérable et absurde.

— C'est très bien raisonné; mais je ne suis pas si fort que cela. Mlle Vallier est engagée envers moi; elle m'a promis d'attendre trois mois avant de se prononcer : jusque-là, personne n'a le droit de l'influencer en sens contraire, et je vous interdis ce droit-là.

— Je n'accepte pas l'interdiction. Mlle Vallier ne s'est pas engagée à ne réfléchir que sur votre proposition.

— C'était sous-entendu.

— Matière à procès! Je plaide contre vous.

— Alors c'est la guerre?

— Si vous le voulez, mais une guerre loyale où je ne compte pas, moi, vous desservir personnellement. Grâce à la droiture de ma conduite et de mes instincts, je n'ai rien à changer à la manière dont je lui ai jusqu'à présent parlé de vous, et le bien que je compte toujours lui en dire est même nécessaire à la justice et à la dignité de ma cause.

— Ainsi vous êtes un héros de candeur et de générosité?

— Pourquoi pas? Cela me semble facile.

— Qui m'eût dit que vous deviendriez un don Quichotte?

— J'ai toujours aimé don Quichotte, et je ne serais pas humilié d'arriver à lui ressembler.

— Moi, je préfère le bon sens de Sancho, et je n'accepte pas le duel avec les moulins à vent. Je ne ferai pas votre déclaration.

— Je la ferai moi-même.

— Où? comment?

— Du moment que vous ne vous en chargez pas, je n'ai plus de comptes à vous rendre.

— C'est très bien; mais je vous avertis que je plaiderai fort et ferme contre vous.

— Vous ferez ressortir la médiocrité de ma fortune, car je vous défie de dire du mal de mon caractère.

— Si j'en savais, je le dirais. J'avoue que je n'en sais pas et que je ne suis pas homme à vous calomnier; mais je pourrai bien lui dire que vous êtes fou.

— En quoi suis-je fou?

— Que diable! ce changement de face, cette affectation de froideur, et tout à coup ce roman de chevalerie, cette demande que vous me faites sérieusement de me sacrifier à vous ou d'entrer dans la lice avec vous comme un paladin, tout cela est d'un cerveau fêlé, mon cher ami, et je ne me gênerai pas pour en rire!

— Vous voulez me piquer, vous ne réussirez pas. Dites tout cela à Mlle Vallier. Si elle est romanesque, comme vous le lui avez quelquefois reproché devant moi, vous aurez servi mes intérêts.

— C'est pourtant vrai. Eh bien! je combattrai les tendances romanesques. Au lieu de parler respectueusement et généreusement de la pauvreté, je lui prouverai qu'elle est une preuve d'infériorité morale.

— Vous avez, je le vois, plus d'une théorie au service du moment; mais je vous le pardonne, vous êtes jaloux, et vous ne savez pas bien ce que vous dites.

— C'est possible; mais, si vous n'êtes pas jaloux aussi, c'est que vous n'aimez pas.

— J'ai été très jaloux de vous. Je le suis depuis le jour où Mlle Vallier est entrée chez vous. Cela ne m'a pas rendu injuste, car, tout pauvre que j'étais, je lui ai toujours parlé de la richesse comme d'une puissance réelle bien placée entre vos mains, et je ne changerai pas de thème. Il y a quelques jours, vous ne vouliez pas être aimé pour votre richesse; moi, je ne veux pas l'être pour ma pauvreté relative.

— Tout cela est superbe et sans réplique; mais je déclare que vous êtes un faux ami, un égoïste et un ingrat!

— Ces mots-là sont fort blessans; mais, en voyant que vous avez l'intention de m'irriter, je me garderai de la colère. Voyons, soyez

aussi calme que je veux l'être. Démontrez-moi tranquillement mon égoïsme et mon ingratitude. Si vous me les prouvez, je me reconnaîtrai coupable. M'avez-vous rendu de tels services que je vous doive le sacrifice de ma vie entière? Vous m'avez offert une hospitalité et des secours que j'ai obstinément refusés.

— Eh! qui vous parle de cela? Vous les eussiez acceptés que je n'aurais pas la platitude de vous les reprocher. Ce que je vous reprocherais bien plutôt, ce serait de les avoir refusés avec une prudence qui cachait une arrière-pensée.

— Cela n'est pas possible; faites un effort de mémoire : quand je les ai refusés, vous ne connaissiez pas Mlle Vallier.

— Je la connaissais, je l'avais vue, j'étais épris d'elle depuis un an.

— Alors c'est vous qui m'avez trompé.

— Vous me faites des reproches, vous!

— Pourquoi pas? Ils sont sans amertume et font partie de ma justification. Vous me traitez d'ingrat...

— Oui, je vous traite d'ingrat. Quand on a accepté l'amitié et les confidences d'un homme de bonne foi, on ne cherche pas à le supplanter; on se préserve de la tentation, on s'observe, on ne se permet pas d'improviser en soi-même un caprice qui peut le désespérer; on le lui sacrifie, on ne dit rien et on s'éloigne. L'amitié est un contrat, et, quand on l'a signé avec sa conscience, on ne le déchire pas à la première bouffée de convoitise qui vous passe par la tête, surtout quand on se pose en Amadis et en Grandisson!

— Mon cher Nuñez, vous exagérez les liens de notre amitié. Elle n'était pas intime avant notre rencontre dans ce pays-ci, et cela date de quelques semaines. Vous m'avez fait toutes les avances, c'est fort aimable; mais j'y ai très discrètement répondu. Vous m'avez confié votre amour le plus tard possible, et quand vous ne le cachiez plus à personne, quand je savais vos intentions formelles par M. Sylvestre, à qui vous n'aviez pas recommandé le secret, et tout cela après m'avoir trompé, je le répète, car, en voulant m'employer pour décider Mlle Vallier à se charger de l'éducation de vos enfans, vous m'avez presque juré que vous n'aviez jamais vu sa figure. Ceci n'est pas d'une franchise chevaleresque, et si je pardonne à votre amour des contradictions et des dissimulations qui ne sont pas de grands crimes, vous pouvez bien pardonner au mien une résolution et une sincérité qui ne sont pas des actes de vertu farouche et insupportable.

— Vous avez plus d'argumens que moi, mon cher, vous en avez fait provision d'avance, et vous me battrez aisément en paroles. Reste à savoir si vous serez aussi éloquent par correspondance avec

Mlle Vallier, car j'imagine que vous ne viendrez pas dans ma maison faire la guerre contre moi.

— Je vous ai dit, dès que vous êtes entré ici, que je ne pouvais pas retourner chez vous. Inutile de me le défendre.

— Ainsi nous n'avons plus rien à nous dire? Vous ne voulez pas renoncer?...

— Non.

— Et vous avez de l'espérance?

— Non.

— Mais vous agirez comme si vous en aviez?

— Oui. Et vous, vous ne voulez pas admettre que j'en aie le droit?

— Non, certes.

— Et vous allez me haïr?

— Je vous en réponds.

— Comment comptez-vous manifester votre haine?

— Vous le verrez quand elle se manifestera. Adieu!

Et, jetant les portes avec violence, il est remonté dans sa voiture, a fouetté son cheval avec fureur, prenant à travers bois par un chemin impossible qui mène à L'Ermitage.

J'ai laissé passer deux heures et j'ai été trouver M. Sylvestre. Je l'ai rencontré en chemin. — J'allais chez vous, me dit-il. Je viens d'avoir une vive discussion avec M. Nuñez. Il a cassé sa voiture et abîmé son cheval pour venir chez moi, et il s'en retourne à pied par le haut. Redescendons pour ne pas le rencontrer. Il n'a pas sa tête; s'il doit vous chercher querelle, que ce soit du moins de parti pris et après avoir dormi sur sa colère.

— Vous n'avez pas réussi à le calmer?

— Comment pouvez-vous croire que cela eût été possible?

— Blâmez-vous la manière dont j'ai agi?

— J'aurais agi comme vous. Il m'eût été insupportable de dissimuler seulement une heure; mais je suis une mauvaise tête, moi, et je regrette que mon cher papa ne soit pas plus sage que moi.

— Qu'eût-il donc fallu faire pour être sage?

— Ce que vous conseillait votre ami Philippe : faire une absence, écrire de loin, et me charger de vos intérêts.

— Mais je compte bien vous en charger; je ne me permettrai pas d'écrire des billets doux.

— Oh! pour le moment, il faut laisser Mlle Vallier tranquille, ne pas l'exposer à des explications désagréables, et attendre l'explosion ou l'apaisement de l'orage.

— Mais l'orage est en moi aussi, mon cher fils! Je crains qu'elle ne se décide en faveur de mon rival.

— Il faut donc que je vous rassure et que je vous montre une lettre de Mlle Vallier qui la peint tout entière et que je viens de montrer à M. Nuñez pour le calmer aussi. La chère enfant n'aime sans doute ni vous, ni lui, mais...

On sonne, c'est mon oncle qui rentre; je mets cette lettre dans ma poche. Je la finirai ce soir à L'Escabeau.

L'Escabeau, onze heures du soir.

Oh! j'ai bien des choses à te raconter; je t'ai quitté comme on sonnait à la porte de l'appartement de mon oncle. Pendant que je pliais ma lettre pour l'emporter, j'ai entendu deux voix et j'ai reconnu celle de Gédéon; j'étais entré pour écrire dans le cabinet contigu au salon. Le domestique qui m'avait introduit était apparemment sorti, et apparemment la gouvernante ne me savait pas là. Mon oncle et Gédéon sont entrés au salon sans se douter de ma présence. Une porte entr'ouverte nous séparait. J'ai entendu prononcer mon nom. Je suis resté assis devant le bureau. J'étais curieux de savoir ce que Gédéon venait dire de moi à mon oncle. Il parlait très haut comme un homme très animé. Il racontait de point en point ce qui s'était passé entre nous, et, voyant que mon oncle blâmait beaucoup mon projet de mariage avec Mlle Vallier, il l'engageait à s'y opposer. — Comment faire? disait mon oncle. Il est majeur, et je ne suis pas son père.

— Menacez-le de le déshériter.

— Vous ne le connaissez pas. Il s'en moque bien, de mon héritage! surtout à présent que ce coquin d'ermite lui a parlé du legs de son oncle maternel.

— Retenez ce legs.

— Je n'en ai pas le droit.

— On peut toujours soulever un empêchement, une difficulté. Dites-lui que votre banquier a emporté l'argent, que vous n'en étiez pas responsable, que vous êtes ruiné aussi.

— Je ne peux pas voler mon neveu, et je n'ai jamais volé personne.

— Mais c'est une feinte que je vous indique pour le sauver d'une folie. Dans trois mois, il ne pensera plus à Mlle Vallier, peut-être sera-t-elle ma femme, je l'espère. Alors vous lui direz la vérité, et il ne vous saura peut-être pas mauvais gré de ce que vous aurez fait pour son bien.

— Il est trop tard. Et puis je ne suis pas menteur. J'ai parlé trop tôt. J'ai fait une sottise, tant pis!

— Eh bien! prenez-le par les sentimens, demandez-lui un service, envoyez-le à l'étranger pour une affaire fictive. Je vous fournirai les moyens de donner à cela une apparence de vérité.

— Cela, c'est une idée, quoiqu'il m'en coûte de mentir, je vous le répète.

— Ne désirez-vous pas qu'il épouse Mlle de Magneval?

— Sans doute! Cent mille livres de rente!

— Eh bien! elle est de retour d'un petit voyage; elle doit être chez moi ce soir. On pourrait inventer un incident, amener une rencontre romanesque. Elle a du dépit contre lui, elle voudra lui plaire. Elle est ravissante, il ne résistera pas. Espérez tout de l'avenir, si vous réussissez pendant trois mois à faire croire à Pierre qu'il est ruiné.

— Mais enfin vous avez donc bien peur qu'il ne plaise à Mlle Vallier?

— Eh bien! oui, j'en ai peur. Je suis jaloux; il y a des momens où je crois voir qu'elle est éprise de lui. Que voulez-vous? J'ai quarante ans, il en a vingt-cinq, il est joli garçon, il écrit bien, il vient d'avoir un succès littéraire. Et puis la gloire d'avoir converti à l'amour un homme qui se vantait de n'y pas croire! Les femmes sont si vaines! Enfin j'ai peur. Aidez-moi, et je vous réponds qu'il épousera Jeanne.

— Eh bien! je vais lui écrire de venir me voir. Indiquez-moi le prétexte pour l'éloigner.

— Ce n'est pas difficile. Je viens dernièrement d'envoyer Louis Duport en Allemagne pour y gagner de l'argent. Envoyez Pierre auprès de lui sous prétexte que Duport peut vous faire rentrer une créance importante. J'avertirai celui-ci, il saura jouer son rôle. Quand il en sera temps, je lui ferai tenir une somme que Pierre vous rapportera et qui sera censée vôtre. Pendant qu'il sera en Allemagne, Mme Duport ira y rejoindre son mari avec Jeanne. Essayons, ne nous laissons pas battre sans combattre. Voyons, vous êtes un homme de volonté, et je suis là pour vous seconder.

Mon oncle a promis, et Gédéon est sorti plein d'espoir et d'activité après lui avoir remis des notes au moyen desquelles mon pauvre oncle devait me mystifier; mais je l'ai affranchi de ce triste soin en me montrant, en lui disant que j'avais tout entendu, et en lui faisant avouer que Gédéon lui faisait jouer un vilain jeu. Il s'est fâché d'abord; j'ai réussi à le calmer en le prenant par l'amour-propre; j'ai été plus adroit, plus patient, plus *gentil*, comme il dit, que je n'ai encore su l'être avec lui. L'amour assouplit le cœur et l'esprit apparemment, car j'ai trouvé des paroles persuasives. Mon oncle s'est laissé gagner. Il n'aime pas les gens plus riches que lui, et il ne m'a pas été difficile de le dégoûter de son alliance improvisée avec Gédéon. Enfin, s'il ne consent pas encore à m'approuver, il est résolu du moins à ne pas seconder mon adversaire.

Ah! mon ami, depuis cette lettre de Mlle Vallier que l'ermite m'a

fait lire, je suis rempli du feu sacré de l'espérance. Elle a une répugnance invincible pour la position que Gédéon lui offre, et elle n'éprouve aucun attrait pour sa personne. Et pourtant elle aime! elle aime sans objet, elle rêve l'inconnu, elle aspire aux joies de la famille. On sent que son cœur parle et déborde, et ce qu'elle dit là-dessus est si beau, si bon, si chaste et si vrai! Je l'adore, je veux qu'elle le sache. Je persuaderai bien à M. Sylvestre de l'attirer chez lui pour que je lui parle, après quoi, si elle veut que, pour lui donner le temps de se dégager et de quitter tranquillement La Tilleraie, je m'éloigne pendant trois mois, j'obéirai. Si elle dit seulement *peut-être!* je partirai heureux, confiant, plein d'énergie et de soumission. M. Sylvestre m'approuve, tout en me grondant de ma précipitation. Ah! l'excellent homme! on voit bien qu'il a aimé, lui! Il comprend si bien la douce fièvre qui m'agite! Il semble heureux de me voir revenir à ce qu'il appelle l'état normal de la jeunesse; il dit que, dès le premier jour de ma rencontre avec Mlle Vallier chez lui, il a pressenti que, malgré tous les obstacles, nous nous aimerions, car il croit qu'elle m'aimera, il le désire, il y travaillera de toute son âme. Il dit tout cela pour me calmer, pour me faire prendre patience, il croit que c'est le moyen.

Trois heures du matin.

C'est la journée et la nuit aux aventures. Pendant que je t'écrivais, avec la fenêtre ouverte, un cheval est passé au galop sur l'étroit chemin qui rase ma pauvre maison. A son allure déréglée, j'ai senti le cheval sans cavalier, et, devinant un accident, j'ai descendu l'escalier extérieur. J'ai regardé, j'ai écouté; il m'avait semblé entendre un faible cri, la voix d'une femme. J'ai cru distinguer un corps étendu en travers du chemin à quelque distance. J'y ai couru. Ce n'était qu'un manteau dont le cheval échappé s'était débarrassé. J'ai continué à marcher. J'ai vu bientôt une personne assise sur un gros arbre équarri au bord de la route. Il faisait sombre, et l'endroit est fort ombragé; je ne distinguais pas si c'était un homme ou une femme. J'ai demandé qui était là, et si l'on avait été démonté.

— Oui, aidez-moi; mon cheval m'a emportée et jetée à terre. — C'était la voix de Jeanne.

— Êtes-vous blessée?

— Non, je ne sais pas, je suis étourdie, j'ai été effrayée; aidez-moi à rejoindre Mme Duport et M. Nuñez, qui doivent être bien inquiets de moi.

— Pouvez-vous marcher?

— Je ne sais pas, j'essaierai.

— Et où sont-ils?

— Ils doivent être fort près d'ici, ils couraient après moi.

Je prêtai l'oreille, rien ne troublait le silence de la nuit, sinon le clapotement d'une petite source voisine et le chant d'une rainette. Il était bien étonnant que les compagnons de promenade de Mlle Jeanne se fussent laissé devancer à ce point en la voyant en danger. Je lui demandai s'ils étaient montés sur des ânes; je me rappelais ce que Gédéon avait dit à mon oncle du projet d'une rencontre imprévue, d'une surprise romanesque. Jeanne s'était levée, je ne pouvais voir si c'était avec effort. Sans la prévenir, j'enflammai vivement une allumette et je la regardai attentivement pendant la demi-minute que dura ce faible luminaire. Elle me sembla très pâle, mais elle ne paraissait avoir aucun mal; sa robe ne portait aucune trace de chute, sa chevelure n'était pas dérangée sous son petit chapeau, dont le voile n'était pas déchiré et dont l'aigrette de plumes n'était pas brisée, sa cravache ne s'était pas échappée de sa main. — Mademoiselle Jeanne, lui dis-je, lorsque l'allumette fut finie, vous n'êtes pas tombée, et ceux qui vous accompagnent ne sont pas inquiets de vous; vous les avez avertis de ce que vous alliez faire; vous êtes descendue de cheval ici, vous avez donné à votre monture un coup de cravache qui l'a fait partir au galop et s'en retourner gaîment à son écurie; vous avez compté que je donnerais dans le piége, que je m'attendrirais sur l'accident, que je vous porterais chez moi ou que je vous reconduirais à votre gîte, enfin que je serais assez simple pour vous compromettre, après quoi, en homme d'honneur, je serais dans la délicieuse nécessité de vous offrir mon cœur et mon nom. Eh bien! vous n'avez pas fait cela de vous-même, car vous ne m'aimez pas; si vous m'aimiez, vous m'estimeriez un peu et vous ne me jugeriez pas capable de vous aimer par surprise, comme on aime la première venue. Vous avez été trompée; on vous a dit que j'étais amoureux de vous, que ma fierté se refusait à vous implorer, et que, si vous faisiez naître un incident favorable, je succomberais à l'émotion pour tomber à vos pieds. Or, comme vous vous ennuyez de votre position, dont j'apprécie les difficultés et dont je plains les tristesses, vous avez consenti à jouer cette comédie de mauvais goût qui vous répugne et que vous n'avez pas seulement su mettre en scène.

Jeanne s'était rassise, j'entendais les sanglots briser sa poitrine. Était-ce une feinte? Elle pouvait pleurer de colère. Je distinguais dans l'ombre son mouchoir blanc collé contre sa figure; je le touchai sans qu'elle vît approcher ma main, il était parfaitement sec. Elle sentit mon mouvemement et se retira en arrière avec indignation. — Ne craignez rien, lui dis-je, je cherche vos larmes et je ne les trouve pas; tant mieux pour vous! On dit que les femmes pleurent à volonté, et vous êtes trop franche et trop fière pour aller jusque-là.

— Écoutez! dit-elle, ne me jugez pas sur les apparences. Il y a

du vrai dans ce que vous avez dit; mais vous ne savez pas ce que je pense. Si je me suis prêtée à une comédie dont vous n'avez pas été dupe, mes motifs ne sont pas ceux que vous supposez. Il est certain que je ne vous aime pas, mais on a voulu me faire croire que vous m'aimiez, et pendant quelques jours je l'ai cru. Mon grand-père, M. Nuñez, Mlle Vallier, Mme Duport, tous ceux qui m'entouraient s'efforçaient de nous engouer l'un de l'autre. Il me semblait voir que vous n'aviez pour moi que de l'antipathie; je le disais, on me répondait que vous étiez furieux de m'aimer et que vous m'aimiez d'autant plus. Cela m'a peut-être rendue un peu indécise, un peu coquette, un peu curieuse; vous pouvez bien me le pardonner, on me faisait perdre la tête; je sentais qu'on me poussait peut-être à jouer un rôle ridicule et déplacé; j'avais des momens de lucidité, par conséquent de colère. Enfin tout à coup j'ai cru voir que vous aimiez Mlle Vallier, je le lui ai dit : elle l'a nié; je lui ai reproché de me tromper, nous nous sommes fâchées. J'ai quitté La Tilleraie très mécontente de tout le monde et de moi un peu; j'y reviens aujourd'hui, et ce soir après de grands conciliabules entre Mme Duport et M. Nuñez on me propose l'équipée que je viens de faire, en me promettant qu'on ne me perdra pas de vue...

— Permettez, lui dis-je en l'interrompant; est-on là auprès de nous? entend-on ce que vous me dites?

— Je n'en sais rien, mais peu importe, je suis résolue à tout braver; je veux savoir la vérité. C'est pour cela que je me suis prêtée à leur fantaisie; j'ai cru deviner que M. Nuñez était affreusement jaloux de vous et qu'il voulait me compromettre pour vous engager avec moi. Je me suis dit : Il est temps de voir clair dans une intrigue où je sers de jouet à ceux qui se disent mes meilleurs amis. Je verrai M. Sorède, je lui parlerai sans qu'on ose m'interrompre, je lui demanderai une franchise entière. Parlez donc; aimez-vous Mlle Vallier?

— Je n'ai pas à répondre à une question que je ne vous ai pas donné le droit de me faire.

— Vous craignez d'être entendu?

— Non, dis-je en élevant la voix; je n'ai pas de secret pour Gédéon Nuñez!

— Mais pour Mme Duport?

— Gédéon peut disposer de mes confidences.

— Vous lui avez confié votre amour pour Aldine, à lui?

— Eh bien... oui, mademoiselle!

— Alors vous me le confiez à moi aussi?

— Oui, puisque vous me dites que cela est nécessaire pour faire cesser un *quiproquo* ridicule.

— Aldine sait que vous l'aimez?

— Non, elle ne s'en doute seulement pas.

— Vous me le jurez?

— Sur l'honneur.

— Alors elle ne m'a pas trompée. J'ai été injuste envers elle. Je vais lui en demander pardon.

— Vous ferez bien.

— Voulez-vous que je lui dise que vous l'aimez?

— J'y consens de tout mon cœur!

— Ah!.. Vraiment?

Jeanne, qui s'était rassise, resta un moment sans rien dire; puis elle se leva, et avec une énergie de sincérité dans la voix : Vous êtes un brave et honnête garçon! Aldine est ma véritable amie. Elle se sacrifiait pour moi, car je suis sûre qu'elle vous aime. Eh bien! je lui dirai tout ce que nous venons de nous dire.

— On vous en empêchera.

— M'empêcher, moi, de faire ce que je veux? J'en défie l'univers! Oh! j'ai une volonté, allez! On ne me connaît pas. Je ne me connaissais pas moi-même avant ces derniers événemens, qui m'ont prouvé que ma destinée dépendait de mon énergie. Elle est terrible, ma destinée, mais je serai aussi terrible qu'elle. Ne me croyez pas mauvaise pour cela. J'ai rompu en apparence avec ma mère, mais nous nous écrivons et nous nous entendons très bien; dès que je serai mariée, je saurai l'imposer à ma nouvelle famille et triompher de toutes les circonstances. Je connais mon pouvoir à présent! J'ai essayé mes forces depuis quinze jours que l'on me promène dans le beau monde. J'ai été affreusement coquette, et je n'aurais qu'à choisir un mari parmi les jeunes fous à qui j'ai fait perdre la tête; mais je veux une très grande fortune et un homme raisonnable. Vous voyez que je n'étais pas aussi éprise de vous qu'on a sans doute essayé de vous le faire croire.

— Je ne l'ai jamais cru.

— Quand vous l'auriez cru un peu, qu'importe? Vous me connaissez maintenant; je suis ambitieuse, je dois l'être. Si je ne l'étais pas, si je n'avais pas la volonté et la force de combattre le malheur de ma naissance, je serais forcée d'être courtisane ou religieuse. Je ne serai ni l'une ni l'autre. Je serai riche et considérée, coquette et vertueuse. On croit que c'est difficile. Je sais à présent que c'est très aisé; il ne s'agit que de renoncer à l'amour et de ne pas tomber dans le roman. On a voulu m'y jeter, je m'insurge; mais tout cela ne m'empêche pas d'être bonne, et je veux être grande. Tenez! donnez-moi la main, monsieur Sorède : à partir de ce jour, vous avez en moi une sincère amie. C'est moi qui vous marierai avec Mlle Val-

lier, je vous en donne ma parole, et si M. Gédéon vous cause quelque ennui, c'est moi qui vous vengerai.

— Comment cela?

— En devenant sa femme.

— Vous?

— C'est une résolution que j'ai prise ce matin en consentant à la farce de ce soir.

— Mais, pauvre enfant, vous ne l'aimez pas!

— Non; mais, en le voyant si agité par sa passion pour Aldine, je me suis dit que ce n'était pas à elle, mais à moi, d'inspirer cette passion-là.

— Vous ne craignez pas qu'il vous entende?

— Non; regardez ce gros saule là-bas, tout au bas de la prairie!

— Eh bien! il est caché là?

— Oui, avec cette mauvaise pièce de Rebecca, qui a voulu me jouer et qui me le paiera tôt ou tard. Nous nous adorons en attendant.

— Dois-je vous reconduire auprès d'eux?

— Non. Restez là, suivez-moi des yeux. Dans l'ombre qui couvre ce chemin désert, on n'a pu vous voir. Je dirai que je ne vous ai pas vu.

— On ne vous croira pas.

— Pourquoi donc? Mon cheval emporté pouvait passer devant votre maison, je pouvais gémir, frapper même à votre porte. Vous dormiez profondément, ou vous n'étiez pas chez vous.

— Mais si l'on me demande...

— Vous mentirez. Aimez-vous mieux me compromettre?

— Je mentirai.

— Que pensez-vous de moi?

— Beaucoup de mal et beaucoup de bien.

— Vous ne m'épouseriez pour rien au monde, n'est-ce pas?

— Pour rien au monde.

— Mais vous pouvez être mon ami?

— Oui, si vous écoutez quelquefois un bon conseil.

— Nous verrons, adieu!

Elle rassembla vivement les plis de son amazone, franchit lestement un petit fossé qui nous séparait de la prairie, coupa en droite ligne dans l'herbe humide, et se perdit dans la brume qui montait de la rivière. En regardant bien, je vis, au bout d'un quart d'heure, trois ombres sortir de derrière le saule, qui était à l'état d'ombre lui-même, et pour n'être pas rencontré, si l'on venait du côté où j'étais, je rentrai chez moi sans m'écarter du couvert des grands cerisiers qui bordent mon chemin.

Ma lampe, que j'avais laissée dans un courant d'air en sortant à

la hâte, était depuis longtemps éteinte. J'observai de ma fenêtre la marche des trois ombres encore visibles sur le fond clair des prés blanchis par la rosée du soir. Je distinguai sur la route de Vaubuisson quelque chose qui ressemblait à des chevaux, et le groupe s'éloigna dans la direction de La Tilleraie par le bas du vallon.

J'allais refermer ma fenêtre pour me coucher, il était près de minuit, quand j'entendis tout près de ma maisonnette des pas légers et rapides qui faisaient crier faiblement le sable. Une divination soudaine, surnaturelle, un violent battement de cœur, une sorte de révélation magnétique qui tient du prodige, me firent descendre précipitamment et m'écrier comme dans un rêve :

— Est-ce vous, mademoiselle Vallier?

— Oui, c'est moi, répondit-elle tout essoufflée. Le cheval que montait ce soir Jeanne à la promenade vient de rentrer seul à La Tilleraie. Je suis sortie avec les domestiques, ils m'ont devancée, ils ont dû entrer dans le bois par ici. Vous n'avez rien vu, rien entendu?

— Je sais qu'il n'est rien arrivé de fâcheux. Mlle Jeanne avait mis pied à terre quand son cheval s'est échappé.

— Ah! Dieu merci! dit Mlle Vallier en se laissant tomber sur les marches de son ancien escalier. J'étouffe!

— Laissez-moi vous aller chercher un verre d'eau.

— Je ne pourrais pas le boire. Laissez-moi reprendre haleine.

Elle resta quelques instans sans pouvoir rien dire, et moi sans trouver un mot. J'étais seul avec elle, dans la nuit, au seuil de ma demeure. C'était le moment de lui parler. Quand le retrouverai-je, ce bienheureux moment? Je l'ai laissé perdre... Un ravissement inexprimable, un respect craintif, ont enchaîné ma langue. Je rêvais tout éveillé. Je me croyais à ses genoux, je m'imaginais lui parler. Un flot d'expressions éloquentes comme la passion vraie bouillonnait dans ma poitrine, mes lèvres étaient muettes. Qu'a-t-elle dû penser de moi? Tout ce que j'ai pu faire, c'est de lui tendre la main quand, brisée encore par sa course, elle s'est relevée pour partir. Elle s'est aperçue que je tremblais. Elle n'a pas compris pourquoi.

— Vous me trompez, s'est-elle écriée, il est arrivé un malheur!

J'ai dû jurer que non pour la rassurer. Elle ne se doute donc pas que je l'aime à en mourir...

Quelqu'un venait vers nous. A sa taille, j'ai reconnu le groom de Gédéon. Nous l'avons interrogé. C'est lui qui accompagnait son maître à la promenade. — Je m'en retourne à pied par le plus court, nous a-t-il dit, parce que le cheval de la demoiselle s'est sauvé. Elle a pris celui de monsieur, et monsieur a pris le mien. La demoiselle ne se tient guère, assise de côté, sur une selle

d'homme; ils sont forcés de rentrer au pas. Voilà tout. Personne n'est tombé.

— Je rentrerai avec vous, lui a dit Mlle Vallier, et elle m'a quitté. Je n'ai pas offert de la suivre. Et à peine avait-elle disparu que j'ai couru après elle. Pourquoi ne lui aurais-je pas offert mon bras? Les promeneurs rentraient au pas, j'avais tout le temps de la reconduire sans risquer de les rencontrer. La présence du groom eût ôté à mon offre toute idée compromettante; mais ce groom était peut-être dans la confidence du tour que l'on devait me jouer. Peut-être était-il chargé de passer par L'Escabeau pour savoir si j'y étais. Peut-être racontera-t-il ma courte rencontre avec Mlle Vallier. Je ne veux pas qu'on l'interroge, elle, je ne veux pas qu'à cause de moi on lui fasse sentir les piqûres d'un sot et injuste dépit. Non, non, ce n'est pas par surprise et à la dérobée que je veux goûter le bonheur de la voir et de l'entendre! Elle viendra à L'Ermitage. M. Sylvestre consentira bien à l'y appeler, et devant notre ami commun, devant notre père adoptif, je lui dirai que je l'aime comme un fou, comme un enfant, comme un frère, comme un esclave... — Bonsoir, mon bon Philippe; je t'aime davantage depuis trois jours. Il me semble que je ne t'avais pas encore aimé comme tu mérites de l'être.

LETTRE XLVIe. — DE PIERRE A PHILIPPE.

L'Escabeau, 6 août.

Je ne la reverrai peut-être jamais. Ah! pourquoi ne lui ai-je pas dit cette nuit, quand elle était là : Aimons-nous et fuyons ensemble! Nuñez nous eût poursuivis, mais j'aurais eu un jour de bonheur, un jour où elle m'eût dit : Je t'aime!.. Bah! je suis fou! elle ne peut pas m'aimer, elle ne me connaît pas; je me suis toujours montré à elle si différent de ce que je suis! Tant mieux après tout, car si elle m'aimait, je serais lâche, et ce n'est pas le moment de l'être.

Ce matin, comme j'étais chez M. Sylvestre, résolu à lui arracher la promesse de me faire obtenir un entretien avec *elle*, j'ai trouvé chez lui Gédéon fort animé. Il venait de lui faire de vifs reproches, et le vieillard lui avait répondu avec fermeté qu'il me regardait comme investi du droit imprescriptible de lui disputer la main de Mlle Vallier. Il lui avait parlé avec tant de force et de raison que Gédéon avait été ébranlé un instant; mais bientôt il s'était montré d'autant plus irrité qu'il se sentait dans son tort.

Louis Duport, arrivé d'Allemagne ce matin à l'improviste, était là aussi, s'efforçant de le calmer, et s'y prenant fort mal, car il voulait lui persuader de renoncer à Mlle Vallier, la traitant de coquette ambitieuse, et jurant qu'elle avait voulu courir *deux lièvres à la*

fois. M. Sylvestre défendait chaudement sa jeune amie, et on se disputait réellement quand je suis entré. N'étant pas au courant de ce qui s'était passé, je devais attendre qu'on m'adressât la parole. Le silence soudain qui m'accueillait était fort embarrassant. M. Sylvestre, visiblement inquiet de ma présence, dit à Gédéon :

— Nous reprendrons cette discussion quand vous voudrez, monsieur... Maintenant j'ai affaire, je sors avec M. Sorède, et je vous salue.

Il me prit le bras avec autorité, et nous allions sortir, quand Gédéon, hors de lui et dans un véritable état de démence, s'est jeté sur moi avec l'intention de me frapper. Il est physiquement beaucoup plus fort que moi; mais je crois que je me serais tué si j'avais reçu de lui cette insulte, car, l'eussé-je lavée dans son sang, je n'aurais jamais osé me présenter devant Aldine avili par la main de mon rival. La crainte d'un tel affront a décuplé ma vigueur : j'ai terrassé Gédéon, je l'ai tenu sous moi comme un enfant, et, sans l'injurier ni le frapper, je l'ai laissé presque évanoui de stupeur et de rage dans les bras de Duport et de M. Sylvestre.

Je suis revenu chez moi attendre le résultat de cette scène de violence, ne sachant vraiment pas lequel de nous devrait réparation à l'autre, car s'il avait eu l'intention d'une agression brutale, il en avait subi les humiliantes conséquences, et nous étions quittes.

J'ai vu bientôt arriver Louis Duport avec M. Sylvestre. Gédéon voulait un duel : il se disait l'offensé. Quelle qu'eût été son intention en s'élançant sur moi, je ne m'étais pas contenté de parer ses atteintes, je l'avais renversé, tenu à terre, j'avais déchiré ses habits; c'est ce qui l'offensait le plus, et M. Sylvestre dut rappeler que ce n'était pas moi, que c'était son chien, qui, en me voyant menacé, s'était jeté sur Gédéon et l'eût mordu si je ne l'eusse préservé. N'importe, Louis Duport m'accusait de brutalité et me demandait réparation de la part de son ami. M. Sylvestre jurait que la chose ainsi présentée était inique et absurde, que Gédéon était l'agresseur, et que, s'il y avait rencontre, j'avais le choix des armes. — Ne discutons pas là-dessus, lui dis-je, la rencontre est inévitable. Je ferais en vain grâce à l'emportement de M. Nuñez, il est décidé à me pousser à bout. Je n'attendrai pas de nouvelles insultes, et, bien que j'aie été parfaitement maître de moi et que je ne l'aie provoqué en aucune façon en me préservant de sa furie, j'accepte toutes les conditions qu'il lui plaira de demander. Veuillez être mon témoin. Je présume que M. Duport sera celui de M. Nuñez, et je souscris d'avance à tout ce qui sera décidé entre vous.

Duport m'a dit que Gédéon réclamait en effet son assistance, et qu'il ne pourrait la lui refuser, mais qu'il ne savait pas si je parlais

sérieusement en lui proposant de s'entendre avec M. Sylvestre, qui était un philosophe ennemi du duel, et peu versé probablement dans la pratique de pareilles affaires.

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit l'ermite en se redressant; j'ai servi, je me suis battu à Waterloo avant que vous fussiez né, je sais subir toutes les nécessités de la vie pratique, et je reconnais que, pour ne pas rester exposé aux outrages d'un homme qui a perdu la tête, M. Sorède doit fatalement se battre avec son ancien ami. C'est odieux, mais on nous y force, et nous acceptons le malheur de cette situation. Il pourrait y avoir discussion entre nous sur le véritable auteur de l'agression; mais vous voyez que M. Sorède ne recule devant rien, et en gens d'honneur c'est à nous d'égaliser les chances.

— Quant à moi, messieurs, leur dis-je en prenant mon chapeau, je sais que je ne dois plus me mêler de rien. Je vous laisse ensemble.

J'ai été faire un tour de promenade, et, chose étrange, je n'ai eu qu'une préoccupation, celle de finir mon article payé d'avance par la *Revue cosmogonique*. Si je suis tué, mon travail historique doit au moins être complété, et je veux y laisser percer ma pensée, que jusqu'à présent j'ai trop réservée. Je dirai ce que je crois comprendre maintenant. Le bonheur n'a jamais été défini et ne pourra jamais l'être. Chaque homme s'en fait une idée qui lui est propre, et qui varie même selon l'état de son âme. Rien n'est le bonheur proprement dit, et tout est bonheur pour une âme bien vivante. Il ne s'agit donc pas de poursuivre le bonheur, mais de développer la vie, qui nous le donne, humble ou magnifique, ardent ou calme, enivrant ou gracieux, comme elle donne le talent ou le génie selon l'organisation qui se manifeste. Et je pourrai bien ajouter que, pour la jeunesse, le véritable et le plus bel emploi de la vie, c'est l'amour!

En rentrant chez moi, j'ai trouvé M. Sylvestre seul, très accablé d'abord, car il m'aime, le cher homme, et je crois que s'il m'arrive malheur, il me regrettera beaucoup. En me voyant si joyeux d'avoir trouvé ma conclusion, il a repris courage. Il a consenti à dîner avec moi, et nous avons discuté et philosophé deux bonnes heures. Il n'est pas mécontent de ma formule. Il voudrait bien que je fisse une petite réserve pour le bonheur absolu dans les temps futurs; mais je n'en suis pas encore là. — Laissez-moi vieillir, lui disais-je; j'arriverai peut-être à croire comme vous que l'homme est indéfiniment perfectible en me sentant perfectible moi-même. Certes, si j'emploie bien ma vie, si je connais les joies de l'amour partagé, si j'ai des enfans, je deviendrai meilleur, plus actif et plus intelligent

que je ne suis. Qui sait si, quand j'aurai atteint votre âge, je ne me sentirai pas assez purifié et assez grandi pour penser comme vous?

J'avais oublié absolument que je me bats demain. Je me le suis rappelé en voyant l'ermite se détourner pour me cacher deux grosses larmes qui roulaient dans ses gros yeux noirs. Oui, mon ami, c'est demain, à cinq heures du matin, que la querelle sera vidée auprès de L'Ermitage. Gédéon est fort au pistolet, et je n'y entends rien; mais nous sommes à peu près égaux à l'épée : on a décidé que ce serait notre arme. Notre ami le médecin-chirurgien sera pris au saut du lit par Gédéon, qui le conduira dans sa voiture. Tout est prévu et fixé. Je me sens très calme. Certes je serais désolé de tuer Gédéon, je comprends si bien sa colère! Aussi je suis enchanté de pouvoir lui offrir ma vie en échange du sacrifice qu'il voulait m'imposer. Je ne puis mieux faire, et si mon cœur est affligé, du moins ma conscience est satisfaite.

Onze heures du soir.

Je viens de finir mon article, j'en suis très content. Je vais dormir. Je me sens fatigué, et j'ai à me lever de bonne heure. Si j'étais blessé,... viendrait-elle me voir? Non! je ne suis pas son frère; ah! que ne suis-je son fiancé!

Le 7, à quatre heures du matin.

J'ai bien dormi. J'ai cacheté mon manuscrit. J'emporte cette ettre, qui ne partira qu'après le duel. J'ai mis mes papiers en ordre. J'ai fait mon testament; je partage entre M[lle] Vallier et toi la petite fortune confiée pour moi à mon oncle. Vous aurez soin de l'ermite. Je me fie à vous. — Je regretterais la vie, elle ne faisait que de commencer pour moi; mais l'amour m'a initié au mystérieux sentiment de l'espérance. Si je meurs, j'aurai la mort douce. Il y a peut-être quelque chose après, qui sait? Oui, l'amour porte avec lui la notion de l'infini! Adieu, ami de mon cœur. Les oiseaux s'éveillent et l'horizon blanchit. Le beau temps, la belle matinée! Mourir, moi? Allons donc! c'est impossible! — Jeanne m'a dit : *Elle vous aime!* Si c'était vrai!... Ah! je voudrais une bonne blessure; elle viendrait au moins par charité.

LETTRE XLVII[e]. — TÉLÉGRAMME. — M. SYLVESTRE A PHILIPPE.

L'Ermitage, 7 août, six heures du matin.

Venez tout de suite. Pierre grièvement blessé. Il est chez moi. Il vous demande.

LETTRE XLVIII[e]. — TÉLÉGRAMME. — PHILIPPE TAVERNAY A SA MÈRE, A VOLVIC.

L'Ermitage, 8 août, sept heures du soir.

Je l'ai trouvé vivant. On désespère de lui; mais tant qu'il y a de la vie, rien n'est perdu.

LETTRE XLIX[e]. — GÉDÉON NUNEZ A M. PIERMONT, A PARIS.

La Tilleraie, 10 août, trois heures après midi.

Votre visite lui a fait du bien. La nuit a été passable. Espérez, monsieur. Il ne manque de rien. J'y veille.

LETTRE L[e]. — TÉLÉGRAMME. — PHILIPPE A SA MÈRE.

12 août.

Sauvé! Je réponds de lui. Je me porte bien, pas fatigué. Sois tranquille.

LETTRE LI[e]. — PHILIPPE A SA MÈRE.

L'Ermitage, 12 août.

Je t'ai envoyé ce matin un second télégramme pour te faire vite partager ma joie et te rassurer sur mon compte. Mon malade a dormi cette nuit; j'ai donc pu dormir aussi. Je suis très bien installé. Les deux chambres de L'Ermitage sont assez vastes, et en quelques heures M. Nuñez y a fait porter un véritable matériel d'ambulance. Nous nous partageons, l'ermite et moi, les plus grosses fatigues de nuit. Il est étonnant, ce vieillard! De tous les hommes qui m'aident, il est le plus solide, le plus alerte, le plus fortifiant à voir et à entendre. La noble vieillesse! comme c'est bien la récompense logique d'une bonne vie!

Je dois dire que M[lle] Vallier est infatigable aussi. Elle est arrivée à L'Ermitage une heure après l'événement. Elle le pressentait, elle l'avait deviné la veille à l'agitation de M. Nuñez et le jour même à sa sortie matinale, dont elle s'était aperçue. L'ermite m'a raconté qu'à ce moment-là on ne croyait pas que Pierre vivrait deux heures. L'épée avait presque traversé le corps. La prostration était complète; le chirurgien était sans espoir. Quand M[lle] Vallier est entrée, M. Nuñez suçait la plaie. Il faut te dire que cet animal furieux est le meilleur des hommes... quand il n'est pas furieux. Il a certes voulu tuer son adversaire, il a poussé son arme avec rage, et, à peine vengé, il a eu horreur de lui-même, il a soigné Pierre comme s'il eût été son fils. En voyant M[lle] Vallier, il lui a dit

avec égarement : — Le voilà, regardez! Il est perdu, je l'ai tué!... Haïssez-moi! Je me déteste!

Mlle Vallier n'a rien répondu. Elle s'est penchée sur le pauvre Pierre, et devant tout le monde elle l'a baisé au front; puis elle est tombée sur une chaise, et l'ermite a cru qu'elle allait mourir aussi. Gédéon lui a dit tout bas : — Vous l'aimiez donc! Il fallait le dire! — Elle n'a pas paru entendre, et, se relevant avec énergie, elle a jeté son chapeau, son mantelet, ses gants, et s'est mise à l'œuvre comme une sœur de charité. Elle n'a pas voulu quitter le chevet du lit jusqu'à mon arrivée; elle était debout depuis trente-six heures quand je l'ai trouvée là. M. Nuñez et M. Duport ont été en course jour et nuit pour procurer tout ce qu'il fallait et ensuite pour aller m'attendre à Paris et m'amener ici. Hier seulement j'ai obtenu que Mlle Vallier se reposât un peu, en lui remontrant que j'aurais peut-être besoin longtemps de son assistance et qu'il ne fallait pas m'en priver en tombant malade. Elle est allée dormir quelques heures à l'auberge des Grez, où sa négresse, avertie par elle, l'attendait. Mlle Vallier ne veut plus remettre les pieds à La Tilleraie. Malgré le repentir exalté et sincère de Gédéon, elle ne lui pardonne pas. Elle ne lui a pas dit une parole de reproche, mais je vois qu'elle a horreur de lui; elle lui répond par monosyllabes quand il essaie de lui parler, et quand il a voulu lui persuader de retourner chez lui, elle l'a foudroyé à plusieurs reprises par un *non* si calme, si froid et si ferme, qu'il n'ose même plus la regarder.

Ce pauvre Pierre, quand il est tombé sur le terrain, s'est écrié : A moi, Philippe! comme s'il eût senti que je le sauverais. M. ***, le grand chirurgien, a été amené de Paris; il n'a pas voulu se prononcer et s'est borné à approuver le traitement suivi. Hier soir enfin, la respiration s'est rétablie, les yeux se sont abaissés, le pouls a fonctionné régulièrement. J'ai pu sonder complétement la plaie sans craindre de voir le malade expirer entre mes mains; aucun organe essentiel n'est lésé. L'inflammation tend à se dissiper; il y a eu sommeil véritable et complet. A trois heures du matin, il a essayé de parler sans pouvoir se faire comprendre; il m'a regardé sans surprise, et par signes imperceptibles qu'il m'a fallu deviner il m'a témoigné qu'il avait déjà entendu et reconnu ma voix. Une autre pantomine exprimait peut-être qu'une autre voix l'avait frappé; ses yeux, qui n'avaient pas encore repris leur mobilité, semblaient m'interroger. En ce moment, Mlle Vallier, qui était partie à dix heures du soir, rentrait avec une petite lanterne, toute seule, intrépide, à pied à travers les bois que le jour n'éclaire pas encore. Elle est venue le regarder, et il l'a vue. — Ah! ma chère mère,

quel doux rayon de vie la présence d'une femme aimée répand sur la figure d'un homme qui vient de lutter avec la mort! Pierre est beau, tu le sais; mais tu ne l'as jamais vu, tu ne le verras jamais comme je viens de le voir, avec sa pâleur de Christ, ses grands yeux creusés, sa légère barbe noire frisant sur ses joues amaigries, et ce demi-sourire, effort suprême d'une joie qui ne peut encore se manifester et qui ressemble presque à une souffrance. Il n'a pu parler. Aldine a pris sa main dans les siennes. — Eh bien! lui ai-je dit, embrassez-le donc! il est sauvé. — Elle a baisé la main qu'elle tenait et elle a senti sur son front deux larmes qui ont semblé amener la résurrection. Lazare a dû pleurer ces deux larmes régénératrices quand la voix de l'*ami* lui a dit de se lever et de sortir du tombeau. Pierre a pu parler ; il a dit : « Je veux bien mourir à présent. » J'ai incliné avec autorité la tête de son amie sur la sienne; elle a séché ses larmes avec ses lèvres. Et qu'on vienne me dire à présent qu'il ne vivra pas!

J'ai ordonné le silence; elle est assise près de lui, soutenant sa tête sur son épaule et réchauffant ses mains dans les siennes, pendant que je t'écris. Ah! je suis bien heureux, va! et je sais que tu vas être si contente de ma joie! Je t'embrasse de toute mon âme, chère mère. Nous allons avoir du calme, je pourrai t'écrire à tête reposée et te donner des détails un peu mieux coordonnés.

Il me regarde écrire. Il me fait signe de t'embrasser pour lui.

LETTRE LII

LETTRE LIIe. — PHILIPPE A SA MÈRE.

L'Ermitage, 14 août.

Puisque tu tiens à avoir l'histoire complète de notre cher enfant, tu pourras joindre mes lettres aux siennes que je t'ai confiées, car me voilà son historien jusqu'à nouvel ordre. Je ne saurai pas comme lui rendre compte du moindre battement de son cœur. Je ne suis qu'un pauvre narrateur, et tu ne comprendrais rien aux bulletins techniques du médecin; mais je te dirai en deux mots que le mieux s'est admirablement soutenu, que nous commençons à le nourrir pour ramener les forces, enfin que, la jeunesse, la vie antérieure très pure et la bonne constitution aidant, je compte le remettre sur ses pieds dans un très court délai. J'y ferai de mon mieux, sachant que tu ne veux guère vivre sans moi, et n'ayant guère envie non plus de passer des semaines sans te voir.

Mlle Vallier est toujours là, du matin au soir, et prolongeant sa veillée quand le malade a un peu de malaise ou d'agitation. En somme, c'est un blessé modèle, souffrant avec une patience à toute épreuve, et se soumettant à tout comme un enfant qui n'a pas la notion de la mort et qui obéit pour faire plaisir à ses parens. Il

nous disait hier, en montrant sa bien-aimée : Je n'ai jamais cru que je mourrais, je la sentais près de moi. Un homme aimé d'elle ne peut pas mourir...

Je suis forcé de le faire taire, car à présent il parlerait plus que je ne veux; mais je lui parle, moi, et l'ermite aussi. Nous lui disons ce qu'*elle* nous dit. Elle l'a toujours aimé. Depuis le jour où il l'a déclarée laide, lorsqu'elle était encore enfant, elle n'a jamais rêvé que de lui. Et pourtant elle ne connaissait de lui que le son de sa voix et ses injures. Cette préoccupation romanesque est devenue une vive sympathie, et plus encore, quand elle l'a connu ici, quand elle a veillé avec lui au chevet de l'ermite malade; mais elle a toujours cru qu'il n'éprouvait rien pour elle, et même il y a eu des jours où elle a pris sa jalousie pour de l'aversion. Elle le chérissait quand même et croyait travailler à son bonheur, à la satisfaction de M. Sylvestre, en désirant son mariage avec Jeanne.

A propos, cette fameuse Jeanne, je l'ai vue. Elle est venue deux fois savoir des nouvelles de Pierre, d'abord avec sa protectrice, Mme Duport, et ensuite avec les demoiselles Nuñez. C'est une très belle personne, qui ne me plaît *mie*, comme on dit chez nous, non plus que la belle Rebecca. Ces deux astres de toilette n'ont pas plus de cœur l'une que l'autre, et Mlle Vallier a fait preuve de bonté plus que de clairvoyance en prenant en si généreuse amitié la petite-fille de l'ermite. L'ermite a été le premier à ouvrir les yeux; il sent bien que cette enfant n'a rien de lui, et il m'a dit à plusieurs reprises : « On serait bien sot de se tourmenter de son avenir. Elle est plus forte que nous tous, elle n'a ni sensibilité ni imagination, elle fera sa place dans le monde, et, selon le monde, ce sera une très belle place. J'espère qu'elle sera vertueuse par égoïsme. Amen! Je n'ai rien à lui enseigner dans cet ordre d'idées. »

Mlle Vallier persiste à lui trouver des qualités, elle dit qu'elle est très franche et très généreuse, pourvu qu'elle se sente la plus forte ou qu'elle puisse jouer le plus beau rôle. Il paraît que dans la nuit où Jeanne a fait sa dernière tentative auprès de Pierre, et où elle lui a promis d'être son amie, elle a tenu parole en révélant à Mlle Vallier l'amour qu'il avait pour elle, et en lui disant qu'elle saurait bien la délivrer des poursuites de Gédéon. Que n'a-t-elle réussi plus tôt! mon pauvre Pierre ne serait pas sur le flanc. Quant à triompher avec le temps de la passion de M. Nuñez pour une autre, je commence à croire qu'elle en viendra à bout. Ne me sachant pas initié à ses grands projets, elle ne s'est pas méfiée de mes observations, et j'ai vu, à sa dernière visite avec lui, qu'elle le tenait déjà par une oreille. Abasourdi comme il l'est par les deux catastrophes qu'il a provoquées, la mort un instant imminente de Pierre et l'aversion dès lors inexorable de Mlle Vallier, il ne sait

plus à qui se donner. Il est très malheureux, et comme son repentir est très vrai, son châtiment très sérieux, je ne peux m'empêcher de le plaindre. Il m'a parlé avec beaucoup d'effusion dans les premiers jours; puis, à mesure que nous avons été rassurés sur le compte du malade, il s'est montré plus retenu et plus sombre. Hier matin, il m'a dit qu'il comptait vendre La Tilleraie; j'ai cru devoir lui répondre avec franchise : — C'est ce que vous pouvez faire de mieux. Ce pays vous rappellera toujours de tristes souvenirs.

— Oui, a-t-il répliqué, et mon intention est d'aller faire un tour en Allemagne avec M. et Mme Duport aussitôt que Pierre ne vous donnera plus la moindre inquiétude.

Je l'ai autorisé à partir sans crainte. Je prévois que Mlle Jeanne sera du voyage, et alors elle aura bien des chances, ne fût-ce, de la part de Gédéon, que le besoin de montrer au monde une très belle femme, brillante et recherchée, et de ne pas se laisser plaindre d'avoir échoué auprès d'une humble et modeste créature, ce qui pour un homme dans sa position est probablement fort désagréable.

Dix heures du soir.

Avant de me coucher dans le lit qu'on m'a dressé auprès de mon malade, — tu vois que je ne me fatigue pas, — je veux te dire que la journée a été bonne et la soirée excellente. Comme le pauvre Gédéon ne se couche pas sans revenir savoir de ses nouvelles, Pierre a demandé à le voir. Ils ne s'étaient encore rien dit depuis l'événement. Du moment où le malade a eu sa connaissance, Gédéon ne s'est plus approché de son lit, il a même évité d'attirer ses regards. J'ai d'abord combattu le désir du blessé : je craignais de l'émotion, je craignais aussi quelque retour de colère chez son rival, j'ai dû céder. Pierre m'a dit : J'ai besoin de le voir. J'ai entendu qu'il allait partir, j'ai quelque chose à lui dire auparavant.

Gédéon, averti de ce désir, a été fort troublé et comme hésitant. Il m'a semblé que, ne craignant plus la mort de son adversaire, il sentait revenir son dépit. Je lui ai dit que, s'il était mal disposé, il valait mieux refuser l'entrevue. Il a répondu :

— Non, je ne le dois pas, il faut que je lui demande pardon, car j'ai eu tous les torts. Cela me coûte, n'importe! allons!

Il est entré dans la chambre, et comme il s'approchait avec répugnance, Pierre lui a tendu la main en lui disant : Il faut me pardonner! Touché de cette générosité, Gédéon a fondu en larmes. Ils se sont embrassés. Gédéon lui a dit : Soyez heureux! Je pars demain. J'ai été fou; je l'ai payé cher. Je mérite ma punition.

Je suis intervenu. — Avez-vous quelque autre chose à vous dire? Dois-je me retirer? Je ne vous donne que cinq minutes. Pierre ne doit pas se fatiguer.

— Il m'a embrassé, a répondu Pierre; c'est tout ce que je voulais.

Gédéon est sorti en lui disant : Vous valez mieux que moi.

Bonsoir, chère bonne mère. Tu vois que ce triste voyage, que tu redoutais, n'a mis dans ma vie que des émotions douces, et que je te reviendai optimiste comme auparavant.

LETTRE LIIIe. — DE GÉDÉON NUNEZ A Mlle VALLIER.

La Tilleraie, 15 août, quatre heures du matin.

Je pars dans deux heures. Vous ne me reverrez jamais. Soyez donc miséricordieuse et tâchez de me pardonner. Je vous ai accusée dans mon cœur, mais Jeanne m'a prouvé que vous ne me trompiez pas, puisque vous ignoriez l'amour de celui que vous aimez. Et d'ailleurs vous ne m'avez jamais encouragé; c'est moi qui me suis fait des illusions déplorables. Je les ai bien expiées! Ne me maudissez donc pas. Pierre vous donnera l'exemple de la générosité.

Je laisse mes enfans sous la garde de mes sœurs. Je leur ai trouvé une gouvernante qui viendra à La Tilleraie dans huit jours. Ne jetterez-vous pas jusque-là un coup d'œil sur mes pauvres orphelins? Ils sont innocens de mon crime, et vous les aimiez. Ils vous demandent tous les jours, et Sam a pleuré en apprenant que vous ne vouliez pas revenir. Soyez grande. Adieu!

LETTRE LIVe. — DE Mlle VALLIER A M. NUNEZ, PAR LE RETOUR DE L'EXPRÈS.

Les Grez, cinq heures du matin.

Je verrai les enfans tous les jours jusqu'à l'arrivée de ma remplaçante.

LETTRE LVe. — Mlle VALLIER A PHILIPPE TAVERNAY, A VOLVIC.

L'Ermitage, 2 septembre.

Cher docteur, votre départ a laissé de l'attendrissement, par conséquent un peu de fatigue, mais rien de douloureux, car nous n'avons parlé hier et aujourd'hui que de votre retour si bien promis et si vivement désiré. Vous savez que nous jurons de ne pas nous marier sans vous avoir pour témoin. Vous êtes l'ange de notre salut!.. M. Sylvestre dit qu'il vous aime comme son fils, et il dit vrai, et il a raison! M. Piermont est revenu tantôt voir son neveu

pour la troisième fois. Pour la troisième fois il a monté la colline sans trop se plaindre, et pour la troisième fois il m'a dit que « j'étais bien pauvre, mais qu'il ne m'en estimait pas moins. » Que serait-ce donc si j'étais riche!

La gouvernante est arrivée à La Tilleraie. Je ne serai plus forcée de faire cette course tous les jours. J'ai reçu une lettre triomphante de Jeanne. M. N... la déteste, d'où elle conclut qu'il l'adore. La famille Diamant est revenue aussi. Ils ont trouvé ce que nous cherchions, et mieux que nous n'espérions. C'est la jolie maison rose du village des Grez, au bas de la colline. Vous nous la désiriez. Vous aimiez son jardin rustique, sa grande vue au midi sur les deux vallées, et son rempart de bois en talus qui la défend du vent du nord. Le propriétaire s'est décidé à la louer. Notre malade y passera doucement l'automne, et peut-être y resterons-nous l'hiver. M. Sylvestre, qui ne veut pas que nous nous quittions, consent à y demeurer avec nous jusqu'au mariage. Les Diamant disent que nous pourrons l'acheter, si nous nous y trouvons bien, et nous rêvons d'y garder l'ermite avec nous; mais nous ne le lui disons pas encore. Il aime tant son ermitage! nous transigerons. Il y passera la journée et consentira à reposer sous notre toit. La Tilleraie est en vente. Nous ne connaîtrons pas les acquéreurs, rien ne troublera notre solitude. Mme Laroze, qui ne fait pas bien ses affaires, parle de vendre son cabaret et de devenir notre domestique. Je le désire beaucoup; Zoé n'est pas assez forte pour travailler autrement qu'à l'aiguille, et puis Mme Laroze a eu tant de dévouement pour l'ermite et pour Pierre, que je l'aime de tout mon cœur. Adieu et au revoir, cher et digne ami. Pierre veut que je vous embrasse pour lui et pour moi. Oh! je le veux bien, certes! Il me promet que nous irons dans vos montagnes au printemps et que votre mère m'aimera aussi. M. Sylvestre n'aime plus les voyages, mais il dit que, pour aller vers vous, il en fera encore un. Soyez béni, voilà ce que je dirai, moi, tous les jours de ma vie.

Zoé vous bénit aussi, vous avez complété sa guérison. Farfadet vous a cherché toute la journée hier. M. Sylvestre lui a dit gravement : « Tenez-vous tranquille, il reviendra. » Farfadet s'est résigné, et vous ne voudrez pas que l'ermite ait menti une fois en sa vie, ne fût-ce qu'à son chien.

LETTRE LVIe. — DE PIERRE A PHILIPPE.

Les Grez, 15 septembre.

J'ai la force de t'écrire. J'ai bien eu celle de descendre à pied la colline pour m'installer dans la maison rose! C'est un paradis! Être

là dans ce ravissant petit coin, avec elle et avec l'ermite! Ah! laisse-moi espérer que tu viendras vivre ici pour compléter mon univers, j'ai besoin d'être trop heureux! Cela m'est dû, à moi qui ai si longtemps attendu la notion du bonheur; mais quelle revanche je prends aujourd'hui! Je vis dans la joie en attendant l'ivresse! Mes journées oisives passent comme des heures. Je croyais cela impossible, moi, de vivre sans agir et sans réfléchir. Délicieux affaiblissement de mon être! tout m'attendrit et me charme. J'ai des gaîtés d'enfant et des larmes aussi qui sont comme un excès de bien-être. Je ne suis pas encore bien sûr de ne pas rêver. Elle m'aime, elle est là, elle sera là toujours, et toujours occupée de moi! La nuit nous séparait, elle va maintenant dormir sous mon toit en attendant qu'elle dorme sur mon cœur. Je la verrai dès le matin, épiant mon réveil, passant sa main fraîche sur mon front humide, lisant dans mes yeux le bonheur de revivre! Elle travaillera près de moi et avec moi! Nous dirons toute la journée que nous nous aimons sans lasser la patience de notre vieux ami, cet ange de tendresse qui nous bénit d'un éternel sourire, et dont la présence sanctifie encore en nous ce qui est la sainteté même! Et je suis encore calme comme si je n'avais qu'à me laisser porter sur un fleuve de lait. Les orages que j'ai traversés sont comme des fantômes évanouis. La mort m'a donné un froid baiser en me disant : « Je suis la langueur de la volupté, et je te brise pour que tu savoures l'attente au lieu de dévorer le présent. » Cher ami, si tu voyais comme je suis aimé! Mais tu l'as vu, tu le sais, et tu sais par qui! N'est-ce pas qu'elle est la seule femme belle, la seule douce et forte, la seule intelligente et modeste, la seule qui sache aimer? Il y a en elle quelque chose qui me frappe comme une découverte et qui m'ouvre un monde nouveau. C'est la vaillance de son caractère. Elle m'enseigne à toute heure et sans le savoir une raison pratique que je cherchais dans de vains et continuels raisonnemens. Elle a une organisation *sage*, et possède l'énergie sans effort, comme on possède la santé et la vie. Je m'étonnais de cela hier avec l'ermite. — Comprenez-vous, lui disais-je, un être humain qui ne se plaint jamais et qui ne paraît jamais souffrir?

L'ermite m'a répondu quelque chose dont j'ai été frappé aussi. L'espèce humaine, selon lui, se divise en deux séries : les âmes actives et fortes qui cherchent leur jouissance dans celle des autres, et les âmes délicates et molles qui demandent le bonheur sans savoir le donner. — Pensez à cela, me dit-il, car cela rentre dans votre étude. La vie des premiers se passe à oublier de vivre afin d'entretenir chez les autres l'éclat et le feu de la vie : peine inutile! ceux-ci acceptent le sacrifice et n'en profitent pas. Voilà l'écueil du bon-

heur dans la région du sentiment : trop de dévouement d'une part, trop d'ingratitude de l'autre. Vous voyez bien qu'il faut une société qui, au lieu de représenter la lutte entre ces tendances extrêmes, sache les équilibrer et faire qu'une moitié du genre humain ne soit pas exploitée éternellement par l'autre.

— Ami, lui dis-je, ne me parlez pas du genre humain. Parlez-moi de la femme que j'aime. Est-elle donc trop dévouée? Est-ce moi qui vais être l'égoïste, le lâche et l'ingrat?

— Non, car vous lui apprendrez ce que c'est que le bonheur; elle ne le sait réellement pas. Toute sa vie a été une cruelle épreuve, et son caractère a pris le pli d'une résignation sublime, mais exagérée. Elle s'est habituée à croire que son infortune était la volonté de Dieu. Otez-lui cette pensée. Dieu ne condamne jamais l'innocent au malheur. Ne la laissez pas être rude envers elle-même, comme elle n'y est que trop portée. Aimez-la si bien qu'elle en vienne à s'aimer à cause de vous. L'ami Gédéon, qui, avec de bons instincts, est pourtant dans la série des égoïstes naïfs, l'eût exploitée sans le savoir, car en la recherchant il n'a jamais songé à autre chose qu'à avoir une compagne merveilleusement appropriée aux exigences de son milieu et aux besoins de sa position. Il ne m'a jamais dit une seule fois, en me parlant de sa passion pour elle : Mon but et mon ambition, c'est de rendre heureuse et libre une sainte fille qui n'a connu que l'esclavage ou la misère. Il n'y a jamais songé! Aussi ce qu'il appelait passion n'était qu'un calcul ennobli par un instinct de reconnaissance, mais calcul quand même, comme tout ce qui germe dans ces dures et fortes têtes israélites. Si j'ai penché vers lui la balance pendant quelques instans, c'est que je ne voyais pas encore bien clair dans sa nature; il m'a fallu la lettre d'Aldine pour trouver le secret de l'indifférence qu'il ne pouvait, qu'il n'aurait pu jamais vaincre, même si elle fût devenue sa femme. Elle n'eût été dévouée qu'au devoir. Oh! mon cher enfant, ne devenez jamais ce que deviennent la plupart des hommes à qui Dieu accorde une compagne ainsi faite! Ne vous contentez pas de l'avoir soumise et fidèle par vertu, car il s'agit d'être heureux, après avoir tant cherché dans les régions philosophiques cet idéal que Dieu a mis sur la terre, tout bonnement comme il y a mis le cèdre et la rose. Respectez le vaste ombrage de l'arbre, adorez les parfums de la fleur. Ne dites pas que cela vous était dû plus qu'à un autre, songez tous les jours à le mériter. Ne vous endormez pas une seule fois sans bénir l'auteur de toute félicité humaine. Il n'a pas fait pour vous tel ou tel de ses bienfaits; il en a semé la vie, et il vous a donné un cœur pour comprendre et savourer chaque don de sa munificence infinie.

C'est ainsi que me parle cet homme pur et vraiment pieux. Je ne me défends plus de ses croyances, je les aime, en attendant que je les partage, car pourquoi ne les partagerais-je pas? Je le lui avais presque promis la veille du jour où j'ai été presque tué. Quand j'aurai recouvré mes forces, redeviendrai-je rebelle? Je ne sais pas, je ne crois pas. Il me semble que cette manne dont je me laisse nourrir renouvelle mon être, et que le jour où l'énergie de la santé complète ravivera toutes mes facultés, je sentirai avec délices que je suis devenu tendre, et que cela est plus nécessaire et plus vrai que d'être fort.

Ce que je sais d'une manière certaine,... tiens! un tableau dont je m'enivre, — c'est que, le jour où je verrai dans les bras de ma femme sourire un enfant questionneur qui me dira, comme ils disent tous : Père, où est le bon Dieu? — je mettrai ma main sur ce cœur sans défense de l'enfant qui bégaie sa première curiosité, et je lui dirai : Dieu est là, c'est ce qui aime et fait aimer.

LETTRE LVII[e]. — DE M. SYLVESTRE A PHILIPPE.

Les Grez, 4 janvier 1865

J'ai reçu avec gratitude, mon cher enfant, les vœux de nouvel an que vous avez chargé nos amis de m'exprimer de votre part. J'y veux répondre moi-même, vous serrer cordialement les mains, et vous parler de ceux que nous aimons.

Oui, on se soumettra à vos prescriptions, on n'a le droit de rien vous refuser, on vous doit la vie. On ne se mariera pas avant le printemps. La santé s'améliore de jour en jour, mais l'hiver retarde en effet le retour complet des forces, et il y a encore à combattre cette petite fièvre nerveuse qui reparaît de temps en temps. Ce que vous prescrivez au corps, je l'aurais volontiers prescrit à l'âme. Savoir attendre le bonheur, c'est s'en rendre digne. L'apprentissage du respect envers la femme est la vertu de l'amant; c'est la dot morale de l'époux.

Vous terminez votre lettre par un mot auquel j'éprouve le besoin de répondre : *J'espère que l'ermite te convertira complètement au spiritualisme.*

Mon cher enfant, l'ermite n'est pas un convertisseur. Je soutiens mon opinion quand on veut que je cause; mais la plupart du temps j'aime mieux la fortifier et l'éclairer en moi-même en écoutant celle des autres. Je suis un vieux rêveur très patient, vous savez pourquoi. Je dis toujours de la vérité, comme du bonheur : « Cela est en nous et hors de nous, — et cela est surtout *au-delà* de nous. »

Je compte tant sur la lumière à venir que les ombres du présent ne me découragent jamais. Je crois fermement à ma doctrine; mais aucune doctrine ne m'irrite, quand ce n'est pas une des doctrines de mort du passé. J'ignore si notre ami Pierre deviendra un croyant comme nous et comme Aldine. C'est beaucoup pour lui que de ne plus être aussi affirmatif dans la négation et de pouvoir dire avec attendrissement : *Qui sait?* C'est un esprit amoureux de sincérité, et la droiture de son cœur est si grande que, chez lui, le doute est un scrupule d'honnête homme, et jamais une vanité d'impuissant. Cette disposition intellectuelle m'a inquiété, quand elle menaçait de réagir sur son appréciation des personnes et des choses. Poussé trop loin, le scepticisme rend méfiant. C'est là un malheur et une maladie. L'amour l'en a préservé, le cœur est guéri : il saura être heureux. La femme adorablement bonne qui se charge de sa vie ne le laissera pas retomber dans l'effroi de vivre; mais si les circonstances nous modifient, elles ne nous transforment pas d'un jour à l'autre, et j'aurais une pauvre opinion d'un homme qui passerait du doute à l'enthousiasme, comme on voit certains cerveaux affaiblis et détériorés se jeter tout à coup dans le mysticisme pour échapper à l'impuissance ou à la folie. Non, la saine philosophie, la sainte vérité ne fait pas de miracles, et ces conversions-là ne seraient pas dignes d'elle. Il n'y a pas dans le passé de refuge contre l'implacable appel de l'avenir, et, quelque forme que prenne l'éternelle doctrine du spiritualisme, jamais elle n'aura le droit de s'imposer à la conscience humaine comme un coup d'état à une société lassée de désordre, ou comme une révélation fantastique à un malade exténué d'insomnie. Il faut que l'homme valide cherche lui-même sa raison de croire ou de nier, et l'influence des autres hommes doit se borner à provoquer ses réflexions. La foi surprise n'est pas la foi. Il faut laisser aux capucins et aux prédicateurs à la mode ces conquêtes d'ignorans ou de femmelettes, vrais tours de gobelets où la pauvre raison escamotée n'est guère plus précieuse que la noix muscade des jongleurs.

Il est fort possible que notre ami ne croie jamais d'une manière absolue et complète à ce que nous croyons. Eh bien! ne vous en affectez pas, mon cher enfant, et ne vous imaginez pas qu'il vaudra moins que nous. Ces esprits rigides qui ne veulent guère céder à l'espérance, et que le sentiment ne subjugue jamais entièrement, ont une valeur intrinsèque égale à celle des esprits ouverts à l'idéal. L'homme n'est que trop porté à l'illusion. Il est bon que ceux qui ont des forces pour s'en défendre nous retiennent sur une pente dangereuse. Quant à moi qui rêve l'accord futur de la raison et de la poésie, je suis content qu'il y ait aujourd'hui de solides et d'ar-

dens représentans de ces deux forces intellectuelles de l'humanité, et je dirais volontiers sans rien perdre de ma religion : Place aux athées! Ne sont-ils pas comme nous tournés vers l'avenir? Ne combattent-ils pas comme nous les ténèbres de la superstition? Et faut-il qu'au lieu de terrasser l'ennemi commun, nous perdions le temps et dépensions l'énergie à nous exclure les uns les autres du champ de bataille?

Non, mon enfant, il ne le faut pas. Les sceptiques et les athées sont nos frères; ils apportent des matériaux pour le nouveau temple. Ne dites pas que la négation ne crée rien. Elle crée la notion de la liberté de conscience, qui est la base sans laquelle on ne construira jamais rien. Pour moi qui ai longtemps obéi, comme vous, à une ferveur d'apôtre, à mesure que j'avance vers la tombe, j'éprouve le besoin de tendre la main à tous ceux qui marchent. Je ne me détourne que de ceux qui reviennent sur leurs pas et qui se replongent dans l'horrible nuit du moyen âge par crainte de la lumière. Plus j'approche de la mort, plus je sens que ces morts sont fous et qu'ils s'ensevelissent dans la peur et le mensonge. Eh quoi! ils prétendent aller à Dieu en maudissant la vie! ils croient mériter la vie éternelle en niant la vie de l'humanité! Ils arrachent leurs ailes pour mieux voler! Ils damnent les autres et croient faire de Dieu leur complice!

O enfer, risible et monstrueux idéal des âges de barbarie, n'est-il pas temps que chacun de nous, idéaliste ou non, te jette la pelletée de terre qui doit murer ta porte infâme et ensevelir ta cité dolente dans l'oubli? Jeunesse, jeunesse, viens vite, aide-nous! Plutôt que de croire à la méchanceté de Dieu, nie son existence. Cela nous inquiète peu qu'on la nie, elle se manifestera toujours. Elle se manifestera en toi-même, que tu la sentes ou que tu ne la sentes pas. Ton audace et ton énergie la prouveront malgré toi. Si l'on en pouvait douter, c'est si tu doutais de toi, c'est si tu te lassais de protester, c'est si tu te faisais vieille avec les vieilles idées, morte avec les doctrines de mort.

Voilà ce que je crierais à notre ami Pierre, si je le voyais passer avec indifférence à travers les luttes du présent et céder au besoin de repos qui a brisé tant d'âmes au temps où nous vivons. Je lui dirais alors : « Redeviens incrédule plutôt que de te faire égoïste; Dieu n'aime pas les enfans lâches. »

George Sand.

Palaiseau, 12 mai 1865.

LA POÉSIE

ET

LES POÈTES EN 1865

Est-il vrai que les siècles aient une destinée comme les hommes? Est-il vrai que ces grandes existences collectives soient soumises, comme les existences individuelles, à des conditions impérieuses, et qu'après les rêveries de l'enfance, après le tumultueux essor de la jeunesse, après les œuvres savoureuses de l'âge mûr, elles soient condamnées à l'inévitable déclin? Rien de plus faux, si on ne voit dans ce mot de siècle qu'une période de cent ans, la période officielle en quelque sorte, celle qui commence et finit à jour fixe. Attachez-y un sens plus idéal, voyez-y surtout cet ensemble de sentimens et de pensées qui impriment un même caractère à une suite de générations. Aussitôt vous serez tenté de dire : Les siècles ont une âme, ils ont un esprit, une vocation, une destinée qui leur est propre; ils naissent, ils grandissent, ils vivent, et quand ils ont combattu longtemps, — car vivre c'est combattre, comme disait le philosophe latin, *vivere est militare*, — ils meurent, victorieux ou vaincus.

A ce point de vue, il est incontestable que notre XIXe siècle a traversé déjà ses années d'enfance, ses heures de vive jeunesse, et que, parvenu à sa maturité, il est engagé désormais dans ce combat de la vie dont l'issue lui assignera son rang parmi les âges. Saura-t-il défendre les principes spiritualistes qui ont éclairé ses premiers pas d'une si belle lumière, ces principes qui, proclamés par les penseurs et chantés par les poètes, formaient véritablement ce trésor commun qu'on peut appeler l'âme d'une époque? Saura-t-il les défendre, c'est-à-dire les renouveler et les agrandir? Res-

tera-t-il fidèle aux aspirations libérales par lesquelles il s'est révélé au monde, et s'il lui est refusé d'atteindre le but qu'il avait rêvé, le verra-t-on du moins résister aux séductions, éviter les embûches, triompher de l'indifférence et du matérialisme? Il est difficile d'écarter ces questions quand on s'intéresse aux destinées de notre siècle, quand l'on songe surtout à la crise morale dont nous sommes les témoins. D'Alembert écrivait ces singulières paroles à la première page de ses *Élémens de Philosophie :* « Il semble que, depuis environ trois cents ans, la nature ait destiné le milieu de chaque siècle à être l'époque d'une révolution dans l'esprit humain. » Commentant cette pensée, il citait les révolutions qui, vers le milieu de trois siècles consécutifs, étaient venues précipiter la France en des voies toutes nouvelles : au XVIe, les guerres de religion, conséquences d'un mouvement d'idées qui rejetait dans l'ombre les paisibles travaux de la période antérieure; au XVIIe, la philosophie de Descartes, qui avait renouvelé tous les domaines de l'intelligence; au XVIIIe enfin, cette ardeur de réformes si rapidement, si universellement répandue vers 1750, « révolution, ajoutait-il, dont notre postérité connaîtra mieux que nous les inconvéniens et les avantages. » Si d'Alembert revenait aujourd'hui parmi nous, il dirait sans doute que le milieu du XIXe siècle a confirmé sa remarque par un nouvel exemple, et, appliquant à notre époque ce qu'il affirmait de la sienne, il écrirait encore ces mots : « Pour peu que l'on considère avec des yeux attentifs le milieu du siècle où nous vivons, les événemens qui nous occupent, ou du moins qui nous agitent, nos mœurs, nos ouvrages, et jusqu'à nos entretiens, on aperçoit sans peine qu'il s'est fait à plusieurs égards un changement bien remarquable dans nos idées, changement qui par sa rapidité semble nous en promettre un plus grand encore. » Pour moi, bien loin d'apercevoir ici une révolution, je crois être d'accord avec les esprits les plus élevés de notre temps en n'y voyant qu'une crise, une épreuve, c'est-à-dire une de ces occasions favorables ou funestes suivant l'usage qu'on sait en faire. Le XIXe siècle, avec ses aspirations et les principes qui lui donnent une physionomie à part, est trop jeune encore pour que ses destinées soient finies. Il ne paraît pas disposé à s'abandonner lui-même. Il suffit par exemple de voir avec quelle vigilance la philosophie spiritualiste précise ses études et agrandit son domaine pour être rassuré sur l'avenir de cette noble cause. Un danger si bien compris est plus qu'à demi écarté.

Mais au milieu de préoccupations si graves n'y a-t-il pas toute une part de notre activité littéraire qui semble condamnée à languir? Deux choses principalement ont marqué d'un signe glorieux l'avénement du XIXe siècle : d'un côté, la grande critique appliquée aux faits et aux idées, c'est-à-dire l'histoire et la philosophie; de

l'autre, la poésie lyrique, la poésie annoncée en 1820 par ce petit volume anonyme intitulé simplement *Méditations* et continuée pendant les quinze années qui suivirent par les strophes éclatantes de Victor Hugo, les rêveries idéales d'Alfred de Vigny, les fantaisies étincelantes de Musset, la passion subtile et pénétrante de Sainte-Beuve, les iambes vengeurs de Barbier, les idylles savamment agrestes de Brizeux. Ce concert merveilleux où éclatèrent tant de voix originales appartient à l'adolescence du XIXe siècle; il a commencé, il a fini avec ces vives années d'enthousiasme et d'espoir. Certes, à côté des poètes que je viens de nommer, plus d'un a fait encore entendre des chants harmonieux, des talens nouveaux se sont révélés; chacun pourtant suivait désormais son sentier, les voix ne s'accordaient plus, le concert des quinze années avait jeté au vent ses dernières notes. Les efforts, les bizarreries, les subtilités, le dilettantisme ou les tristesses de ceux qui vinrent plus tard s'expliquent par cette situation même; les glorieux aînés d'avance avaient dérobé les cadets. Le siècle grandissait d'ailleurs, il avait ses soucis et ses luttes; des intérêts, non pas certes plus élevés, mais plus urgens, le réclamaient tout entier. En était-ce donc fait de la poésie du XIXe siècle? La période de l'inspiration était-elle fermée? Fallait-il croire enfin que, dans le développement d'un *siècle*, la poésie est le privilége exclusif de son adolescence et que sa virilité veut des œuvres d'un autre ordre? Bien des gens, nous le savons, seraient disposés à régler les choses de la sorte. C'est une philosophie de l'histoire assez commode, soit qu'on prétende cacher sous cette gravité trompeuse l'indifférence et la sécheresse de son esprit, soit qu'on ait intérêt, poète soi-même et poète malheureux, à dissimuler sa déconvenue. « Des poèmes! dit-on, c'est bien tard, l'heure est passée, la muse de nos jours a dit tout ce qu'elle avait à dire. Vous allez répéter vos devanciers, et si vous essayez d'éviter ce péril, vous êtes condamné infailliblement aux laborieuses puérilités de la forme. Ressasser des idées ou tourmenter des mots, voilà votre sort. Quand un siècle nouveau se lèvera, quand un autre mouvement d'idées, ouvrant des perspectives inattendues, saisira les imaginations, ce siècle aura ses poètes en ses heures de jeunesse, comme le spiritualisme libéral de nos jours a été chanté de 1820 à 1835 par M. de Lamartine et ses émules. »

S'il y a du vrai dans ces conseils, la conclusion est fausse. L'histoire réfute ces théories impérieuses qui prétendent assigner la poésie à telle période et l'interdire à telle autre. Les conditions, les sujets, les devoirs de la poésie peuvent changer et changent en effet de génération en génération: la poésie est immortelle. L'instinct poétique est aussi indestructible au fond du cœur de l'homme que l'instinct philosophique et l'instinct religieux. Ces trois forces

que Dieu a données au genre humain pour l'élever au-dessus de la vie terrestre et soupçonner quelque chose de l'éternité, rien ne les empêche de se développer simultanément. Dire qu'il y a une époque pour la religion, une époque différente pour la philosophie, c'est la marque d'un esprit qui n'aperçoit qu'un côté des choses. Ouvrons les yeux, nous verrons que ces nobles sœurs, changeant de rapports entre elles, ne s'éclipsent jamais l'une l'autre, et que, se retrouvant toujours dans toutes les époques de l'histoire, elles habitent quelquefois les mêmes âmes. Comment dire enfin que, dans le développement d'une période déterminée, la poésie est réservée à la jeunesse de cette période? Le XVII[e] siècle vieillissait quand Racine écrivait *Athalie* et La Fontaine ses dernières fables; l'esprit d'un âge tout opposé, l'esprit anticipé de la régence, éclatait déjà dans les vers où Regnard chantait si gaîment l'enterrement de Boileau, ce qui n'empêchait pas le vieux poète de retrouver en ses dernières satires une verve rajeunie avec une audace de couleurs qu'on ne lui connaissait pas. Le mouvement littéraire du XVI[e] siècle ne semblait-il pas épuisé aussi lorsqu'on entendit retentir les voix de deux vrais poètes, Du Bartas, Agrippa d'Aubigné, l'un qui devait inspirer Milton et exciter l'admiration de Goethe, l'autre qui, dans le déclin d'une littérature affadie, appliquait si énergiquement ses poétiques pensées au jugement de son époque? Tant qu'un siècle n'a pas dit son dernier mot, la poésie peut être une des formes de sa vie intellectuelle. Qu'on y prenne garde toutefois : maintenir le droit de la poésie, c'est formuler ses devoirs. L'imagination est tenue de se renouveler avec la société même dont elle chante les joies ou les douleurs. Ce qui convenait au temps de l'adolescence ne convient plus aux heures viriles. Bien des strophes, bien des pages qui ont charmé les lecteurs il y a une trentaine d'années les laisseraient indifférens aujourd'hui. Les poètes qui se plaignent de la dispersion du public pour lequel chantaient leurs devanciers n'ont-ils pas un retour à faire sur eux-mêmes? ont-ils toujours pris leur art au sérieux? ont-ils bien tenu compte des changemens des idées et des conditions nouvelles qui leur sont faites? Pour nous, placés entre le public, qui dédaigne les poètes, et les poètes, qui accusent la vulgarité du public, nous disons à l'un : « Prenez garde, fussiez-vous les plus sérieux esprits de nos jours, philosophes, historiens, publicistes, hommes de grave labeur et de culture pratique, prenez garde de dédaigner comme frivole un art qui élève le niveau général et sans lequel toute civilisation est incomplète; » mais nous disons aux autres : « N'abaissez pas votre art, si vous voulez qu'on le respecte, et renoncez aux puérilités du métier, puisque vous parlez à des hommes. » Voilà notre critique en deux mots : nous maintenons le droit des poètes afin de leur rappeler leurs de-

voirs. Ainsi s'expliquent à la fois et nos sympathies attentives et nos légitimes exigences.

Étudié à cette lumière, le mouvement poétique de l'heure présente ne manque pas d'intérêt. Il y a profit à rechercher ce que signifient la transformation des anciens genres et l'apparition de sentimens nouveaux. Le principe que nous venons de rappeler, et qui n'est en définitive que l'idéal même de notre siècle, remplit ici l'office d'un instrument de précision; grâce à lui, les poètes peuvent se juger eux-mêmes, ils viennent du moins se classer tout naturellement par catégories diverses sous les yeux de la critique, dont la tâche se trouve bien simplifiée. Et d'abord voilà les vieilles lamentations écartées du premier coup. On ne répétera plus impunément que la situation est mauvaise pour les poètes nouveau venus, que l'inattention publique les décourage, que le matérialisme des mœurs va dispersant de jour en jour les auditeurs fidèles. Ceux qui rediraient ces litanies surannées nous déclareraient eux-mêmes combien leur vocation est factice. Ignorent-ils donc que le grand art est précisément une protestation, non en plaintes, mais en œuvres, contre la vulgarité du monde, et que la première tâche du vrai poète est de se créer son auditoire? A part les époques si rares où le souffle de la patrie et de l'humanité emplit tout à coup une poitrine puissante et lui inspire des chants immortels, à part les jours privilégiés où l'élévation des sentimens publics soutient dans les hauteurs l'interprète de la pensée commune, ce n'est pas sur la foule que le poète doit compter. Rejetons les théories trop commodes qui rendraient l'artiste irresponsable. Quoi que le poète puisse emprunter à son temps, et il lui emprunte toujours beaucoup soit pour exprimer ses pensées, soit pour les combattre, il doit tout transformer dans son creuset. Son œuvre, en dernière analyse, n'appartient qu'à lui seul. Sans la séve originale et personnelle, sans une âme qui vibre sous la joie et la douleur, nulle poésie possible; l'individu seul y met la flamme et la vie.

I.

Parmi les poètes qui viennent solliciter aujourd'hui notre attention, en est-il beaucoup qui répondent à ce programme? Ceux-ci, qui ont déjà donné leur mesure, se sont-ils renouvelés avec le mouvement continu du siècle? Ceux-là, dont le nom est encore inconnu, nous révéleront-ils des accens inespérés? Certes la *volée* est nombreuse, comme disait Étienne Pasquier, et si j'avais à composer l'anthologie de l'année 1865, je ne dédaignerais ni les fauvettes ni les sansonnets; il y a très souvent des mélodies aimables là même où l'originalité est absente. Je me restreins volontairement à

quelques noms, car c'est l'art même qui m'occupe encore plus que les personnes, et si les réflexions que m'inspire cette étude doivent être utiles, les écrivains que je suis obligé d'omettre en profiteront comme les autres. Parlant de quelques-uns, j'essaierai de m'adresser à tous. Les débutans avec leur jeune ardeur, les vétérans avec leurs tentatives nouvelles, tels sont les deux groupes que je veux interroger; si quelques voix de femmes, comme il y a trente ans, s'élèvent çà et là au milieu de la mêlée; il faudra les entendre, et je suis assuré d'avance que la discussion en fera son profit. Nous ne sommes pas de ceux qui disent : *Taceat mulier in ecclesia.* Dans l'assemblée des poètes particulièrement, il y a des écoles subtiles et des écoles violentes; la présence des femmes est souvent la sauvegarde du goût. Elles ramènent au sentiment, c'est-à-dire au fond même de la poésie, le chanteur enivré qui s'écarte, comme le joueur de flûte rappelait au ton naturel et humain l'orateur impétueux qui oubliait de maîtriser sa voix.

Ce que je cherche dans les poèmes des nouveaux venus, est-il besoin de le dire? ce sont des accens originaux. Il y a de la grâce, de la facilité, des sentimens purs dans tel recueil nouveau, par exemple dans les *Figures jeunes* de M. Louis Ratisbonne; mais cette élégance n'est-elle pas un peu précieuse? Cette morale si honnête n'est-elle pas un peu banale? J'adresserai presque les mêmes demandes à M. Achille Millien, auteur des *Poèmes de la nuit.* M. Achille Millien a de beaux élans qui ne durent pas; il s'exhorte vaillamment à marcher, puis il s'arrête en route :

En avant! c'est le cri qu'ont poussé tous les âges,
C'est la loi qui préside à la création,
D'aller ferme et viril au milieu des orages,
De marcher malgré tout vers la perfection.
Malheur à qui s'endort! Honte à qui se repose
Et s'immole à vos pieds, inertes voluptés!
Toi, parmi les écueils qu'un sort jaloux t'oppose,
Va, lutte, cherche, monte aux sereines clartés!

Voilà de brillantes promesses assurément; après de tels préludes, pourquoi donc de si maigres mélodies? La nuit a sa poésie, ses extases, ses tableaux ténébreux ou consolans; si le crime rôde dans l'ombre, la justice veille; si la misère est plus cruelle pendant les heures noires, la charité y apparaît plus douce. M. Millien, en choisissant ce sujet, ne paraît pas en avoir soupçonné les richesses. L'Allemagne, il y a un quart de siècle, a entendu les chants d'un *Veilleur de nuit,* qui n'avait pris son sujet qu'au point de vue politique et qui, dans ce cadre restreint, avait déployé bien autrement de vigueur. La nuit qu'il voulait peindre, c'était la société assoupie dans les ténèbres, et le veilleur, en parcourant les rues de la cité,

n'oubliait aucune partie de son tableau. Il y avait là un exemple pour M. Achille Millien.

Nous sommes ici en présence d'un premier groupe, celui des chanteurs qui cherchent encore leur voie, et dont nous ne faisons que consigner les promesses. Parmi ces nouveaux venus, un des plus dignes d'encouragement est M. André Lemoyne. Un premier recueil, couronné par l'Académie française, avait déjà signalé chez lui un artiste sérieux; les pages qu'il y ajoute aujourd'hui dans ses *Roses d'Antan* témoignent d'un sentiment élevé de la nature joint au scrupuleux respect de la composition et du style. Bien différent de ceux qui jettent leurs rimes au hasard ou de ceux qui s'amusent au cliquetis savant des mots comme des joueurs de castagnettes, M. André Lemoyne a toujours une pensée pour laquelle il choisit une image expressive; cette image, il la dessine, il la met en relief, il en compose une médaille : telle est la belle pièce intitulée *Une Larme de Dante*. Ce poète trop discret n'est jamais mieux inspiré qu'en peignant la beauté morale. Voyez son idéal du genre humain, ou, comme il dit, son *Ecce Homo :*

On rencontre parfois des hommes dans la vie;
J'en ai vu quelques-uns dans notre âge de fer :
Pas une haine au cœur, pas une ombre d'envie,
Et le monde ignorait ce qu'ils avaient souffert.

Un front vieilli trop jeune et des lèvres plissées
N'avaient pas enlaidi d'un faux sourire amer
Leur visage éclairé par de belles pensées,
Pures comme le ciel, grandes comme la mer.

Ils ne ressemblaient pas à d'ennuyeux stoïques,
Traîneurs de robe longue à larges plis bouffans.
C'étaient des gens naïfs, simplement héroïques,
Que les femmes aimaient et qu'aimaient les enfans.

Ils étaient aussi doux qu'un verset d'évangile
Murmuré dans la nuit par un pauvre qui dort;
Ils étaient aussi doux qu'un beau vers de Virgile;
Ils parlaient aussi bien que saint Jean Bouche-d'Or.

Quand ils ouvraient leur main et leur âme loyale,
Leur front resplendissait d'une austère beauté.
Ils avaient dans la marche une aisance royale,
Souverains de la grâce et de la majesté...

Que manque-t-il à M. André Lemoyne? Plus de souffle, plus de variété, peut-être aussi plus de confiance en lui-même. Le fond est riche, on le devine sans peine; il faut maintenant que ce poète, enhardi par l'étude, ose chanter à pleine voix.

J'indiquais tout à l'heure certains arrangeurs de rhythmes, vrais joueurs de castagnettes, dont le talent se dépense en puérilités la-

borieuses; les symptômes révélés par les poètes que je viens de citer réussiront peut-être à les convertir beaucoup mieux que n'ont fait jusqu'ici les avertissemens de la critique. C'est une inspiration honnête qui relève le vers languissant de M. Louis Ratisbonne et supplée aux poèmes incomplets de M. Achille Millien, c'est un sentiment pur et une pensée précise qui donnent de l'intérêt aux compositions trop timides de M. Lemoyne. Quant aux raffinés de la forme, aux tourmenteurs de mots, à ceux qui croiraient déshonorer leurs ciselures en y cachant une idée, je ne sais vraiment que le ridicule qui puisse les tirer de l'ombre où ils s'exaltent. On sait qu'un de leurs principes est celui-ci : « la pensée est bonne pour qui n'a pas de style. » Ce sont eux encore qui, trouvant les rimes trop pauvres, les ciselures trop simples chez l'auteur des *Feuilles d'automne* comme chez l'auteur des *Méditations*, formulent ainsi un des axiomes de leur esthétique : « Lamartine et Victor Hugo sont des poètes; quel malheur qu'ils ne sachent point écrire en vers! » Sur cette pente-là, on va loin; rien de plus dangereux que ces petites églises où des esprits blasés s'exaltent les uns les autres et jettent au public affairé de grotesques anathèmes. Le public, il est vrai, ne s'en doute guère, et de là un redoublement d'indignation chez les dévots de l'art pour l'art. Voyez pourtant quelles illusions dans cet orgueil! Malgré leur sainte horreur pour les philistins, ils sont en ce moment même sur la pente du philistinisme le plus divertissant, et ils montreront une fois de plus combien il est vrai que les extrêmes se touchent. Dès que la pensée n'est plus rien pour l'écrivain, dès que l'art de chanter, le plus divin de tous, n'est plus que le jeu de la rime et du hasard, est-il une sottise qu'on soit sûr d'éviter? On craignait le poncif des lieux communs, on tombe dans le poncif des tours de force. Étienne Pasquier, dans ses curieux chapitres sur la poésie de son temps, nous raconte avec complaisance les tours de force du XVIe siècle : ce sont des vers qui ont un sens quand on lit de gauche à droite, et un sens tout différent quand on les lit de droite à gauche; ce sont des sonnets qui peuvent se démonter comme des mécaniques, si bien qu'un seul en renferme trois. La langue latine paraissait se prêter plus docilement que la française à ces exercices; nous voyons en effet que le chef-d'œuvre du genre, cité par le disciple de Ronsard, est le distique de ce magistrat qui, voulant pousser un mémorable cri de guerre contre les huguenots au moment où éclatèrent les luttes religieuses, s'imposa la loi de n'employer que des mots commençant par une même lettre et de les ranger de telle façon que le premier mot eût une syllabe, le second mot deux syllabes, le troisième mot trois syllabes, ainsi de suite jusqu'à la fin. Il aurait pu dire en prose : « Fils de l'église, nous sauverons la cause commune, le roi,

l'état, la patrie, la religion. » Il aima mieux écrire ce distique, à la joie des raffinés de son temps :

Rem, regem, regimen, regionem, religionem
Restauraverimus, religionicolæ.

Eh bien! la langue française elle-même, la langue naïve de Marot, la langue enrichie par Ronsard et si fière de ses conquêtes, eut le malheur de lutter victorieusement avec les merveilles de la syllabe latine. Étienne Pasquier remplit de ces jeux, comme il les appelle, trois chapitres de ses *Recherches sur la France*, et il a beau dire : « Qui moins en fait, mieux il fait; » on voit qu'il ne regrette pas d'avoir prouvé par tant d'exemples la docilité de notre idiome. Vous souriez; quel rapport, dites-vous, entre ce pédantisme et nos élégances? Je réponds : Prenez garde! la forme seule diffère, le vice est le même au fond. Le XVIe siècle, époque d'érudition farouche, a vu sa poésie disparaître dans les subtilités pédantesques; au XIXe, après la rénovation de l'idiome lyrique, la poésie périrait par le raffinement de l'art, si elle s'enfermait dans vos prétentieux cénacles. L'école dévoyée de M. Victor Hugo, comme l'école déchue de Ronsard, aboutirait au même néant. Sous une forme ou une autre, ce serait toujours la parole étouffant la pensée. Non, certes, je ne fais pas un rapprochement forcé en rappelant cette décadence du XVIe siècle à nos *stylistes* contemporains; les preuves ne me manqueraient pas, si j'avais le temps de m'y arrêter. Le bon Pasquier ne nous parle-t-il pas de la *taille de rime à queue simple* et de la *taille de rime à double queue?*

Parmi ces tailleurs de rime à double queue, je ne voudrais pas ranger M. Joséphin Soulary, bien qu'il s'entende mieux que personne au cliquetis des mots sonores, ou du moins, si je le rapproche un instant des ciseleurs qui ne sont pas autre chose, c'est afin de montrer aussitôt combien il s'éloigne de ce fâcheux voisinage : nouveau symptôme, d'où je conclus que l'école de l'art pour l'art ne suffit décidément plus à quiconque porte en soi une étincelle de poésie. L'étincelle, voyez-la petiller chez l'auteur des *Paysages* et des *Figurines!* Nous cherchons du nouveau, en voici : l'inspiration générale, les sujets, la mise en œuvre, tout ici est inattendu. Nous n'avons pas affaire à un imitateur de Lamartine ou de Victor Hugo; rien ne le rattache non plus à l'école gauloise de Béranger, à l'école aristocratique d'Alfred de Vigny, à l'école humaine de Barbier ou de Brizeux. Le seul des maîtres chanteurs de nos jours avec lequel on puisse lui découvrir certaines affinités, c'est l'auteur de *Rolla*; mais que de métamorphoses ils ont subies, ces emprunts involontaires! Comme l'alliage, s'il y en a eu d'abord, s'est durci en se réduisant! Comme le métal aux lignes anguleuses porte bien l'effigie de celui

qui l'a frappé! L'auteur a beau nous donner ses médailles pour des fantaisies de hasard, on les dirait cuites et recuites au feu d'une passion concentrée. Un point incontestable, c'est que ce bizarre chanteur est surtout un lapidaire. Il prend un caillou, le taille, le fouille, y cherche l'étincelle cachée; il la trouve quelquefois, et alors nous avons un diamant de plus dans l'écrin des muses françaises. Souvent aussi le caillou mal dégrossi reste caillou comme devant, la pierre ébrèche la lime, et il ne nous reste entre les mains qu'un sonnet rocailleux. Un sonnet! oui, cette forme curieuse, bizarre, ce jouet charmant, mais qui n'est qu'un jouet, est le mode préféré, que dis-je? le mode unique des inspirations de M. Soulary. Benvenuto de la rime, il cisèle ses petites coupes dans le bois ou dans la pierre avec une dextérité merveilleuse. Voulez-vous une larme de la rosée du matin dans la coque de noix de Titania? Aimez-vous mieux une goutte de fine essence, le philtre de l'ivresse, le breuvage de l'oubli, ou bien un peu de ce poison que distillent les joies d'ici-bas? Voici des aiguières de tout prix; celles-ci sont faites avec les pierres dures que taillent si patiemment les mosaïstes de Florence, celles-là sont de chêne ou d'érable. Voulez-vous des médaillons de jeunes filles, tout un musée de figures, de figurines, de silhouettes? Le magasin de l'orfévre est richement pourvu.

Mais quoi! toujours de l'orfévrerie! toujours la poésie qui brille au lieu de la poésie qui chante! Cette dernière pourtant, c'est la vraie. Oh! qu'une phrase musicale, qu'un air de flûte ou de hautbois serait doux à entendre au milieu de ce tintement des métaux! Quand l'ouvrier, son outil à la main, est enchaîné à son œuvre dans l'atelier sombre, il rêve parfois à l'oiseau qui vole, au nuage qui passe, et il s'écrie tout bas : Des ailes! des ailes! Je ne demande pas mieux que la muse ailée vienne parfois s'asseoir dans l'humble salle et prenne aussi plaisir à la rude besogne, la lime ou la pince à la main. Ces échanges ne sont pas sans grâce. Faut-il pourtant que la messagère s'oublie à jamais dans ces travaux d'ordre inférieur? Elle cesse alors d'être la muse, la consolatrice, et volontiers nous lui dirions; Envole-toi de nouveau dans les hauteurs, envole-toi et chante, ton chant lointain nous touche plus que le bruit de ton outil mêlé à notre besogne quotidienne. Il y a pourtant des idées, des sentimens, une philosophie, si l'on veut, dans cette multitude de strophes où le poète oublie de chanter; cette philosophie, j'essaierai de la découvrir.

Parmi les images sans nombre que le poète évoque en courant et qui s'évanouissent aussitôt qu'apparues, au milieu de ces petites scènes aussi vives, aussi brillantes, aussi fugitives que l'étincelle, deux sujets principaux reviennent sous les formes les plus diverses : l'amour et la mort, — l'amour sensuel, la mort lugubre, — l'amour

qui dévore à belles dents le fruit de la joie, la mort qui fauche l'arbre à la racine et pousse des ricanemens hideux. Le poète, il est vrai, nous prévient au seuil de son cimetière :

Lecteur, ces petits vers ne sont pas tout eau rose :
Ils sentent quelque peu le moisi du cercueil.
Si l'abord vous effraie, arrêtez-vous au seuil.
Mettons qu'il vaut mieux rire, et parlons d'autre chose.

Et pourquoi donc ne pas parler de la mort, si vous en parlez en poète? Il vous plaît, dites-vous, « d'agacer le vieux sphinx du néant; » il vous plaît d'entrevoir l'éternelle vie à travers ce fantôme d'existence que l'homme traîne ici-bas. Prisonnier de la chair, esclave du tombeau, vous aimez à glisser la tête « par la lucarne » pour aspirer l'air incorruptible : excellente promesse, mais trop vite oubliée! Cet air plus pur, ces régions sereines où refleurira la vie, je les cherche vainement en vos pages capricieuses. Ce que j'y trouve sans cesse au contraire, c'est l'amour ouvrier de la mort. On dirait que la vie humaine, aux yeux du poète, se réduit à cette formule : dépenser sa force en gaîtés meurtrières. C'est l'amour qui scie les planches du chêne pour en faire un cercueil, c'est l'amour qui creuse la fosse, c'est l'amour qui jette la dernière pelletée sur la tombe : singulière façon de considérer le sentiment le plus fort et le plus viril, celui qui, réglé par une volonté pure, devient la source de tous les dévouemens! Qu'est-ce que l'amour dans ce *canzoniere?* un charmant assassin :

Pour chaque enfant qui naît ici-bas, Dieu fait naître
Un petit fossoyeur expert en son métier,
Qui creuse incessamment sous les pieds de son maître
La place où l'homme un jour s'abîme tout entier.

Connaissez-vous le vôtre? Il est hideux peut-être,
Et vous tremblez de voir à l'œuvre l'ouvrier;
Par un regard si doux le mien s'est fait connaître,
Qu'à sa merci mon cœur m'a livré sans quartier.

C'est un bel enfant rose et blanc, sa lèvre est douce;
De caresse en caresse à ma fosse il me pousse;
On ne saurait aimer d'assassin plus charmant!

Espiègle, as-tu fini? Dépêchons. L'heure approche.
Donne avec un baiser ton dernier coup de pioche,
Et dans ma tombe en fleurs pose-moi doucement!

Vers charmans, poésie malsaine : le poète se calomnie quand il parle de la sorte, ou plutôt il ressemble à ce sonneur étourdi dont il a placé l'image au milieu de ses figurines. Placé en haut de la tour et distrait par les spectacles changeans de la voûte céleste, le sonneur s'embrouille en tirant ses cloches. L'une est pour la joie,

qui l'a frappé! L'auteur a beau nous donner ses médailles pour des fantaisies de hasard, on les dirait cuites et recuites au feu d'une passion concentrée. Un point incontestable, c'est que ce bizarre chanteur est surtout un lapidaire. Il prend un caillou, le taille, le fouille, y cherche l'étincelle cachée; il la trouve quelquefois, et alors nous avons un diamant de plus dans l'écrin des muses françaises. Souvent aussi le caillou mal dégrossi reste caillou comme devant, la pierre ébrèche la lime, et il ne nous reste entre les mains qu'un sonnet rocailleux. Un sonnet! oui, cette forme curieuse, bizarre, ce jouet charmant, mais qui n'est qu'un jouet, est le mode préféré, que dis-je? le mode unique des inspirations de M. Soulary. Benvenuto de la rime, il cisèle ses petites coupes dans le bois ou dans la pierre avec une dextérité merveilleuse. Voulez-vous une larme de la rosée du matin dans la coque de noix de Titania? Aimez-vous mieux une goutte de fine essence, le philtre de l'ivresse, le breuvage de l'oubli, ou bien un peu de ce poison que distillent les joies d'ici-bas? Voici des aiguières de tout prix; celles-ci sont faites avec les pierres dures que taillent si patiemment les mosaïstes de Florence, celles-là sont de chêne ou d'érable. Voulez-vous des médaillons de jeunes filles, tout un musée de figures, de figurines, de silhouettes? Le magasin de l'orfévre est richement pourvu.

Mais quoi! toujours de l'orfévrerie! toujours la poésie qui brille au lieu de la poésie qui chante! Cette dernière pourtant, c'est la vraie. Oh! qu'une phrase musicale, qu'un air de flûte ou de hautbois serait doux à entendre au milieu de ce tintement des métaux! Quand l'ouvrier, son outil à la main, est enchaîné à son œuvre dans l'atelier sombre, il rêve parfois à l'oiseau qui vole, au nuage qui passe, et il s'écrie tout bas : Des ailes! des ailes! Je ne demande pas mieux que la muse ailée vienne parfois s'asseoir dans l'humble salle et prenne aussi plaisir à la rude besogne, la lime ou la pince à la main. Ces échanges ne sont pas sans grâce. Faut-il pourtant que la messagère s'oublie à jamais dans ces travaux d'ordre inférieur? Elle cesse alors d'être la muse, la consolatrice, et volontiers nous lui dirions; Envole-toi de nouveau dans les hauteurs, envole-toi et chante, ton chant lointain nous touche plus que le bruit de ton outil mêlé à notre besogne quotidienne. Il y a pourtant des idées, des sentimens, une philosophie, si l'on veut, dans cette multitude de strophes où le poète oublie de chanter; cette philosophie, j'essaierai de la découvrir.

Parmi les images sans nombre que le poète évoque en courant et qui s'évanouissent aussitôt qu'apparues, au milieu de ces petites scènes aussi vives, aussi brillantes, aussi fugitives que l'étincelle, deux sujets principaux reviennent sous les formes les plus diverses : l'amour et la mort, — l'amour sensuel, la mort lugubre, — l'amour

qui dévore à belles dents le fruit de la joie, la mort qui fauche l'arbre à la racine et pousse des ricanemens hideux. Le poète, il est vrai, nous prévient au seuil de son cimetière :

> Lecteur, ces petits vers ne sont pas tout eau rose :
> Ils sentent quelque peu le moisi du cercueil.
> Si l'abord vous effraie, arrêtez-vous au seuil.
> Mettons qu'il vaut mieux rire, et parlons d'autre chose.

Et pourquoi donc ne pas parler de la mort, si vous en parlez en poète? Il vous plaît, dites-vous, « d'agacer le vieux sphinx du néant; » il vous plaît d'entrevoir l'éternelle vie à travers ce fantôme d'existence que l'homme traîne ici-bas. Prisonnier de la chair, esclave du tombeau, vous aimez à glisser la tête « par la lucarne » pour aspirer l'air incorruptible : excellente promesse, mais trop vite oubliée! Cet air plus pur, ces régions sereines où refleurira la vie, je les cherche vainement en vos pages capricieuses. Ce que j'y trouve sans cesse au contraire, c'est l'amour ouvrier de la mort. On dirait que la vie humaine, aux yeux du poète, se réduit à cette formule : dépenser sa force en gaîtés meurtrières. C'est l'amour qui scie les planches du chêne pour en faire un cercueil, c'est l'amour qui creuse la fosse, c'est l'amour qui jette la dernière pelletée sur la tombe : singulière façon de considérer le sentiment le plus fort et le plus viril, celui qui, réglé par une volonté pure, devient la source de tous les dévouemens! Qu'est-ce que l'amour dans ce *canzoniere?* un charmant assassin :

> Pour chaque enfant qui naît ici-bas, Dieu fait naître
> Un petit fossoyeur expert en son métier,
> Qui creuse incessamment sous les pieds de son maître
> La place où l'homme un jour s'abîme tout entier.
>
> Connaissez-vous le vôtre? Il est hideux peut-être,
> Et vous tremblez de voir à l'œuvre l'ouvrier;
> Par un regard si doux le mien s'est fait connaître,
> Qu'à sa merci mon cœur m'a livré sans quartier.
>
> C'est un bel enfant rose et blanc, sa lèvre est douce;
> De caresse en caresse à ma fosse il me pousse;
> On ne saurait aimer d'assassin plus charmant!
>
> Espiègle, as-tu fini? Dépêchons. L'heure approche.
> Donne avec un baiser ton dernier coup de pioche,
> Et dans ma tombe en fleurs pose-moi doucement!

Vers charmans, poésie malsaine : le poète se calomnie quand il parle de la sorte, ou plutôt il ressemble à ce sonneur étourdi dont il a placé l'image au milieu de ses figurines. Placé en haut de la tour et distrait par les spectacles changeans de la voûte céleste, le sonneur s'embrouille en tirant ses cloches. L'une est pour la joie,

l'autre pour la tristesse : il les confond, le rêveur, et c'est le glas qui sonne le mariage, tandis que le carillon salue le convoi funèbre. Est-ce bien une distraction, ou s'est-il trompé à dessein? « N'est-ce qu'un fou? serait-ce un sage? » On s'adresse continuellement cette question en parcourant ces poétiques imbroglios, et trop souvent on s'aperçoit que le sage, à force d'emprunter un costume qui n'est pas le sien, finit par être pris au piége. Amour, poésie, humanité, pensées de la vie et de la mort, c'est l'espiègle insensé qui folâtre avec ces grands sujets, et ce jeu prolongé cause une sorte d'impatience. Il est temps que le poète renonce à cette forme du sonnet, où sa pensée étranglée perd son vrai caractère; en retrouvant ses libres allures, elle y gagnera aussi un plus juste sentiment de la destinée humaine. Bien des pages de ce livre sentent la mort; c'est la vie que le poète doit chanter, la vie d'ici-bas avec ses fécondes épreuves, la vie supérieure avec ses promesses immortelles. Et je ne demande pas à M. Soulary des efforts que ne lui permettrait point son talent; il n'a qu'à se souvenir de la jolie pièce intitulée *l'Escarpolette*. Un jour qu'il avait renoncé au sonnet pour écrire une sorte de poème, son inspiration s'est déployée en même temps que son vers, et il a composé un tableau où l'intérêt des détails ne nuit pas à la précision du dessin, ni la naïveté du poète à la finesse de l'observateur. Qu'il se souvienne aussi de ces gracieuses pages consacrées aux choses les plus simples et les plus naturelles, qu'il s'inspire souvent des sentimens purs, comme dans *les Deux Cortéges*. En regard du *charmant assassin* qu'il nous peignait tout à l'heure, je veux placer, pour l'encouragement du poète, ce symbole de l'amour le plus suave consolant la plus cruelle douleur et triomphant, ne fût-ce qu'une minute, de la puissance même de la mort.

Deux cortéges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne, il conduit la bière d'un enfant.
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. Au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'elle épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant!

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes alors, se croisant sous l'abside,
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné,

Et, merveilleux retour qu'inspire la prière,
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né!

Quand on sait rendre aussi délicatement ces harmonies des choses qui sont le véritable domaine de la poésie, est-il donc nécessaire

de recourir aux subtilités? Quand on possède une langue si nette, si claire, quel plaisir peut-on prendre à ces ellipses bizarres d'où la meilleure pensée ne sort jamais intacte?

Un poète auquel il ne faut pas recommander l'ampleur des formes et la richesse des développemens, c'est M. André Lefèvre; il en use et abuse. En revanche, on peut lui souhaiter quelque chose de l'ardente passion de M. Soulary. Ici, nulle flamme, nulle étincelle; ce n'est pourtant pas la bonne volonté qui lui manque. Il voudrait être le chantre de la volupté, d'une volupté idéale, exquise, et on voit bien qu'il y a toute une philosophie dans ses vers. Rien de mieux; la philosophie la plus haute, à ce degré de civilisation où nous sommes, peut payer son tribut à l'imagination du poète lyrique. Sophocle a profité de Platon, Racine et La Fontaine doivent quelque chose à Descartes; Newton a inspiré Voltaire; vers la fin du XVIII[e] siècle, André Chénier a célébré, non pas tel ou tel système équivoque, mais l'ardeur générale des esprits, de même que la pensée de Hegel se retrouve transfigurée dans les strophes de Goethe : pourquoi donc le mouvement intellectuel de nos jours, les conquêtes de la science, l'étonnement des esprits, les luttes des doctrines contraires, ne fourniraient-ils point à un vrai poète des occasions glorieuses? Le *cosmos* d'un côté, l'âme de l'autre, et Dieu par-dessus tout, voilà bien le domaine éternel de la poésie, un domaine qui s'agrandit sans cesse avec les progrès de notre race. Je ne lui demande pas, à ce poète que j'appelle, l'orthodoxie spiritualiste ou religieuse, je ne lui demande qu'une émotion sincère. Quel que soit le système qu'il adopte, s'il est vraiment poète, s'il est vraiment ému en face de ces spectacles sublimes, son émotion corrigera bientôt les erreurs de l'école. Lucrèce a beau chanter le nihilisme d'Épicure, la hauteur de son génie et l'essor naturellement religieux de son âme nous laissent une impression toute contraire à celle que produit le philosophe. Est-ce cette poésie-là, la poésie de l'âme, la poésie des émotions personnelles et ardentes, que M. André Lefèvre applique à la philosophie de nos jours? Nullement; c'est une inspiration de tête, calculée, combinée, toute factice : donnons-lui son vrai nom, c'est l'inspiration alexandrine. Ses maîtres s'appellent Lycophron et Callimaque.

M. André Lefèvre avait débuté, il y a trois ans, par un recueil intitulé *la Flûte de Pan*. Un berger, disait-il, aimait une vierge qui mourut avant de l'avoir aimé; il coupa des roseaux nés sur sa tombe, et, les assemblant avec un peu de cire, en fit un instrument mélodieux pour chanter sa douleur. Il la chanta si bien qu'il devint bientôt un des terrestres génies, le génie à qui appartenait l'empire des forêts et des prairies au pied du vieil Olympe. Mer-

veilleuse destinée de la flûte amoureuse! elle avait chanté d'abord la passion d'un seul, elle chanta ensuite le monde pastoral; admise enfin au séjour des dieux avec celui qui la maniait si bien, elle fut désormais l'emblème de la vie universelle jusqu'au jour où le pilote grec dont parle Plutarque entendit sur les rivages de Sicile d'immenses lamentations, et, interrogeant de loin les gens de la côte, reçut d'eux cette réponse : « Le dieu Pan est mort. » C'est ce dieu trépassé aux premiers temps de l'ère chrétienne que M. André Lefèvre essayait de ressusciter poétiquement, les trois choses que représente l'antique légende étant précisément celles qui forment le fond de sa poésie. Quelles choses? L'amour, les champs, et enfin « le grand-tout, la nature vivante, ce mouvement infini dont l'humanité orgueilleuse cherche vainement à s'isoler. » D'après cela, si je comprends bien, c'est par orgueil que l'homme se distingue du mouvement fatal du *cosmos*. En se confondant avec la vie universelle, il rentrerait dans la loi. Cette manière pieuse de prêcher le panthéisme ne manque pas d'originalité. Je l'ai dit pourtant : panthéisme ou non, peu m'importe le système, pourvu qu'il y ait chez le poète un candide enthousiasme. J'ouvre le livre, j'écoute la flûte; oh! la grave musique! C'est une langue habilement cadencée qui place désormais M. Lefèvre parmi nos versificateurs les plus experts, et toutefois, malgré le charme de quelques beaux vers, je me sens envahi par le froid. M. Lefèvre chante les amours de Jupiter et de Léda avec un mélange de peintures sensuelles et d'interprétations philosophiques; il chante la nature extérieure, il chante le mouvement éternel des mondes dans l'espace infini, et sa passion a beau appeler une sorte d'impudeur à son aide, comme dans la scène de Léda, son panthéisme a beau découronner l'humanité : on n'éprouve pas, en le lisant, ces âcres sensations qui sont la poésie du désespoir. C'est qu'en effet il n'y a ni révolte ni désespoir dans la pensée de l'auteur. Il s'installe complaisamment dans le néant, ou plutôt il lui suffit que le néant n'existe pas au point de vue métaphysique; il lui suffit que la matière se transforme perpétuellement dans le creuset de l'immense univers, et cette matière toujours renaissante, cette matière qu'il ose appeler l'être, le console de tout ce que sa philosophie lui enlève.

La science étreint l'être avec ses fortes mains.
Elle a, fouillant la vie, en de profonds chemins
Vers le néant osé descendre :
Rien n'est vide, et de tout elle a trouvé le fond.
O néant fabuleux! mon foyer te confond :
Le bois brûle, il reste la cendre.

D'ailleurs, où tomberait un atome détruit?
L'infini ceint le monde au loin; rien ne s'enfuit.

On ne perd pas un grain de sable.
Sous ses pas, sur sa tête, au ciel, à terre, en soi,
L'homme sent sourdement vivre je ne sais quoi
De solide et d'impérissable.

Ces vers sont la clé du recueil de M. André Lefèvre et l'explication de cette froideur glaciale que ne peuvent dissimuler tous ses efforts. Quand on lit ces choses-là en prose, on les prend pour ce qu'elles valent; ce sont les erreurs d'un métaphysicien égaré par sa dialectique. Le poète est un esprit d'un autre ordre; il pense et il sent. A quoi bon exprimer en vers une philosophie quelconque, si ce n'est pour exhaler la joie ou la douleur que vous inspirent vos croyances et pour devenir ainsi l'interprète de vos frères en chantant vos impressions propres? Ou bien l'auteur de *la Flûte de Pan* a célébré ce néant de l'humanité comme un thème assez répandu aujourd'hui qui offrait matière à versification, ou bien, si telle est sa croyance philosophique, il n'en éprouve aucun sentiment qui vaille la peine d'être chanté. Dans l'un et l'autre cas, un juge impartial doit lui contester le titre de poète.

Cette impression de froid que tant de lecteurs ont ressentie, M. André Lefèvre semble vouloir l'effacer dans son nouveau recueil. Plus d'amours mythologiques subtilement interprétés, plus de philosophie abstraite, plus de cosmogonie du hasard; c'est l'homme et ses passions que l'auteur essaie de peindre. L'écrivain a fait de réels progrès : pensées abstraites, tableaux du monde extérieur, il sait tout exprimer sans apparence d'embarras. Avec tant de ressources, d'où vient qu'il touche si peu? Dans le singulier poème intitulé *les Aventures de Ramon et de la Vierge aux yeux bleus*, l'auteur met en scène les poursuivans de l'idéal. Dans *Julie et Trébor*, il raconte un drame intime, un drame de famille, les luttes de la foi tyrannique et de l'amour impatient du joug, la foi étant représentée par une mère, l'amour par une jeune fille. Enfin, dans *le Départ d'Ixion*, il chante le roi des Lapithes devenu amoureux de Junon et montant au ciel pour la conquérir, vieux symbole rajeuni à la moderne, image voluptueuse de cette lutte de l'homme contre Dieu qui se retrouve sous une forme plus sévère dans toutes les littératures. La Bible a peint le combat de Jacob avec l'ange; *violenti rapiunt illud*, ont dit les mystiques chrétiens. *Le Départ d'Ixion*, comme *Julie et Trébor*, comme *Ramon et la Vierge aux yeux bleus*, nous montre donc le poète aux prises avec les sujets les plus grands, puisque le réel et l'idéal, la nature et la grâce, l'homme et Dieu, s'y trouvent en présence. Eh bien! quelle que soit l'habileté du style, quelle que soit même la témérité des doctrines de l'auteur, l'émotion est absente. Est-ce seulement un défaut de composition qu'il faut accuser ici? Est-ce la longueur du

récit, la lenteur des détails, qui refroidissent ces œuvres laborieuses? Certes le roman versifié de *Julie et Trébor* paraîtra bien prolixe, si l'on se rappelle que Goethe a traité le même sujet en quelques strophes de feu dans sa *Fiancée de Corinthe.* On regrettera aussi ce qu'un poète comme Alfred de Musset par exemple aurait tiré en deux ou trois pages de la donnée hardie et brillante du départ d'Ixion. Je ne pense pas toutefois que l'abondance et le fini des détails aient produit cette froideur du tableau : ce qui manque ici, ce n'est point l'art, c'est la flamme. L'artiste aura beau concentrer son œuvre : si l'homme n'y paraît pas, il aura perdu sa peine. Je disais tout à l'heure que la critique ne devait pas demander compte au poète de sa foi métaphysique ou religieuse; c'est au poète lui-même de se demander à présent si des doctrines qui détruisent toute liberté, toute activité humaine, qui font de l'homme un misérable atome jouet de la vie et de la mort, n'éteignent pas aussi ce foyer d'où sort toute inspiration poétique.

Le jeune auteur d'un recueil intitulé *Stances et Poèmes,* M. Sully Prudhomme, nous signale bien plus vivement que M. André Lefèvre la crise que traverse la poésie de nos jours entre le panthéisme énervant et le spiritualisme libéral. Des instincts opposés se partagent son inspiration. Il cherche, il souffre, et son âme délicate rend des sons qui font vibrer la nôtre. Tantôt il se confond en quelque sorte avec le monde immense au point que sa pensée même semble lui échapper :

J'ai voulu tout aimer, et je suis malheureux,
Car j'ai de mes tourmens multiplié les causes;
D'innombrables liens frêles et douloureux
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses.

Tout m'attire à la fois et d'un attrait pareil,
Le vrai par ses lueurs, l'inconnu par ses voiles.
Un trait d'or frémissant joint mon cœur au soleil,
Et de longs fils soyeux l'unissent aux étoiles.

La cadence m'enchaîne à l'air mélodieux,
La douceur du velours aux roses que je touche;
D'un sourire j'ai fait la chaîne de mes yeux,
Et j'ai fait d'un baiser la chaîne de ma bouche.

Ma vie est suspendue à ces fragiles nœuds,
Et je suis le captif des mille êtres que j'aime :
Au moindre ébranlement qu'un souffle cause en eux,
Je sens un peu de moi s'arracher de moi-même.

Comment s'étonner après cela qu'il éprouve le dégoût de la vie, et que le mot *toujours* résonne à ses oreilles comme la menace d'un supplice sans fin? C'est alors sans doute qu'il s'écrie : « Je suis épouvanté d'être homme! » Bientôt pourtant il a compris la

grandeur de nos destinées, et cette immortelle vie, objet de son effroi, lui devient si précieuse qu'il invoque des argumens tout nouveaux pour convaincre ceux qui ne peuvent y croire. Newton a découvert la loi de l'attraction et révélé une partie de la splendeur des cieux; vienne aussi le Newton de l'âme humaine, « et tous les cieux seront ouverts. » Ce Newton, ce Dante de l'humanité moderne, ce révélateur qui montrera scientifiquement l'évolution des âmes vers Dieu, qu'importe qu'il ne puisse pas venir? L'appeler de la sorte, c'est faire acte de foi, c'est aussi ajouter une preuve à des preuves séculaires, puisqu'il est certain que cette aspiration universelle des âmes gémissantes est pour l'humanité, dès cette vie d'ici-bas, une prise de possession de l'existence infinie. Si M. Sully Prudhomme était spécialement philosophe, il aurait d'autres argumens encore à faire valoir, et sans doute il n'oublierait pas ceux que fournissent le principe du mérite et du démérite, la nécessité d'un jugement moral infaillible, l'impérieux besoin de perfection qui est le fond de notre être, en un mot l'insuffisance si manifeste de cette vie « où il n'y a en toute chose que des commencemens. » Poète délicat, il a des argumens d'un autre ordre, argumens gracieux et fantasques dont il tire le meilleur parti. Qu'on lise la jolie pièce intitulée *les Yeux*.

Comment donc, après avoir parlé de Dieu comme du centre autour duquel graviteront éternellement les âmes, après avoir chanté les yeux des fils de l'homme, les yeux si beaux, si vifs, si avides de voir, les yeux que charmait l'aurore, que les étoiles émerveillaient, et qui certainement se sont ouverts derrière la tombe à des spectacles plus magnifiques, — comment donc le poète ose-t-il pousser des cris de colère contre celui qui a créé ce monde d'amour et d'enchantemens? Il lui reproche son indifférence, il l'accuse, et dans une pièce très belle, d'être demeuré impassible pendant que le Christ expirait sur la croix. Il ose lui dire : Reste dans ta solitude altière, ô maître indifférent! Je ne veux pas te connaître. Qu'y a-t-il de commun entre toi et nous?

Tes puissans bras sont faits pour ceindre l'univers,
Ils sont trop étendus pour une étreinte humaine.
Nul n'a senti ton cœur battre en tes flancs déserts.

Rassurez-vous; ce n'est pas le Dieu vivant qui est blasphémé ici. Que le poète le sache ou non, cette invective est chrétienne. Je vois bien que dans sa colère il s'en prend aux ascètes, aux purs esprits, aux rêveurs de paradis sans joies humaines, à ceux qui, comme le personnage de Molière, *enseignent à n'avoir d'affection pour rien*. Qu'importe? une belle âme chrétienne de nos jours a

écrit aussi des pages très vives contre *le Paradis qui fait peur*. En réalité, le Dieu que le jeune poète insulte en ces termes, c'est le dieu des stoïciens antiques, le dieu des panthéistes modernes. Le père révélé par Jésus, et dont tant de chrétiens timorés ont une idée si fausse, est aussi loin du dieu indifférent des panthéistes que du tyran jaloux imaginé par les ascètes; c'est celui dont nous sentons la présence dès que nous descendons un peu avant au fond de nous-mêmes, celui que Fénelon appelle le maître intérieur et universel, celui dont saint Paul a dit : *In Deo vivimus*. Il ne manque à M. Sully Prudhomme qu'une inspiration plus précise pour éviter sur ce point toute confusion. En somme, la lecture de son livre est saine, car, après des pièces où l'auteur hésite entre le vrai et le faux et semble confondre les voluptés énervantes avec les joies viriles, il termine par des accens qui résonnent comme un cri de triomphe. L'idéal de l'humanité se découvre à ses yeux au moment où il a retrouvé le sentiment de la vie individuelle. Ici par exemple, il célèbre la parole humaine, et traçant à grands traits son histoire, c'est l'histoire de la civilisation libérale qui se déroule sous sa plume. Taisez-vous, bruits de la nature, voix des flots ou de l'orage, de la terre ou du ciel, un monde supérieur est né; la parole humaine vient de se faire entendre! C'est elle qui va dompter les monstres et fonder les cités, proclamer le droit éternel et briser le glaive inique; ah! depuis le jour où cette parole s'éleva pour la première fois, timide, étonnée d'elle-même, au milieu du tumulte des élémens, jusqu'au jour où elle s'élança de la poitrine de Mirabeau pour dominer les tempêtes, quelles destinées furent les siennes! Que de progrès! que de victoires! Eh bien! dit le songeur, un progrès plus grand encore lui est réservé dans l'avenir; un jour viendra où cette parole vengeresse ne sera plus nécessaire, où la parole douce, simple, bienfaisante, régnera sans efforts sur l'humanité libre. — Et soudain, mariant les rêves du chantre de Pollion aux préceptes du sermon sur la montagne, il s'écrie :

O divine éloquence, alors tu n'auras plus
Pour image la mer aux éternels reflux;
Tu prendras pour symbole une source féconde,
Un fleuve large et pur, le flot de la Gironde,
Qui, donnant son murmure aux lèvres qui l'ont bu,
Trempe au cœur des enfans l'amour et la vertu.
Et comme l'eau descend des cimes aux vallées
En charriant l'argile et les pierres salées,
Et sans niveler l'herbe et les chênes entr'eux,
Les baigne également d'un torrent savoureux,
Ainsi dans les cités, à travers les campagnes,
Tu répandras ce baume épanché des montagnes.

Heureux les simples cœurs ! ils seront rois au ciel.
Heureux les offensés qui s'éloignent sans fiel !
Car ils seront jugés par leur miséricorde.
Heureux les fils de Dieu, les hommes de concorde !
Heureux les désolés ! ils vont lever le front.
Heureux les altérés de justice ! ils boiront.
Heureux les purs ! leurs yeux vont goûter la lumière.
Heureux les doux ! les doux posséderont la terre.

Si tel est le rêve du jeune poète au sujet de la parole, quel sera donc l'idéal de cette parole privilégiée qui se nomme l'art? *L'art*, c'est le titre d'une espèce de symphonie qui commence assez bizarrement par la glorification de Hegel, mais où la pensée de l'auteur, se dégageant peu à peu, finit par célébrer l'union de la pensée et de la forme, le juste accord du réel et de l'idéal. M. Sully Prudhomme enseigne ici par le précepte beaucoup plus que par l'exemple : il ne possède pas encore cette harmonie dont il parle; il s'exhorte à l'acquérir, il y vise, il l'atteindra peut-être. La recommander si chaleureusement, l'appeler avec tant d'ardeur même en des vers inégaux où il y a plus de souffle que de mesure, ce n'en est pas moins un bon signe. Les images se heurtent, je l'avoue; n'importe, les conseils sont vrais, l'inspiration est noble, et, comme l'auteur semble parler au nom des générations qui arrivent, nous prenons acte bien volontiers de ce solennel engagement, de ces vives paroles qui terminent son poème, et qu'il adresse aux maîtres de l'art ancien :

Vous tous, prodiguez-nous les leçons et l'exemple,
Vous, les forts, dont l'esprit veut reposer toujours
Sur le couronnement solide et pur du temple,
Sur l'aile du poème ou le flot du discours !
Enseignez-nous encor le secret de vos lyres,
De vos mâles ciseaux, dont la naïveté
Nous fit toucher le vrai jusque dans leurs délires
Et jusque dans les dieux sentir l'humanité.
Transportez-nous encore où le bonheur commence,
Au seuil des paradis que nous promet la mort :
La foi dans l'idéal est la sainte démence
Qui fait de l'œuvre humaine un vertueux effort.
Elle est le goût suprême, et toute fantaisie
Se condamne à périr en lui faisant affront.
Le beau reste dans l'art ce qu'il est dans la vie.
A défaut des vieillards, les jeunes le diront...

Qu'ils le disent donc, et puissent-ils demeurer fidèles à leurs promesses! Dans une pièce du même genre sur Alfred de Musset, pièce ardente et inégale, l'écrivain continue le développement de sa pensée. Il prend à partie le chantre aimé de la jeunesse, et lui demande compte des dons merveilleux qu'il avait reçus. Sans le

repousser avec injure comme les puritains de la démocratie, sans s'agenouiller devant lui comme les adorateurs d'une idole : « O poète de la passion, lui dit-il, tu seras éternellement jeune; mais n'y a-t-il pas une autre poésie que la tienne, une poésie plus virile, plus digne de nous, et que tu aurais pu déployer à nos regards? Ton génie ailé a parcouru tous les degrés de l'univers moral, nulle part tu n'as fixé ta demeure. Par un charme qui n'est qu'à toi seul, souriant et pleurant à la fois, tu irrites à plaisir la sensibilité individuelle; tu ne t'inquiètes jamais de la grande humanité. » Rouvrant alors les perspectives lointaines, il décrit à grands traits les œuvres et les jours de notre race depuis la fondation des antiques cités jusqu'à ce XIXe siècle plein de travaux splendides, et à la poésie de la volupté il oppose la poésie de l'action. C'est ainsi que dans l'ordre poétique il a échappé à l'imitation d'Alfred de Musset, comme dans l'ordre philosophique il s'est dégagé de l'influence hégélienne. S'il y a là un espoir trop ambitieux, le symptôme du moins est à noter. Rappelons toutefois à M. Sully Prudhomme que, s'il veut frayer la voie à cette inspiration supérieure qu'il semble chercher si ardemment, il a encore besoin d'affermir sa pensée et de donner à son langage l'unité qui lui manque. Tant qu'on ne verra pas chez les nouveaux venus ce signe de force qu'on appelle la sérénité, on pourra toujours craindre le retour des sentimens suspects dont ce livre de *Stances et Poèmes* a gardé l'empreinte, comme tant d'autres tentatives poétiques de notre temps.

II.

Au moment où éclatait la poésie originale du XIXe siècle, il y a trente ans et plus, quelques voix de femmes se mêlèrent discrètement au concert; on se rappelle surtout Mme Tastu et Mme Desbordes-Valmore, l'une si sage, si mesurée, l'autre si éplorée dans sa douleur et jetant des cris sortis de l'âme. Les femmes qui ont reçu le don de poésie affichent rarement la prétention de créer un art nouveau; elles empruntent d'ordinaire le style, les rhythmes, les images que les poètes régnans ont mis à la mode. C'est ainsi que Mme Tastu et Mme Desbordes-Valmore, après avoir chanté d'abord sous l'impression de la poésie de l'empire, adoptèrent avec enthousiasme le mode lamartinien, mode si gracieux, il est vrai, si conforme à leurs sentimens intimes qu'elles semblaient n'avoir jamais parlé d'autre langue. Au milieu des tentatives un peu confuses que nous venons de décrire, au milieu de ces artistes occupés à chercher leur voie, l'un ardent et fantasque, l'autre abstrait et subtil, ce dernier ne redoutant pas les périlleux systèmes, mais sa-

chant dégager son âme et interroger Dieu, je me demande si les femmes qui chantent n'ont pas subi à leur tour ces doutes et ces indécisions. En poésie comme en philosophie, il y a sur bien des points une mauvaise tendance à sortir de l'humanité; si je retrouvais quelque chose de cela chez les femmes poètes de l'heure présente, j'en serais attristé comme d'un symptôme funeste. Rassurons-nous, il n'en est rien. La poésie d'il y a trente ans, la poésie spiritualiste et généreuse est toujours celle qui plaît à leurs âmes. C'est la poésie éternelle, il ne s'agit que de la rajeunir, c'est-à-dire de la marquer à notre empreinte. C'est pourquoi je veux placer ici, comme un intermède souriant, quelques-unes des femmes dont le chant vient de se révéler à nous. Les stylistes bruyans qui tout à l'heure sans doute nous trouvaient trop sévère seront peut-être un peu scandalisés de notre indulgence; qu'importe? Nous ne cherchons pas ici des chefs-d'œuvre; dussent les femmes poètes dont nous allons prononcer les noms encourir certaines critiques (et les nôtres même ne leur manqueront pas), elles auront rempli une tâche aimable, si la note dominante de leur chant indique aux chefs d'orchestre le véritable ton.

« Qu'est-ce que ce livre? Un mot de ma foi, un mot de ma charité, un mot de mon espérance. Je n'écris pas parce que je raisonne, j'écris parce que je sens. S'il est vrai, comme le dit Mme de Staël, que *la poésie est une jouissance momentanée de tout ce que notre âme souhaite*, la poésie est en moi. Mes vers sont pour ainsi dire une sensation chantée, une harmonie intérieure qui vibre au contact de tout ce qui me touche extérieurement. Que ce soit par la nature dans la création ou par l'homme dans l'humanité, si j'ai été touchée, j'ai chanté. » Mme Auguste Penquer se fait peut-être quelque illusion en caractérisant ainsi son livre des *Révélations poétiques;* n'importe, il faut lui savoir gré de son idéal. Je n'aime pas toujours ses vers, j'aime ce qu'elle a voulu. Cette poésie est trop souvent le reflet des *Feuilles d'automne* et des *Méditations;* on y rencontre néanmoins, au milieu même des réminiscences, des accens émus et gracieux, des mélodies touchantes parce qu'elles sont sincères. Quand le souvenir des maîtres ne la domine pas trop, c'est bien de la poésie de femme, poésie facile, compatissante, un peu molle, comme celle que Mlle Ernestine Drouet a fait applaudir à l'Académie française il y a quelques années. Il semble même que le succès de l'auteur de *Caritas* ne soit pas étranger à ces vocations, non pas tardives peut-être, mais jusque-là timides, et qui se sont déclarées tout à coup. *Anch' io son pittore!* Compagne d'un médecin justement estimé dans un grand port de Bretagne, Mme Penquer depuis longtemps déjà égayait et charmait la vie grave du

foyer par ses chants solitaires quand l'idée lui vint de se faire entendre au dehors. Goethe voulait que toutes les âmes qui ont vécu et senti, pour peu qu'elles eussent le don des vers, livrassent ainsi leurs confidences au public. « Assurément, disait-il, on n'y gagnerait pas des chefs-d'œuvre, on y gagnerait du moins des révélations délicates, des accens, des motifs, élémens épars dont le véritable poète fait son profit le jour où ce poète apparaît. » L'Allemagne n'a que trop bien répondu à cet appel, et chaque année amène un tel essaim de chanteurs domestiques que la critique ne sait plus auquel entendre. Je ne voudrais pas donner chez nous le conseil que Goethe donnait à ses compatriotes; le danger serait bien plus grand ici qu'au-delà du Rhin, et l'on y oublierait plus vite encore la condition imposée par le maître, c'est-à-dire la simplicité parfaite, l'absence de toute prétention. Je n'engagerais même pas Mme Penquer à de fréquentes récidives; on doit la remercier néanmoins de quelques notes gracieuses qui ont résonné à propos. C'est l'air de flûte ou de hautbois que je réclamais tout à l'heure pour nous reposer de ce cliquetis métallique auquel se plaisent les écoles savantes.

Quant aux femmes qui chantent pour calmer une blessure saignante, qui donc voudrait arrêter le chant sur leurs lèvres? Ce ne serait pas seulement une cruauté, ce serait aussi une grave erreur de critique. De toutes les poésies féminines, celle-là est la plus vraie. Si la poésie prétentieuse est intolérable, la poésie consolatrice est digne de toute sympathie. C'est même dans cet ordre de sentimens que se trouve la seule rénovation possible de l'art aux époques où l'inspiration lyrique semble avoir épuisé tous les sujets. Puisque la poésie, suivant une définition très belle, est une création idéale par laquelle certaines âmes, plus vivement touchées de la misère commune, corrigent ou complètent le monde réel, sommes-nous donc placés désormais au-dessus de ces consolations? Le progrès général a beau améliorer la condition de la race humaine, il développe en même temps chez un plus grand nombre d'êtres une sensibilité plus vive, et la cible où portent les traits du mystérieux archer ne cesse point de s'agrandir. Autant de prises offertes à la douleur, autant de gages donnés au perpétuel rajeunissement de la Muse. Une telle poésie appartient surtout aux femmes; soit qu'elles pleurent sur elles-mêmes, soit qu'elles compatissent à des infortunes secrètes que nos yeux distraits n'aperçoivent pas, c'est bien à elles de réaliser idéalement le vœu de l'auteur de *Marie :*

Des autels renversés par la fureur civile
Nous bâtirons un temple au milieu de la ville,
Et de nos pleurs purifié,
Nous le consacrerons, ce temple, à la Pitié.

Sur la place publique, afin qu'on le contemple,
A la douce Pitié nous bâtirons un temple....

Je faisais ces réflexions en lisant quelques pièces singulièrement expressives de M[me] Louise d'Isole dans un petit volume intitulé *Passion*. Je m'y abandonnais surtout en feuilletant les pages d'un livre qui porte ce simple titre : *le Long du chemin*. Le livre est écrit en prose, mais l'auteur est un poète. Le chemin qu'a suivi M[me] Blanchecotte est tout ensemble un chemin de douleur et de poésie. Il y a quelques années, elle avait publié un recueil de vers, *Rêves et réalités*, qui fut justement remarqué des esprits attentifs. L'Académie française lui avait décerné une de ses couronnes. Un second volume, intitulé simplement *Nouvelles poésies*, avait valu à l'auteur des suffrages non moins précieux. Aujourd'hui c'est le commentaire, ou plutôt la substance même de ses chants, que nous livre M[me] Blanchecotte. Si tous ceux qui écrivent des strophes étaient tenus de publier en prose, sous forme nette et précise, les sentimens d'où leur poésie est née, on verrait bientôt la rimaillerie aux abois. Il y a tant de strophes d'airain qui sonnent creux, tant de timbales retentissantes derrière lesquelles on ne sent que la main du timbalier! M[me] Blanchecotte ne redoute pas cette épreuve; sa poésie au contraire y gagne un relief nouveau. L'âme de ses chants, on le voit bien d'après les confidences du moraliste, c'est précisément cette pitié dont nous parlions tout à l'heure, virile pitié dans un cœur de femme, pitié courageuse et féconde qui fait sortir de sa propre souffrance un enseignement pour tous. La vie a été dure pour l'humble et noble personne qui a tracé ces pages; en s'exhortant à souffrir, c'est-à-dire à supporter, elle songe à tous ceux que son effort peut encourager au bien. Elle est vraiment le poète de la résignation, non pas d'une résignation inerte, mais de la résignation armée, toujours en garde contre elle-même, toujours prête à lutter contre la destinée. Quand l'époux dont le travail nourrissait le foyer modeste eut senti s'altérer sa raison, la femme, dévouée désormais au malade qui n'avait que son appui, attendait précisément à cette heure de désolation la venue d'un nouveau-né. C'est alors qu'elle jetait ce cri :

Petit être adoré dont le sexe inconnu
Me fait souvent rêver un nom doux et sonore,
Viens, oh! viens, je t'attends! Quand tu seras venu,
J'ai de l'amour pour toi, je puis souffrir encore;
J'ai gardé pour ta vie un fécond dévoûment.
A toi la paix, mon ange! à mon cœur le tourment!
Joins à mes maux, Seigneur, ceux que tu lui destines!
Je supporterai tout, forte pour mon enfant,
Car le cœur d'une mère a d'immenses racines.

Deux ans se passent; écoutez ce cri navrant sorti de la pauvre mansarde, vous aurez le point de départ d'une symphonie où la lutte de l'âme contre la destinée finit par se fondre en quelque sorte dans un stoïcisme chrétien, un stoïcisme qui méprise sa douleur personnelle et chante à pleine voix pour tous ceux qui souffrent. La misère, disait-elle, la misère au teint hâve, aux bras de squelette,

Celui qui n'a jamais crié sous ses étreintes,
Qui, robuste et joyeux, a toujours eu du pain;
Celui qui ne sait pas ce que c'est que la faim,
Celui-là, s'il gémit, ah! ses larmes sont feintes!
Comme un vain bruit du vent son vain sanglot se perd;
Rien en lui ne me touche; il n'a jamais souffert!

Elle dit cela aux premiers jours de détresse; laissez la souffrance accomplir son œuvre dans cette âme courageuse et tendre, vous verrez quels démentis elle va se donner à elle-même. Comme elle saura bien qu'il y a d'autres douleurs encore que celles de la faim! Passion et compassion, tel est le résumé de son livre. Et ce n'est point une compassion banale. Accoutumée à vivre avec la douleur, elle sait quel en est le prix et ce qu'on en peut tirer. Cette science, elle la montre à ses frères, non comme une doctrine régulièrement déduite, mais comme on partage un pain trempé de larmes. Ne dirait-on pas un Vauvenargues féminin quand elle écrit ces mots : « L'attendrissement sur soi-même et vis-à-vis de ses peines est une fâcheuse et meurtrière faiblesse. Le mot de la vie est d'aller en avant : pour atteindre les hauteurs, ne faut-il pas franchir des précipices? L'action est le remède à la souffrance... Mais si déjà les défaillances de la solitude sont déplorables, combien plus encore le sont les plaintes vis-à-vis des autres! Pauvre âme ensanglantée, à quoi bon? Souffre sans te plaindre, agis sans te montrer, triomphe dans ta conscience, le malheur lassé prend fin quelquefois. Et d'ailleurs qu'importe? la vie elle-même se lasse, le but arrive, la tâche est faite; alors seulement le soldat valeureux rend les armes. » Et à la page suivante : « Plus on vit, plus on voit qu'il faut se préoccuper des autres dans la grande affaire de ce monde... L'homme est inerte de sa nature, et si quelque sensation douloureuse n'aiguisait ses facultés actives, il s'annihilerait dans le repos de l'apparent bonheur. Plus la leçon est rude, plus les effets sont bons. Et ne croyez pas que je parle ainsi comme ferait un paresseux emmaillotté de bien-être et caressé par des amitiés douces. J'écris avec mon sang, et j'ai grand'peine à contenir le brisement de mon cœur. Je commence par m'adresser à moi-même les exhortations que je fais aux autres : Dieu sait combien j'ai besoin d'invoquer le courage! » Ainsi elle va le long de son chemin hérissé d'épines, ainsi elle

exprime avec sincérité les émotions de chaque heure, et, tout en cédant çà et là à des accès de misanthropie, elle finit par ne plus prêcher que la bonne humeur, la gaîté confiante, le dévouement joyeux. Pourquoi? C'est que la poésie est née pour elle de ce long travail intérieur; la poésie, fleur sans pareille quand elle s'épanouit dans les ronces, la poésie a tout parfumé sur sa route et tout *ensoleillé*.

Je ne donne pas ces pensées comme un système de morale où tout soit enchaîné avec autant de nouveauté que de vigueur, je ne signale pas les deux recueils de Mme Blanchecotte comme une œuvre poétique où la forme égale toujours la noblesse et la franchise du sentiment; il est impossible pourtant de ne pas y voir une page détachée toute vive d'une destinée humaine. Eh bien! je ne cherchais pas autre chose en introduisant ici ce chœur des voix de femmes. Je voulais savoir si, au milieu des doutes, des hésitations, des efforts laborieux et prétentieux des écoles savantes, la poésie étudiée à sa source avait contracté quelque chose des maladies courantes; je la trouve saine au contraire, saine dans la joie et dans la douleur. Aujourd'hui, comme il y a quarante ans, comme à toutes les époques où l'inspiration lyrique a refleuri, le spiritualisme naturel, l'émotion, l'humanité enfin est la première condition de l'art, *et mentem mortalia tangunt*. Non, la poésie n'est pas morte, non, le XIXe siècle n'a pas épuisé sa veine; il ne s'agit pour l'artiste généreux que de marquer l'or à son effigie et de préparer, s'il est possible, par des transformations heureuses une phase nouvelle du développement poétique, la phase virile, sereine, consolatrice, après la phase des amusemens puérils et des fantaisies équivoques.

III.

En traçant ces dernières lignes, j'ai songé involontairement au poète futur, comme celui que Joachim Dubellay, au XVIe siècle, appelait de ses vœux et couronnait d'avance; il est bien permis de rêver un peu quand on parle de poésie, et quel rêve plus doux pour le critique des vers contemporains que de saluer le chantre de l'avenir? Je remarque toutefois dès aujourd'hui que des poètes déjà éprouvés par la lutte ont compris comme nous cette nécessité d'une transformation. Se transformer tout en restant fidèle à l'inspiration si riche de notre âge, voilà le devoir de la poésie dans la crise qu'elle traverse, comme c'est le devoir de la philosophie, de l'histoire, de la science religieuse, le devoir de toutes les grandes études inaugurées jadis avec tant d'éclat et trop souvent compromises en ces dernières années. Quiconque essaie de se transformer ainsi

a droit à une sérieuse attention, et, dût-il ne pas atteindre le but, je le félicite d'y avoir visé.

Tel est l'intérêt que me paraît offrir le nouveau recueil de M. Victor de Laprade intitulé *les Voix du silence*. Quelque opinion qu'on ait de l'auteur de *Psyché*, quelques reproches qu'on puisse adresser au ton habituel de ses chants, il est difficile à un esprit impartial de ne pas apprécier chez lui l'élévation de la pensée. Ce que j'estime avant tout dans sa carrière d'écrivain, c'est sa fidélité constante à son art et le développement progressif de son talent. Les défauts qu'on lui a reprochés, il les connaît, il les avoue, il a souvent travaillé à les vaincre. De la froideur, de la monotonie, une gravité un peu tendue, voilà ce qui empêchait ces beaux vers de pénétrer au sein de la foule et d'y semer les hautes pensées familières à ses méditations. Il s'est assoupli, il a cherché la grâce, la variété du style, il s'est détaché de la nature, où son âme rêveuse courait le risque de s'absorber tout entière, et il a vécu parmi les hommes. Il est même descendu dans l'arène, s'exposant, hélas! à plaire aux partis plutôt qu'aux vrais amans de l'art, et à recueillir des applaudissemens ou des injures qui se trompaient également d'adresse. Ne sont-ce pas là des transformations, insuffisantes sans doute, mais curieuses à suivre pour un œil attentif, et qui attestent avec la bonne volonté de l'artiste un vrai foyer d'inspirations? — Vous le trouvez froid d'abord, parce qu'il habite naturellement les hautes cimes de l'esprit; vous croyez que ses créations sont pareilles à des statues de marbre, parce que son langage austère dédaigne les fausses élégances de la mode. Regardez-y mieux; ces statues ont un cœur, cette gravité magistrale recouvre toutes les émotions généreuses; la vie est là, non pas la vie artificielle d'une littérature surexcitée, mais la vie de l'âme, celle qui se renouvelle sans cesse au foyer du spiritualisme chrétien. Gustave Planche ne s'y était pas trompé lorsqu'ici même, il y a neuf ans, il jugeait en ces termes l'auteur des *Symphonies :* « Si le maniement des images est en poésie une affaire de première importance, il n'est pas permis d'oublier que la valeur des idées domine la valeur des images, et je reconnais avec empressement que M. de Laprade s'en est toujours souvenu. Qu'il ait parfois méconnu le côté musical de son art, qu'il ait négligé de charmer l'oreille ou de séduire l'imagination, je ne le nie pas. S'il n'est pas à l'abri de tout reproche dans la partie technique de la poésie, il peut s'en consoler facilement en songeant qu'il soutient la comparaison avec les plus habiles par l'émotion et la pensée. La pratique du métier lui enseignera ce que tant d'autres savent si bien et prennent pour la poésie même. Malgré les taches que je signale dans son talent, il occupe dès à présent un rang élevé dans

la littérature contemporaine. Il sent et il pense avant de parler... » C'est ce foyer de sentimens et de pensées qui me paraît un des traits distinctifs de M. de Laprade, et les conseils, les exhortations que l'austère critique lui adressait avec confiance donnent, ce me semble, une valeur instructive au tableau des transformations accomplies ou tentées par le poète. Dans une étude qui ne se borne pas au jugement de quelques œuvres, mais qui se préoccupe de l'état général et de l'avenir de notre poésie lyrique, il n'est pas inutile de relier le passé au présent. La voix de Gustave Planche m'invite à jeter un regard en arrière pour marquer avec plus de précision ce que représente le recueil nouveau de M. Victor de Laprade.

M. Sully Prudhomme, dans sa pièce à Alfred de Musset, le félicite d'être venu à l'heure privilégiée du siècle :

> Toi qui naissais à point dans la vie où nous sommes,
> Ni trop tôt pour savoir, ni, pour chanter, trop tard.

M. Victor de Laprade est venu un peu tard pour chanter; il a débuté en 1840, au moment où le grand concert venait de finir, où les auditeurs se dispersaient, où l'attention publique se tournait d'un autre côté. Il était seul, il chanta cependant; il chanta sans se décourager, et peu à peu il sut se former un auditoire. Son poème de *Psyché* était un noble début. Sous le voile des antiques fictions, le jeune compatriote de Ballanche, le disciple fervent d'Edgar Quinet célébrait les efforts, les combats, les douleurs, les ravissemens de l'âme au milieu des mystères de la vie, et le triomphe du bien sur le mal. Les *Odes et Poèmes*, son second ouvrage, étaient l'hymne du poète en face de la nature. Entraîné par l'ardeur lyrique, M. Victor de Laprade avait-il cédé aux séductions de l'enchanteresse? Pareil à ce pêcheur de Goethe que fascine le chant de l'ondine, ne s'était-il pas plongé et comme perdu au sein de la vie universelle? N'y avait-il pas enfin çà et là un souffle de panthéisme dans ces amours du poète avec les chênes au fond des forêts *fraternelles?* On l'a dit, et je crois en effet que l'expression enthousiaste a quelquefois trahi la pensée de l'écrivain; mais l'inspiration générale du recueil ne réfutait-elle pas suffisamment ce reproche? Deux pièces, *Alma parens* et *la Mort du Chêne*, tout imprégnées de ces émanations de la nature, ont été précisément glorifiées sans réserve par le juge dont je viens de citer le nom. Ce que M. de Laprade cherchait sous les chênes druidiques, ce n'étaient pas les énervantes rêveries des peuples du Nord, c'étaient les mâles conseils d'une nature toute pleine de Dieu. Il fallait cependant que cette aspiration ardente vers l'infini revêtît enfin une expression plus précise.

Après avoir demandé aux méditations philosophiques et aux enchantemens des solitudes le Dieu dont son âme est avide, le poète alla le chercher plus simplement dans le récit de la vie et de la mort de Jésus. Les *Poèmes évangéliques* sont une troisième évolution, une évolution toute logique de la pensée du poète. On dirait qu'il reproduit spontanément dans les rêves secrets de son intelligence le travail du genre humain lui-même. Des temples de l'antique sagesse, il nous avait conduits sous les vieux chênes celtiques qui abritèrent le berceau des races modernes; il était temps de faire entendre la bonne nouvelle aux peuples régénérés. L'élévation philosophique, l'amour enthousiaste de la nature, la pureté du sentiment religieux, ces trois choses que M. de Laprade avait développées séparément dans ses trois premières œuvres, il essaya d'en faire un harmonieux accord; de là le recueil des *Symphonies*, et, quelques années après, les *Idylles héroïques*. Encore une transformation : ce que l'auteur appelait des symphonies, c'étaient des pièces d'une forme assez nouvelle, des pièces où une pensée philosophique, religieuse, morale, se déroule comme une scène dramatique, des pièces où plusieurs voix se répondent tour à tour, où l'homme interroge la nature, où la nature a ses échos dans le cœur de l'homme, où Dieu lui-même se fait entendre, de même que Beethoven recueillait les voix du monde extérieur, et, combinant l'*andante*, l'*allegro*, le *scherzo*, composait de tous ces bruits et de tous ces contrastes les pages merveilleuses dont le poète voudrait dérober le secret au musicien.

Quelles sont ces *voix du silence* que l'auteur de *Psyché* fait retentir aujourd'hui? Encore des chants de l'âme, mais dont les notes plus variées, plus calmes, plus souriantes, conviennent au soir d'une journée laborieuse. On y retrouve quelque chose des œuvres précédentes sous une forme où la sympathie domine. Les abstractions ont presque entièrement disparu. La philosophie et la poésie, trop séparées naguère, s'unissent harmonieusement. Le poète est toujours à la poursuite de l'idéal, mais il a quitté ces âpres sommets où le lecteur hésitait à le suivre; c'est par les prés en fleur, par les bois embaumés qu'il nous conduit à sa *tour d'ivoire*. Il y a quelque chose de Spenser et de Tennyson dans ces graves féeries. Le poète emprunte, non pas une légende précise, mais des figures, des couleurs, à notre vieille poésie du cycle d'Arthur, et ce cycle efféminé, qui ne représentait que trop gracieusement l'immoralité naïve du moyen âge, acquiert entre ses mains une élégance virile. Que M. de Laprade condamne tant qu'il voudra, et souvent avec une rigueur injuste, l'esprit de notre XIXe siècle, cette transfiguration des poèmes du Saint-Graal est la réponse que je lui

opposé. Il a montré là, qu'il le sache ou non, combien le XIXe siècle est supérieur au XIIIe. Ce rapprochement que me fournit le poème de *la Tour d'ivoire* est une occasion de signaler une erreur fort regrettable à mon avis dans la carrière de M. Victor de Laprade, erreur qui lui a été funeste et contre laquelle il doit enfin se prémunir. D'où vient qu'après vingt-cinq ans d'inspirations si hautes M. de Laprade n'ait pas recueilli toutes les sympathies qu'il mérite? d'où vient même qu'une certaine impopularité s'attache à ses dernières œuvres? Ce n'est pas seulement parce qu'il fait acte de parti, parce que la vivacité de la lutte a entraîné le songeur solitaire au-delà du but qu'il voulait atteindre, parce qu'il lui est arrivé plus d'une fois d'exprimer ou de paraître exprimer des pensées qui ne sont pas exactement les siennes, et qu'il s'est trouvé enveloppé dans la juste réprobation de ce qu'on appelle aujourd'hui le cléricalisme, c'est-à-dire le catholicisme théocratique. Au fond, les esprits désintéressés ne s'y trompent pas: M. de Laprade, ils le savent bien, est beaucoup plus libéral qu'il ne le paraît, plus libéral qu'il ne le dit lui-même. Ce n'est pas le rêveur des hautes cimes qui consentirait à s'emprisonner dans la secte étouffante des pharisiens. Aussi a-t-il sa place, comme les meilleurs d'entre nous, dans les vulgaires *satires* d'un insulteur connu; certes il méritait cet honneur, et l'on s'étonne à bon droit que les attaques de M. Veuillot n'aient pas épargné à l'auteur des *Symphonies* la malveillance du parti opposé. Le tort de M. de Laprade, je crois le savoir, c'est qu'il n'aime pas assez son siècle. On peut nourrir sa pensée du mépris des choses communes, on doit condamner les misères morales qui nous entourent; ce n'est pas une raison pour se séparer de son temps, et il est défendu au poète plus qu'à personne d'en méconnaître la grandeur.

Un sentiment plus juste de ce que vaut le XIXe siècle commence à se dégager par momens dans *les Voix du silence*, et c'est là surtout ce qui m'intéresse dans quelques poèmes du nouveau recueil, par exemple dans la belle pièce intitulée *Silva nova*. Le poète est retourné dans la forêt qui enchantait les rêves de sa jeunesse; il a voulu visiter la place où, vingt ans auparavant, il avait vu le grand chêne tomber sous la hache du bûcheron. Ce chêne, hélas! n'était pas seulement l'arbre au tronc couvert de mousse, aux branches noueuses, à la cime vénérable; pour le chantre ami des symboles, c'était avant tout le témoin du passé, l'abri des jours anciens. Quel tableau va s'offrir à ses yeux? Dès le pied de la montagne, des bruits, des chants, des odeurs, mille murmures, mille symptômes, attestent que la vie est revenue dans les lieux dévastés. Ce sont des bourdonnemens d'insectes, c'est le chevreuil qui passe effa-

rouché, c'est la source limpide tamisée par la végétation, c'est la brise chargée de parfums sauvages. Tout cela vient de là-haut; le poète sent un courant qui l'attire. Écoutons-le :

Moi, je suis ce courant qui m'attire et me pousse;
Repris par la jeunesse et l'instinct d'autrefois,
Je marche allégrement, car j'ai senti les bois.
Cinq coureurs inégaux dont la gaîté me gagne
Bondissent près de moi, vrais fils de la montagne.
L'aîné, déjà, me prête une robuste main;
La mienne au plus petit allége le chemin,
Et tous, joyeux, grimpans, chantans, roulés dans l'herbe,
Nous allons par les fleurs, et chacun fait sa gerbe.
Au détour d'un rocher, le coteau m'apparaît
Où trôna seul jadis le roi de la forêt.
Étonnés, dans une ombre où tout chante et fourmille,
Trouvant au lieu du père une immense famille,
Nous entrons sous un dôme où de minces piliers
Formaient d'étroits arceaux et poussaient par milliers.
Les rameaux enlacés verdoyaient sur nos têtes;
Tout un peuple d'oiseaux y célébrait ses fêtes.
Les nids et les essaims, effrayés par momens,
Nous poursuivaient de cris et de bourdonnemens.
Le bois se défendait, vierge encor de visites.
D'inextricables nœuds, ronces et clématites,
Le troène et le buis, nous retenaient captifs.
Les hêtres et les pins, les érables, les ifs,
Semés là par le vent des montagnes prochaines,
Y luttaient de vigueur avec les jeunes chênes.
Tout vivait sur ce sol que j'avais laissé nu.
L'homme absent, il semblait que Dieu fût revenu;
Tout avait refleuri sous sa main paternelle.
C'était au lieu d'un chêne une forêt nouvelle.

Cette forêt, ô poète, ne le voyez-vous pas? c'est notre société moderne, héritière de la révolution. Vous avez pleuré la mort du chêne, saluez ses rejetons sans nombre. Une France vieillie a disparu, une France nouvelle s'épanouira plus riche et plus vivace. Vous avez raison, dans les vers qui suivent, de rêver un bel avenir pour la jeune forêt et de lui prédire des journées heureuses. C'est l'avenir que le poète doit chanter. Vous laissiez trop croire jusqu'ici que vous vous enfermiez à jamais dans le culte du passé, que vous aviez résolu de vivre et de mourir avec le druide de la forêt celtique, avec ce dernier des druides dont vous n'avez pas craint de célébrer le suicide. Des admirateurs intéressés et suspects vous séparaient de vos amis véritables, de vos compagnons de labeur et d'espérance; les méditations du silence vous ont été plus salutaires que l'excitation des partis. Voilà les conseils qu'un génie familier aurait dû adresser à M. de Laprade dans cette pièce, si belle d'ail-

leurs, où Corneille lui-même vient l'encourager et le soutenir : non pas certes que nous voulions détourner le poète de ses luttes généreuses contre les mauvais instincts de nos jours. Réconcilié avec son siècle, il peut retourner sur les Alpes et s'écrier :

Ma muse a pris chez vous sa parure et ses armes;
Des vivantes couleurs vous m'ouvrez le trésor.
Là j'ai trouvé peut-être, au lieu de vaines larmes,
Un vers âpre et nerveux vêtu de fer et d'or.

Sans doute aux jours d'enfance où l'on gémit sans causes,
J'aimai trop vos déserts de l'amour d'un banni;
J'ai trop oublié l'âme en embrassant les choses,
J'ai trop méprisé l'homme au nom de l'infini.

Mais la vie a pour moi peuplé vos solitudes...

Qu'il cesse donc de mépriser l'homme, qu'il ne prodigue plus ces mots de *vils passans*, de *viles multitudes;* qu'il n'oppose pas toujours les *grands morts* du passé au vil troupeau des vivans. Pour moi, ne le croyant pas encore assez guéri de ses dispositions amères, je lui souhaite le pèlerinage de la *Silva nova* plutôt que celui des Alpes. En voyant ce renouvellement perpétuel de la vie, en voyant Dieu revenu dans les lieux maudits par le poète, il acquerra, j'en suis sûr, les forces qui lui manquent encore et dont l'absence paralyse son talent, une juste sympathie pour notre siècle, une libérale confiance dans l'avenir de l'humanité.

Un poète qui aime son siècle, alors même qu'il le châtie, c'est M. Auguste Barbier. Ses débuts, on le sait, remontent à trente-cinq ans, et depuis les *Iambes* jusqu'aux *Satires* publiées hier, sa pensée honnête et cordiale a suivi le même chemin. Certes l'élan poétique ne s'est pas toujours soutenu chez l'auteur de *la Curée* et de *l'Idole;* comment s'élever encore, comment se maintenir seulement au rang des premiers jours, quand on a eu la gloire et le malheur de débuter par du Michel-Ange? Sous le coup des émotions de 1830, le jeune poète, d'un seul et unique jet, s'était presque donné tout entier. J'admire qu'après les clameurs des *Iambes* il ait produit encore ces larges tableaux de l'Italie intitulés *Il Pianto* et cette peinture de l'Angleterre inscrite sous le nom de *Lazare*. Quelle puissance! quelle variété d'images! quel sentiment de l'humanité! Les générations nouvelles, étonnées de ne pas voir se renouveler ces grandes choses, ont été souvent bien ingrates pour l'artiste à qui nous les devons. On a parlé de glorieux hasards; singuliers hasards, en vérité, qui se sont diversifiés tant de fois! hasards bien complaisans, qui, après avoir produit *la Curée, l'Idole, la Popularité, Melpomène, Quatre-vingt-treize, l'Amour de la*

Mort, tout un cycle sans modèle, ont inspiré ensuite ces toiles où l'auteur lutte avec le vieil Orcagna aussi bien qu'avec Léopold Robert, et met à nu les misères engendrées par la civilisation la plus riche! Citoyen, artiste, philosophe, M. Barbier avait obéi à une inspiration fortuite, quand il avait traduit en figures grandioses les impressions que lui avaient laissées la France, l'Italie, l'Angleterre! Souhaitons aux poètes que nous attendons des hasards comme ceux-là. Au lieu d'opposer ainsi, dans l'œuvre de M. Barbier, les dernières productions aux premières, ne serait-il pas plus juste de signaler chez lui cette persévérance de l'artiste qui, pouvant se taire et jouir de sa renommée, s'exerce encore à des tentatives imprévues? Il y a de la bonhomie dans cette ardeur; il y a la joie d'écrire, de composer, d'imaginer des formes nouvelles pour l'expression de sa pensée, ce que Goethe appelait si bien *Lust zu fabuliren*; il y a aussi le désir plus grave de dire son mot sur les mœurs publiques. M. Auguste Barbier, quel que soit le ton de ses vers, est le chantre des doctrines morales, et quand on s'intéresse comme lui au progrès du genre humain, on a toujours, triste ou joyeux, un fonds de vérités à mettre en œuvre. Corneille, — je vais embarrasser un instant la modestie de M. Barbier, — Corneille aussi, quand il eut composé ses quatre chefs-d'œuvre, aurait pu s'arrêter sans que sa gloire en souffrît. « Au-dessus de *Polyeucte*, a dit Fontenelle, il n'y a rien. » L'auteur de *Polyeucte* ne pensait pas de la sorte. « Quoi donc! lui disait son instinct, parce que, jeune encore, j'ai créé mes chefs-d'œuvre, je m'interdirais à l'avenir les joies de l'imagination! Parce que j'ai trouvé pour peindre l'héroïsme des traits que je ne surpasserai point, je renoncerais à l'étude de l'homme et de ses luttes intérieures! » Et il imaginait des intrigues, il combinait et compliquait des drames, il tentait enfin les régions inconnues, au risque de s'y perdre cent fois pour une. Un des grands contemporains de l'auteur du *Cid* nous parle de *sa voix qui tombe et de son ardeur qui s'éteint*; la voix de Corneille peut tomber, son ardeur ne s'éteint pas.

Je crois deviner que le lecteur a souri : voilà, pense-t-on, un rapprochement un peu hasardé, voilà du moins bien des détours pour dire à un poète aimé que ses *Satires* ne valent pas ses *Iambes*. Non certes, ce n'est pas là ce que je veux lui dire, car il le sait mieux que moi. J'ai essayé seulement, par ces analogies lointaines, d'indiquer à un public distrait une situation délicate et touchante. Loin d'opposer aux *Satires* de M. Auguste Barbier les créations puissantes de sa jeunesse, besogne à mon avis peu digne de la critique, puisqu'elle serait aussi facile qu'injuste, je serais tenté plutôt de défendre le poète contre ses propres défiances. J'aimerais à le pro-

téger aussi contre le lecteur mal préparé. Certes, si on vient de lire quelque ouvrage sorti de l'école de M. de Lamartine ou de M. Hugo, si on vient de relire les *Iambes*, et que tout à coup, sans préparation, sans commentaire, on ouvre les *Satires* de M. Barbier, la première impression sera fâcheuse. Où est ce jet de poésie retrouvé il y a quarante ans? où est ce lyrique essor qui avait renouvelé jusqu'à la forme de la vieille satire? « Vous n'avez pas oublié, monsieur, le cri d'étonnement qui accueillit les premiers vers de Barbier, écrivait Gustave Planche à Victor Hugo dans une lettre célèbre. Jamais, vous le savez, le symbolisme n'avait été si hardiment réalisé. Une fois maître d'une image harmonieusement unie à sa pensée, il la mène à bout, il la déploie et la drape, il promène le regard parmi les plis ondoyans et lumineux, il ne laisse ignorer aucune des richesses du vêtement qu'il a choisi. Une image unique lui suffit parce qu'il en devine toutes les ressources et qu'il sait les appliquer toutes aux besoins du sentiment qui le domine. » Sans doute rien de pareil dans la nouvelle œuvre de M. Barbier, mais rappelez-vous que l'auteur, ayant épuisé les formes de la satire lyrique, essaie ici la satire à la Régnier. Ce n'est plus le poète confrontant la réalité hideuse avec son sublime idéal, c'est l'homme de bien, l'homme de sens tâchant de parler, comme nos pères, le franc langage gaulois. Les conditions du problème sont toutes changées.

Il y a des conditions pourtant, et la satire gauloise a ses exigences aussi bien que la satire lyrique. Le défaut des *Satires* de M. Barbier, c'est l'absence d'unité dans les pensées comme dans le style. Le *sermo pedestris* d'Horace ne doit pas être confondu avec la prose, surtout avec une prose qui ne redoute pas la langueur ou la trivialité. Rien de plus difficile que de faire marcher la Muse en ces sentiers épineux, elle y a trébuché plus d'une fois. M. Barbier, malgré sa rare sagacité d'artiste et son culte des anciens, ne s'est peut-être pas rendu compte de toutes les difficultés de sa tâche; de là des disparates et des erreurs de goût. Ce n'est assurément ni la finesse ni la franchise qui lui manquent; il a parfois des traits comiques excellens. Quand il bafoue les vanités provinciales, quand il persifle les départemens, les villes, les villages qui veulent absolument élever des statues à des gens qui se contenteraient d'un buste, il évoque à la fin Voltaire en personne, le précepteur des Welches, et lui prête ce discours sarcastique :

. . . . O Voltaire!
Si ton esprit encore habitait cette terre,
Comme il rirait de voir le bon peuple gaulois
Jaloux de se pourtraire à l'exemple des rois!

O Welches! dirais-tu, puisqu'aux races future
Vous voulez sûrement transmettre vos figures,
Donnez-vous ce plaisir, allez même à Paros
Puiser l'élément pur d'où tant de fiers ciseaux
Tirèrent l'idéal de notre forme humaine,
Et d'où sortit un jour la blanche Anadyomène.
Pour vous, rien de trop beau, rien de trop précieux :
Posez-vous en guerriers, en prophètes, en dieux;
Prenez six pieds de taille et des crânes énormes;
Couvrez-vous de manteaux ou laissez voir vos formes;
Soyez tels qu'il vous plaît d'être vus,... mais jamais
Ne soyez ressemblans, car vous êtes trop laids.

D'autres pièces montrent la même verve, la même gaîté au service du bon sens. Il y a du Callot et du Régnier dans la peinture des *Raffinés*. *Les Embaumeurs* contiennent, sous une forme légère, une pensée assez forte. *Le Dîner d'Anges* est une jolie esquisse où le poète châtie en souriant des personnages qui se croient redoutables. J'aime aussi dans *Une Réfutation d'Horace* ce vieux paysan de l'Ombrie qui semble dessiné par un Léopold Robert, ce langueyeur de porcs si content de son humble fortune et opposé plaisamment au génie de l'action, à l'organisateur infatigable, insatiable, à celui qui disait un jour : « La place de Dieu le père, je n'en voudrais pas; Duroc, c'est un cul-de-sac. » Mais pourquoi donc la pensée toujours si honnête de M. Auguste Barbier se produit-elle çà et là sous des masques de théâtre qui vraiment ne sont pas dignes de lui? S'il avait songé davantage à l'unité de ton, il n'aurait pas rajeuni une satire d'Horace en substituant à Ulysse et à Tirésias les étranges interlocuteurs qu'il met en scène. Ce ne sont pas là des types que l'art puisse avouer. *Moralités* et *atellanes* demandent aujourd'hui une délicatesse que pouvaient dédaigner les vieux âges. En somme, bien que M. Barbier ait retrouvé quelques accens du badinage gaulois, la meilleure pièce du recueil est celle que soutient une pensée forte. Tel est ce dialogue de l'Arétin et de Titien où le cynisme de l'épicurien athée et l'indifférence morale du grand artiste sont mis à nu avec une habileté magistrale. Point d'indignation, point de trivialité non plus; les deux personnages discutent le plus naturellement du monde et se trouvent bientôt d'accord. C'est le train de l'Italie au XVIe siècle, hélas! c'est le train du monde en toute société corrompue, et le poète a intitulé son tableau *le Secret de bien des gens*. Je n'avais pas tort de dire que M. Auguste Barbier, à travers toutes les variétés et même les défaillances de son inspiration, a été constamment fidèle à ce respect de la pensée, à ce souci de l'honnête, à cette haute moralité humaine sans laquelle il n'est pas de poète digne de ce nom.

Ces derniers mots seront la conclusion de notre étude. Il faut à la poésie un fond solide et généreux, sans quoi elle tombe dans les fadaises ou se perd dans les abstractions périlleuses. Ce fond, c'est l'humanité, non pas l'humanité générale que considère le philosophe, mais l'humanité vivante, militante, avec les émotions que lui fournit et les devoirs que lui impose une époque déterminée. Si un siècle agité par des crises profondes est une espèce de drame, la poésie en est le chœur. C'est donc à nous-mêmes que nous songeons en surveillant ses destinées; voilà le secret de nos exigences et de notre sollicitude. Le brillant chœur poétique du XVI[e] siècle, auquel on a pu comparer le mouvement lyrique inauguré en 1820, n'a pas tenu jusqu'à la fin tout ce qu'il avait promis. Savez-vous comment il a été jugé par la postérité immédiate? A propos de l'école dont Joachim Dubellay avait tracé le programme enthousiaste, je lis dans Mézeray ces énergiques paroles : « La poésie française, qui jusqu'à ce temps-là n'avait presque été qu'une rimaillerie grossière sans beaucoup d'art et d'invention, commença à se décrasser et à se vouloir parer des ornemens de l'antiquité; mais les mêmes qui travaillaient à lui rendre cette douce harmonie, qui n'a été inventée que pour élever l'âme à des choses sublimes et divines, la déréglèrent malheureusement par le mauvais usage qu'ils en firent; car s'étudiant, par une complaisance criminelle, à flatter la vanité et les passions impudiques de la cour, ils métamorphosèrent, si j'ose le dire, les muses en sirènes et abaissèrent ces nobles filles du ciel à quelque chose de plus honteux que la mendicité et l'esclavage. » Ce jugement n'est que trop vrai; si nous voulons que nos héritiers ne tiennent pas le même langage sur la poésie de ce siècle en rappelant son essor et ses défaillances, ayons soin de ne pas dilapider nos richesses.

On ne saurait méconnaître les mérites divers des poètes que nous venons d'interroger; chez presque tous pourtant, les défauts que nous avons dû signaler pourraient être rattachés à cette cause unique : un sentiment faux ou incomplet de l'humanité. Ce qui efféminerait l'art aujourd'hui, ce serait une vague tendance à l'inertie du panthéisme. Défendons l'homme contre ces mauvais courans, rappelons-le au sentiment de sa dignité, ne permettons pas à la poésie d'ajouter une action énervante à tant d'influences pernicieuses. C'est pour obéir à ce devoir que nous avons rassemblé ici quelques symptômes heureux et indiqué l'écueil aux générations qui s'avancent.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

DU PROGRÈS

DANS LES

SCIENCES PHYSIOLOGIQUES

La méthode expérimentale, qui depuis longtemps est appliquée avec tant de succès à l'étude des phénomènes des corps bruts, tend de plus en plus aujourd'hui à s'introduire dans l'étude des phénomènes des êtres vivans; mais beaucoup de savans doutent encore de son utilité réelle, et il en est qui croient que la spontanéité vitale sera toujours un obstacle insurmontable à l'application d'une méthode commune d'investigations dans les sciences physiologiques et dans les sciences physico-chimiques.

Les corps bruts étant tous dépourvus de spontanéité, les manifestations de leurs propriétés demeurent enchaînées d'une manière absolue aux variations des circonstances qui les environnent, ce qui permet à l'expérimentateur de les atteindre facilement et de les modifier à son gré. Les êtres vivans, étant au contraire doués de spontanéité, nous apparaissent comme s'ils étaient tous pourvus d'une force intérieure qui rend les manifestations de la vie d'autant plus indépendantes des variations des influences extérieures que l'être s'élève davantage dans l'échelle de l'organisation. Chez l'homme et chez les animaux supérieurs, cette force vitale semble avoir pour résultat de soustraire le corps vivant aux influences physico-chimiques générales et de le rendre ainsi tout à fait inaccessible aux procédés ordinaires d'expérimentation. D'un autre côté, tous les phénomènes des animaux vivans sont reliés par la sensibilité et maintenus par elle dans une harmonie réciproque telle qu'il paraît impossible de séparer une partie de leur organisme sans amener immédiatement un trouble dans tout son ensemble.

Beaucoup de médecins et de naturalistes ont exploité ces divers argumens pour s'élever contre l'emploi de l'expérimentation chez les êtres vivans. Ils ont admis que la force vitale était en opposition avec les forces physico-chimiques, qu'elle dominait tous les phénomènes de la vie, les assujettissait à des lois tout à fait spéciales, et faisait de l'organisme un tout vivant auquel l'expérimentateur ne pouvait toucher sans détruire le caractère de la vie même. Cuvier, qui a partagé cette opinion, et qui pensait que la physiologie devait être une science d'observation et de déduction anatomique, s'exprime ainsi : « Toutes les parties d'un corps vivant sont liées; elles ne peuvent agir qu'autant qu'elles agissent toutes ensemble. Vouloir en séparer une de la masse, c'est la reporter dans l'ordre des substances mortes, c'est en changer entièrement l'essence (1). »

Si les objections précédentes étaient fondées, il faudrait reconnaître, ou bien qu'il n'y a pas de *déterminisme* possible dans les phénomènes de la vie, ce qui serait nier purement et simplement la physiologie expérimentale, ou bien il faudrait admettre que la force vitale doit être étudiée suivant une méthode particulière, et que la science des corps vivans doit reposer sur d'autres principes que la science des corps inertes. Ces idées, qui ont été florissantes à d'autres époques, s'évanouissent aujourd'hui de plus en plus sous l'influence des progrès de la physiologie. Cependant il importe d'en extirper les derniers germes, parce que ce qui reste encore de ces idées dans certains esprits constitue un véritable obstacle à la marche de la science physiologique et de la médecine expérimentale. Je me propose de démontrer que les phénomènes des corps vivans sont, comme ceux des corps bruts, soumis à un *déterminisme* absolu et nécessaire. La science vitale ne peut employer d'autres méthodes ni avoir d'autres bases que celles de la science minérale, et il n'y a aucune différence à établir entre les principes des sciences physiologiques et ceux des sciences physico-chimiques.

I.

La spontanéité dont jouissent les êtres vivans n'empêche pas le physiologiste de leur appliquer la méthode expérimentale (2). En effet, malgré cette spontanéité, les êtres vivans ne sont pas indépendans des influences du monde extérieur, et leurs fonctions sont con-

(1) Lettre de Cuvier à J.-C. Mertrud, *Leçons d'anatomie comparée*, p. 5, an VIII.

(2) Je renvoie le lecteur, pour la démonstration technique de ces considérations, à un ouvrage qui ne tardera pas à paraître sous ce titre : *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.*

stamment liées à des conditions qui en règlent l'apparition d'une manière déterminée et nécessaire.

Dès qu'on entre dans l'étude des mécanismes propres aux phénomènes de la vie, on s'aperçoit bientôt que la spontanéité apparente dont jouissent les corps vivans n'est que la conséquence toute naturelle de certaines circonstances bien déterminées, et il nous sera facile de prouver qu'au fond les manifestations des corps vivans, aussi bien que celles des corps bruts, sont rattachées à des *conditions d'ordre purement physico-chimique.* Nous ajouterons que le problème que se posent le physiologiste et le médecin expérimentateur n'est point de remonter à la cause première de la vie, mais seulement d'arriver à la connaissance de ces conditions physico-chimiques déterminantes de l'activité vitale.

Notons d'abord que l'indépendance de l'être vivant dans le milieu cosmique ambiant n'apparaît que dans les organismes complets et élevés. Dans les êtres inférieurs réduits à un organisme élémentaire, tels que les infusoires, il n'y a pas d'indépendance réelle. Ces êtres ne manifestent les propriétés vitales, souvent très actives, dont ils sont doués que sous l'influence de l'humidité, de la lumière, de la chaleur extérieure, et dès qu'une ou plusieurs de ces conditions viennent à manquer, la manifestation vitale cesse, parce que les phénomènes physico-chimiques qui lui sont parallèles s'arrêtent. Beaucoup de ces animaux tombent alors dans un état de *vie latente* qui n'est autre chose qu'un état d'indifférence chimique du corps organisé vis-à-vis du monde extérieur. Cette suspension complète des manifestations apparentes de la vie est susceptible de durer un temps en quelque sorte indéfini. Spallanzani a vu la vitalité reparaître sous l'influence d'une goutte d'eau chez des anguillules du blé niellé, inertes et desséchées depuis près de trente ans (1). Dans ce cas l'eau, restituée au corps, y a simplement fait reparaître les phénomènes chimiques, et a permis aux tissus de manifester leurs propriétés vitales.

Dans les végétaux, les phénomènes de la vie sont également liés quant à leurs manifestations aux conditions de chaleur, d'humidité et de lumière du milieu ambiant, et c'est ce qui constitue l'influence des saisons, que tout le monde connaît. Il en est de même encore pour les animaux à sang froid; les phénomènes de la vie s'engourdissent ou se réveillent chez eux suivant les mêmes conditions climatériques de chaleur, de froid, d'humidité, de sécheresse. Or l'eau, la chaleur, l'électricité, sont aussi les excitans des phénomènes phy-

(1) Spallanzani, *Observations et expériences sur quelques animaux surprenans que l'observateur peut à son gré faire passer de la mort à la vie. OEuvres,* in-8°, p. 283.

sico-chimiques, de telle sorte que les influences qui provoquent, accélèrent ou ralentissent les manifestations vitales chez les êtres vivans sont exactement les mêmes que celles qui provoquent, accélèrent ou ralentissent les manifestations minérales dans les corps bruts. Loin de voir, à l'exemple des vitalistes, une sorte d'opposition ou d'incompatibilité entre les conditions des fonctions vitales et les conditions des actions minérales, il faut au contraire constater entre ces deux ordres de phénomènes un parallélisme complet et une relation directe et nécessaire. Cette relation est plus étroite chez les êtres inférieurs, chez les végétaux et chez les animaux à sang froid; mais chez l'homme et chez les autres animaux à sang chaud il y a en général une indépendance évidente entre les fonctions de l'organisme et les conditions du milieu ambiant. Les phénomènes vitaux ne subissent plus dans leurs manifestations l'influence des alternatives des saisons ni celle des variations cosmiques. Par suite d'un mécanisme protecteur plus complet, l'animal possède et maintient en lui, dans un *milieu intérieur* qui lui est propre, les conditions d'humidité et de chaleur nécessaires aux manifestations des phénomènes vitaux. L'organisme de l'animal à sang chaud, étant suffisamment protégé, n'entre que très difficilement en équilibre avec le *milieu extérieur;* il garde en quelque sorte ses organes en serre chaude, et il leur conserve ainsi leur activité vitale. C'est de même que nous voyons, dans les serres de nos jardins, se manifester une activité vitale végétative indépendante des chaleurs et des frimas extérieurs, mais liée cependant d'une manière intime et nécessaire aux conditions physico-chimiques de l'atmosphère intérieure de la serre.

Les manifestations de la vie que nous observons chez l'homme ou chez un animal supérieur sont beaucoup plus complexes qu'elles ne nous apparaissent; mais ce qu'il ne faut jamais oublier, c'est que, quelle qu'en soit la complexité, elles sont toujours la résultante des propriétés intimes d'une foule d'élémens organiques dont l'activité est liée aux conditions physico-chimiques des milieux internes où ils sont plongés. Nous supprimons dans nos explications le milieu intérieur que nous ne voyons pas pour ne considérer que le milieu extérieur qui est sous nos yeux, et c'est ainsi que nous pouvons croire faussement qu'il y a dans l'être vivant une force vitale qui viole les lois physico-chimiques du milieu cosmique général.

Les machines vivantes sont donc créées et construites de telle façon qu'en se perfectionnant elles deviennent de plus en plus libres dans le monde extérieur; mais il n'en existe pas moins la détermination vitale dans leur milieu interne, qui par suite de ce même perfec-

tionnement s'est isolé de plus en plus du milieu cosmique général. Les machines que l'intelligence de l'homme crée, quoique infiniment plus grossières, possèdent aussi une indépendance qui n'est que l'expression du jeu de leur mécanisme intérieur. Une machine à vapeur possède une activité indépendante des conditions physico-chimiques du milieu extérieur, puisque, par le froid, le chaud, le sec et l'humide, la machine continue à marcher; mais pour le physicien qui descend dans le milieu intérieur de la machine, il trouve que cette indépendance n'est qu'apparente, et que le mouvement de chaque rouage intérieur est déterminé par des conditions physiques absolues et dont il connaît la loi. De même pour le physiologiste, s'il peut descendre dans le milieu intérieur de la machine vivante, il y trouvera un déterminisme qui doit devenir pour lui la base réelle de la science expérimentale des corps vivans.

Pour comprendre l'expérimentation sur les êtres vivans, et surtout chez les êtres vivans d'une organisation élevée, il faut nécessairement tenir compte de deux milieux : le milieu cosmique ou *extra-organique*, qui est commun aux êtres vivans et aux corps bruts, et le milieu *intra-organique*, qui est spécial aux êtres vivans. Ce dernier milieu, qui est en rapport avec nos élémens organiques actifs (muscles, nerfs, glandes, etc.), est formé par tous les liquides circulans (la liqueur du sang et tous les liquides intra-organiques et blastématiques). Nous trouvons dans ce milieu liquide les conditions de température, l'air et les alimens dissous dans l'eau, car, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (1), tous les élémens organiques actifs qui composent notre organisme sont nécessairement aquatiques, et ce n'est que par un artifice de construction que notre corps peut exister et se mouvoir dans l'air sec.

La médecine expérimentale ou scientifique sera surtout fondée sur la connaissance des propriétés du milieu intra-organique. Quand un médicament exerce sur nous son action, ce n'est point dans notre estomac qu'il agit, mais seulement dans notre milieu intra-organique, après avoir pénétré dans notre sang et s'être mis en contact avec nos particules organisées. Cette idée du milieu intérieur, dirigeant mes études en physiologie, m'a servi à déterminer d'une manière plus précise l'action des substances toxiques sur les divers élémens de notre corps (2); mais en outre il en résulte des considérations nouvelles, qui sont destinées à guider le physiologiste dans ses expérimentations et à servir de base à la fois à la physiologie et à la pathologie générales. En effet, au point de

(1) *Revue* du 1er mars 1865.

(2) Voyez la *Revue* du 1er septembre 1864, *Études physiologiques sur le curare*.

vue médical ou thérapeutique, nous ne saurions trouver, ni chez l'homme ni chez les animaux élevés, une indépendance vitale à l'égard des poisons et des médicamens. Tous les jours nous pouvons modifier les phénomènes de la vie ou les éteindre en faisant pénétrer des substances actives dans notre sang ou dans notre milieu organique; mais ce serait une illusion que de ne voir, dans toutes ces modifications si variées et si multiples de l'organisme, que l'expression indéterminée d'une force vitale quelconque. Elles dépendent toutes au contraire de conditions physico-chimiques précises survenues dans notre milieu intérieur ou dans les élémens histologiques de nos tissus.

Autrefois Buffon avait cru qu'il devait exister dans le corps des êtres vivans un élément organique particulier qui ne se retrouverait pas dans les corps minéraux (1). Les progrès des sciences chimiques ont détruit cette hypothèse en montrant que le corps vivant est exclusivement constitué par des matières simples ou élémentaires empruntées au monde minéral. On a pu croire de même à l'activité d'une force spéciale pour la manifestation des phénomènes de la vie; mais les progrès des sciences physiologiques détruisent également cette seconde hypothèse, en faisant voir que les propriétés vitales n'ont pas plus de spontanéité par elles-mêmes que les propriétés minérales, et que ce sont les mêmes conditions physico-chimiques générales qui président aux manifestations des unes et des autres. On ne saurait inférer de ce qui vient d'être dit que nous assimilons les corps vivans aux corps bruts; le bon sens de tous protesterait immédiatement contre une pareille confusion. Il est évident que les corps vivans ne se comportent pas comme les corps inanimés. Il s'agit seulement de bien caractériser et de bien définir leur différence, car c'est un point capital pour bien comprendre la science physiologique expérimentale.

De toutes les définitions de la vie, celle qui est à la fois la moins compromettante et la plus vraie est celle qui a été donnée par l'Encyclopédie : « la vie est le contraire de la mort. » Cette définition est d'une clarté naïve, et cependant nous ne pourrons jamais rien dire de mieux, parce que nous ne saurons jamais ce qu'est la vie en elle-même. Pour nous, un corps n'est vivant que parce qu'il meurt et parce qu'il est organisé de manière à ce que, par le jeu naturel de ses fonctions, il entretient son organisation pendant un certain temps et se perpétue ensuite par la formation d'individus semblables à lui. La vie a donc son essence dans la force ou plutôt dans l'idée directrice du développement organique; c'est la force

(1) Buffon, *OEuvres complètes* publiées par Lacépède, t. IX, p. 25.

vitale ainsi comprise qui constituait la force médicatrice d'Hippocrate, la force séminale et l'*archeus faber* de Van Helmont. Si je devais définir la vie d'un seul mot, je dirais : la vie, c'est la *création*. En effet, la vie pour le physiologiste ne saurait être autre chose que la cause première créatrice de l'organisme qui nous échappera toujours, comme toutes les causes premières. Cette cause se manifeste par l'organisation; pendant toute sa durée, l'être vivant reste sous l'empire de cette influence vitale créatrice, et la mort naturelle arrive lorsque la création organique ne peut plus se réaliser.

L'esprit de l'homme ne peut concevoir un effet sans cause, la vue d'un phénomène éveille toujours en lui une idée de causalité, et toute la science humaine consiste à remonter des effets observés à leur cause; mais de tout temps les philosophes et les savans ont distingué deux ordres de causes, — les *causes premières* et les *causes secondes* ou *prochaines*. Les causes premières, qui sont relatives à l'origine des choses, nous sont absolument impénétrables; les causes prochaines, qui sont relatives aux conditions de manifestation des phénomènes sont à notre portée et peuvent nous être connues expérimentalement. Newton a dit que celui qui se livre à la recherche des causes premières donne par cela même la preuve qu'il n'est pas un savant. En effet, cette recherche reste stérile, parce qu'elle nous pose des problèmes qui sont inabordables à l'aide de la méthode expérimentale.

En résumé, il y a dans un phénomène vital, comme dans tout autre phénomène naturel, deux ordres de causes : d'abord une cause première, créatrice, législative et *directrice* de la vie, et inaccessible à notre connaissance, — ensuite une cause prochaine ou *exécutive* du phénomène vital, qui toujours est de nature physico-chimique, et tombe dans le domaine de l'expérimentateur. La cause première de la vie donne l'évolution ou la *création de la machine organisée;* mais la machine, une fois créée, fonctionne en vertu des propriétés de ses élémens constituans et sous l'influence des conditions physico-chimiques qui agissent sur eux. Pour le physiologiste et le médecin expérimentateur, l'organisme vivant n'est qu'une machine admirable, douée des propriétés les plus merveilleuses, mise en action à l'aide des mécanismes les plus complexes et les plus délicats. C'est une machine dont ils doivent analyser et déterminer le mécanisme, afin de pouvoir les modifier, car la mort accidentelle n'est que la dislocation ou la destruction de l'organisme par suite de la rupture ou de la cessation d'action d'un ou de plusieurs de ces mécanismes vitaux.

II.

La recherche des causes premières, avons-nous dit, n'est point du domaine scientifique. Quand l'expérimentateur est parvenu au *déterminisme* des phénomènes, il ne lui est pas donné d'aller au-delà, et sous ce rapport la limite de sa connaissance est la même dans les sciences des corps vivans et dans les sciences des corps bruts.

La nature de notre esprit nous porte d'abord à rechercher la cause première, c'est-à-dire l'essence ou le *pourquoi* des choses. En cela, nous visons plus loin que le but qu'il nous est donné d'atteindre, car l'expérience nous apprend bientôt que nous ne pouvons pas aller au-delà du *comment*, c'est-à-dire au-delà du déterminisme qui donne la cause prochaine ou la condition d'existence des phénomènes.

Ce que nous appelons le *déterminisme* d'un phénomène n'est rien autre chose que la *cause déterminante* ou la cause prochaine, c'est-à-dire la circonstance qui détermine l'apparition du phénomène et constitue sa condition ou l'une de ses conditions d'existence. Le mot *déterminisme* a une signification tout à fait différente de celle du mot *fatalisme*. Le fatalisme suppose la manifestation nécessaire d'un phénomène indépendamment de ses conditions, tandis que le déterminisme n'est que la condition nécessaire d'un phénomène dont la manifestation n'est pas forcée. Le fatalisme est donc anti-scientifique à l'égal de l'indéterminisme.

Lorsque, par une analyse expérimentale successive, nous avons trouvé la cause prochaine ou la condition élémentaire d'un phénomène, nous avons atteint le but scientifique que nous ne pourrons jamais dépasser. Quand nous savons que l'eau avec toutes ses propriétés résulte de la combinaison de l'oxygène et de l'hydrogène dans certaines proportions, et que nous connaissons la condition de cette combinaison, nous savons tout ce que nous pouvons savoir scientifiquement à ce sujet; mais cela répond au comment et non au pourquoi des choses. Nous savons comment l'eau peut se faire; mais pourquoi la combinaison d'un volume d'oxygène et de deux volumes d'hydrogène donne-t-elle de l'eau, nous n'en savons rien, nous ne pouvons pas le savoir, et nous ne devons pas le chercher. En médecine aussi bien qu'en chimie, il n'est pas scientifique de poser la question du pourquoi : cela ne peut en effet que nous égarer dans des questions insolubles et sans applications. Serait-ce pour se moquer de cette tendance anti-scientifique de la médecine qui résulte de l'absence du sentiment de cette limite de nos connaissances que Mo-

lière a mis dans la bouche de son candidat docteur, à qui l'on demandait pourquoi l'opium fait dormir, la réponse suivante : *Quia est in eo virtus dormitiva cujus est natura sensus assoupire?* Cette réponse paraît plaisante ou absurde; elle est cependant la seule qu'on pourrait faire. De même, si l'on voulait répondre à cette question : « Pourquoi l'hydrogène, en se combinant avec de l'oxygène, fait-il de l'eau? » on serait obligé de dire : « Parce qu'il y a dans l'hydrogène une propriété capable d'engendrer l'eau. » C'est donc seulement la question du pourquoi qui est absurde, puisqu'elle entraîne une réponse qui paraît naïve ou ridicule. Il vaut mieux reconnaître que nous ne savons pas, et que c'est là que se place la limite de notre connaissance. Nous pouvons savoir comment et dans quelles conditions l'opium fait dormir; mais nous ne saurons jamais pourquoi.

Les propriétés de la matière vivante ne peuvent être manifestées et connues que par leurs rapports avec les propriétés de la matière brute, d'où il résulte que les sciences physiologiques expérimentales ont pour base nécessaire les sciences physico-chimiques, auxquelles elles empruntent leurs procédés d'investigation et leurs moyens d'action. Le corps vivant est pourvu sans doute de propriétés et de facultés tout à fait spéciales à sa nature, telles que la plasticité organique, la contractilité, la sensibilité, l'intelligence; néanmoins toutes ces propriétés et toutes ces facultés sans exception, de quelque ordre qu'elles soient, trouvent leur déterminisme, c'est-à-dire leurs moyens de manifestations et d'action, dans les conditions physico-chimiques des milieux extérieur et intérieur de l'organisme. Mais dans les phénomènes vitaux pas plus que dans les phénomènes minéraux la condition d'existence d'un phénomène ne saurait rien nous apprendre sur sa nature. Quand nous savons que l'excitation extérieure de certains nerfs et que le contact physique et chimique du sang, à une certaine température, avec les élémens nerveux cérébraux sont nécessaires pour manifester la pensée ainsi que les phénomènes nerveux et intellectuels, cela nous indique le déterminisme ou les conditions d'existence de ces phénomènes, mais cela ne saurait rien nous apprendre sur la nature première de l'intelligence. De même, quand nous savons que le frottement et les actions chimiques développent l'électricité, cela nous indique le déterminisme ou les conditions du phénomène, mais cela ne nous apprend rien sur la nature première de l'électricité.

L'expérimentateur peut modifier tous les phénomènes de la nature qui sont à sa portée. Par une disposition que nous devons sans doute trouver fort sage, il ne pourra jamais agir sur les corps cé-

lestes; c'est pourquoi l'astronomie est condamnée à rester à tout jamais une *science d'observation* pure. « Sur la terre, dit Laplace, nous faisons varier les phénomènes par des expériences; dans le ciel, nous observons avec soin tous ceux que nous offrent les mouvemens célestes (1). » Parmi les sciences des phénomènes terrestres qui seules sont appelées à être des *sciences d'expérimentation*, les sciences minérales ont été les premières, à cause de la plus grande simplicité de leurs phénomènes, à devenir accessibles à l'expérimentateur; mais c'est à tort qu'on a voulu exclure l'expérimentation de la science des êtres vivans, en disant que l'organisme s'isole comme un petit monde (*microcosme*) dans le grand monde (*macrocosme*), et que sa vie représente la résultante d'un tout ou d'un système indivisible dont nous ne pouvons qu'observer les effets sans les modifier. Si la médecine, par exemple, voulait rester une science d'observation, le médecin devrait se contenter d'observer ses malades, se borner à prédire la marche et l'issue de leurs maladies, mais sans y toucher plus que l'astronome ne touche à ses planètes. Donc le médecin expérimente dès qu'il donne un remède actif, car c'est une véritable expérience qu'il fait en essayant d'apporter une modification quelconque dans les symptômes de la maladie. L'expérimentation scientifique doit être fondée sur la connaissance du *déterminisme* des phénomènes, autrement l'expérimentation n'est encore qu'aveugle et empirique. L'*empirisme* doit être subi comme une période nécessaire de l'évolution de la médecine expérimentale; mais il ne saurait être érigé en système, comme l'ont voulu quelques médecins.

L'expérimentation peut être appliquée à tous les phénomènes naturels de quelque ordre qu'ils soient, et cela se comprend, puisque l'expérimentateur n'engendre pas les phénomènes, mais agit seulement et exclusivement sur leur état antérieur, c'est-à-dire sur la condition physico-chimique qui en précède et en détermine immédiatement la manifestation. Quand l'expérimentateur refroidit un corps liquide pour le faire cristalliser, il n'agit pas sur la cristallisation, qui est la propriété innée de la matière minérale, il ne fait que déterminer la condition dans laquelle elle a lieu. Quand on chauffe à 100 degrés du chlorure d'azote et qu'il s'ensuit une explosion qui devient à la fois une source puissante de mouvement et de chaleur, on n'agit pas sur l'explosion elle-même, on ne fait qu'apporter une température de 100 degrés qui est la condition déterminante de l'explosion. Pour les phénomènes organiques, il en est absolument de même. Quand on a mis par exemple

(1) Laplace, *Système du monde*, ch. II.

des globules de levure de bière dans un liquide sucré, qu'on maintient à une température inférieure à — 10 degrés, rien ne se passe dans le liquide; la levure engourdie reste sans action sur le sucre, et il ne se forme ni acide carbonique ni alcool; mais si on élève la température à + 30 degrés, on voit bientôt la fermentation marcher avec une très grande activité. Dans ce cas encore, on n'a pas agi sur la propriété de fermentation qui est essentielle et innée à la levure; on n'a fait que produire les conditions chimico-physiques sous l'influence desquelles la fermentation s'arrête ou se manifeste. Si maintenant nous prenons nos exemples dans les phénomènes les plus élevés et les plus mystérieux des êtres vivans, nous verrons que l'application de l'expérimentation doit toujours être comprise de la même manière. Ce qui se passe chaque jour sous nos yeux pendant l'incubation dans l'œuf d'une poule serait bien fait pour nous émerveiller et pour nous montrer toute la profondeur de notre ignorance; mais par habitude nous cessons de nous étonner des phénomènes vulgaires, parce que nous cessons d'y réfléchir. On a comparé l'évolution organique silencieuse qui s'accomplit dans cet œuf à l'harmonie muette des corps célestes dans l'espace. Van Helmont, qui nous apparaît comme une sorte d'esprit lucide au milieu des ténèbres du moyen âge, avait placé dans l'œuf un *archeus faber*, ou une *idée*, qui dirigeait l'évolution (1). Cela ressemble bien en effet à une idée qui se développe, car dès ce moment tout est coordonné, tout est prévu non-seulement pour l'évolution du nouvel être, mais pour son entretien fonctionnel durant sa vie entière, car la nutrition n'est que la génération continuée. Et si maintenant nous recourons à la science moderne, nous verrons que dans l'œuf la partie essentielle se réduit à une petite vésicule ou cellule microscopique, tout le reste de l'œuf de l'oiseau, le jaune et le blanc, n'étant que des matériaux nutritifs destinés à fournir au développement qui doit se faire en dehors du corps maternel. Nous serions donc obligés de mettre dans la simple cellule organique microscopique qui compose l'œuf de tous les animaux une idée évolutive tellement complexe que non-seulement elle renferme tous les caractères spécifiques de l'être, mais qu'elle retrace encore tous les détails de l'individualité. C'est ainsi que chez l'homme une maladie qui apparaîtra par hérédité vingt ou trente ans plus tard se trouve déjà en germe dans cette vésicule mystérieuse. Mais cette idée spécifique contenue dans l'œuf ne se manifeste et ne se développe elle-même que sous l'influence de conditions purement physico-chimiques. Comme notre cellule de levure de bière, la cel-

(1) Voyez la thèse sur Van Helmont de M. J. Guislain, *la Nature*, etc., p. 164.

lule de l'œuf reste engourdie au-dessous d'une certaine température, et ce n'est qu'à + 35 degrés que l'idée organique manifestera son activité. Je m'arrête ici : les exemples que j'ai cités, et qui se rapportent tous à des faits bien connus, me paraissent suffisans pour exprimer mon sentiment et faire comprendre ma pensée. L'expérimentateur ou le *déterministe* doit donc observer les phénomènes de la nature uniquement pour trouver leur cause déterminante, sans vouloir, pour les expliquer dans leurs causes premières, recourir à des systèmes qui peuvent flatter son orgueil, mais qui ne font en réalité que voiler son ignorance.

Il faut cesser, on le voit, d'établir entre les phénomènes des corps vivans et les phénomènes des corps bruts une différence fondée sur ce que l'on peut connaître la nature des premiers et que l'on doit ignorer celle des seconds. Ce qui est vrai, c'est que la nature ou l'essence de tous les phénomènes, qu'ils soient vitaux ou minéraux, nous reste complétement inconnue. L'essence du phénomène minéral le plus simple est aussi totalement ignorée du chimiste et du physicien que l'est du physiologiste l'essence des phénomènes intellectuels ou la cause première d'un autre phénomène vital quelconque. Cela se conçoit d'ailleurs : la connaissance de la nature intime des choses ou la connaissance de l'absolu exigerait pour le phénomène le plus simple la connaissance de l'univers entier, car il est évident qu'un phénomène de l'univers est un rayonnement quelconque de cet univers, dans l'harmonie duquel il entre nécessairement pour sa part. La connaissance de l'absolu est donc la connaissance qui ne laisserait rien en dehors d'elle. L'homme y tend par sentiment, mais il est clair qu'il ne pourra la posséder tant qu'il ignorera quelque chose, et la raison paraît nous dire qu'il en sera toujours ainsi. Toutefois la raison, même en servant de correctif au sentiment, ne le fait pas disparaître. L'homme, en se corrigeant, ne change pas sa nature pour cela; son sentiment, refoulé sur un point, reparaît et se fait jour ailleurs. C'est ainsi que l'expérience, qui vient à chaque pas montrer au savant que sa connaissance est bornée, n'étouffe pas en lui son sentiment naturel, qui le porte à croire que la vérité absolue est de son domaine. L'homme se comporte instinctivement comme s'il devait y parvenir, et le pourquoi incessant qu'il adresse à la nature en est la preuve. Il serait du reste mauvais pour la science que la raison ou l'expérience vînt étouffer complétement le sentiment ou l'aspiration vers l'absolu. Le savant dépasserait alors le but de la méthode expérimentale, comme celui qui, pour redresser une branche vers une meilleure direction, la romprait, et ferait cesser en elle toute séve et toute végétation. En effet, on le verra plus loin, c'est cette espé-

rance de la vérité, constamment déçue, constamment renaissante, qui soutient et soutiendra toujours les générations successives dans leur ardeur passionnée à étudier les phénomènes de la nature.

Le rôle particulier de la science expérimentale est de nous apprendre que nous ignorons, en nous montrant nettement que la limite de nos connaissances s'arrête au déterminisme; mais, par une merveilleuse compensation, à mesure que la science froisse notre sentiment et rabaisse notre orgueil, elle augmente notre puissance. Le savant qui a poussé l'analyse expérimentale jusqu'au déterminisme d'un phénomène voit clairement qu'il ignore ce phénomène dans sa cause première, mais il en est devenu maître; l'instrument qui agit lui reste inconnu dans son essence, mais il connaît la manière de s'en servir. Nous ignorons l'essence du feu, de l'électricité, de la lumière, et cependant nous en réglons les phénomènes à notre profit. Nous ignorons l'essence de la vie, mais nous n'en réglons pas moins les phénomènes vitaux dès que nous connaissons suffisamment leurs conditions d'existence. La seule différence est que dans les phénomènes vitaux le déterminisme est beaucoup plus difficile à atteindre, parce que les conditions sont infiniment plus complexes et plus délicates et qu'elles sont en outre combinées les unes avec les autres.

Le physicien et le chimiste, ne se plaçant pas en dehors de l'univers, peuvent étudier les corps et les phénomènes isolément, sans être obligés pour les comprendre de les rapporter à l'ensemble de la nature; mais le physiologiste, se trouvant au contraire placé en dehors de l'organisme animal dont il peut voir l'ensemble, doit tenir compte de l'harmonie de cet ensemble en même temps qu'il cherche à pénétrer dans l'intérieur pour analyser le mécanisme de chacune des parties. Il s'ensuit que le physicien et le chimiste peuvent repousser toute idée de causes finales dans les faits qu'ils observent et que le physiologiste au contraire est porté à admettre une finalité harmonique et préétablie dans le corps organisé, dont toutes les actions partielles sont solidaires et génératrices les unes les autres. Si, à l'aide de l'analyse expérimentale, on décompose l'organisme vivant en isolant ses diverses parties, ce n'est point pour les concevoir séparément. Quand on veut donner à la propriété physiologique d'un organe ou d'un tissu toute sa valeur et sa véritable signification, il faut toujours la rapporter à l'organisme, et ne tirer de conclusion sur elle que relativement à ses effets dans l'ensemble organisé. Il faut reconnaître en un mot que le déterminisme dans les phénomènes de la vie est non-seulement un déterminisme très complexe, mais que c'est en même temps un déterminisme harmoniquement subordonné. Les phénomènes physiologiques, si com-

pliqués chez les animaux élevés, sont constitués par une série de phénomènes plus simples qui s'engendrent les uns les autres en s'associant ou se continuant vers un but final commun. Or l'objet essentiel pour le physiologiste est de déterminer par l'analyse expérimentale les conditions élémentaires des phénomènes physiologiques complexes et d'en saisir la subordination naturelle, afin d'en comprendre et d'en suivre les diverses combinaisons dans les mécanismes si variés que nous offrent les êtres vivans. L'emblème antique représenté par un serpent qui forme un cercle en se mordant la queue donne une image assez juste de la vie. En effet l'organisme vital forme un circuit fermé, mais ce cercle a une tête et une queue, en ce sens que tous les phénomènes vitaux n'ont pas la même importance, quoiqu'ils soient connexes et se fassent suite dans l'accomplissement du *circulus* vital. Ainsi les organes musculaires et nerveux entretiennent l'activité des organes qui préparent le sang ou le milieu intérieur; mais le sang à son tour nourrit les organes qui le produisent. Il y a là une solidarité organique et sociale qui entretient dans l'économie animale un mouvement sans cesse dépensé et sans cesse renaissant, jusqu'à l'heure où le dérangement ou la cessation d'action d'un élément organique nécessaire amène un trouble dans le jeu de la machine vivante ou même en provoque l'arrêt définitif. Le problème du médecin expérimentateur consiste donc à trouver le *déterminisme simple* d'un dérangement organique compliqué, c'est-à-dire à découvrir la condition du phénomène pathologique initial qui amène tous les autres à sa suite par un *déterminisme complexe*, qui n'est lui-même que l'enchaînement d'un plus ou moins grand nombre de déterminismes simples.

Le déterminisme du phénomène initial une fois saisi sera le fil d'Ariane qui dirigera l'expérimentateur, et lui permettra toujours de se retrouver dans le labyrinthe en apparence si obscur des phénomènes physiologiques et pathologiques. Il comprendra dès lors comment une succession de déterminismes subordonnés les uns aux autres engendre un ensemble logique de phénomènes se reproduisant toujours avec le même type comme des individualités appartenant à une espèce définie. A l'état physiologique, ces types de phénomènes constituent les fonctions; à l'état pathologique, ils forment les maladies. La production d'une maladie pour Van Helmont était due à l'évolution d'une idée morbide (*idea febrilis*), et pour les médecins d'aujourd'hui, c'est encore l'expression d'une *entité morbide*. Les empoisonnemens comme les maladies se ramènent à un déterminisme complexe, ayant pour déterminisme initial l'action physico-chimique du poison sur un élément organisé, bien qu'il puisse ensuite, dans les déterminismes secondaires, in-

tervenir des conditions de phénomènes qu'on peut appeler *vitales*, parce qu'elles ne se produisent pas en dehors de l'organisme vivant, sain ou malade (1).

Enfin la connaissance du déterminisme physico-chimique initial des phénomènes complexes physiologiques ou pathologiques permettra seule au physiologiste d'agir rationnellement sur les phénomènes de la vie et d'étendre sur eux sa puissance d'une manière aussi sûre que le font le physicien et le chimiste pour les phénomènes des corps bruts. Toutefois il ne faudrait pas nous abuser sur notre puissance, car nous obéissons à la nature au lieu de lui commander. Nous ne pouvons en réalité connaître les phénomènes de la nature que par leur relation avec leur cause déterminante ou prochaine. Or la loi n'est rien autre chose que cette relation établie numériquement de manière à faire prévoir le rapport de la cause à l'effet dans tous les cas donnés. C'est ce rapport, établi par l'observation, qui permet à l'astronome de prédire les phénomènes célestes; c'est encore ce même rapport, établi par l'observation et par l'expérience, qui permet au physicien, au chimiste et au physiologiste non-seulement de prédire les phénomènes de la nature, mais encore de les modifier à son gré et à coup sûr, pourvu qu'il ne sorte pas des rapports que l'expérience lui a indiqués, c'est-à-dire de la loi. Ceci veut dire, en d'autres termes, que nous ne pouvons gouverner les phénomènes de la nature qu'en nous soumettant aux lois qui les régissent.

L'expérimentateur ne peut changer les lois de la nature. Il agit sur les phénomènes, quand il en connaît le déterminisme physico-chimique; mais il ne lui est donné ni de les créer de toutes pièces ni de les anéantir absolument; il ne peut que les modifier. Les conditions physico-chimiques des phénomènes sont d'autant plus faciles à analyser et à préciser que le phénomène est plus simple; mais au fond et dans tous les cas, ainsi que nous l'avons dit, la cause première du phénomène reste entièrement impénétrable. L'expérimentateur *peut donc plus qu'il ne sait*, et, quelle que soit la manière dont son esprit conçoive les forces de la nature, vitales ou minérales, son problème est toujours le même : déterminer les conditions matérielles dans lesquelles un phénomène apparaît; puis, ces conditions étant connues, les réaliser ou non, pour faire apparaître ou disparaître le phénomène. Pour produire un phéno-

(1) Je pourrais citer beaucoup d'exemples pour prouver ce que j'avance. Je me bornerai à rappeler mes recherches sur l'action du curare publiées dans la *Revue*, et dans lesquelles on peut voir comment la lésion physique d'une extrémité nerveuse motrice retentit successivement sur tous les autres élémens vitaux, et amène des déterminismes secondaires qui vont se compliquant de plus en plus jusqu'à la mort.

mène nouveau, l'expérimentateur ne fait que réaliser des conditions phénoménales nouvelles; mais il ne crée rien, ni comme force ni comme matière. A la fin du siècle dernier, la science a proclamé une grande vérité, à savoir qu'en fait de matière rien ne se perd ni rien ne se crée dans la nature; tous les corps, dont les propriétés varient sans cesse sous nos yeux, ne sont que des transmutations d'agrégats de matières équivalentes en poids. Dans ces derniers temps, la science a proclamé une seconde vérité dont elle poursuit encore la démonstration, et qui est en quelque sorte le complément de la première, à savoir qu'en fait de *forces* rien ne se perd ni rien ne se crée dans la nature; d'où il suit que toutes les formes des phénomènes de l'univers, variées à l'infini, ne sont que des transformations équivalentes de forces les unes dans les autres. Sans vouloir aborder ici la question de la nature des forces minérales et des forces vitales, qu'il me suffise de dire que les deux vérités que je viens d'énoncer sont universelles, et qu'elles embrassent les phénomènes des corps vivans aussi bien que ceux des corps bruts.

Comme conséquence de ce qui précède, nous voyons que tous les phénomènes, de quelque ordre qu'ils soient, existent virtuellement dans les lois immuables de la nature, et qu'ils ne se manifestent que lorsque leurs conditions d'existence sont réalisées. Les corps et les êtres qui sont à la surface de notre terre expriment le rapport harmonieux des conditions cosmiques de notre planète et de notre atmosphère avec les êtres et les phénomènes dont elles permettent l'existence. D'autres conditions cosmiques feraient nécessairement apparaître un autre monde dans lequel se manifesteraient tous les phénomènes qui y rencontreraient leurs conditions d'existence, et dans lequel disparaîtraient tous ceux qui ne pourraient s'y développer; mais quelles que soient les variétés de phénomènes infinies que nous concevions sur la terre, en nous plaçant par la pensée dans toutes les conditions cosmiques que notre imagination peut enfanter, nous sommes toujours obligés d'admettre que tout cela se passera d'après les lois de la physique, de la chimie et de la physiologie, qui existent à notre insu de toute éternité, et que dans tout ce qui arriverait il n'y aurait rien de créé ni en force ni en matière, qu'il y aurait seulement production de rapports différens, et par suite *création* d'êtres et de phénomènes nouveaux.

Quand un chimiste fait apparaître un corps nouveau dans la nature, il ne saurait se flatter d'avoir créé les lois qui l'ont fait naître; il n'a fait que réaliser les conditions qu'exigeait la loi créatrice pour se manifester. Il en est de même pour les corps organisés : un

chimiste et un physiologiste ne pourraient faire apparaître des êtres vivans nouveaux dans leurs expériences qu'en obéissant aux lois éternelles de la nature.

III.

La méthode expérimentale a pour but de trouver le déterminisme ou la cause prochaine des phénomènes de la nature. Le principe sur lequel repose cette méthode est la *certitude* qu'un déterminisme existe; son procédé de recherche est le *doute* philosophique; son critérium est l'*expérience*. En d'autres termes, le savant croit d'une manière absolue à l'existence du déterminisme qu'il cherche, mais il doute toujours de l'avoir trouvé. C'est pour cela qu'il est sans cesse obligé de s'en référer à l'expérience. La méthode expérimentale n'est que l'expression de la marche naturelle de l'esprit humain allant à la recherche des vérités scientifiques qui sont hors de nous. Chaque homme se fait de prime abord des idées sur ce qu'il voit, et il est porté à interpréter les phénomènes de la nature par anticipation avant de les connaître par expérience. Cette tendance est spontanée; une idée préconçue a toujours été et sera toujours le premier élan d'un esprit investigateur. La méthode expérimentale a pour objet de transformer cette conception *à priori*, fondée sur une intuition ou un sentiment vague des choses, en une interprétation *à posteriori*, établie sur l'étude expérimentale des phénomènes. C'est pourquoi on a aussi appelé la méthode expérimentale *méthode à posteriori*.

L'esprit humain a passé par trois périodes nécessaires dans son évolution. D'abord le sentiment, s'imposant à la raison, créa les vérités de la foi, c'est-à-dire la théologie. La raison ou la philosophie, devenant ensuite la maîtresse, enfanta les systèmes ou la scolastique. Enfin l'expérience, c'est-à-dire l'étude des phénomènes naturels, apprit à l'homme que les vérités du monde extérieur ne se trouvent formulées de prime abord ni dans le sentiment ni dans la raison. Ce sont seulement nos guides indispensables; mais pour atteindre ces vérités il faut nécessairement descendre dans la réalité objective des faits, où elles se trouvent sous la forme de relations phénoménales.

C'est ainsi qu'apparaît par le progrès naturel des choses la méthode expérimentale, qui résume tout en s'appuyant successivement sur les trois branches de ce trépied immuable : le *sentiment*, la *raison* et l'*expérience*. Dans la recherche de la vérité au moyen de cette méthode, le sentiment a toujours l'initiative, il engendre

l'idée *à priori :* c'est l'intuition. La raison ou le raisonnement développe ensuite l'idée et déduit ses conséquences logiques; mais si le sentiment doit être éclairé par les lumières de la raison, la raison à son tour doit être guidée par l'expérience, qui seule lui permet de conclure.

L'esprit humain est un tout complexe qui ne marche et ne fonctionne que par le jeu harmonique de ses diverses facultés. Il faudrait donc se garder, dans l'association que j'ai signalée plus haut, de donner une prédominance exagérée soit au sentiment, soit à la raison, soit à l'expérience. Si le sentiment fait taire la raison, nous sommes hors de la science et nous arrivons dans les vérités irrationnelles de foi ou de tradition. Si la raison n'invoque pas sans cesse l'expérience, nous tombons dans la scolastique et sous la domination des systèmes; si l'expérience se passe du raisonnement, nous ne pouvons pas sortir des faits, et nous croupissons dans l'empirisme. La méthode expérimentale est la méthode qui cherche la vérité par l'emploi bien équilibré du sentiment, de la raison et de l'expérience. Elle proclame la liberté de l'esprit et de la pensée. Son caractère est de ne relever que d'elle-même, parce qu'elle emprunte à son critérium, l'expérience, une autorité impersonnelle qui domine toute la science. Elle n'admet pas d'autorité personnelle; elle repousse d'une manière absolue les systèmes et les doctrines. Ceci n'est point de l'orgueil et de la jactance. L'expérimentateur au contraire fait acte d'humilité en niant l'autorité individuelle, car il doute de ses propres connaissances, et il soumet ainsi l'autorité des hommes à celle de l'expérience et des lois de la nature.

La première condition à remplir pour un savant qui se livre à l'investigation expérimentale des phénomènes naturels, c'est donc de ne se préoccuper d'aucun système et de conserver une entière liberté d'esprit assise sur le doute philosophique. En effet, d'un côté nous avons la certitude de l'existence du déterminisme des phénomènes, parce que cette certitude nous est donnée par un rapport nécessaire de causalité dont notre esprit a conscience; mais nous n'avons, d'un autre côté, aucune certitude relativement à la formule de ce déterminisme, parce qu'elle se réalise dans des phénomènes qui sont en dehors de nous. L'expérience seule doit nous diriger; elle est notre critérium unique, et elle devient, suivant l'expression de Goethe (1), la seule médiatrice qui existe entre le savant et les phénomènes qui l'environnent.

(1) Goethe, *OEuvres d'histoire naturelle*, traduction de M. Martins, introduction, page 1.

Une fois que la recherche du déterminisme des phénomènes est admise comme but unique de la méthode expérimentale, il n'y a plus ni matérialisme, ni spiritualisme, ni matière brute, ni matière vivante, il n'y a que des phénomènes naturels dont il faut déterminer les conditions, c'est-à-dire connaître les circonstances qui jouent par rapport à ces phénomènes le rôle de cause prochaine. Toutes les sciences qui font usage de la méthode expérimentale doivent tendre à devenir anti-systématiques. La médecine expérimentale ne sera pas un système nouveau de médecine, mais au contraire la négation de tous les systèmes. Elle ne devra se rattacher à aucun mot systématique; elle ne sera ni animiste, ni organiciste, ni solidiste, ni humorale : elle sera simplement la science qui cherche à remonter aux causes prochaines des phénomènes à l'état sain et à l'état morbide.

Ce que nous venons de dire relativement aux systèmes médicaux, nous pouvons l'appliquer aux systèmes philosophiques. La physiologie expérimentale ne sent le besoin de se rattacher à aucun système philosophique. Le rôle du physiologiste, comme celui de tout savant, est de chercher la vérité en elle-même, sans vouloir la faire servir de contrôle à tel ou tel système de philosophie. Quand le savant poursuit l'investigation scientifique en prenant pour base un système philosophique quelconque, il s'égare nécessairement dans les régions des causes premières. L'idée systématique donne à l'esprit une sorte d'assurance trompeuse et une inflexibilité qui s'accordent mal avec la liberté du doute que doit toujours garder l'expérimentateur dans ses recherches. Les systèmes sont tous nécessairement incomplets; ils ne sauraient représenter tout ce qui est dans la nature, mais seulement ce qui est dans l'esprit des hommes. Or, pour trouver la vérité, il suffit que le savant se mette en face de la nature, qu'il l'interroge librement en suivant la méthode expérimentale à l'aide de moyens d'investigation de plus en plus parfaits, et je pense que dans ce cas le seul système philosophique consiste à ne pas en avoir.

Comme expérimentateur, j'évite donc les systèmes philosophiques, mais je ne saurais pour cela repousser cet *esprit philosophique* qui, sans être nulle part, est partout, et qui, sans appartenir à aucun système, doit régner non-seulement sur toutes les sciences, mais sur toutes les connaissances humaines. C'est ce qui fait que, tout en fuyant les systèmes philosophiques, j'aime beaucoup les philosophes, et je me plais infiniment dans leur commerce. En effet, au point de vue scientifique, la philosophie représente l'aspiration éternelle de la raison humaine vers la connaissance de l'inconnu. Dès lors les philosophes se tiennent toujours dans les

questions en controverse et dans les régions élevées, limites supérieures des sciences. Par là ils communiquent à la pensée scientifique un mouvement qui la vivifie et l'ennoblit; ils fortifient l'esprit en le développant par une gymnastique intellectuelle générale en même temps qu'ils le reportent sans cesse vers les solutions inépuisable des grands problèmes; ils entretiennent ainsi une sorte de soif de l'inconnu et le feu sacré de la recherche qui ne doivent jamais s'éteindre chez un savant.

En effet, le désir ardent de la connaissance est l'unique mobile qui attire et soutient l'investigateur dans ses efforts, et c'est précisément cette connaissance, qu'il saisit et qui fuit toujours devant lui, qui devient à la fois son seul tourment et son seul bonheur. Celui qui ne connaît pas les tourmens de l'inconnu doit ignorer les joies de la découverte, qui sont certainement les plus vives que l'esprit de l'homme puisse jamais ressentir. Mais, par un caprice de notre nature, cette joie de la découverte tant cherchée et tant espérée s'évanouit dès qu'elle est trouvée. Ce n'est qu'un éclair dont la lueur nous a découvert d'autres horizons vers lesquels notre curiosité inassouvie se porte encore avec plus d'ardeur. C'est ce qui fait que, dans la science même, le connu perd son attrait, tandis que l'inconnu est toujours plein de charmes. C'est pour cela que les esprits qui s'élèvent et deviennent vraiment grands sont ceux qui ne sont jamais satisfaits d'eux-mêmes dans leurs œuvres accomplies, mais qui tendent toujours à mieux dans des œuvres nouvelles. Le sentiment dont je parle en ce moment est bien connu des savans et des philosophes. C'est ce sentiment qui a fait dire à Priestley (1) qu'une découverte que nous faisons nous en montre beaucoup d'autres à faire; c'est ce sentiment qu'exprime Pascal (2), mais sous une forme peut-être paradoxale, quand il dit : « Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. » Pourtant c'est bien la vérité elle-même qui nous intéresse, et si nous la cherchons toujours, c'est parce que ce que nous en avons trouvé ne peut pas nous satisfaire. Sans cela, nous ferions dans nos recherches ce travail inutile et sans fin que nous représente la fable Sisyphe, qui roule toujours son rocher qui retombe sans cesse au point de départ. Cette comparaison n'est point exacte scientifiquement : le savant monte toujours en cherchant la vérité, et s'il ne la trouve jamais tout entière, il en découvre néanmoins des fragmens très importans, et ce sont précisément ces lambeaux de la vérité générale qui constituent la science.

(1) Priestley, *Expériences et observations sur différentes espèces d'airs*. T. Ier, préface, p. 15.

(2) *Pensées morales détachées*, art. IX-XXXIV.

Le savant ne cherche donc pas pour le plaisir de chercher, mais pour le plaisir de trouver. Il cherche la vérité à cause du désir ardent qu'il a de la posséder, et il la possède déjà dans des limites qu'expriment les sciences elles-mêmes dans leur état actuel. Mais le savant ne doit pas s'arrêter en chemin : il doit toujours s'élever plus haut et tendre à la perfection, il doit toujours chercher tant qu'il voit quelque chose à trouver. Sans cette excitation constante qui est donnée par l'aiguillon de l'inconnu, sans cette soif scientifique toujours renaissante, il serait à craindre que le savant ne se systématisât dans ce qu'il a d'acquis ou de connu. Alors la science ne ferait plus de progrès et s'arrêterait par indifférence intellectuelle, comme quand les corps minéraux saturés tombent en indifférence chimique et se cristallisent. Il faut donc empêcher que l'esprit, trop absorbé par le connu d'une science spéciale, ne tende au repos ou ne se traîne terre à terre, en perdant de vue les questions qui lui restent à résoudre. La philosophie, en agitant la masse inépuisable des questions non résolues, stimule et entretient ce mouvement salutaire dans les sciences, car, dans le sens restreint où je considère ici la philosophie, l'indéterminé seul lui appartient, le déterminé retombant nécessairement dans le domaine scientifique. Je n'admets donc pas la philosophie qui voudrait assigner des bornes à la science, pas plus que la science qui prétendrait supprimer les vérités philosophiques qui sont actuellement hors de son propre domaine. La vraie science ne supprime rien, elle cherche toujours et regarde en face et sans se troubler les choses qu'elle ne comprend pas encore. Nier ces choses ne serait pas les supprimer ; ce serait fermer les yeux et croire que la lumière n'existe pas. Ce serait l'illusion de l'autruche qui croit supprimer le danger en se cachant la tête dans le sable. Selon moi, le véritable esprit philosophique est celui dont les aspirations élevées fécondent les sciences en les entraînant à la recherche de vérités qui sont actuellement en dehors d'elles, mais qui ne doivent pas être délaissées par cela même qu'elles s'éloignent et s'élèvent de plus en plus à mesure qu'elles sont abordées par des esprits philosophiques plus puissans et plus délicats. Maintenant cette aspiration de l'esprit humain aura-t-elle une fin, trouvera-t-elle une limite? Je ne saurais le comprendre; en attendant, le savant n'a rien de mieux à faire que de marcher sans cesse, parce qu'il avance toujours.

Un des plus grands obstacles qui se rencontrent dans cette marche générale et libre des connaissances humaines est donc la tendance qui porte les diverses connaissances à s'individualiser dans des systèmes. Cela n'est point une conséquence des choses elles-

mêmes, parce que dans la nature tout se tient et que rien ne saurait être vu isolément et systématiquement, mais c'est un résultat de la tendance de notre esprit, à la fois faible et dominateur, qui nous porte à absorber les autres connaissances dans une systématisation personnelle. Une science qui s'arrêterait dans un système resterait stationnaire et s'isolerait, car la systématisation est un véritable enkystement scientifique, et toute partie enkystée dans un organisme cesse de participer à la vie générale de cet organisme. Les systèmes tendent donc à asservir l'esprit humain, et la seule utilité que l'on puisse, suivant moi, leur trouver, c'est de susciter des combats qui les détruisent en agitant et en excitant la vitalité de la science. En effet, il faut chercher à briser les entraves des systèmes philosophiques et scientifiques, comme on briserait les chaînes d'un esclavage intellectuel. La vérité, si on peut la trouver, est de tous les systèmes, et pour la découvrir l'expérimentateur a besoin de se mouvoir librement de tous les côtés sans se sentir arrêté par les barrières d'un système quelconque. La philosophie et la science ne doivent donc point être systématiques, elles doivent être unies et s'entr'aider sans vouloir se dominer l'une l'autre.

Mais si, au lieu de se contenter de cette union fraternelle pour la recherche de la vérité, la philosophie voulait entrer dans le ménage de la science et lui imposer dogmatiquement des méthodes et des procédés d'investigation, l'accord ne pourrait certainement plus exister. Pour faire des observations, des expériences ou des découvertes scientifiques, les méthodes et procédés philosophiques sont trop généraux et restent impuissans; il n'y a pour cela que des méthodes et des procédés scientifiques souvent très spéciaux qui ne peuvent être connus que des expérimentateurs, des savans ou des philosophes qui pratiquent une science déterminée. Les connaissances humaines sont tellement enchevêtrées et solidaires les unes des autres dans leur évolution, qu'il est impossible de croire qu'une influence individuelle puisse suffire à les faire avancer lorsque les élémens du progrès ne sont pas dans le sol scientifique lui-même. C'est pourquoi, tout en reconnaissant la supériorité des grands hommes, je pense néanmoins que, dans l'influence particulière ou générale qu'ils ont sur les sciences, ils sont toujours et nécessairement plus ou moins *fonction de leur temps*. Il en est de même des philosophes : ils ne peuvent que suivre la marche de l'esprit humain, et ils ne contribuent à son avancement qu'en attirant les esprits vers la voie du progrès, que beaucoup n'apercevraient peut-être pas; mais ils sont encore en cela l'expression de leur temps. Ce serait donc une illusion que de prétendre absorber les découvertes particulières d'une science au profit d'une méthode

ou d'un système philosophique quelconque. En un mot, si les savans sont utiles aux philosophes et les philosophes aux savans, le savant n'en reste pas moins libre et complétement maître chez lui, et je pense, quant à moi, que les savans dans leurs laboratoires font leurs découvertes, leurs théories et leur science sans les philosophes. Joseph de Maistre a dit que ceux qui ont fait le plus de découvertes dans la science sont ceux qui ont le moins connu Bacon (1); ceux qui l'ont lu et médité, ainsi que Bacon lui-même, n'y ont souvent guère réussi. C'est qu'en effet l'art d'obtenir le déterminisme des phénomènes à l'aide des procédés et des méthodes scientifiques ne s'apprend que dans les laboratoires, où l'expérimentateur est aux prises avec les problèmes de la nature. Quand on est en face de phénomènes dont il faut déterminer les conditions d'existence ou les causes prochaines, les procédés du raisonnement doivent varier à l'infini, suivant la nature des phénomènes dans les diverses sciences et selon les cas plus ou moins difficiles et plus ou moins complexes auxquels on les applique. Les savans, et même les savans spéciaux en chaque science, peuvent seuls intervenir dans de pareilles questions, parce que non-seulement les procédés diffèrent, mais parce que l'esprit du naturaliste n'est pas celui du physiologiste, et que l'esprit du chimiste n'est pas celui du physicien. Quand des philosophes tels que Bacon, ou d'autres plus modernes, ont voulu donner une systématisation de préceptes pour la recherche scientifique, ils ont pu paraître séduisans aux personnes qui ne voient les sciences que de loin; mais en réalité de pareils ouvrages ne sont d'aucune utilité aux savans faits, et pour ceux qui veulent se livrer à la culture des sciences, ils les égarent par une fausse simplicité des choses; bien plus, ils les gênent en chargeant l'esprit d'une foule de règles vagues ou inapplicables, qu'il faut se hâter d'oublier, si l'on veut entrer dans la science et devenir un véritable expérimentateur.

Je crois que dans l'enseignement scientifique le rôle d'un maître est de montrer expérimentalement à l'élève le but que le savant se propose, et de lui indiquer tous les moyens qu'il peut avoir à sa disposition pour l'atteindre. Le maître doit ensuite laisser l'élève libre de se mouvoir à sa manière, suivant sa nature, pour arriver au but qu'il lui a montré, sauf à venir à son secours, s'il voit qu'il s'égare. Je pense enfin que la vraie méthode scientifique est celle qui contient l'esprit sans l'étouffer, celle qui laisse autant que possible l'esprit en face de lui-même, et le dirige tout en respectant ses qualités les plus précieuses, qui sont son originalité

(1) Joseph de Maistre, *Examen de la Philosophie de Bacon*, t. Ier, p. 81.

créatrice et sa spontanéité scientifique. En effet, les sciences n'avancent que par les idées nouvelles et par la puissance créatrice ou originale de la pensée. Il faut donc prendre garde, dans l'enseignement des sciences, que les connaissances qui doivent armer l'intelligence ne l'accablent par leur poids, et que les règles qui sont destinées à soutenir les côtés faibles de l'esprit n'en atrophient ou n'en étouffent les côtés puissans et féconds. Je n'ai point à entrer ici dans d'autres développemens; j'ai dû me borner à prémunir les sciences physiologiques et la médecine expérimentale contre les exagérations de l'érudition et contre l'envahissement et la domination des systèmes, parce que ces sciences, en y succombant, verraient disparaître leur fécondité, et perdraient l'indépendance et la liberté d'esprit, qui seront toujours les conditions essentielles de leurs progrès.

Si le génie de l'homme a dans les sciences comme ailleurs une suprématie qui ne perd jamais ses droits, cependant, pour les sciences expérimentales, le savant doit appliquer ses idées à la recherche du déterminisme scientifique et interroger la nature dans un laboratoire, avec les moyens convenables et nécessaires. On ne concevrait pas un physicien ou un chimiste sans laboratoire. Pour le physiologiste il doit en être de même : il faut qu'il analyse expérimentalement les phénomènes de la matière vivante, comme le physicien et le chimiste analysent expérimentalement les phénomènes de la matière brute. En un mot, le laboratoire est la condition *sine quâ non* du développement de toutes les sciences expérimentales. L'évidence de cette vérité amène et amènera nécessairement une réforme universelle et profonde dans l'enseignement scientifique, car on a reconnu partout aujourd'hui que c'est dans les laboratoires que germent et grandissent toutes les découvertes de la science pure, pour se répandre ensuite et couvrir le monde de leurs applications utiles. Le laboratoire seul apprend les difficultés réelles de la science à ceux qui le fréquentent. Il leur montre en outre que la science pure a toujours été la source de toutes les richesses réelles que l'homme acquiert et de toutes les conquêtes qu'il fait sur les phénomènes de la nature. C'est là une excellente éducation pour la jeunesse, parce qu'elle seule peut lui faire comprendre que les applications actuelles si brillantes des sciences ne sont que l'épanouissement de travaux antérieurs, et que ceux qui profitent aujourd'hui de leurs bienfaits doivent un tribut de reconnaissance à leurs devanciers, qui ont péniblement cultivé l'arbre de la science sans le voir fructifier.

CLAUDE BERNARD.

DEUX

VISITES ROYALES EN HONGRIE

1741 — 1865

Dans l'histoire, tout se reproduit. « Un miracle d'Autriche ! » disait Frédéric II, parlant de ces heureuses surprises qui ont tenu de tout temps une si grande place dans les annales de l'empire austro-allemand. Frédéric savait d'ordinaire assez bien ce qu'il disait, surtout quand il lui arrivait de louer un ennemi. Le mot qu'il appliquait à Marie-Thérèse et à son voyage de Presbourg en 1741 reste aujourd'hui encore celui qui caractérise le mieux l'importance d'une autre visite royale en Hongrie, celle de l'empereur François-Joseph dans l'été de 1865. Les deux événemens dans l'histoire moderne de l'Autriche se ressemblent par plus d'un côté. Les complications, l'état des partis, la somme, sinon le caractère des difficultés, tout est pareil. Ces deux visites mémorables évoquent forcément le parallèle. On assistait à l'une, on voudrait étudier l'autre, et cette idée de rapprocher le passé du présent, qui tente chaque jour les meilleurs esprits, trouve ici sa plus naturelle application.

I.

L'année 1741 est une des plus agitées de cette vie que Marie-Thérèse appelait à tort « désastreuse. » Assise sur le trône depuis deux mois à peine (l'empereur Charles VI mourut le 20 octobre 1740), Frédéric II ne tarda pas à lui manifester de quelle nature serait l'affection dont il ne se lassait pas de prodiguer des assurances. Dans les premiers jours de décembre, il avait pris toutes

ses mesures pour se rendre facile la possession de cette Silésie, à laquelle il ne comprenait pas que l'Autriche lui disputât ses droits « évidens! » Le 18 du même mois, il passa l'Oder à la tête d'une armée de trente mille hommes, et des troupes prussiennes campèrent le 22 devant Glogau. Le roi de Prusse appelait cela des « contestations d'amitié (1)! »

Frédéric II met une grande unité dans la vie de Marie-Thérèse, car pendant quarante ans qu'elle régna, c'est en somme en vue de la Prusse qu'elle agit toujours. Le grand Fritz est l'ennemi par excellence, le *Gegner*, comme on dit en allemand. Les traités de paix qu'on signe avec lui pour le danger valent les guerres, car avec cet homme qui affirme en propres termes ne « vouloir être honnête que s'il y a quelque chose à y gagner (2), » désarmer c'est courir double risque. De ce point de vue, Frédéric domine la politique de l'Autriche. Des autres ennemis on se débarrasse, on bat les Bavarois, les Saxons, les Espagnols, les Français même, puis on traite, et tout est dit; mais de lui on n'est jamais quitte. On le bat aussi parfois, jamais on ne lui échappe, et, quoi qu'on fasse, on sent que la question demeure toujours ouverte et que les phases seulement se succèdent dans une situation qui au fond se perpétue. La curiosité tient d'ailleurs l'attention publique éveillée sur ce prince étrange, car, à dire vrai, ceux auxquels il donne des victoires se l'expliquent aussi peu que ceux auxquels il inflige des défaites. Pour l'Allemagne entière, nord ou sud, Frédéric était un mystère, et, selon toutes les règles, ce fourbe couronné, ce cynique, ce contempteur de tout ce qui est honnête ou loyal, moral ou religieux, devait périr ignominieusement ou même disparaître de Sans-Souci une nuit, emporté par le diable au milieu de flammes bleues. Sans cela, qui prouverait aux peuples que la vertu est toujours récompensée? Tous les « bien pensans » du monde entier sont contre Frédéric. Il est d'autant plus terrible qu'il demeure inexplicable. Tous ses procédés sont inconnus, toutes ses voies excentriques; il ne veut rien faire comme les autres, et en fin de compte on lui laisse toujours faire sa volonté. Prenons comme exemple les négociations qui précèdent le traité de paix de

(1) Dans une lettre toute de sa main adressée à François de Lorraine le 12 janvier 1741 (et que cite M. d'Arneth dans son excellent livre sur Marie-Thérèse), Frédéric dit au grand-duc : « J'ai vu avec un véritable chagrin que votre altesse royale avait pris si mal les contestations d'amitié que je lui ai faites, et que, malgré la justice de mes droits, la reine votre épouse ne voulait avoir aucun égard à l'*évidence* de mes prétentions sur la Silésie..... Ce qui me fait le plus de peine est de voir que je serai obligé de faire malgré moi du mal à un prince que j'aime et que j'estime, et pour lequel mon cœur sera toujours porté, quand même mon bras serait obligé d'agir contre lui. »

(2) Lettre du roi à Podewils, saisie avec d'autres documens par Reipperg et expédiée à Vienne.

Kleinschnellendorf : le roi entre en pourparlers (1); on lui propose pour les préliminaires un diplomate; non, il veut un dignitaire de l'église. Il lui plaît, à cet ami de Voltaire, de se fier à un prêtre, à un certain comte Giannini, chanoine à la cathédrale d'Olmütz; puis, — quand après deux ou trois semaines de chômage il lui convient à lui, Frédéric, de reprendre les négociations, — il envoie quérir l'homme d'église par un trompette et le somme de venir sur l'heure s'entretenir « secrètement » avec lui! Ce singulier personnage semblait créé exprès pour ouvrir les yeux à l'Autriche, qui des leçons qu'effectivement il lui donnait ne comprenait pas toujours le premier mot.

De son temps, tous les jugemens de l'Allemagne sur Frédéric portaient nécessairement à faux, car il n'appartenait qu'aux âges qui l'ont suivi de l'expliquer. Ceux qu'il battait croyaient à ses « gros bataillons, » et personne ne savait que ses vrais « gros bataillons » étaient les idées nouvelles. Le grand Frédéric représentait l'époque qui commençait, c'était là sa puissance, et lui-même peut-être se méprit souvent sur sa supériorité, se croyant *plus* que les autres, tandis qu'il n'était simplement que plus avancé. Une des raisons pour lesquelles il eût été impossible à l'Autriche de se rendre compte de la vraie valeur de Frédéric, c'est qu'elle se serait infailliblement demandé comment le bon Dieu eût jamais permis à un pareil homme de devenir l'apôtre d'une doctrine juste ou saine. Pour elle, le « fléau de Dieu » seul se manifestait, et elle ne s'inquiétait guère de savoir « si le génie » pouvait ou non être « une de ses vertus. »

Or cet adversaire qui devait préoccuper l'Autriche incessamment pendant quarante ans s'était révélé dès le lendemain de l'avénement de Marie-Thérèse, et bien que de tous côtés elle rencontrât cette même influence néfaste, la menaçant tantôt sous une forme, tantôt sous l'autre, elle ne trouvait nulle part (pas plus à l'intérieur qu'à l'extérieur) un appui ferme sur lequel elle pût compter dans son œuvre de résistance. Rien ne paraissait plus tenir ensemble (2) le jour où se rompit le lien naturel de tant de populations et de pays divers. Avec l'empereur s'éteignait l'empire, depuis si longtemps héréditaire dans la maison des Habsbourg, et la Hongrie et la Bohême ne restaient maintenues sous le sceptre de l'Autriche qu'en vertu de la succession féminine établie dans la récente *pragma-*

(1) Voyez les si intéressans rapports de Pfütschner dans les archives d'état de Prusse et les rapports et lettres du comte Giannini.

(2) « *Pur troppo si prevede la separazione di si vasta monarchia che da se medemisa, mancato il capo, non potia reggersi,* » dit Zeno, l'envoyé de la république vénitienne à Vienne, lorsqu'il apprend la mort de l'empereur Charles VI.

tique sanction, si récente qu'elle n'était pas encore reconnue par les cours de l'Europe, et que, parmi les souverains engagés de parole à la reconnaître, certains nièrent leur promesse dès le lendemain de la mort du *Kaiser*. De près et de loin, rien que défection et danger : la Bavière conspirait ouvertement, et quêtait des votes pour l'élection impériale; la Saxe louvoyait entre tous les partis en attendant de s'attacher à la triple alliance franco-bavaro-prussienne; l'Espagne comptait sournoisement les heures, impatiente de fondre sur l'Italie. La France d'avant Choiseul cachait des intrigues de demi-monde sous une politesse emmiellée, et le cardinal Fleury jetait de l'eau bénite sur les grossièretés du maréchal de Belle-Isle. Quant à l'Angleterre, selon sa coutume, elle observait chaque incident de la lutte imminente, résolue à n'accorder l'appui toujours décisif de son alliance qu'au plus fort, puis s'entretenait la main par une immixtion incessante dans les affaires d'autrui. La Prusse fut la première à agir, un des grands secrets de Frédéric étant de toujours se presser, instinctivement persuadé que, dans l'action la mieux réussie, les neuf dixièmes du mérite consistent à *avoir agi*. Frédéric devinait la situation presque désespérée de Marie-Thérèse ; l'Angleterre devina bien vite la fortune de Frédéric, et cette pénétration de l'Angleterre était encore fatale à l'Autriche, qu'elle paralysait du côté de sa seule véritable alliée à l'étranger.

A l'intérieur, on s'étonnait de se trouver gouverné par une femme, et, selon la louable habitude autrichienne, on s'effraya outre mesure de ce à quoi on n'était pas accoutumé; puis, au bout du compte, on avait à peine un nom, car François de Lorraine, le mari de l'archiduchesse Thérèse, n'était plus même un prince souverain, ses états ayant été cédés à la France; c'était tout au plus un grand-duc de Toscane rappelé de Florence pour venir apporter à Vienne des façons italiennes ou, qui sait? françaises (1)! C'était le chef d'une des plus grandes maisons d'Europe, un descendant des Guises, mais impossible de voir en lui un roi de Bohême ni un roi de Hongrie. Et la fille de Charles VI elle-même, qu'était-elle? Il ne lui restait qu'à s'intituler reine de Hongrie, ce qu'elle fit, mais au risque manifeste (du train dont marchaient ses sujets hongrois) de demeurer reine *in partibus*. On le voit, il était difficile d'entrer en ménage de royauté avec moins de ressources que ne le firent Marie-Thérèse et le grand-duc François en l'année 1741.

Mais si jamais le mot de Médée put s'appliquer avec justesse, ce

(1) « La casa di Lorena non è grata all' Impero perchè pose loro straniera *e mezza Francese.* » Zeno.

fut à Marie-Thérèse. Rien ne lui restait... *qu'elle!* Heureusement elle le comprit d'inspiration, ce qui sauva tout. Elle avait vingt-trois ans, et, avec une beauté incontestable, possédait ce qui dépasse toute beauté, le *charme*. Nul ne lui résista jamais, et c'est à cette conscience de ce qu'elle vaut par elle-même que la rivale de Frédéric II doit d'être si souvent sortie victorieuse de complications politiques auxquelles aucun homme politique ne savait trouver une issue. La lutte entre ces deux forces n'est d'un si haut intérêt que parce que chaque combattant y apporte tout ce qu'il est. Fréderic ne domine que par ce qui le distingue de tout le monde, par son individualité intelligente et par cette foi dans l'esprit humain que ne confessait aucun de ses contemporains germaniques; Marie-Thérèse, à ce duel interminable, apporte son âme, et ne se tire d'affaire littéralement *qu'à force d'être*. La puissance qui prévaut en elle, c'est *elle*, et partout où elle fait porter son individualité sur les hommes ou sur les choses, elle réussit. De là son fameux appel aux Magyars à Presbourg, un coup d'inspiration désapprouvé par tous ses ministres, et qui, pour les fortes têtes qui croient que la grande politique s'apprend, pour ceux qu'elle-même appelait plus tard *nos vieux de la chancellerie* (1), n'est pas une excentricité moindre que celles dont se rendait coupable le roi de Prusse. « Je suis pleine de cœur, » dit un jour la reine dans ce joli français qui était partout de cour il y a cent ans, et « c'est sous ce signe » qu'elle sait vaincre. « Être tout plein de courage, » c'est la devise de sa jeunesse; « être triste, mais *jamais abattue*, » c'est celle de la fin de sa vie. Au caractère assez vaillant pour ne jamais se laisser abattre, au cœur assez noble pour ne défaillir devant aucune infortune, on doit cette soudaine résolution de se réconcilier avec les Hongrois, quand rien ne paraissait plus difficile que cette réconciliation, et quand rien autre ne pouvait pour le moment rétablir la situation à l'intérieur. C'était alors, comme cela s'est plus d'une fois vu depuis, sur le désaccord des peuples autrichiens avec l'Autriche que s'appuyaient les ennemis du dehors pour menacer la maison de Habsbourg. Pour la première fois depuis plusieurs siècles, la couronne de Hongrie se séparait de la couronne impériale, et pour faire un empereur allemand de François de Lorraine la fille de Charles VI avait besoin à la lettre de tout le monde, mais surtout de Frédéric de Prusse. L'électeur de Bavière s'entendait avec le roi de Pologne Auguste de Saxe, et Frédéric prêtait à tous deux un nonchalant soutien en attendant de vendre son vote

(1) Lettre à son beau-frère Charles de Lorraine (janvier 1742) lors de la campagne de Prague, et où elle le prie d'envoyer « tous les *deux jours* une relation allemande pour *nos vieux de la chancellerie*. »

et son influence à Marie-Thérèse, ce qu'au fond il désirait fort. Sous le nom de l'empereur Charles VII, Charles de Bavière allait entrer en scène, et Khevenhüller n'en était pas encore à prendre Munich et à couper les derrières de son adversaire par une des petites campagnes les plus heureuses dont l'histoire allemande ait gardé trace. Au mois d'avril 1741, la bataille de Molwitz avait mis l'Europe du côté de Frédéric; au mois de mai, la France signait avec l'Espagne et la Bavière le traité de Nymphenburg; pour l'Autriche, tout semblait perdu. Marie-Thérèse n'avait qu'une seule ressource contre tant d'ennemis, la Hongrie, et elle n'était pas encore couronnée reine. Le défaut de tout caractère souverain chez le grand-duc François ajoutait aux difficultés de la situation. Non-seulement on lui reprochait son origine étrangère et son ignorance du droit allemand, mais, oublieux du glorieux fondateur de la maison régnante, du grand Rodolphe, qui, outre son épée, ne possédait guère autre chose, on trouvait dans les provinces allemandes le descendant des princes ligueurs un trop chétif seigneur pour ceindre le diadème de Charlemagne. Comme mari de cette fille aimée que Charles VI avait eu la précaution de faire reconnaître comme son *héritier*, le grand-duc aurait dû posséder déjà le titre de roi des Romains; mais la mort soudaine de l'empereur l'avait empêché de prendre les mesures nécessaires, et François de Lorraine demeurait le simple « conjoint » de la reine. Un pareil état de choses ne convenait ni au cœur ni à la dignité de Marie-Thérèse, car elle était reine jusqu'au bout des ongles, et elle adorait son mari.

Du côté des royaumes placés sous le sceptre impérial, la situation était pire encore; en effet, la pragmatique sanction, qui seule donnait le trône à l'archiduchesse, ne disait pas un mot de son époux. On était lié de tous côtés : en vertu de la pragmatique, nul droit pour François de Lorraine, et, à la moindre infraction qu'on y ferait, abolition des droits de Marie-Thérèse! Cependant, à dater du jour de son avénement, le partage du pouvoir royal avec le grand-duc fut la pensée perpétuelle comme aussi la difficulté suprême de Marie-Thérèse. La *Mitregentschaft*, selon le mot technique, c'était là le but presque impossible à atteindre, et auquel tout lui défendait de renoncer. Au milieu d'obstacles sans nombre, un seul et unique espoir demeurait du côté de l'empire d'Allemagne : c'est qu'indubitablement le grand Fritz ne voulait nullement de la couronne impériale pour lui-même; mais les prétentions électorales disputaient doublement à Marie-Thérèse le royaume de Bohême, car, si Auguste de Pologne réclamait pour lui-même l'exercice de l'électorat comme mari de l'archiduchesse Josepha,

Charles-Albert de Bavière s'arrangeait pour prendre possession de Prague. Le cercle, on le voit, se rétrécissait. Des défaites partout avaient garni d'ennemis la frontière de l'archiduché même, et, pendant que Frédéric demandait la ville de Breslau et que le gouvernement anglais conseillait tout simplement de lui « donner tout ce qu'il voudrait, » les armées coalisées se préparaient à la campagne de Bohême, et l'électeur de Bavière, maître de la Haute-Autriche, menaçait Vienne de son avant-poste de Linz, où il fit le 15 septembre 1741 une entrée triomphale. Ce qu'il y eut de plus triste, c'est que partout le peu de résistance des populations et la facile adhésion d'une bonne partie des hautes classes confirmèrent l'étranger dans la supposition que ce règne, si mal commencé, ne s'affermirait point entre les mains d'une femme à qui l'on disputait ses droits souverains et d'un prince qui n'en avait acquis aucun. A défaut de couronne impériale, il fallait absolument le pouvoir royal étendu sur le grand-duc, et cela ne pouvait se faire qu'en Hongrie. Le couronnement de la reine était donc d'urgence; mais, pas plus alors que dans d'autres temps, les Hongrois ne se sentaient de vocation pour les sacrifices gratuits. Ils étaient pleins de méfiance à l'endroit de la maison de Habsbourg, et les témoins vivaient encore de la terrible rébellion de Rakoczy, dont le souvenir se retrouvait partout.

« Il n'y a aucun doute, dit un historien contemporain, dont le patriotisme autrichien ne se peut contester (1), il n'y a aucun doute que les ennemis étrangers qui ne poursuivaient que l'humiliation, sinon la complète destruction de l'Autriche, n'aient compté avec certitude sur la défection des Hongrois, et cru que, dans cette partie la plus importante de tout son territoire, aucun appui ne serait offert à la couronne. » A ces défiances de la Hongrie, Vienne, on se l'imagine, répondait par de l'éloignement, et alors, comme depuis, on ne dut la possibilité d'une entente nouvelle qu'aux efforts de quelques individus isolés qui sentaient combien l'empire et le royaume se devaient à de communs intérêts. En Hongrie, Marie-Thérèse trouva son meilleur soutien dans le *judex curiæ,* le baron Palffy, et dans le baron Grassalkovics, président de la chambre basse. A Vienne, un de ceux qui encouragèrent l'idée de se mettre en règle avec la Hongrie fut le vieux comte Gündacker Stahremberg, lequel s'était déjà, quatre jours après la mort de l'empereur Charles (24 octobre 1740), prononcé hautement en faveur de la convocation de la diète hongroise.

La naissance d'un héritier vint précipiter les choses; Joseph II

(1) Arneth, *Maria-Theresia, erste Regierung's Jahre.*

naquit le 13 mars 1741, et le 18 mai le *Landtag* devenu si fameux dans les annales européennes s'ouvrit à Presbourg. Ce jour-là, la grande bataille recommença qui dure encore aujourd'hui, et qui date du moment où la maison d'Autriche devint souveraine en Hongrie. Au début, bien qu'on ne refusât point d'inviter la reine à venir se faire couronner, on hérissa les préliminaires de la négociation de tant d'obstacles, on se laissa aller à un tel luxe de discussions désagréables pour la souveraine, que l'on comprend assez le mauvais vouloir des « ministres allemands » de Marie-Thérèse, et certaines expressions peu flatteuses pour la nation hongroise que celle-ci leur a si amèrement reprochées. Le premier grief contre les Hongrois aux yeux de la reine dut être le refus absolu par lequel ils accueillirent la proposition de donner au grand-duc une part quelconque dans le pouvoir royal : bien au contraire, il fut décidé que — jusqu'au moment où la question de principe à cet égard aurait reçu une solution légale — on ne prendrait nulle connaissance, même par courtoisie, du « mari de la reine; » on ne lui réserverait non plus aucune place d'honneur dans les fêtes et cérémonies officielles qui font partie du programme voulu du couronnement (1). On évoqua tous les articles en litige, on ne laissa en repos aucun sujet de dispute, et on fit tant et si bien qu'à la veille de ce couronnement sans lequel Marie-Thérèse ne pouvait pour ainsi dire entrer

(1) Cet inconcevable règlement fut observé si ponctuellement que lors du couronnement le grand-duc ne prit place qu'à la table royale, où des invitations générales rassemblèrent à la fin du jour toutes les notabilités du pays. Ni dans la salle du trône au château, ni dans la cathédrale, ni dans aucune des antiques observances où elle s'affermissait dans la succession de saint Étienne, nulle part Marie-Thérèse ne vit près d'elle celui que jusqu'à sa dernière heure elle ne cessa d'appeler « cet adorable époux. » Elle fut partout seule ce dimanche cinquième après la Pentecôte, seule au palais, à l'église, à la procession, seule vis-à-vis de cet étrange peuple sur lequel elle devait exercer une si grande influence. Aussi pas un récit du temps qui ne constate l'air de tristesse de la princesse, le *nuage* qui assombrissait son front surchargé de joyaux étincelans. Parmi les restes d'une époque barbare, il y a un usage qui astreint les rois hongrois à monter à cheval et à se rendre au *Königshügel* (un monticule au bord du Danube), d'où, prenant en main l'épée du grand saint Stephan, ils en dirigent la pointe vers les quatre points cardinaux en signe de la défense du royaume, assurée à l'est et à l'ouest, au midi et au nord. Marie-Thérèse, resplendissante de draperies d'or, couronne en tête, épée au flanc, franchit la montée du bond d'un magnifique cheval noir, et apparut vraiment en reine de la légende aux yeux de cette impressionnable nation, qui la salua du cri (autorisé depuis la veille) de *vivat domina et rex noster!* François de Lorraine vit tout cela de loin, en simple particulier. Il faut lire là-dessus les écrivains du temps pour se faire une idée de la singulière position de ce dernier Guise, se « faufilant » par des rues borgnes et assistant d'endroits cachés à ces splendides cérémonies qui faisaient de sa femme un des grands monarques de l'Europe. « Per *strade oblique*, écrit Capello à son gouvernement à Venise, *provenne in situazioni inosservare la regina onde veder tutte le ceremonie!* »

en communication avec ses sujets hongrois, elle seule se sentit le courage de tenter l'aventure. Autour d'elle, tous auguraient mal de l'expédition : « La reine garde l'espoir d'agir *par sa présence personnelle* sur cette diète, » dit le Vénitien Capello, pour qui Marie-Thérèse est l'objet d'une étude minutieuse pendant plusieurs années. On le voit, c'est encore en elle-même qu'elle espère, toujours à elle-même que dans tout moment critique elle a recours.

Marie-Thérèse fut couronnée le 25 juin 1741, après une suite de combats parlementaires qui font assez clairement voir qu'elle ne gagnait guère à cela que le droit de s'intituler légalement reine de Hongrie. C'était une trêve. Le lendemain, la guerre recommença de plus belle. Toutes les questions qui s'agitent aujourd'hui ne sont que la répétition de celles qui s'agitaient en 1741 : priviléges du clergé, droits de catholiques et de protestans, immunités que voulait la noblesse, libertés que réclamaient la bourgeoisie et la petite gentilhommerie, incorporation de la Transylvanie, mais surtout et avant tout séparation des intérêts du royaume de ceux de l'empire, — en un mot le plus de *dualisme* possible! La Hongrie gouvernée par les Hongrois, l'*indigénat* entouré d'entraves afin de décourager les étrangers, et l'éloignement de toute influence autrichienne, c'étaient là quelques-unes des demandes dont ses nouveaux sujets ne cessaient de poursuivre leur souveraine. Parmi ces demandes elles-mêmes, il y en avait d'excessives, comme il y en avait de très justes; dans l'hésitation de la reine à les accorder, il y eut, mêlée à beaucoup de fermeté, une pointe de maladresse, et des deux côtés cela ne pouvait être autrement, car involontairement la confiance parfaite manquait d'un côté comme de l'autre, et dans les exigences ainsi que dans les atermoiemens le sentiment personnel jouait un très grand rôle. Naturellement les Hongrois s'inspiraient d'une aversion démesurée pour les « ministres allemands, » que naturellement aussi la fille de Charles VI cherchait jusqu'à un certain point (1) à défendre. Ensuite la forme ici encore emporta le fond, et on n'était pas entré en discussion depuis une semaine, que le ton des débats mêmes mit de l'amertume là où l'objet débattu n'en mettait point. On commença par marchander à la nouvelle reine le « don du couronnement, » qu'on ne lui accorda à peu près convenable qu'après des disputes qui blessaient tout en Marie-Thérèse; mais elle était venue à Presbourg *pour vaincre les Hongrois*, et elle y resta mal-

(1) Je dis « jusqu'à un certain point, » car au mois de juillet, peu de temps après son couronnement, elle avoua au comte Joseph Esterhazy, pour qui elle se sentait une estime particulière, que ses « ministres allemands manquaient certainement de goût pour les Hongrois. »

gré tous les affronts. Ses amis aussi étaient puissans : le vieux feld-maréchal Palffy, d'abord *judex curiæ*, avait été élu palatin, et le nouveau *judex curiæ* était Joseph Esterhazy, dont l'appui fut précieux. Pourtant toute tentative d'obtenir la corégence de François de Lorraine demeura infructueuse, et ni Palffy, ni Esterhazy, ni Grassalkovics, n'avancèrent d'un pas. Le refus prit toute sorte de formes, de prétextes, et demeura inébranlable. Surtout la *table inférieure* (ou chambre basse) assaisonna sa dénégation d'argumens peu faits pour concilier la bienveillance de la souveraine. La situation s'aggravait tous les jours, et Palffy en était à prier sa royale maîtresse de ne plus insister sur le *Mitregentschaft* du grand-duc, ce qui montrait de sa part une assez mince appréciation du caractère auquel il avait affaire. « J'ai une forte volonté, lui fut-il répondu, et ce que je me suis juré à moi-même, je l'accomplirai. » Les *postulate* ou requêtes de la nation avaient été présentées, et à la fin de juillet la couronne demeurait encore silencieuse. Le 28 juillet, le message royal fut porté à la représentation collective du pays, c'est-à-dire aux deux chambres réunies. Le *protonotar* Gabriel Pechy le lut à haute voix pour autant que cela lui fut permis par le tumulte effroyable qui éclata, et à la fin de la lecture ce fut, selon l'expression d'un historien, « un vacarme infernal de cris, d'injures et de hurlemens. » La lutte allait croissant; les pamphlets les plus offensans, les brochures les plus violentes contre la reine elle-même et tous ses adhérens se répandaient partout. Plusieurs affectaient un caractère tellement séditieux, que, par ordre du palatin, ils durent être brûlés au pied de la potence. Les discussions, on le conçoit, ne menaient à rien, et quant à jamais atteindre à un *compromis* entre la couronne et la nation, nul n'en gardait plus le moindre espoir. La position de Marie-Thérèse à Presbourg pouvait vraiment s'appeler désespérée, et pendant qu'entre elle et les Hongrois tout s'empirait de la sorte, le danger du dehors s'accroissait en égale proportion. Frédéric II refusait avec dédain les offres d'une paix telle quelle, et Charles-Albert de Bavière déjà s'apprêtait à faire valoir ce qu'il nommait, lui, ses droits « à la succession de Charles VI comme roi de Hongrie. »

« Je suis une bien malheureuse reine, dit alors Marie-Thérèse, mais j'ai un cœur de roi! » Et elle le prouva. Aucun moyen de salut ne se laissait plus voir. L'ennemi extérieur, parti de tous les points à la fois, resserrait son cercle autour de la malheureuse Autriche, et quand, seule, une armée fraîche tirée de Hongrie pouvait conjurer les dangers du dehors, la Hongrie opposait à tout désir de la couronne un inflexible « non! » Quelle chance y avait-il qu'un peuple qui éclatait en insultes contre sa maison régnante fût amené

à se dévouer pour elle et à prodiguer son sang et son or pour conserver un trône à la dernière des Habsbourg?

Le découragement s'empara de tout le monde autour de la reine, mais il s'arrêta là et jamais ne monta complétement jusqu'à elle. Il y avait tantôt deux mois et demi qu'on se disputait avec un acharnement toujours croissant, et penser que la ressource suprême eût été d'en appeler à l'*insurrection universelle* en Hongrie et d'armer tout le monde! Se figure-t-on ce dernier remède dans un pareil moment, quand armer un Hongrois c'était armer un ennemi mortel de l'Autriche! Marie-Thérèse, à son éternel honneur, ne se trompa ni ne recula. Le 11 septembre 1741, elle convoqua les membres des deux chambres (haute et basse) dans la grande salle du trône au château de Presbourg, et tenta une démarche dont la noblesse et le courage doivent lui assurer l'admiration de tous les siècles. Personne n'avait été de son avis, personne ne croyait au succès, pas plus Hongrois qu'Allemands. On la suivit sur le terrain, mais morne ou courroucé. Les conseillers allemands disaient qu'il valait autant se fier à Satan lui-même qu'aux Magyars. Ses amis hongrois n'étaient déterminés qu'à protéger la personne de la reine. Marie-Thérèse, vêtue d'habits de deuil et portant sur la tête la couronne sacrée de saint Étienne, reçut du haut du trône la foule de ses ennemis et de ceux qui lui prodiguaient des injures et des calomnies depuis tout le temps qu'elle vivait parmi eux. Les fidèles, tels que Palffy, Joseph Esterhazy, le primat, le chancelier Louis Batthyanyi, Grassalkovics et quelques autres l'entouraient, mais devant elle ses yeux ne rencontraient aucun regard ami.

Ses premières paroles étonnèrent toute l'assistance, et la hardiesse avec laquelle elle osa dire toute la vérité subjugua bientôt la foule entière. « C'est la dure nécessité de ma situation qui me fait avoir recours à la Hongrie, dit-elle avec la plus noble simplicité. Il s'agit de tout sauver, le pays, la personne royale, mes enfans, la couronne; *je suis abandonnée de tous*, et ne me fie qu'à la loyauté des Hongrois et à leur bravoure bien connue. Dans ce péril extrême, je demande aux états qu'ils protégent et ma personne et mes enfans, et le pays et la couronne... » Et alors, mère et femme la plus tendre qu'il y eût au monde, victorieuse déjà par son heureuse audace, elle fut vaincue par le souvenir de ses enfans et fondit en larmes. Il ne resta pas un ennemi de la reine dans cette salle du château de Presbourg, sa magnanimité les avait domptés tous, car tous l'avaient comprise, et les mots : *vitam nostram et sanguinem consecramus*, sortirent de toutes les poitrines avec une véritable conviction. « Une main de femme vaudrait mieux ici que celle d'un homme, » écrivait don Juan d'Autriche quand Philippe II l'envoya

gouverner les Pays-Bas révoltés. La conduite de Marie-Thérèse en Hongrie prouverait au besoin la vérité de ces paroles, et le 11 septembre 1741 donna raison à Charles VI et à la pragmatique sanction.

Inutile de dire qu'il ne fut plus question d'opposition : à peine une semaine fut-elle passée que les états réunis répondirent aux propositions de l'électeur de Bavière par le plus hautain refus, et que le vote de toute la représentation nationale sanctionna une levée *insurrectionnelle* de plus de cent mille hommes. Peu de jours après, le grand-duc François prêta serment entre les mains de la reine et devant les deux chambres réunies en sa qualité fraîchement acquise de « roi-consort; » alors aussi pour la première fois le futur empereur Joseph II fut amené de Vienne. A l'âge de six mois, il fit son début parmi ces sujets turbulens avec lesquels il devait, lui à son tour, entamer une si longue et en somme une si infructueuse lutte.

On aurait quelque peine à s'exagérer l'effet moral produit partout par l'issue de la diète de Presbourg. Comme en ce temps de communications difficiles on voyait les choses de beaucoup plus loin, les grandes lignes seules des événemens frappaient l'étranger, qui échappait ainsi à l'embarras des menus détails. La distance alors donnait aux faits la perspective qu'aujourd'hui nous attendons du temps. On voyait peut-être plus juste que nous, et on saisissait avec plus de netteté le sens des événemens contemporains. Dans les provinces allemandes de l'Autriche, partout en Allemagne et jusque dans les cours européennes les plus éloignées, le résultat du voyage de la reine fut apprécié à sa juste et à sa très haute valeur. Il en ressortait pour chaque ennemi de l'Autriche un grand découragement, car il en ressortait la nécessité pour chacun de renoncer à l'espoir (toujours si caressé jusqu'alors) de s'attirer l'alliance de la Hongrie mécontente. Il y eut de tous côtés consternation et grincemens de dents, et je crois que, tout bien examiné, Frédéric II fut encore le moins déconcerté de l'aventure. La tentative hardie de la reine était une telle gageure contre la fortune, que la victoire remportée en pareille occurrence ne pouvait point ne pas intéresser le roi de Prusse. Il se sentait si fort qu'il pouvait se passer ce plaisir d'artiste de voir réussir même son rival.

C'est un honneur pour un pays que de compter un souverain comme Marie-Thérèse, et c'est aussi un heureux privilége que de pouvoir, dans de grandes crises, en référer à des traditions comme celles qui se nomment en Autriche *thérésiennes*. La supériorité de l'impératrice-reine est toute morale et se trouve dans sa droiture, dans sa simplicité, dans son culte de la vérité, dans son cœur. Elle a pour la vérité précisément le même culte qu'a Frédéric II pour

l'intelligence, et elle sent, peut-être sans le savoir, que si les affaires sont du domaine de la capacité, la grande politique ne se fait qu'avec le cœur. Heureusement pour elle et pour la haute mission que Dieu lui avait confiée, Marie-Thérèse ne voulut jamais être autre chose qu'elle-même. *Soy quien soy,* eût-elle pu dire à tout instant, et elle doit à cela de vivre encore pour ses peuples. Jamais aucune malsaine vanité ne lui faussa le jugement, jamais aucune des perversités par lesquelles notre siècle prétend nous expliquer le génie ne la détourna de sa route. Elle était naturellement grande; elle était héroïque, mais elle était femme, femme et héroïque comme l'étaient ces illustres Françaises du XVIe siècle qu'un des plus grands maîtres de la langue française nous a ici même appris à connaître. Aimante et dévouée, fière comme le sont les âmes pures et passionnément honnêtes, Marie-Thérèse n'eût pu comprendre qu'on cherchât sa gloire en sortant des limites où la Providence vous place. Ce fut un des esprits les plus sains dont on puisse se faire une idée, et le bon et l'honnête dominent tellement chez elle, que, bien qu'elle ne comprît rien du tout au « libéralisme » qui naissait si bruyamment autour d'elle, elle ne se trouva jamais un moment en désaccord avec l'opinion publique. Douée de toutes les qualités qui manquaient à son pays, Marie-Thérèse complétait pour ainsi dire l'Autriche par sa vivacité, par sa constante grandeur d'âme et par cette naïve foi en elle-même qui toujours lui inspirait de si généreux élans. Je conseille surtout aux Autrichiens d'aujourd'hui d'étudier à fond les raisons du triomphe de Marie-Thérèse à Presbourg. Il ne s'agit pas seulement du succès d'une démarche courageuse,— les démarches vraiment courageuses réussissent toujours, — il s'agit d'une croyance intime, qu'ont seules les grandes âmes, à l'invincible puissance de ce qui est élevé et généreux. Quand la reine résolut de faire appel aux Hongrois presque insurgés, ce n'est point en elle seule qu'elle eut confiance; elle osa croire à ses adversaires et leur faire honneur d'avance de sentimens généreux que nul autre ne leur supposait. Ce fut aussi ce qui subjugua ses auditeurs, qui comprirent la marque de respect que la confiance royale leur donnait.

II.

Je n'ai pas craint d'insister sur ces scènes de 1741. Avant d'en venir au voyage royal de 1865, il était bon de rappeler quels sentimens, quelles traditions s'unissent aux intérêts politiques pour rapprocher aujourd'hui encore l'Autriche et la Hongrie. — Pourquoi l'empereur François-Joseph est-il allé à Pesth? S'est-il décidé lui-même à ce voyage, ou l'y a-t-on décidé?— Qui approuve cette

visite? — Pourquoi donc avoir choisi ce moment et non un autre? — Quelques-unes de ces questions que j'ai mainte fois entendu poser à propos de la dernière visite royale à Pesth me semblent appartenir de droit au public, — non pas au public austro-hongrois seulement, mais au grand public européen. Aussi vais-je tâcher d'y répondre en toute humilité, encouragé à me mêler de si graves affaires par la connaissance intime des hommes et des choses que m'a permis d'acquérir une résidence dans le pays peu interrompue depuis quatre ans. Ce simple récit de faits aura le mérite de tous les récits personnels : c'est que j'aurai vu ce que je raconte. Je ferai de mon mieux pour qu'il évite le défaut ordinaire de pareils documens : la partialité. Pour cela, je m'empresse de le dire, je trouve ma meilleure garantie dans les attaches également fortes qui des deux côtés me lient aux amis dont les convictions se combattent. Je raconterai des faits, laissant à d'autres à en tirer les conclusions.

Je l'ai dit, il est des questions que le public a le droit de poser, parce qu'elles touchent directement à ses propres intérêts; il en est d'autres qui ne relèvent que d'une curiosité oiseuse, et qui, obtenant la réponse la plus détaillée, n'en seraient pas davantage expliquées. Par exemple, que gagnerait ce grand public qui n'apprend quelque chose que des événemens, que gagnerait-il à savoir si l'empereur François-Joseph s'est décidé tout seul à aller à Pesth, ou si quelque influence extérieure l'y a conduit, ou bien si tel ministre s'y est ou non opposé? Devant l'événement, que font les argumens réfutés ou les convictions vaincues? On n'a ici affaire qu'au fait, et le fait, c'est la visite du roi seul, sans aucun ministre à ses côtés, pas plus un de ceux qu'on pouvait supposer triomphans qu'un de ceux que l'on pouvait espérer convertis à la dernière heure. — Pourquoi l'empereur est-il allé à Pesth? — Ceci est autre chose, et, comme dans toute circonstance vraiment importante, la réponse est plus simple qu'on ne croit. François-Joseph est allé à Pesth pour la même raison probablement qui, cent vingt ans plus tôt, amenait à Presbourg Marie-Thérèse, *parce qu'il était temps*. A cela se lie la principale question, de toutes celle qui est à la fois la plus délicate et la plus inévitable : « pourquoi maintenant et pourquoi pas plus tôt? » Afin de ne pas compliquer notre réponse, ne remontons pas pour le moment plus haut que l'année 1860, et reprenons la question hongroise au diplôme d'octobre; quelques dates suffiront.

Le résultat des délibérations de l'assemblée appelée le *verstärkte reichsrath* fut la prépondérance du parti hongrois et l'octroi du contrat ou charte connu sous le nom d'*october-diplom*. Dans le laps de temps compris entre le mois d'octobre 1860 et le mois de

février 1861, ce diplôme eut à subir une sorte de jugement préliminaire de la part des populations de la monarchie. Chose assez singulière, il rencontra moins d'opposition chez les races allemandes et slaves que chez les Hongrois. Ceux-ci l'accueillirent avec des manifestations de la plus violente, de la plus méprisante hostilité. Le contre-coup se fit sentir à Vienne. La réponse au rejet de l'*october-diplom* de la part des Hongrois fut la constitution de février 1861 de la part des Autrichiens. Peut-être l'Autriche se pressait-elle trop, au printemps de 1861, de décréter ce qui pour la Hongrie était inexécutable. De toute façon, l'hostilité des Magyars contre le diplôme d'octobre se trouva punie par la promulgation d'une loi organique qui leur ordonnait de se faire représenter par quatre-vingt-cinq députés dans un parlement commun siégeant à Vienne. La diète hongroise fut convoquée à Pesth, siégea, prolongea ses débats pendant cinq mois, et fut fermée par ordonnance royale. Il y aura quatre ans de cela au mois d'août; mais, à la veille même de la clôture de la diète, un discours fut prononcé qui marque le point de départ de presque tout ce qui s'est passé depuis. Un de ceux que le pays entier respecte et écoute, George Maïlath, alors *tavernicus* (ministre de l'intérieur du royaume), se lève, et, au moment où la nation va de nouveau être condamnée au silence, rappelle à ses compatriotes que, quelque inadmissible que soit la constitution de février, ceux qui ont dédaigné la charte d'octobre se la sont attirée en obligeant les ministres allemands de sa majesté à se défendre. Ces paroles ne furent du goût de personne; toutefois on ne les oublia point, car aucun esprit de parti, aucune violence d'opinion n'eût pu réussir à rendre suspect l'homme qui les avait fait entendre. « Vous vous êtes attiré la constitution de février parce que vous avez si mal reçu les avantages réels offerts en octobre... » Ces mots étaient dits et restèrent, d'abord parce que Maïlath les avait dits, ensuite parce qu'ils étaient vrais.

Maintenant quelle raison donnait la majorité politique en Hongrie et quelle raison donnait le public pour si mal accueillir l'*october-diplom?* Principalement celle-ci : qu'il était l'œuvre de gens que le temps et le pays ne connaissaient plus, qu'il partait d'une source tarie, qu'il ne répondait qu'à des besoins surannés, et qu'on était *trop avancé* pour accepter les théories rétrogrades d'un groupe de « conservateurs, » lesquels étaient « plus Viennois que Hongrois, » et pas « libéraux le moins du monde. » Avec cela, toujours la question des personnes! On voulait de celle-ci et point de celle-là, et surtout et avant tout on voulait de Déak. Déak était l'idole du moment, le « père de l'heure, » comme disent les Arabes. Or, au fond, dans tout cela qu'y avait-il de si effrayant? qu'y avait-il qui nécessitât de la part du gouvernement une mesure à laquelle la Hongrie

ne croyait pas jamais devoir se soumettre? L'avenir répondra. Je pense, je l'ai dit, qu'en février 1861 on s'est beaucoup pressé à Vienne. Il est évident qu'on refusait absolument de comprendre ce qui se passait chez les Hongrois. Or que faisait vraiment la Hongrie depuis octobre 1860 jusqu'en février 1861? Elle employait sa liberté nouvelle à jouir de son quart d'heure de vengeance. Il aurait peut-être été sage de la laisser faire, car elle usait d'un droit. Le baron Bach disait au milieu de sa carrière ministérielle : « De la génération actuelle je ne puis rien faire; mais de celle qui suivra on fera tout ce qu'on voudra. » Eh bien! qu'arriva-t-il en effet? Après dix ans d'un régime intolérable dont l'oppression était plus stupide que dure et dont on a pu dire avec justesse que c'était une « taquinerie solennelle, » la nation hongroise s'est retrouvée non moins haineuse qu'auparavant, mais infiniment moins politique. Cette haine couvait depuis dix ans; quand elle a fait explosion, elle a manqué de dignité. La façon dont on a rejeté le diplôme d'octobre ressemblait fort aux façons avec lesquelles on avait régenté le pays jusque-là. C'était puéril, violent, impolitique, cela faisait du pays tout entier un vaste troupeau d'écoliers mal élevés; mais c'était exactement ce à quoi l'on devait s'attendre, et c'était en somme moins qu'on n'avait mérité. Voilà pourquoi il eût peut-être été plus sage d'attendre et de laisser passer une effervescence si bien provoquée. C'est une des prétentions de l'Autriche de vouloir toujours échapper aux conséquences de ses fautes. Elle se vouait à une œuvre de compression depuis nombre d'années, et voulait que, le poids de cette lourde main écarté, la réaction ne se fît pas sentir. Elle se montra impatiente, parce qu'elle niait à ceux qu'elle avait offensés le droit de se montrer vindicatifs. Les Hongrois regardaient la patience de l'Autriche vis-à-vis d'eux comme une dette. Elle ne l'a pas payée faute de l'avoir reconnue; donc le malentendu se prolongea entre l'empire et le royaume, et, la diète fermée, on se bouda comme par le passé. M. de Schmerling dit à Vienne que « l'on pouvait attendre, » et pendant deux années rien ne prouva qu'il ait eu tort.

Constatons bien ce fait que, la diète de 1861 fermée, on ne discuta plus. Comment eût-on discuté? en quel lieu? par quels organes? On se nia réciproquement, chacun déclarant pouvoir se passer de l'autre. Toute espèce de terrain manquait pour un rapprochement, et d'ailleurs on n'en sentait nulle part le désir. En pareille occurrence, le mot de M. de Schmerling, que lui ont si durement reproché les Hongrois, m'a toujours paru parfaitement explicable, car *pouvoir attendre* constituait de la part de l'Autriche une force, et il n'est permis à aucun ministre de négliger l'occasion de montrer que son pays est fort. Il importe de ne point perdre de vue la position où se trouvaient l'empire et le royaume vis-à-vis l'un de l'au-

tre. C'était à qui s'écrierait en Europe : « L'Autriche n'existe plus! » Au dehors, on prenait la campagne d'Italie pour un premier « coup de cloche, » et la complète dissolution de l'empire n'apparaissait plus que comme une question de temps. Au dedans, c'était pire. Tant qu'elle put régner par la crainte, l'Autriche évita si bien toute occasion de se faire aimer, que nulle part ses défaites ne furent plus joyeusement reçues que chez ses propres peuples. La Hongrie se trouvait en droit de regarder Solferino comme un bienfait, et, l'exagération s'en mêlant, elle conclut d'un fait isolé à un nouvel ordre de choses. De quelque côté qu'on envisageât la situation de l'empire, on ne voyait que faiblesse et malheur, faiblesse surtout, car c'est la plus terrible des faiblesses que de ne pas oser être généreux, et l'Autriche se trouvait en telle passe que son moindre acte de justice se traduisait en aveu de détresse. La nécessité semblait si rigoureuse qu'on ne tenait plus compte à l'empereur ni à ses ministres d'aucune décision honnête. Dans ces conditions, se passer de qui ou de quoi que ce fût était une force, et ceux qui se reporteront par la pensée à la première session du parlement viennois et à l'opinion de toute l'Europe sur l'Autriche devront avouer qu'il y avait du courage à ne pas acheter à tout prix une réconciliation avec les Hongrois. Ceux-ci furent si étonnés de l'attitude expectante de l'empire et crurent si peu à la possibilité de la maintenir, que leur étonnement et leur incrédulité même prouvent la bonne politique de M. de Schmerling, déclarant qu'à Vienne on « pouvait attendre. » Au bout de deux années cependant, parmi les pires ennemis de l'empire, beaucoup reconnaissaient qu'il « y avait une Autriche. » Le moment vint même où l'empire eut assez reconquis, retrouvé de prestige pour pouvoir se permettre une politique généreuse. Autant il avait été habile d'attendre tant que le fait de l'attente constatait une réelle puissance, autant il importait de n'attendre plus dès le moment où cette puissance était reconnue. On ne peut trop se hâter d'être généreux.

En l'espace de ces deux ans, bien des choses s'étaient modifiées, et, sans vouloir préciser tel état de l'opinion à tel jour donné (ce qui est après tout une affaire d'appréciation personnelle), j'affirme sans crainte qu'entre Vienne et Pesth les relations en 1864 et au commencement de 1865 étaient tout autres qu'elles n'avaient été en 1862 et 1863. On ne se *niait* plus; moins que jamais, il est vrai, on pouvait *discuter*. On avait changé de ministre, de chancelier, de *judex curiæ,* remplaçant le comte Szecsen par le comte Maurice Esterhazy, le comte George Apponyi par le comte Andrasy, et le baron Vay par le comte Forgacs, et celui-ci enfin par le comte Hermann Zichy; mais à travers tout cela on avait créé et maintenu le *provisorium,* et je ne sache pas que sous la main du comte Palffy

comme gouverneur, parole ou plume en Hongrie pût éluder la surveillance la plus stricte. *E pur si muove!* la vie publique s'agitait en dessous; chaque jour, on reconnaissait à un nouveau signe que le souffle de la nation n'était que suspendu. Ce qui frappa trop peu de monde et ne put cependant échapper à quiconque voyait le dessous des cartes, c'est que l'initiative (si le moment d'agir venait) appartiendrait infailliblement aux membres du parti conservateur. Je m'explique. Comme en Hongrie le patriotisme ne manque jamais, et que le sens politique est plus ou moins partout, ceux qu'on nomme les *Alt-conservatifs* s'étaient modifiés au point de ne représenter plus que les *transactions* inévitables. Ils avaient rassuré tout le monde à l'endroit du libéralisme, et tout le monde commençait à saluer en eux les meilleurs instrumens d'une réconciliation nécessaire. Entre les deux partis (autrefois opposés) des conservateurs et des radicaux (1) se tenait Déak, centre des espérances du public. Il pouvait pencher de l'un ou de l'autre côté. On va voir comment il se prononça.

Après les discours sympathiques pour la Hongrie qui avaient rempli plusieurs séances du *reichsrath* de Vienne dans l'hiver de 1865, Déak prit le parti d'écrire dans son journal, le *Pesth-Naplo*, une sorte de *manifeste* ou de profession de foi qui en même temps était un appel à la conciliation, et qui en toutes lettres déclarait qu'il fallait *tout attendre de la couronne!* Le manifeste paraissait le dimanche de Pâques... Quinze jours après, dans le *Debatte*, organe du soi-disant parti conservateur à Vienne, paraissait le premier programme politique par lequel les Hongrois eussent répondu favorablement jusqu'ici aux sommations autrichiennes. Le programme cette fois encore, quoique publié par un organe conservateur, émanait de Déak, et il ne le désavoua pas. Donc, entre les deux partis, Déak choisissait le moins exagéré et donnait délibérément le poids de son nom et de son immense popularité aux partisans ouverts d'une transaction. La modération semblait à l'ordre du jour, et on ne sait pas assez ce que cela veut dire en Hongrie, où, bien que la modération se rencontre chez les esprits les plus distingués, eux-mêmes reconnaissent qu'en s'avouant modérés ils risquent d'affaiblir leur action.

On le voit, ces détails étaient indispensables pour indiquer la signification vraie de la visite de François-Joseph à Pesth. On comprendra aussi combien devant ces modifications successives des deux côtés, et devant cette salutaire influence de la force des choses, combien, dis-je, il devient oiseux de constater la part précise d'op-

(1) Les radicaux forment ce qu'on nomme le *Beschlusspartei* ou l'extrême gauche.

position ou d'appui qu'ait pu apporter à l'œuvre tel ou tel ministre. Je crois avoir montré à quoi se rapportait la question du « pourquoi pas plus tôt? » mais je n'ai point eu la présomption de la vouloir trancher. Il restera toujours des esprits énergiques et de nobles cœurs impatiens qui maintiendront que la rencontre entre le roi et son peuple pouvait se faire plus tôt; l'essentiel, c'est que nul ne pourra prétendre qu'elle se soit faite trop tard. Qui a vu sortir le souverain de la salle du trône à Bude doit être en repos de ce côté-là.

J'admets que jusqu'à un certain point toute visite princière et toute cérémonie officielle se ressemblent dans presque tous les pays du monde; aussi l'arrivée du roi à Pesth ne se distinguait-elle guère de toute occurrence de ce genre, si ce n'est que dès le début, dès la matinée du 6 juin, toute apparence d'autorité avait disparu. Pas un soldat nulle part, pas un *policeman*. François-Joseph a pu descendre de voiture et se retrouver au milieu d'un peuple qui n'avait plus coutume de le recevoir comme si sa venue rentrait dans les habitudes journalières. Cette première réception était ce qu'elle devait être : hospitalière, pas enthousiaste. Venir n'était pas tout, on voulait savoir de la part du roi lui-même *pourquoi* il était venu. La réponse ne se fit point attendre. A peine dix heures sonnaient que la grande salle du château de Bude ouvrait ses portes au souverain et qu'il se trouvait face à face avec tout ce que le pays compte d'hommes marquans ou de noms illustres. D'un côté se tenaient les grands dignitaires de la couronne, de l'autre le primat, cardinal Scitowsky, archevêque de Gran; vis-à-vis, autour, partout, des noms familiers à quiconque sait l'histoire : Esterhazy, Széchenyi, Apponyi, Waldstein, Festetics, Palffy, Batthyanyi, que sais-je? tous y étaient sans ordre factice, non parqués par l'étiquette, mais pêle-mêle dans une même importance, — une formidable foule d'égaux (1). On voit qu'ici l'homme comptait au moins autant de par Dieu que de par le grand-maréchal de la cour! Bien que tout le monde fût en grand costume, le noir prédominait, car personne n'était en costume de gala. Le roi seul portait l'uniforme de général hongrois, gris clair à brandebourgs d'or.

Il y a quatre ans de cela, en 1861, le 6 avril, à cette même heure, cette même assemblée (ou à peu près) remplissait la grande salle du château. Sur un trône vis-à-vis des grandes fenêtres se tenait

(1) Ce n'est pourtant pas sans peine que l'on était arrivé à ce résultat, et l'incorrigible cérémonial avait fait de son mieux pour classer chacun à son poste. Le comte Palffy insistait pour que « les rangs » fussent maintenus et pour que les « excellences » et les « *Geheime Räthe* » jouissent de leurs priviléges *ad majorem gloriam* de tout ce qui est chambellan; mais impossible. « Nous entrerons ensemble! dirent les nobles Magyars tout d'une voix; il n'y a pas en Hongrie de noblesse de cour. »

le *judex curiæ* d'alors, le comte George Apponyi. Il devait faire part à ses compatriotes de ce qu'on venait de décider à Vienne, et leur apprendre quelle place la constitution de février leur réservait. Le silence était profond ce jour-là, comme il l'était cette fois encore, le 6 juin 1865, au moment où le roi s'apprêtait à parler; mais l'expression des figures, combien autre! Tout alors portait l'empreinte d'une inquiétude méfiante, tandis qu'aujourd'hui, sous la gravité orientale des physionomies, on sentait comme un frémissement d'espoir mal contenu. Aussi, quand le primat dit ce que la Hongrie attendait de son chef, et qu'il promit tous les cœurs de ses sujets au prince qui voudrait garantir leurs droits, comme la flamme jaillit et comme les *eljens* éclatèrent! On eût dit que chaque cri montait sur des ailes de feu.

Marie-Thérèse demeure tellement le type de l'idée monarchique austro-hongroise, que son nom vint se placer tout de suite sur les lèvres du cardinal-primat. Ce petit vieillard, surchargé d'années et d'honneurs ecclésiastiques, aurait eu en temps ordinaire de la peine à se faire entendre à dix pas de distance, et cependant, porté par sa voix, toute cassée et chevrotante qu'elle fût, le rappel à la promesse d'autrefois, le *moriamur pro rege nostro*, arrivait à toutes les oreilles, remplissant toutes les âmes du souvenir de Marie-Thérèse. Après le discours du prélat, le silence devenait plus profond, plus intense en quelque sorte : on eût dit que *les yeux écoutaient*. Les premières paroles royales firent déjà bon effet, car l'accent hongrois de François-Joseph est, au dire des plus difficiles, quelque chose de rare et de charmant. C'est plus qu'il n'en fallait pour mettre en joie les principaux meneurs d'une nation pour qui l'espérance était devenue une nécessité. Aussi le succès de la harangue royale fut-il complet, et, je le répète, aucun de ceux qui ont vu François-Joseph à la sortie de la grande salle du château de Bude ne sera tenté de jamais associer le mot *trop tard* avec le souvenir de la visite à Pesth. Si à l'arrivée du roi il n'y avait eu que l'expression hospitalière due à celui qu'on invite chez soi, à la réception officielle il y avait enthousiasme.

Le discours du 6 juin 1865 passe aux yeux des juges les plus compétens pour un chef-d'œuvre de langue hongroise, écrit, disent-ils, dans un style qui contraste magnifiquement avec le jargon de chancellerie, et qui rend presque indubitable l'origine qu'on lui assigne : on l'attribue à George Maïlath et au comte Maurice Esterhazy. Le mérite évident de ce discours est, sous une forme chaleureusement sympathique pour les Hongrois, de ne promettre rien que ce qui se *peut*, que ce qui se *doit* tenir. S'il y avait la moindre utilité à commettre cette indiscrétion, il ne serait peut-être pas difficile de nommer un ministre allemand auquel, avant de partir pour

Pesth, François-Joseph l'aurait communiqué, et qui n'y aurait rien trouvé qui ne fût à louer sans réserve.

Dans ce premier contact avec la Hongrie, le souverain s'était trouvé vis-à-vis du pays légal; c'est aux représentans de ce que les Anglais appellent les *governing classes* que le roi avait affaire au château de Bude. C'était déjà beaucoup, mais non pas tout. Restait le public. Au concours agricole, à la régate sur le Danube, aux fêtes dans le *Margarethen-Insel*, aux courses sur le *Rakosfeld*, partout où le roi se montra, il fut accueilli avec le même enthousiasme, parlant lui-même à chacun, se souvenant de chacun (1), n'évitant personne, se mêlant à la foule, et nulle part accompagné, nulle part enfermé par cette éternelle suite qui intercepte si savamment toute franche communication entre les nations et les princes. D'autorité, je le redis, pas de trace : c'était à se demander où avait passé la garnison, car à peine voyait-on un uniforme dans les rues de Pesth ou de Bude. Tout concourait ainsi à donner un plus grand caractère de spontanéité à la réconciliation populaire qu'allait consacrer la journée du 7 juin.

Le soir de ce jour, le roi tenait *Gala-Tafel* à Bude. Les invitations avaient été distribuées sans aucun égard aux conventions de cour, et les opinions, les rangs les plus divers avaient leurs représentans autour de la table royale. La nuit tombait à peine, que l'on voyait déjà une longue ligne de feu se dérouler des quais de Pesth et traverser la rivière sur le pont suspendu qui unit les *cités sœurs*. Les bourgeois de Pesth-Ofen, les étudians, « tout le monde enfin » offrait au roi de Hongrie une *marche aux flambeaux*. On ne peut se figurer une ville plus magnifiquement située que *Buda-Pesth*, comme l'appellent les Magyars, ou *Pesth-Ofen*, comme on dit en allemand. Je me sers à dessein du double nom, parce que dès qu'on parle de sa beauté, c'est à la cité double qu'il faut en revenir. Ce sont ses deux moitiés qui la font si belle. A gauche, en arrivant de l'ouest, s'étendent les larges quais de la ville moderne; à droite s'élève le *Blocksberg*, dominant Bude, qui est bâtie à mi-côte, et marquant la place où le Turc a régné en maître. Entre les hauteurs de la ville et de la forteresse se niche une bourgade habitée par les *Raizen* (2), où l'escalier, — l'échelle plutôt, — fait métier de rue, et où chaque figure trahit son origine orientale. Séparant les deux moitiés de la cité, vient le « fleuve d'or, » le Danube, roulant avec une lente majesté ses ondes silencieuses et

(1) « Où avez-vous donc été depuis dix-sept ans qu'on ne vous a plus vu? demanda le roi avec un sourire au comte Giula Andrasy. — J'en ai passé une dizaine en exil, » répondit le comte.

(2) Dans les anciens diplômes latins, on nommait les Serbes toujours *Serbi et Rasciani*; aujourd'hui encore on nomme la colonie serbe d'Alt-Ofen *Heut Endre und Raitzen*.

épaisses, tandis que, les réunissant, s'élance d'un bord à l'autre un pont suspendu qui compte parmi les chefs-d'œuvre du génie civil. Du côté de l'orient, la ligne marquée par la rivière se perd graduellement et se confond avec l'horizon; du côté de l'occident, elle paraît s'arrêter au pied des montagnes qui, masquant une des nombreuses courbes du fleuve, l'enferment en apparence et semblent en faire un grand lac.

Le soir du 7 juin, la flamme éclatait de partout, et des rues illuminées de Pesth on la vit bientôt s'enrouler autour du rocher sur lequel se dresse le château royal à Bude. Seulement, car la montée est rude, l'interminable procession gravissait le vieux roc, l'enguirlandait de sa spirale lumineuse, et les porteurs de torches commençaient déjà de remplir la place du château, que de nouveaux renforts enflammés débouchaient incessamment des quais sur la rive opposée et jetaient sur l'eau profonde du Danube un pont de lumière. Le banquet royal tirait à sa fin, on faisait encore « cour, » et le souverain causait depuis quelques instans avec le baron Kémény, rédacteur en chef du journal de Déak, le *Pesths-Naplo*, lorsqu'un aide-de-camp vint annoncer que le *Fackel-Zug* envahissait la place. On ouvrit la fenêtre centrale de la grande salle, et le roi parut sur le balcon. Je doute que souvent des oreilles princières aient été saluées par de pareilles acclamations, et François-Joseph a dû s'avouer à lui-même que ces *eljens* ont quelque chose d'entraînant, et qui jusqu'à un certain point explique cet amour passionné de la popularité que le Hongrois est accusé de porter à un si dangereux excès. Il n'y avait pas à s'y tromper : cette secrète vibration, que rien ne remplace ni n'explique, et que reconnaissent tous ceux qui ont jamais eu l'habitude d'une assemblée, ce courant électrique frappait le prince et le peuple à la fois et les unissait. Un de ces momens-là vaut mieux que le meilleur édit ou même le plus sage *act of parliament* du monde, et ne s'obtient ni par l'un ni par l'autre. Ils étaient là à se regarder, à se saluer, à *s'entendre*, la foule et le roi, quand arriva un de ces accidens heureux qu'on n'aurait peut-être pas tort d'envisager comme un véritable présage. Dans une des secondes de repos que se permit le public en ses acclamations, certains sons abrupts, mais bien connus, un rhythme familier à chaque enfant, se font entendre; on écoute haletant, la phrase se détache, stridente, altière, jouée avec un entrain qui fait de chaque note un cri de guerre : c'est le *Rakoczy-Marsch!* Qui donc a donné l'ordre à cette musique de régiment d'avoir tant d'esprit et d'à-propos? Qui vient d'inspirer à ces cuivres impériaux une pensée d'une si victorieuse politique? Ce qui est certain, c'est qu'à la première phrase du *Rakoczy*, entonnée par la musique militaire, l'enthousiasme devint de

la frénésie; mais ce n'était pas tout. Il n'est point de fête en Hongrie, ni de rassemblement, ni de cérémonie publique, sans qu'il y ait des *bohémiens*, des *zigeuners*. Or, mêlés à la foule des porte-flambeaux, se tenaient sur la place de Bude les *zigeuners* de la fameuse bande de Paticcarius, et sitôt que le dernier son de la marche rebelle eut cessé, il s'éleva, on ne sait d'où, un chant depuis bien longtemps banni des pays hongrois. Sur la corde frémissante des violons bohémiens, sous un coup d'archet qui semblait vouloir arracher l'âme à l'instrument, se formulèrent les accords de l'hymne autrichien du *Gott erhalte Franz den Kaiser*, de Haydn. La douce et grande mélodie (bien autrement humble et chrétienne que le *God save the Queen*), ce chant impérial habitué aux pompes de l'église, aux orgues et aux voûtes des cathédrales, s'élança cette fois en prière désolée, mais fervente, vers les voûtes du ciel étoilé, et François-Joseph put se dire que la vraie réconciliation avec le peuple hongrois s'accomplissait lorsque l'appel aux armes de Rakoczy vint se confondre avec le *Gott erhalte* sur cette place du château de Bude.

Et maintenant de tout cela que reste-t-il? Le *résultat* de cette visite du roi à Pesth, de cette entrevue entre le monarque et la nation, il importe qu'on ne se l'exagère point, car tout espoir mal placé amènerait d'irremédiables déceptions. Il ne faut surtout pas, dans ce qui vient de se passer, voir plus qu'il n'y a eu en réalité. La visite de François-Joseph, sa réception, la cordialité, disons le mot, l'enthousiasme qu'il a provoqué et qui a fini par le gagner lui aussi, tout cela n'a eu et ne pouvait avoir qu'un seul effet : la destruction d'une animosité qui empêchait tout, la conquête d'un terrain sur lequel on discutera plus tard. Au fond, rien n'est changé par la rencontre entre les Hongrois et leur roi; mais tous les changemens sont rendus possibles. La prochaine convocation de la diète sera le premier acte par lequel s'ouvrira la nouvelle ère. Alors, mais pas avant, on discutera, et les discussions auront pour fruit de véritables transactions, si de chaque côté on se pénètre de cette conviction, que la modération est un devoir. Le résultat par excellence du voyage royal aura été de faciliter l'oubli. On s'est tendu la main; il faut donc chasser tous les souvenirs du passé, sans quoi la paix est impossible. L'Autriche a eu très peur, la Hongrie a eu très mal : il faut que l'une et l'autre oublient, car, malgré la souffrance et malgré l'épouvante, s'il est dans tout ceci un mot inadmissible, c'est celui de *pardon*; nul n'a été assez vainqueur pour le prononcer, nul assez vaincu pour l'entendre. Il s'agit d'*oublier*. Il ne serait que trop facile de dresser la liste des accusations réciproques, d'enregistrer les griefs qui s'amoncellent depuis si longtemps; mais qu'y gagnerait-on? Mieux vaut s'en tenir aux paroles

si vraiment patriotiques du comte Emil Dessewffy en mars 1861, paroles alors dédaignées, mais heureusement applicables aujourd'hui : « Quand un mari et une femme ne peuvent divorcer, ce qu'il y a de plus sage, c'est de chercher à se tolérer mutuellement. » Placée comme elle l'est géographiquement, la Hongrie ne peut s'unir qu'à l'Autriche; mais le contrat qui les lie se base sur des devoirs et des droits égaux des deux côtés. Si le passé renferme une même somme de torts et de fautes, donnons le respect mutuel pour point de départ à l'avenir. Je sais que cela est difficile, mais le salut de deux nobles pays en dépend, et s'entre-marchander son estime et sa confiance serait désormais l'acte le plus impolitique. Il convient que de parti-pris on se fie l'un à l'autre; hors de là, pas de remède. Ces quatre dernières années ont appris aux Autrichiens que les Hongrois étaient en mesure de refuser d'acheter trop cher la réunion avec l'Autriche, mais elles ont aussi appris aux Hongrois que l'empire pouvait *vivre* sans le royaume. Tous deux ont pu reconnaître que, sans l'union, toute puissance réelle, tout progrès, toute prospérité, demeurent interdits à chacun. Tels sont les principes de modération qui doivent guider les discussions ultérieures entre Vienne et Pesth. Pour le moment, ce qu'on a gagné par le voyage royal, c'est, je le répète, un terrain sur lequel on pourra se réunir pour délibérer, c'est l'aveu mutuel bien constaté qu'on désire se rapprocher et s'entendre. Ce n'est que cela, et c'est déjà beaucoup.

III.

Il faut rechercher maintenant quels avantages politiques peuvent naître pour l'Autriche comme pour la Hongrie de cette situation nouvelle. Ce qui est resté à l'Autriche de son passé, c'est, il faut bien le dire, une certaine lenteur de vie. La conscience de ce qu'elle est et de ce qu'elle a ne lui est point encore pleinement venue. Il en résulte qu'ayant plus de liberté et plus de forces qu'elle ne sait, elle en éprouve une sorte d'embarras, et parfois use avec maladresse de biens qui ne lui sont pas familiers. C'est un peu l'histoire de tout prisonnier : une longue contrainte rend coutumière la gêne des mouvemens, et fait qu'en pleine lumière on garde encore l'habitude du demi-jour. Il est constant qu'en Autriche, à l'exception de quelques esprits distingués, — et qui, échappant aux influences de leur entourage, relèvent toujours et partout d'eux-mêmes, — on craint la vie. Ce torrent irrésistible qui porte vers leurs destinées les deux nations maîtresses de France et d'Angleterre, l'Autriche le redoute encore et n'y voit qu'un danger. J'appuie à dessein sur cet état de choses, car, si l'on ne s'en rendait pas compte, on courrait risque d'être injuste pour un pays qu'il ne faut jamais juger d'après

ce que sont les autres pays, mais d'après ce que lui n'est pas et ne peut pas être. Échappée en 1848 à la captivité plus ou moins douce où la tenait depuis quarante-deux ans le système attribué à tort au prince Metternich, et dont toute la responsabilité retombe sur l'empereur François, l'Autriche crut au premier moment avoir gagné quelque chose. Elle échangeait en effet un régime de police pour le régime militaire, et le changement coïncidait avec des victoires qui excitaient son enthousiasme. Dans le premier moment, le pays s'accommoda à peu près de tout, et la grande popularité de l'armée et de ses principaux chefs fit le reste. Les bruits militaires, le *pride pomp and circumstance* de la guerre, comme dit Othello, masquèrent cette nouvelle forme de compression. Bientôt cependant les hommes qui avaient su la rendre acceptable, le maréchal Radetzky, le prince Schwarzenberg, disparurent, laissant l'empire entre les mains du comte Buol et de M. de Bach. L'incapacité et la faiblesse s'alliaient dès lors à un parti-pris d'étroitesse qui vite rendit la conscience à l'opinion publique. On était individuellement surchargé d'impôts sans que l'état financier de la nation s'améliorât; on n'avait plus d'occasion d'être glorieux; on n'était plus qu'embarrassé, fourvoyé et pauvre, et on n'était pas libre : on se l'est dit « sans phrases. » Pour la première fois peut-être, nul parmi les peuples de la monarchie ne pouvait tirer une satisfaction relative de trouver près de lui un voisin plus malheureux. C'était partout l'égalité de la souffrance et du mécontentement.

Et pourtant la constitution du mois de mars 1848, celle qu'avait dû faire fonctionner le prince Schwarzenberg, contenait une parole heureuse et juste, une idée féconde, je veux parler de la *Gleichberechtigung*, droits égaux de toutes les races. Là étaient le principe et la promesse, la vraie raison d'être du nouveau règne; aujourd'hui encore, après dix années d'erreurs et de tâtonnemens, là est l'œuvre du moment, le problème que l'Autriche doit résoudre sous peine de périr. Je dis ceci pour tout le monde : pour les Hongrois comme pour les Autrichiens, comme pour les Polonais et pour les Bohêmes, ou rien n'est gagné aujourd'hui, ou il faut s'en remettre de tout à tous, et il devient nécessaire pour chacun de circonscrire ses propres prétentions par les droits d'autrui. J'ai pour ma part peu de craintes de l'avenir, mais ceux qui s'imaginent qu'aujourd'hui Pesth a vaincu Vienne et que tout est fait parce que les Hongrois arrivent au pouvoir, ceux-là se trompent absolument, et cette erreur ne saurait avoir que de déplorables conséquences. D'abord Pesth n'a pas vaincu Vienne, car ce qu'on est convenu d'appeler « Vienne » a depuis deux ans bien plus souffert de sa propre inaction que de toutes les colères de Pesth; ensuite si ce qui, pour le moment, est dévolu aux Hongrois, ne s'exerce pas

pour le bien de tous et pour le grand et général développement de toutes les forces et de tous les intérêts du pays collectif, de la monarchie, ce sera plus qu'une honte pour les Hongrois, ce sera la ruine morale de la Hongrie.

A dater d'aujourd'hui, la Hongrie doit compte de ses actions à l'Europe, et ses souffrances passées, il ne lui servira plus de rien de les invoquer. Elle en a fini avec la sympathie que ses plaintes inspiraient; elle est puissante, on va la juger à ses œuvres. Pour cette première phase de sa vie politique, sa direction est confiée à deux hommes éminemment propres à gouverner un pays : — je ne dis pas leur pays, je dis à dessein un pays. George Maïlath et Paul Sennyeï sont des hommes d'état européens en même temps que les hommes d'un état. Sur le chapitre des difficultés, ni le chancelier ni le *tavernicus* (ministre de l'intérieur) ne se doivent faire d'illusions. Elles sont grandes et complexes : il y en a du côté des autres peuples de la monarchie, du côté de l'Allemagne, du côté de la Hongrie et de ses partis politiques. Envisageons-les du côté des autres nationalités soumises à la maison de Habsbourg, et prenons les deux plus considérables : la Bohême et la Pologne.

Alliée incertaine, prompte à promettre pendant la lutte, perfide après le succès, socialement, historiquement, moralement séparée de la Hongrie plus encore que ne l'est l'Autriche, la Bohême serait la première à prendre en main la cause de l'empire centralisé, s'il était un jour question de rendre Vienne et Pesth vraiment égales. Un seul pas de trop du côté des Hongrois, et Prague deviendrait aussi incommode que l'a été Pesth. Si le comte Belcredi prend la place de M. de Schmerling aujourd'hui, c'est comme Autrichien, non comme Bohême. Il devient un *ministre de l'empire;* mais la possibilité pour lui de l'être dépend de la Hongrie, car, au premier empiétement de ce côté, le comte Belcredi n'a plus de choix; il redevient et il reste Bohême, ou sa présence n'a plus de signification. Le rôle que pouvait jouer M. de Schmerling, — un rôle modérateur, simplement, exclusivement impérialiste, — ce rôle, il n'est pas donné à tout le monde de le prendre, car il exige certaines conditions incompatibles avec une nationalité prédominante.

Maintenant, pour ce qui regarde la Pologne, le gouvernement est encore plus tenu d'être circonspect, car la Pologne, avec beaucoup moins de droits spéciaux à réclamer vis-à-vis de l'Autriche, s'est beaucoup plus que la Hongrie mêlée aux affaires de l'Europe. Elle a tant marqué dans la grande politique du monde que pour elle accepter un dualisme souverain, tel que les esprits prompts à s'alarmer le redoutent, serait une dernière déchéance, et équivaudrait presque à un nouveau partage. La Galicie, qui demeure tou-

jours Pologne, quoi qu'on fasse, a un intérêt d'amour-propre au maintien de la supériorité politique de la capitale de Vienne. Vis-à-vis des Polonais, l'Autriche tient toujours des cartes de réserve en main, et malgré tout elle ne peut pas les abandonner. Dans un siècle où l'homme est si troublé et si faible, et où, à travers ses petites agitations, Dieu le mène vers de si grandes choses, l'Autriche a mis à éviter toute vraie grandeur une ingénuité qui, mieux employée, l'eût faite prépondérante dans l'Europe centrale. Plusieurs fois cette grandeur l'est venue solliciter : elle s'en est toujours détournée, mais le souvenir lui reste. La Pologne a été pour elle une suprême occasion manquée : reviendra-t-elle un jour? Qui le sait? En attendant, le moment serait mal venu pour demander à la Pologne autrichienne de s'humilier bénévolement.

On le voit donc, tant qu'il s'agira d'une *juste satisfaction* accordée à la Hongrie (et chacun la reconnaît juste, y compris les Viennois eux-mêmes), on trouvera partout de l'appui. On en trouvera d'autant mieux que, vis-à-vis du gouvernement central, il y a infiniment d'abus d'autorité dont il est également important, pour chaque partie de la monarchie, de se débarrasser. La lutte contre la bureaucratie est une lutte nécessaire et à laquelle on n'échappera pas. De là cette lenteur de vie que j'ai signalée, et à laquelle il faut remédier par une plus large somme de *self-government*. Il incombe par conséquent à ceux qui vont maintenant diriger la Hongrie de poser comme limite à ses prétentions la ligne où s'arrêtera la coopération des autres races. C'est le vrai sens de la *Gleichberechtigung*, et il faut s'y tenir.

Pour l'Allemagne, la question me paraît beaucoup plus claire, car rien dans ce qui pourrait s'appeler « politique hongroise » ne saurait porter atteinte aux convictions de la grande Allemagne du dehors, bien au contraire. Pour ce qui constitue le *cultur element*, dont l'Allemand est à juste titre si fier, pour ces glorieuses traditions et ces illustres noms auxquels l'humanité tout entière rend hommage, le Hongrois est plein de déférence. Or, comme d'autre part il mentirait à lui-même, à ses origines, à ses opinions, à ses habitudes, à ses goûts, s'il n'était l'ennemi juré et hautain de la Prusse de M. de Bismark, je ne vois pas quelle raison l'Allemagne du dehors pourrait avoir de redouter une certaine prépondérance de l'élément hongrois en Autriche.

Reste la question par excellence, c'est-à-dire la Hongrie elle-même et ses partis politiques. Le nouveau cabinet en est-il maître? Ou bien, dès les premiers débats de la diète, s'apercevra-t-on que MM. de Maïlath et Sennyeï ne sont que des girondins, et que, sous quelque aspect, heureux ou terrible, que l'avenir se présente, il faut

renoncer à toute idée de s'arrêter en route? Si j'osais émettre une opinion personnelle, je dirais que raisonnablement il n'y a point lieu à grande crainte; mais d'une assemblée hongroise peut-on jamais être assuré d'avance qu'elle fera ce qui semble le plus raisonnable? C'est avec l'imprévu qu'on doit surtout compter, et quiconque possède à un certain degré l'expérience du caractère hongrois a le droit de se demander si le lendemain de son ouverture la diète ne prendra pas un tout autre air que celui de la veille. Bien des raisons, je le sais, parlent en faveur de la modération : la fatigue et l'appauvrissement du pays, sa relative immobilité politique, et la nécessité (grande pourtant dans ce siècle de solidarité) de ne pas renoncer par un coup de tête à la considération de l'Europe; mais la modération peut n'être pas populaire dans l'instant où l'on en aura le plus besoin, et alors quelle sera la tournure des choses des deux côtés de la Leitha?

Oui, sans doute, une certaine panique règne à cet endroit dans le public de Vienne, et le passé de l'Autriche sert ici de prétexte à bien des appréhensions. Le mot de *réaction* vole de bouche en bouche, et dans un pays où toute liberté date d'une heure si récente, on se voit au moindre changement en passe de rebrousser chemin vers le moyen âge et la féodalité. La réaction cependant n'est pas à craindre en Autriche, et quand même il arriverait demain un ministère composé des élémens les plus rétrogrades, les Thun, les Salm, les Clam, je suis convaincu que ce ministère se montrerait ni plus ni moins *constitutionnel* que n'a été celui de M. de Schmerling, ou que ne le serait un cabinet sorti d'une majorité de l'extrême gauche. Le budget est un non moins grand maître que le temps, et les pays à déficits réguliers ne peuvent se permettre certains actes, celui par exemple de se mettre l'Europe moralement à dos. Ce qui rend d'ailleurs la réaction impossible, c'est le caractère même du peuple autrichien. Tout jeune, tout embarrassé de lui-même qu'il soit dans la carrière politique, ce pays d'Autriche possède déjà un vrai public, une opinion publique, non-seulement saine et sagace, mais élevée. Ce qu'on peut nommer le *peuple autrichien* a eu de tout temps la nature, les instincts les plus honnêtes; malheureusement il est resté aux individus qui le composent, après tant d'insuccès de tout genre, un esprit d'incurable méfiance. Réunissez ces individus néanmoins, et vous avez un public qui ne se trompe guère et qui va au droit et à l'honnêteté par une sorte d'élan naturel. Dès l'instant qu'il s'agit d'une véritable infortune ou d'un succès national dont on doive être fier, la vie se retrouve, et vous voyez que ni le dévouement ni l'enthousiasme ne manquent. Fiez-vous alors à l'homme de la rue comme au plus grand seigneur : le prince de l'empire et le *Wiener-Fia-*

ker (1) sentiront ensemble, et ils sentiront juste. C'est précisément avec cette homogénéité d'opinion que les nouveaux ministres hongrois doivent compter. Elle a énergiquement contribué à amener la chute de M. de Schmerling par son impatience de voir *satisfaire* les Hongrois; mais il faut craindre de la réveiller contre soi. Elle a voulu la justice pour la Hongrie; peut-être s'effraierait-elle de ce qui ressemblerait à de la faveur, et à tout abus de puissance elle se montrerait à coup sûr hostile.

La voix publique attribue une influence décisive, dans la dernière crise politique, au comte Maurice Esterhazy, ministre de Hongrie et ministre sans portefeuille, et la voix publique n'a point tort. A certains égards, le comte Esterhazy convient mieux que personne à l'œuvre compliquée dont il s'agit, car de ce qui appartient à l'intelligence rien ne lui a été refusé. Dégagé de tout esprit d'exagération à l'endroit des prétentions nationales de ses compatriotes, il a tant vécu à l'étranger en se mêlant aux hommes distingués des autres pays, qu'il comprend à merveille les sacrifices par lesquels il faut acheter l'attention et la considération de l'Europe. De ce côté, il n'y a point à craindre : le comte Esterhazy est un véritable *Européen* avec une nuance française prononcée, — quelque chose comme un Français de l'école de M. de Talleyrand : fin, vif, moqueur, persuadé que la diplomatie sert encore à quelque chose, et pensant que savoir mépriser les hommes dénote de la supériorité d'esprit. Peut-être le comte Maurice Esterhazy a-t-il trop de respect pour la simple capacité, pour ce qu'on est convenu de nommer en politique l'habileté, vieux préjugé dont à cette heure on revient. A tout prendre, le comte Esterhazy est une force, et on voudrait presque le savoir ambitieux, car l'ambition, la grande, la *vraie*, est coutumière de la victoire et souveraine dans la découverte de ces moyens qui passent le talent, de ces « raisons du cœur que la raison ne connaît pas. »

Quant au comte Mensdorff, un seul mot suffira pour le caractériser : tout le monde a confiance en lui, et ses ennemis, s'il en a, l'entourent d'un grand respect. La meilleure garantie de la politique de modération, sans laquelle rien ne pourra réussir, se trouve dans le fait que le comte Mensdorff a été chargé de former le nouveau ministère, car le comte Mensdorff, appelé à présider ce cabinet dont la réconciliation avec la Hongrie fait la base actuelle, le comte Mensdorff est par excellence *un Allemand*, un Allemand des

(1) Commentateur public de tout événement politique ou social, le cocher de fiacre joue à Vienne un rôle analogue à celui du gamin de Paris. Le malheur veut que son esprit (et il en a beaucoup, et du plus aiguisé) s'exerce en un dialecte local parfaitement inintelligible pour quiconque est né, je ne dirai pas en dehors de l'Autriche, mai en dehors des faubourgs de Vienne.

états moyens, un Allemand de la grande Allemagne. C'est à lui et à son esprit de justice et de loyauté que l'empire s'en référera de la défense des intérêts impériaux et des principes nouveaux de liberté se développant sous toutes les formes.

Un mot du nouveau *tavernicus*. Le baron Paul Sennyeï arrive aux affaires sans autres précédens que sa réputation d'être par excellence l'homme du système de la conciliation. Esprit très ferme et très convaincu, mais d'une grande rectitude et d'une douceur de formes d'ailleurs indispensable à la tâche difficile qu'il assume, la pratique des partis, l'expérience des événemens, lui ont appris l'art des transactions. On peut prévoir qu'il se prêtera volontiers à toute espèce de compromis non dommageable au but définitif qu'il importe maintenant d'atteindre. Le baron Sennyeï fut, parmi les conservateurs de son pays, le premier à se ranger à l'opinion du comte Apponyi lorsque celui-ci déclara hautement qu'il n'y avait désormais pour la solution du différend hongrois rien de possible en dehors d'une entente complète avec Déak et son parti. Depuis, on l'a toujours vu s'affirmer dans le sens des idées libérales. Par l'entrée au ministère du baron Paul Sennyeï, le cabinet hongrois se trouve donc entièrement constitué, car, ne nous y trompons pas, c'est d'un cabinet hongrois, et non mixte, qu'il s'agit à cette heure. Le personnage éminent qui préside la chancellerie demeure aujourd'hui seul responsable de l'avenir. « Si nous avions à caractériser les trois hommes appelés à gouverner les destinées du pays, lisait-on hier dans un journal de Vienne (1), nous verrions dans le comte Esterhazy le représentant de la raison sage, froide, circonspecte, tandis que le baron Sennyeï jouerait à nos yeux le rôle du cœur chaud et généreux, et M. de Maïlath celui de la volonté, du criticisme chargé de dégager l'acte direct de ces diverses combinaisons de l'entendement et du sentiment. »

Il me reste à parler du rôle que joue également la couronne dans tout ceci et du rôle que joue l'empereur, deux choses bien distinctes, car ce que représente l'empereur de sa personne aujourd'hui, la couronne le représentera probablement dans la constitution de l'Autriche longtemps après que l'empereur actuel ne sera plus. La couronne est encore une force constitutive très grande en certains cas, et même prépondérante dans l'état présent de la monarchie autrichienne. Il serait inutile de discuter sur ce point, de prétendre que cela doit être autrement, ou de citer l'Angleterre, comme toujours : le fait est tel que je le dis, et plus certain que jamais; même aux pires époques de mécontentement et de plaintes, on ne l'entendit contester par aucune des diverses populations de l'empire.

(1) Le *Debatte*, 19 juillet.

Il faut donc se résigner à compter avec la couronne. Toutefois ce qui caractérise le régime actuel, c'est que la couronne n'est plus qu'*une* des forces constitutives du pays, au lieu d'être *la* force absolue. Maintenant que penser de celui qui la porte? que penser de l'empereur?

En parlant des douze années qui ont suivi son avénement, j'ai exprès évité de nommer l'empereur, car il a pendant ce temps moins agi sur les choses qu'on ne trouve naturel de le croire. De 1848 à 1860, l'empereur a laissé à ses ministres beaucoup plus d'autorité qu'on ne le pense, aimant mieux, en présence de si déplorables résultats, décliner toute part de responsabilité. De 1848 à 1860 s'accomplit la première période de l'éducation de l'empereur, il apprit alors à voir ce qu'il lui faudrait répudier. On se tromperait fort à croire qu'après la campagne de 1859 les réformes libérales fussent devenues urgentes, ou qu'il y eût eu danger à ne les pas décréter. Urgentes, oui, sans doute, depuis un demi-siècle, mais non plus urgentes en 1859 qu'en 1856 ou en 1852, et le gouvernement ne courait aucun risque à ne pas les accorder, car cette absence de vie et de passion que j'ai déjà signalée écartait tout danger pressant en amortissant l'énergie naturelle. Aucune crainte de révolution ne talonnait l'empereur, mais s'il a pris l'initiative des réformes de 1860, c'est qu'il a senti que cette absence même de mouvement était un danger pour l'empire. Il a voulu lui rendre l'air et la vie, et il n'est que juste de lui en savoir gré.

Ce qui est certain encore, c'est que la Providence n'a pas prodigué inutilement ses leçons à François-Joseph, car s'il y a un mot que l'on puisse dire en toute conscience, c'est que l'empereur a *beaucoup appris*. Depuis le grand Maximilien, la confiance en soi vient tard aux princes de la maison de Habsbourg, et il y a bien eu des momens où Marie-Thérèse elle-même, avant de suivre sa simple et toujours heureuse inspiration, se trompait en prêtant trop de foi à l'avis de conseillers qui ne la valaient pas. Cette méfiance-là est aussi, je crois, au fond de certaines hésitations de l'empereur François-Joseph. Ce qu'il importe de constater, c'est que là où il ose enfin suivre son inspiration, il touche juste, et que là où il a pu se décider à l'action, il agit vite. S'il ne possède point à l'état de don la divination immédiate des hommes, on peut dire qu'à la longue rien ne lui échappe, et que sous cette apparente lenteur se cache une grande justesse de jugement, un sens de parfaite modération. Cette faculté de peser lentement ses actes et de les exécuter promptement est de nature à inspirer quelque confiance à ceux qui se font le moins d'illusions sur la gravité de la situation de l'Autriche.

Une des plus sérieuses difficultés de cette situation pour l'empereur comme pour le pays lui-même, c'est encore l'isolement. L'Au-

triche vit moralement isolée, tout s'y passe trop en dehors de ces courans d'opinion publique dont on ne mesure la profondeur et qu'on ne cesse de redouter qu'en s'y plongeant. Il semble que les traditions du vieux temps ne s'éloignent qu'à regret de cette terre où tant de gens s'entêtent encore à ne pas reconnaître quelle cause d'infériorité c'est pour un pays de vouloir à toute force vivre autrement que tout le monde. Quand on arrive des grands centres de l'activité humaine, de Paris ou de Londres, on est toujours consterné de voir combien peu l'habitant de Vienne se rend compte de l'estime de l'étranger pour l'Autriche : il croit à de l'hostilité, ce qui n'existe pas; mais il s'abuse totalement sur la cause de la désapprobation raisonnée qui le frappe. Il ne se doute pas par exemple que pour l'Anglais, jusqu'à ces derniers temps, l'Autriche, au point de vue des *affaires*, demeurait une terre inconnue. L'Anglais déplorait qu'il en fût ainsi; mais ce qu'il y a de parfaitement sûr, c'est qu'il refusait de jamais croire que cela pût être autrement. Je n'oublierai de ma vie la surprise et l'incrédulité polie, bien qu'absolue, avec lesquelles mon ami M. Glyn m'écouta lorsqu'il y a deux ans et demi je lui développai mes raisons de croire à l'avenir de l'Autriche. Proposer un pareil terrain aux opérations du capital anglais, qui avant tout cherche la vie (et qui par exemple inonde l'Italie, parce que l'Italie éclate de sève et de vie), proposer un pareil terrain à un aussi pratique esprit, c'était vouloir se faire prendre pour un habitant de la lune. Aussi, quand la banque anglo-autrichienne vint prouver par son succès que les sources du crédit n'étaient point taries en Autriche (1), ceux qui avaient conseillé cette création purent-ils se souvenir qu'ils avaient passé dans la Cité de Londres pour des insensés. Il ne faut pas aujourd'hui essayer de se soustraire à aucune des obligations de la vie commune. Tout est solidaire de notre temps, rien ne peut se séparer de la masse, et vouloir vivre pour soi c'est vouloir diminuer sa vie d'autant. Se faire estimer très haut par d'autres pays, c'est augmenter son crédit, et la sympathie, le respect que l'Autriche pourrait aisément inspirer à l'Europe, l'Europe les lui rendrait à beaux deniers comptans. Cela peut sembler prosaïque et d'un terrible positivisme, mais c'est de toute vérité, et il importe à l'Autriche de l'apprendre.

« Qui ne fait pas tout son devoir ne fait pas son devoir du tout, » dit un proverbe britannique, dont l'Autriche jusqu'à ce jour ne s'était pas doutée. On a tant de confiance dans les ressources infinies du sol, dans les capacités du pays, que l'idée de s'aider soi-

(1) Dans sa première année d'existence, la banque de Vienne a vu passer entre ses mains plus de 400 millions de florins (800 millions de francs), fruits de la confiance publique.

même afin que le ciel vous aide ne rencontre que de rares disciples. En matière de devoir en Autriche, on évite l'excès, et c'est grand dommage. Cela toutefois reste affaire de temps. Qu'il se trouve quelque jour à Vienne un ministre qui réponde aux besoins de l'époque, qui montre ce que c'est que de se sacrifier tout entier à son œuvre, de ne reculer devant aucune responsabilité, quelle qu'elle soit, de braver même la mort, si à mi-chemin elle arrête qui fait plus que son devoir, donnez à l'Autriche un tel homme, et, soyez-en sûr, le pays le suivra, l'empereur ne lui fera pas obstacle.

L'Angleterre donne un autre exemple à l'Autriche. C'est le pays le plus lourdement imposé de l'Europe, et relativement celui où la taxation pèse le moins, attendu que les moyens de supporter cette taxation sont plus grands que partout ailleurs. Voilà une leçon que l'Autriche ne saurait trop méditer. Il s'agit pour elle d'augmenter les sources naturelles de l'impôt afin que le pays puisse facilement supporter les charges nécessaires. Le jour où se réalisera un tel programme, on croira rêver en pensant à l'administration qui pendant ces quatre dernières années a régi les finances, et ce passé de tâtonnemens, de cachotteries et d'effacemens, dont il n'est pas juste pourtant d'accuser toujours M. de Plener (1), n'apparaîtra plus que comme un nuage imperceptible sur l'horizon éclairci. L'Autriche a son sort dans ses mains à cette heure ; il lui faut beaucoup de sagesse, beaucoup de modération, de la générosité toujours et une juste appréciation d'elle-même. Qu'elle se dise qu'elle doit mériter la considération de l'Europe, mais qu'elle ne l'aura qu'en la méritant. Elle ne peut faire un seul pas vers le passé, mais elle peut tout attendre de l'avenir, car, ainsi que le disait le grand Frédéric, moins suspect que personne en pareille matière, « le pays d'Autriche est un bel et bon pays. »

BLAZE DE BURY.

(1) On peut dire en effet que le département des finances a souffert surtout jusqu'à ces derniers temps d'une incapacité collective. Il importe à ce propos de savoir à quoi s'en tenir sur le prétendu « guignon financier » de l'empire. Au mois de janvier 1863, un emprunt de 15 à 20 millions de livres sterling, devant servir à rembourser la banque nationale et à faire reprendre à l'Autriche ses paiemens en espèces, fut proposé à Vienne par deux des plus grandes maisons de la Cité de Londres. Acceptée aussitôt avec ardeur par les ministres politiques, cette offre, tombée du ciel, on peut le dire, vint échouer contre la force d'inertie invétérée du département des finances. On ne refusa point, on éluda, on échappa par des atermoiemens à la fortune, pour en arriver au rapport d'il y a deux mois, que M. de Plener lui-même a qualifié d'*écrasant*, et qu'on eût si bien pu s'épargner.

L'EXPÉDITION DE CHINE

EN 1860

II.

TRAITÉS DE PÉKIN.

I. *Correspondence respecting affairs in China*, 1859-60. — II. *Papers relating to the affairs of China*, 1864. — III. *Relation de l'expédition de Chine en 1860*, rédigée au dépôt de la guerre, 1862. — IV. *Relation de l'expédition de Chine par le lieutenant de vaisseau Pallu*, 1863. — V. *Négociations entre la France et la Chine en 1860, Livre jaune du baron Gros*, 1864. — VI. *Mémoires sur la Chine*, par le comte d'Escayrac de Lauture, 1864. — VII. *La Chine et les puissances chrétiennes*, par D. Sinibaldo de Mas, 1861.

I.

La prise des forts de Takou ouvrait aux alliés le chemin de Tien-tsin (1). Le corps d'armée chargé de couvrir l'embouchure du Peï-ho était en pleine fuite; la garnison de Tien-tsin avait abandonné les ouvrages établis à grands frais pour la défense de la ville. San-ko-lin-sin, accompagné seulement de quelques cavaliers, était parti dans la direction de Pékin. La route, par terre comme par eau, se trouvait donc complétement libre; elle avait été d'ailleurs éclairée par le contre-amiral Hope, qui, dès le 23 août, ne prenant conseil que de son impatience, s'était vivement lancé, avec quelques canonnières, à l'intérieur du fleuve, qu'il avait remonté le même jour jusqu'à Tien-tsin. Le gouverneur-général Hang et les deux commissaires impériaux récemment nommés, Ouen et Heng-ki,

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

lui avaient fait l'accueil le plus empressé; la population, qui pouvait être surprise par l'apparition du drapeau européen (car des proclamations tout récemment apposées dans toutes les rues lui annonçaient en termes pompeux la défaite des *barbares*), avait montré la plus parfaite résignation. Dès le premier moment, les négocians qui avaient traité de la fourniture des approvisionnemens pour l'armée de San-ko-lin-sin s'étaient mis à la disposition des agens anglais pour procurer des vivres à l'armée alliée. Au surplus, les habitans de Tien-tsin se souvenaient de l'ordre qui avait régné dans leur ville lors du séjour des troupes européennes en 1858, et ils avaient lieu d'être tout à fait rassurés. Quelques Chinois, dans leur prudence extrême, avaient envoyé leurs femmes à la campagne; mais les boutiques étaient restées ouvertes, et, sauf le départ brusque et peut-être médiocrement regretté de la garnison tartare, il n'y avait rien de changé dans la physionomie de la ville.

A leur arrivée à Tien-tsin, le baron Gros et lord Elgin furent officiellement informés que l'empereur, par un décret du 24 août, venait de désigner Kouei-liang et le gouverneur-général Hang comme plénipotentiaires pour traiter de la paix, et le même jour ils reçurent de Kouei-liang une dépêche ainsi conçue :

« Aux termes du décret impérial qui me donne l'ordre de me rendre à Tien-tsin pour y régler, de concert avec le gouverneur Hang, tout ce qui est relatif à l'échange des ratifications du traité, j'ai l'honneur de vous annoncer que, muni du sceau de commissaire impérial, j'arriverai à Tien-tsin le 31 août. Quant à l'ultimatum présenté dans le mois de mars dernier, il n'est pas une clause sur laquelle nous ne puissions tomber d'accord. Je vous prie donc d'attendre que je sois arrivé à Tien-tsin pour voir votre excellence et m'entendre avec elle. »

Cette première communication annonçait que le gouvernement chinois était disposé à céder sur tous les points. Ce qui devait encore inspirer confiance, c'était le choix qui avait été fait de Kouei-liang pour mettre fin aux difficultés pendantes. Kouei-liang avait négocié et signé en 1858 les traités de Tien-tsin; il en comprenait donc toute la portée. Il connaissait personnellement les deux ambassadeurs. On savait qu'il comptait à Pékin parmi les chefs les plus décidés du parti de la paix. Le baron Gros et lord Elgin allaient donc avoir affaire à un personnage sérieux, éclairé, conciliant, dont l'intervention devait être décisive. Ils jugèrent néanmoins qu'il était indispensable d'obtenir du gouvernement chinois des déclarations et des garanties plus certaines; ils se proposaient en outre d'ajouter aux clauses insérées dans les traités de Tien-tsin diverses dispositions relatives tant au paiement d'une indemnité supplé-

mentaire à réclamer pour les frais de la nouvelle guerre qu'à l'occupation des points qui devaient demeurer en la possession des alliés jusqu'au paiement intégral des indemnités. Enfin ils désiraient que Tien-tsin, dont l'importance commerciale était très grande, fût compris parmi les ports ouverts aux négocians européens. Il répondirent donc à Kouei-liang (28 et 29 août) en précisant dans les termes les plus nets les conditions auxquelles ils consentiraient à traiter avec le nouveau plénipotentiaire. Quant au chiffre des indemnités, le baron Gros exigea que la Chine payât à la France 60 millions de francs, au lieu des 30 millions stipulés dans la convention de Tien-tsin, et lord Elgin demanda de même 60 millions, soit 15 millions de plus que le chiffre obtenu par l'Angleterre en 1858. Les ambassadeurs déclarèrent, en terminant leurs dépêches, que l'état de guerre n'était point encore suspendu, et que les généraux alliés poursuivraient leurs opérations jusqu'à ce que l'on fût complétement d'accord. Pour être sûr que le gouvernement chinois serait exactement tenu au courant des demandes présentées en dernier lieu, le baron Gros eut le soin d'adresser directement aux membres du grand-conseil, à Pékin, une copie de la dépêche qu'il venait d'écrire à Kouei-liang. L'expérience avait montré qu'avec la diplomatie chinoise on ne saurait pécher par excès de précaution. Combien de fois déjà n'était-il pas arrivé que les communications les plus importantes des représentans étrangers s'étaient perdues sur la route de Pékin, ou n'y étaient parvenues que dénaturées par le mensonge d'une traduction trop libre! Il importait que dans cette circonstance l'empereur fût bien et dûment informé, par-dessus la tête de Kouei-liang, des conditions imposées par les alliés.

Le plénipotentiaire chinois avait annoncé son arrivée à Tien-tsin pour le 31 août. Les derniers jours du mois purent donc être employés à diriger sur cette ville, qui allait devenir le quartier-général, les troupes anglo-françaises. Cette opération, par suite de laquelle le gros du corps d'armée se trouva bientôt établi à Tien-tsin, pouvait être considérée comme un acte de guerre, et les ambassadeurs entendaient bien qu'aux yeux des Chinois il en fût ainsi, car, malgré les déclarations contenues dans la première dépêche de Kouei-liang, ils sentaient qu'il fallait peser jusqu'au dernier moment sur les déterminations du cabinet de Pékin. D'un autre côté, ils voulaient que, tout en conservant l'attitude militante, l'armée ne poussât point trop loin les démonstrations agressives, afin de ne point inspirer à l'empereur de Chine une frayeur telle qu'il prît tout à coup la résolution de se retirer en Tartarie, laissant là ses mandarins et son empire, ce qui eût singulièrement compliqué les affaires. Dans cette double pensée, amener l'armée à Tien-tsin,

c'était tout à la fois se tenir dans la mesure d'un acte purement comminatoire et faciliter, si cela devenait nécessaire, une marche en avant vers la capitale : dépasser cette limite et faire immédiatement un pas de plus sur Pékin, c'eût été trop. On se trouvait donc établi à Tien-tsin dans la meilleure situation pour négocier ou pou combattre. Du reste, l'incertitude ne devait pas être de longue durée. Kouei-liang arriva le 31 août, ainsi qu'il l'avait annoncé; il sollicita une entrevue avec les ambassadeurs, qui exigèrent au préalable une réponse écrite à leurs demandes. Voici la dépêche qu'il adressa, le 3 septembre, au baron Gros ainsi qu'à lord Elgin :

« Kouei et Hang, etc., ont reçu la dépêche que votre excellence leur a fait l'honneur de leur écrire, et, après en avoir pris connaissance, ils ont acquis la certitude que votre excellence désirait voir la paix se rétablir et non la guerre continuer. Nous venons donc ici par ordre de l'empereur, et nous déclarons en premier lieu que l'on doit en revenir à l'exécution du traité signé en 1858, et que toutes les clauses de l'ultimatum notifié par votre empire au mois de mars dernier et rappelé dans votre dépêche du 30 août sont acceptées sans restriction.

« Nous prions donc votre excellence de vouloir bien faire suspendre les hostilités pour assurer le rétablissement de la paix. Quant à l'indemnité, il restera à nous entendre sur le mode d'en répartir le prélèvement dans les douanes des ports ouverts au commerce étranger.

« Nous vous envoyons la présente dépêche en attendant que nous convenions d'une entrevue dans laquelle nous nous concerterons sur le voyage à Pékin et sur l'échange des ratifications du traité. »

Les termes explicites de cette dépêche ne laissaient rien à désirer. Le même jour, 3 septembre, les deux ambassadeurs répondirent qu'il ne s'agissait plus que de fixer une entrevue entre les secrétaires et les interprètes pour libeller la convention d'après les bases acceptées. Cette convention serait ensuite signée. Les commandans alliés suspendraient alors les opérations militaires, et les ambassadeurs se rendraient à Pékin avec des escortes convenables, pour y procéder à l'échange des ratifications des traités de 1858, et pour remettre à l'empereur de Chine les lettres autographes de l'empereur des Français et de la reine d'Angleterre. Tel était le programme tracé par le baron Gros et lord Elgin, programme qui fut accepté par la fixation au 7 septembre des conférences préparatoires, auxquelles devaient prendre part les secrétaires et les interprètes. Les commissaires impériaux avaient bien, dans une dépêche spéciale, soumis au baron Gros quelques objections au sujet de l'indemnité supplémentaire de 30 millions qu'il réclamait, tandis que lord Elgin se bornait à demander un supplément de 15 millions; mais, bien que l'ambassadeur français se fût dispensé de répondre à cette communication et maintînt par là son

chiffre, cette petite difficulté n'était point de nature à inspirer la moindre inquiétude sur l'ensemble des négociations.

La confiance était donc entière. Certes les ambassadeurs pouvaient et devaient croire qu'ils tenaient enfin la paix, et qu'ils n'avaient plus à s'occuper que des préparatifs de leur voyage à Pékin. Quel fardeau de moins pour leur responsabilité! Quant aux troupes, qui perdaient ainsi l'espoir d'entrer, enseignes déployées, dans la cité impériale prise d'assaut, elles regrettaient amèrement leur rêve; elles maudissaient la diplomatie qui les arrêtait court au plus beau moment de la campagne, elles s'indignaient contre ces Tartares qui lâchaient pied au premier feu. Au lieu de combattre, elles allaient donc en être réduites à fournir des escortes d'apparat et à faire la haie! C'était un véritable désenchantement. Dans l'opinion des soldats, les rebelles chinois étaient d'autres gens que les Tartares de San-ko-lin-sin : ceux-là du moins se battaient. On venait d'apprendre qu'ils avaient tenté, dans le milieu d'août, une nouvelle attaque contre Shang-haï, qu'ils n'avaient pas craint d'affronter les canons du détachement chargé de la défense du quartier européen, et que, malgré leur échec, ils continuaient à menacer la ville. A cette nouvelle, les commandans en chef n'avaient pas hésité à envoyer à Shang-haï un renfort de quelques centaines d'hommes tirés du corps expéditionnaire. Ainsi, pour la seconde fois depuis la déclaration de guerre, les troupes européennes protégeaient l'autorité de l'empereur de Chine et combattaient à son service. Il était permis aux soldats de ne rien comprendre à cette politique singulière qui les faisait tour à tour ennemis et alliés des mandarins, et qui déroutait leurs idées en même temps qu'elle contrariait leurs vœux les plus légitimes. Venir si près de Pékin et n'y pas entrer, quelle déception! Avoir subi cinq mois de mer pour tirer quelques coups de fusil à l'embouchure du Peï-ho contre les Tartares, à Shang-haï contre des insurgés, c'était une campagne manquée!

Les diplomates chinois épargnèrent à l'armée ce brusque dénoûment. On se disait tout bas, dans les régions politiques de Tien-tsin, que Kouei-liang n'avait point reçu les pleins pouvoirs pour traiter définitivement, et que ses actes demeuraient soumis à la ratification de l'empereur. En présence des assertions si formelles contenues dans les dépêches du commissaire impérial, comment admettre un pareil bruit? A supposer même que, lors de sa première lettre (25 août), Kouei-liang n'eût pas été muni des pleins pouvoirs, il devait au moins, lorsqu'il acceptait sans réserve, le 3 septembre, les conditions posées par les deux ambassadeurs, être assuré de l'adhésion de la cour de Pékin, à laquelle le baron Gros avait notifié directement copie de son ultimatum, et qui avait eu le temps

nécessaire pour se prononcer. La nouvelle qui circulait à Tien-tsin, semblait donc plus qu'improbable; elle était exacte cependant. Dans les conférences du 7 septembre, les secrétaires des ambassades française et anglaise reçurent des interprètes chinois l'aveu tardif et naïf que Kouei-liang possédait bien le sceau impérial, comme il l'avait écrit, mais qu'il n'avait pas les pleins pouvoirs. On alla sans retard trouver Kouei-liang, que l'on eut beaucoup de peine à faire sortir de ses appartemens, où il se disait retenu par un grand malaise. Interpellé sur l'incident, il répondit d'une voix dolente qu'en effet ses actes ne devaient être définitifs qu'après la ratification de son gouvernement. Il ajouta qu'il ne doutait point de cette ratification, mais que, pour lever toute incertitude à cet égard, il écrirait le jour même à Pékin, d'où on lui expédierait les pleins pouvoirs nécessaires.

Les conférences furent immédiatement rompues. Le baron Gros et lord Elgin signifièrent à Kouei-liang que, devant un tel procédé, ils se considéraient comme dégagés, qu'ils se réservaient de modifier leurs conditions en les aggravant, que les troupes alliées se remettraient en marche vers Pékin, et que les négociations ne seraient reprises, s'il y avait lieu, qu'à Tong-chaou (ville située à 18 kilomètres de la capitale) avec des commissaires impériaux munis des pouvoirs les plus étendus. Vainement, par deux lettres suppliantes, écrites coup sur coup dans cette même journée du 7 septembre, Kouei-liang et ses collègues conjurèrent-ils les ambassadeurs de ne point abuser d'une semblable méprise, de patienter un peu, d'attendre encore, — trois jours seulement, — de ne point partir avec une armée qui allait effrayer la population inoffensive, de leur accorder au moins quelques momens d'audience, — tout cela exprimé dans le style patelin, innocent, obséquieux, dont les diplomates chinois ont le secret et le génie. Lord Elgin et le baron Gros demeurèrent inflexibles. Tout était prêt pour le mouvement des troupes. Du 9 au 11 septembre, cinq mille hommes se dirigèrent vers le nord sous la conduite des généraux en chef; le reste de l'armée fut laissé à Tien-tsin comme garnison et comme réserve.

II.

L'ambassade française quitta Tien-tsin le 11 septembre; elle partait en guerre, et elle avait la place d'honneur. Immédiatement après les deux spahis qui, la carabine au poing, ouvraient la marche, venait le palanquin du baron Gros, porté sur les épaules de trente robustes coulies; puis s'avançait le général Montauban avec son état-major. Les troupes suivaient, joyeuses de fouler le sol chinois

et fières de dépasser la limite où leurs devanciers s'étaient arrêtés en 1858. C'était là, comme le remarque le baron Gros dans sa correspondance, une singulière campagne diplomatique, une campagne sans précédens. Si le doge de Gênes, en se voyant à la cour de Louis XIV, a pu exprimer un étonnement qui est devenu historique, le baron Gros avait bien autrement lieu d'être surpris de se voir en pareil équipage, à la tête d'une troupe armée, et en route pour Pékin. Quelle aventure dans la carrière d'un diplomate! Mais il n'y avait pas à hésiter. La saison était avancée : il fallait agir au plus vite; chaque journée, chaque heure était précieuse; la situation exigeait que l'instrument de paix demeurât à portée de l'instrument de guerre, et que le traité fût toujours au bout du fusil. L'ambassadeur devait donc marcher du même pas que le général, en tenant dans ses mains patientes la branche d'olivier, à laquelle la mauvaise foi, l'indécision ou l'ignorance du cabinet de Pékin avaient arraché déjà tant de feuilles, mais qui n'était pas encore complétement brisée. Voilà pourquoi, au lieu d'attendre dans sa résidence officielle de Tien-tsin l'exécution des promesses de Kouei-liang, il avait dû accompagner le corps expéditionnaire, dont on ne pouvait plus retarder les opérations sous peine de compromettre absolument le succès de la campagne. De son côté, et par les mêmes motifs, lord Elgin suivait la colonne anglaise, commandée par le général sir Hope Grant.

Les alliés campèrent, pour leur première étape, au village de Pou-kao, à 10 kilomètres de Tien-tsin (1). Le lendemain, 12 septembre, le baron Gros reçut la dépêche suivante :

« Tsaï, prince de la famille impériale, aide-de-camp de l'empereur, et Mouh, membre du grand conseil et président du bureau de la guerre, tous les deux commissaires impériaux, ont l'honneur de faire connaître à votre excellence qu'ils ont appris par une dépêche urgente de Kouei-liang et de

(1) Quelques indications topographiques sont indispensables pour bien faire comprendre les mouvemens des troupes alliées. Tien-tsin est à 50 kilomètres environ à l'ouest de l'embouchure du Peï-ho et à 134 kilomètres de Pékin, qui est situé dans la direction du nord-ouest. Voici l'itinéraire de Tien-tsin à Pékin avec le calcul des distances entre chaque point :

De Tien-tsin à Pou-kao.............	10	kilomètres.
De Pou-kao à Yang-tsin............	19	—
De Yang-tsin à Tsaï-tsin............	20	—
De Tsaï-tsin à Ho-si-hou...........	25	—
De Ho-si-hou à Ma-te-hou..........	18	—
De Ma-te-hou à Tong-chaou.........	25	—
De Tong-chaou à Pékin.............	18	—

Le fleuve Peï-ho arrose la plaine entre Tien-tsin et Tong-chaou; les jonques peuvent le remonter jusqu'à cette dernière ville. Tong-chaou est relié à Pékin par un canal et par une chaussée en dalles de granit.

ses collègues, en date du 8 de ce mois, que votre excellence avait l'intention de se rendre à Tong-chaou pour y négocier la paix, et que votre excellence ne voulait plus avoir de rapports officiels avec eux, alors cependant qu'ils vous disaient que, par ordre de l'empereur, toutes les demandes présentées par votre gouvernement pouvaient être satisfaites à l'amiable. Ils avaient, en vérité, reçu l'ordre de traiter sérieusement avec votre excellence, et de céder sur tous les points, afin qu'après avoir signé une convention, on l'exécutât fidèlement; mais Kouei et ses collègues, n'ayant pas su se conformer aux ordres de l'empereur, ont fait naître mille susceptibilités, au point d'amener votre excellence à vouloir négocier à Tong-chaou. Or, comme les deux empires désirent conclure la paix, si vous avancez jusqu'à Tong-chaou, non-seulement votre excellence se fatiguera inutilement en y allant et en revenant, mais l'armée et le peuple pourront en concevoir de l'ombrage et de l'inquiétude. Puisque toutes les clauses exigées par votre empire sont déjà accordées, rien ne s'oppose à ce que nous le constations dans une entrevue personnelle. Nous venons de recevoir un décret impérial qui nous ordonne de nous rendre à Tien-tsin pour nous entendre avec votre excellence. Aujourd'hui même nous nous mettons en route pour cette ville, et, après une conférence, tous les articles et toutes les conventions seront arrêtés pour consolider la paix; c'est ce dont nous voulons vous prévenir par cette importante dépêche, écrite le 10 septembre 1860. »

Ainsi deux nouveaux acteurs entrent en scène. D'après leur début, on peut voir que les diplomates chinois ne brillent point par la fertilité ni par la variété des argumens. Depuis l'ouverture des négociations, c'est toujours, sauf quelques variantes de style, la même dépêche qu'écrivent successivement le gouverneur-général Hang, puis Ouen et Heng-ki, ensuite Kouei-liang et enfin le prince Tsaï. Chacun d'eux commence par accepter les conditions des alliés en rejetant sur ses prédécesseurs la responsabilité et la faute des malentendus. Ouen et Heng-ki n'avaient pas hésité à déclarer que Hang s'était conduit comme un maladroit. A peine avaient-ils paru sur l'horizon que Kouei-liang venait à son tour, en prenant leur place, leur délivrer un brevet d'incapacité, et Kouei-liang lui-même se voyait dénoncé par son successeur le prince Tsaï comme ayant tout gâté. Ils se trahissaient les uns les autres avec une facilité vraiment trop étrange pour que les désaveux parussent bien sincères, et les ambassadeurs ne devaient plus éprouver la moindre émotion devant cette hécatombe de mandarins que l'on venait ainsi presque chaque jour sacrifier à leurs pieds. Du reste, la conclusion de toutes les dépêches était invariablement la même : il s'agissait uniquement de décider les alliés à ne point s'approcher de Pékin.

Le baron Gros et lord Elgin répondirent au prince Tsaï qu'ils ne demandaient pas mieux que d'échanger des paroles de paix, mais que la conversation ne pouvait s'engager qu'à Tong-chaou, et ils

continuèrent à s'avancer vers le nord. A Yang-tsin, qui était la seconde étape, nouvelle dépêche, plus pressante encore.—Vous nous avez bien compris, disait le prince : tout ce que vous désirez est accordé et accepté, et cependant vous marchez toujours! Rentrez donc à Tien-tsin; sinon, comment pourrions-nous croire à vos intentions pacifiques? Et alors, s'il surgissait quelque conflit entre nos troupes et l'armée tartare qui est campée dans les environs, il en résulterait des malheurs irréparables. Si vous voulez traiter sur les bases déjà convenues, sans exiger d'autres conditions, nous, qui n'agissons pas à la façon de Kouei-liang, nous ne manquerons pas à notre parole. — Les deux ambassadeurs ne crurent point devoir modifier leur plan, qui se traduisait par une alternative fort claire et très désagréable pour les Chinois : — ou la paix à Tong-chaou, ou la guerre avec ses conséquences, c'est-à-dire avec une attaque immédiate contre Pékin. — Le 14 septembre, ils étaient à leur troisième étape, Hou-si-hou, à 74 kilomètres de Tien-tsin.

Le prince Tsaï et son collègue Mouh virent bien qu'il ne fallait plus songer à faire rétrograder les alliés. Les voici qui imaginent un nouveau plan. — N'allez pas plus loin, écrivent-ils dans une dépêche suppliante du 13 septembre. Que votre armée s'arrête, car elle va se heurter contre l'armée tartare, qui n'obéit qu'à ses généraux et sur laquelle nous n'avons pas d'action; un conflit serait inévitable. Venez à Tong-chaou; nous donnons notre assentiment plein et entier à la convention que vous avez préparée. Nous pourrons la signer et la revêtir du sceau impérial; puis vous vous rendrez à Pékin, avec une escorte peu nombreuse et sans armes, pour y procéder à l'échange des ratifications du traité de Tien-tsin. Nous vous fournirons les chariots et tout ce qui sera nécessaire pour ce voyage. Hâtons-nous; ne sommes-nous pas entièrement d'accord? — Peut-être les ambassadeurs seraient-ils encore demeurés insensibles à ces supplications et à ces offres de service, et se seraient-ils abstenus d'entrer en pourparlers avant que l'armée ne fût établie à Tong-chaou; mais à ce moment le général sir Hope Grant venait de déclarer à lord Elgin qu'il attendait de Tien-tsin des renforts, des approvisionnemens et de l'artillerie, et qu'il jugeait nécessaire de faire halte pendant sept ou huit jours. Dès lors, rien n'empêchait de prêter l'oreille aux ouvertures du prince Tsaï. Il convenait même d'employer le délai réclamé par les nécessités militaires pour la reprise des négociations, tout en se tenant en garde contre les manœuvres de la diplomatie chinoise.

Lord Elgin envoya donc à Tong-chaou M. Parkes, consul d'Angleterre à Canton, et M. Wade, secrétaire-interprète, tous deux comptant de longues années de service en Chine et habitués à manier les mandarins, pour qu'ils s'entendissent directement avec les

commissaires impériaux sur tous les détails de la convention projetée. On espérait ainsi échapper aux surprises et aux méprises des précédentes négociations. MM. Parkes et Wade eurent, le 14 septembre, un entretien de près de huit heures avec le prince Tsaï et son collègue Mouh. Ce dernier annonça qu'il était un peu sourd (cette infirmité est décidément à la mode chez les diplomates du Céleste Empire); puis il fit semblant de ne pas bien comprendre le chinois de ses interlocuteurs, qui étaient des lettrés éprouvés et de premier ordre. On n'en remarqua pas moins, dès le début de la discussion, qu'il était parfaitement maître de son sujet et qu'il connaissait toutes les correspondances échangées entre les ambassadeurs et les délégués du cabinet de Pékin. Quant au prince Tsaï, il affecta de n'être point au courant des conventions qui avaient été préparées à Tien-tsin, et pourtant, dans deux lettres successives, il avait déclaré qu'il acquiesçait sans aucune réserve aux conditions des alliés. Il se mit donc à reprendre une à une les principales questions que l'on croyait définitivement résolues, notamment la résidence d'un ministre anglais à Pékin, l'ouverture de Tien-tsin au commerce étranger, les délais pour le paiement de l'indemnité de guerre, le campement de l'armée, qui s'était avancée trop près de Tong-chaou, la composition de l'escorte qui devait accompagner les ambassadeurs à Pékin. A la fin cependant il parut céder, et il remit à MM. Parkes et Wade une lettre qui contenait une adhésion pleine et entière aux demandes de lord Elgin, et qui fixait d'un commun accord le point précis où les troupes alliées pourraient camper, à six kilomètres environ de Tong-chaou, tandis que l'on procéderait dans cette ville à la signature du traité.

Le résultat de cette entrevue paraissait satisfaisant; mais il était difficile de ne point conserver encore une certaine inquiétude en songeant que l'on avait dû discuter de nouveau et à fond pendant huit longues heures. En outre l'on avait observé durant les deux derniers jours un changement sensible dans l'attitude des populations que traversaient les troupes anglo-françaises. Les habitans fuyaient de leurs villages; les marchés n'étaient plus approvisionnés; les mandarins, que l'on avait vus jusque-là si empressés et si soumis, ne se montraient plus. Ces symptômes n'avaient point échappé à l'attention des alliés; mais après tout on ne recevait aucun avis qui annonçât le voisinage de l'armée tartare. MM. Parkes et Wade, lors de leur voyage à Tong-chaou, n'avaient point remarqué de préparatifs hostiles, et puisque l'on avait recommencé à négocier, il fallait bien continuer l'œuvre de paix tant qu'elle ne serait pas encore une fois détruite par un acte direct et positif de mauvaise foi. En conséquence, le 17 septembre, les ambassadeurs envoyèrent à Tong-chaou leurs secrétaires, MM. Loch et de Bastard,

chargés de rédiger en forme, de concert avec les commissaires impériaux, les articles du traité. En même temps plusieurs officiers furent détachés des deux armées afin d'étudier les ressources que la ville pourrait offrir en approvisionnemens et en vivres. M. Parkes, M. le comte d'Escayrac de Lauture, chargé d'une mission scientifique par le gouvernement français, M. Bowlby, correspondant du *Times*, profitèrent de l'occasion pour aller visiter Tong-chaou. Une escorte d'une vingtaine de cavaliers fut jugée suffisante.

Dès son arrivée dans la ville, le secrétaire de l'ambassade anglaise, M. Loch, accompagné de M. Parkes, se rendit auprès du prince Tsaï et de son collègue, et leur remit le projet de convention avec une dépêche dans laquelle lord Elgin, en rappelant les diverses conditions du programme qui avait été arrêté pour la signature à Tong-chaou, pour le campement des troupes et pour le voyage à Pékin, énonçait qu'après l'échange des ratifications il remettrait à l'empereur de Chine la lettre autographe de la reine d'Angleterre. La lecture de cette dépêche raviva les précédentes discussions; mais il n'y eut de débat sérieux que sur la question d'audience qu'impliquait la remise de la lettre. C'était là, disait le prince Tsaï, une question nouvelle. Il se trompait, car le 3 septembre, à Tien-tsin, dans leur correspondance avec Kouei-liang, lord Elgin et le baron Gros avaient indiqué leur intention de présenter à l'empereur les lettres autographes de leurs souverains. Au milieu de ce débat, M. de Bastard entra dans le salon des conférences. Il fit accepter assez facilement le projet dont il était porteur, et put se retirer avec une note par laquelle le prince Tsaï informait le baron Gros qu'il était d'accord avec lui sur tous les points. Disons immédiatement que la dépêche écrite à cette occasion par l'ambassadeur français ne faisait aucune mention de l'audience. Après le départ de M. de Bastard, dont la mission était remplie, la discussion reprit entre les commissaires impériaux et les envoyés anglais. Le prince Tsaï voulait absolument que lord Elgin renonçât à sa demande d'être reçu en audience par l'empereur. M. Loch répondait qu'il n'avait point d'instructions pour retirer cette demande, mais que la difficulté si inopinément soulevée n'était point de nature à empêcher la signature immédiate de la convention, car cette affaire de l'audience ne figurait point parmi les articles; elle n'avait été engagée que dans la correspondance, et elle pouvait être examinée de nouveau sous la même forme. Le prince Tsaï parut enfin se laisser convaincre par ce dernier argument, et l'on se sépara d'accord sur la rédaction du traité. Diplomatiquement, la paix était faite : il ne restait plus qu'à la signer.

M. de Bastard quitta Tong-chaou dans la nuit du 17 au 18 sep-

tembre pour revenir au camp français. Sur la route, qui la veille était complétement libre, il trouva l'armée chinoise couvrant toute la plaine et s'étendant jusqu'au campement de Tchang-kia-wan, où il était convenu que stationneraient les troupes alliées. Les généraux, avertis déjà par les éclaireurs, n'en continuèrent pas moins leur marche en avant, et bientôt ils rencontrèrent l'armée chinoise, qui commença le feu. Cette armée, forte de vingt-cinq à trente mille hommes et de quatre-vingts pièces d'artillerie, était commandée par San-ko-lin-sin. Le général Montauban et sir Hope Grant l'abordèrent avec leurs quatre mille hommes, et en quelques heures ils la mirent en pleine déroute; mais en même temps on avait appris que plusieurs des officiers qui étaient allés à Tong-chaou avaient été tués ou faits prisonniers en traversant, à leur retour, les lignes chinoises. On n'avait aucune nouvelle de M. Loch, de M. Parkes, de M. d'Escayrac de Lauture, de l'escorte. — Quel parti prendre? L'attaque du 18, commencée par les Chinois, avait-elle été concertée entre le prince Tsaï et San-ko-lin-sin? Était-ce un guet-apens prémédité, ou seulement un acte personnel du général tartare, qui, sans se préoccuper des négociations ouvertes et contrairement aux intentions des commissaires impériaux, aurait tenté de venger l'échec qu'il avait subi à Takou? Dans cette dernière hypothèse, le combat de Tchang-kia-wan pouvait n'être considéré que comme un incident, honteux pour le général tartare, glorieux pour les alliés, et indépendant de l'œuvre diplomatique. Tout espoir de paix n'était pas perdu. Ce fut à cette pensée que s'arrêtèrent d'abord les ambassadeurs; ils comptaient que MM. Parkes, d'Escayrac de Lauture et leurs compagnons allaient revenir au camp, et alors ils se proposaient de faire entrer l'armée alliée dans Tong-chaou et d'y signer les conventions en acceptant les excuses que le prince Tsaï aurait à leur adresser pour la conduite de San-ko-lin-sin. Les heures s'écoulaient cependant sans que l'on vît reparaître ceux que l'on attendait avec une fiévreuse impatience. Un parlementaire envoyé à Tong-chaou n'y avait point trouvé le prince Tsaï. Le gouverneur, devant qui il fut conduit, parut très étonné que l'on n'eût point de nouvelles de M. Parkes, qui, disait-il, avait quitté la ville bien avant le combat. On était donc sous le coup des plus tristes pressentimens, et il fallait absolument agir : situation pleine d'incertitudes, d'angoisses, de périls même, que nous trouvons résumée clairement dans une dépêche que le baron Gros écrivit le 19 septembre au général Montauban.

« L'occupation de Tong-chaou et la marche des alliés sur Pékin seraient probablement le seul moyen en ce moment de peser sur le gouvernement chinois; mais c'est aux commandans en chef des forces alliées d'agir en raison des chances de succès que peut offrir une expédition de ce genre

avec les forces dont ils disposent, et dans cette saison de l'année, comme aussi avec la prudence qu'exige la position de plusieurs officiers civils ou militaires alliés qui se trouvent malheureusement retenus par les troupes tartares ou les autorités chinoises, et sur le sort desquels nous avons, lord Elgin et moi, les plus vives inquiétudes. Si Takou, Tien-tsin, Tong-chaou et Pékin étaient occupés par les troupes alliées, il n'y aurait, ce me semble, d'autre alternative pour le gouvernement chinois que de céder ou de se perdre par une fuite en Tartarie. Cette dernière éventualité, que nous avons tout fait pour prévenir, ne peut plus être que d'un faible poids dans la balance du moment où nous devons punir les Chinois de l'abominable conduite dont nous avons à nous plaindre, et qui explique tant de choses. Il faut leur prouver enfin qu'on ne se joue pas impunément de deux nations comme la France et l'Angleterre. »

Le général Montauban n'hésita pas. Il savait que San-ko-lin-sin avait rallié les débris de son armée entre Tong-chaou et Pékin, qu'il les avait réunis à une seconde armée de réserve, et qu'il occupait avec 40,000 hommes une position désignée sous le nom de Pa-li-kiao. Il venait de recevoir un léger renfort qui portait à 2,800 hommes l'effectif de sa colonne. Avec les 3,000 Anglais de sir Hope Grant, l'armée alliée ne comptait pas 6,000 combattans. Malgré cette énorme disproportion de forces, le général Montauban proposa d'attaquer immédiatement l'armée tartare. La bataille, à laquelle San-ko-lin-sin s'était préparé par des dispositions assez habiles, fut engagée dans la matinée du 21 septembre : à midi, elle était terminée. Cette fois les Tartares s'étaient comportés plus bravement qu'à Tchang-kia-wan; à diverses reprises, leur cavalerie chargea droit sur les bataillons européens, réussit à les envelopper et à les placer dans une situation qui eût pu devenir très critique, si, à défaut du nombre, les alliés n'avaient eu pour eux la supériorité du commandement, l'excellence des armes, la discipline et le sang-froid héroïque qu'ils opposaient à ces hordes se ruant à toute bride sur eux. Nous ne saurions décrire ici cette bataille, dont la relation, publiée par le ministère de la guerre, permet de suivre les intéressantes péripéties; qu'il nous suffise de constater et d'admirer l'audace vraiment extraordinaire avec laquelle fut conçue et exécutée l'attaque du 21 septembre. L'armée victorieuse s'établit sous les tentes que les Tartares venaient d'abandonner. Elle était campée à 18 kilomètres de Pékin.

III.

Arrivés à ce point de notre récit, nous devons, nous aussi, faire une courte halte pour étudier et découvrir, si cela est possible, la pensée qui inspirait les actes du gouvernement chinois. Que signi-

fiaient donc ces protestations réitérées d'amitié et de bon accord depuis Tien-tsin? Pourquoi ce défilé de mandarins, tous plus humbles, plus soumis les uns que les autres? A quoi bon ces dépêches suppliantes dont nous avons indiqué à dessein l'énumération peut-être monotone? Et comment concilier cette attitude avec les préparatifs de résistance armée qui se révélèrent le 18 septembre? L'explication serait simple, si l'on admettait que dès le premier jour le cabinet de Pékin avait l'idée de leurrer les alliés par de vaines promesses, de les attirer pas à pas au moyen de fausses négociations, et de les faire tomber traîtreusement dans le piége au moment où ils espéraient saisir la paix; mais, sans avoir plus de respect qu'il ne convient pour le caractère chinois, nous croyons que cette explication ne donne pas le mot de l'énigme. Il y avait là autre chose qu'une trahison préméditée. Divers documens, trouvés dans les archives de l'empereur de Chine, fournirent plus tard des indications assez précises sur les pensées et sur les projets qui s'agitaient à Pékin pendant que les alliés étaient en marche. Nous pouvons y jeter un coup d'œil. Après avoir entendu le langage que les commissaires impériaux tenaient aux ambassadeurs dans leurs communications diplomatiques, nous allons lire, en un dossier qui était évidemment destiné à demeurer confidentiel, l'opinion intime de l'empereur et de ses principaux mandarins. Cette enquête, entreprise à l'aide de documens dont la sincérité est incontestable, peut jeter quelque lumière sur les faits qui viennent d'être racontés et sur les manœuvres contradictoires de la politique chinoise, manœuvres dont le sens devait, sur le moment même, échapper à lord Elgin et au baron Gros.

La première pièce de ce curieux dossier est un rapport secret adressé à l'empereur par San-ko-lin-sin le 26 août, peu de jours après la prise des forts de Takou. Le général reconnaît qu'il a été vaincu, il craint qu'il ne soit très difficile d'obtenir la soumission des barbares, et il annonce qu'il a pris les dispositions nécessaires pour garder la route de Tien-tsin à Tong-chaou. Cependant il se montre moins confiant qu'il ne l'était naguère dans le destin des combats; il supplie donc l'empereur de ne point demeurer dans le voisinage de l'ennemi, de quitter momentanément sa capitale et de se rendre à Jehol (en Tartarie) pour les chasses d'automne. Les princes et les grands dignitaires de l'état resteraient à Pékin pour y organiser la défense; ils feraient venir les troupes de toutes les parties de l'empire, et, grâce à ce renfort, ils pourraient attaquer avec succès les barbares.

L'empereur ajourna l'examen des propositions du général, qu'il avait dégradé après l'affaire de Takou, mais qu'il laissait à la tête de l'armée pour qu'il eût l'occasion de se réhabiliter : c'est avec ce

mélange de sévérité et de clémence que sont traités en Chine les généraux vaincus. Persuadé par les nombreux partisans de la paix que les barbares ne pensaient qu'à obtenir une satisfaction d'amour-propre et des avantages pour leur commerce, il leur envoya Kouei-liang; mais, dès qu'il apprit qu'il était question d'une indemnité de guerre et d'une escorte de deux mille hommes pour accompagner les ambassadeurs à Pékin, sa colère fut extrême. « Kouei-liang et ses collègues, écrit-il dans une note adressée le 7 septembre au grand-conseil, ont désobéi à mes ordres formels; ils ont montré qu'ils ont peur des barbares : ils ont remis l'empire entre leurs mains. Nous allons sur-le-champ venger la loi en faisant exécuter ces ministres, et après nous combattrons les barbares jusqu'à extinction. » Et le même jour, à Tien-tsin, le commissaire Kouei-liang, après avoir concédé aux ambassadeurs alliés tout ce qu'ils demandaient, se retranchait derrière l'insuffisance de ses pouvoirs pour ne pas signer définitivement le traité, d'où il est permis de conclure : 1° que dans la pensée de l'empereur il s'agissait, non pas de céder purement et simplement aux exigences des alliés, mais de négocier avec eux; 2° que l'empereur avait nettement indiqué à ses commissaires les points qu'ils ne devaient accepter à aucun prix; 3° que les commissaires impériaux, en présence des ambassadeurs et des troupes alliées, reconnaissaient la nécessité d'accorder tout, en se réservant néanmoins de solliciter l'approbation de Pékin pour des clauses qui étaient contraires à leurs instructions; 4° qu'au dernier moment, prévoyant la résistance obstinée de l'empereur et redoutant la disgrâce, ils manquaient à la parole donnée aux ambassadeurs, se retiraient tristement de la scène, et laissaient à d'autres négociateurs plus habiles ou plus heureux le soin de sauver l'empire sans désobéir à l'empereur.

Lorsque les négociations furent rompues à Tien-tsin, l'empereur jugea que l'affaire était décidément sérieuse. D'une part, toujours clément et désireux d'épargner à ses peuples les fléaux de la guerre, il voulut bien dépêcher auprès des barbares le prince Tsaï « pour leur mettre encore une fois devant les yeux le véritable chemin, pour discuter avec eux et arranger d'une manière satisfaisante les différentes concessions qu'ils demandaient. » D'un autre côté, il fallait bien prévoir le cas où ces barbares s'obstineraient dans leurs insolentes prétentions et oseraient s'avancer vers la capitale. L'empereur ordonna donc que les grands dignitaires de service se réunissent en conseil; il leur communiqua le rapport secret de San-ko-lin-sin; il annonça que son opinion et son désir personnel le porteraient à se mettre à la tête de l'armée pour la conduire vers Tong-chaou à la rencontre de l'ennemi. Les dignitaires étaient appelés à en délibérer et à se prononcer entre la pro-

position de San-ko-lin-sin, qui, nous l'avons vu, concluait au départ de la cour pour Jehol, et l'intention exprimée par l'empereur.

Il serait permis de s'étonner que, dans de telles conjonctures, un général ait pu conseiller à un empereur de quitter sa capitale et de partir pour la chasse, et que l'empereur de Chine ait cru devoir soumettre un pareil avis à une délibération solennelle. Aussi convient-il de rappeler que, selon les idées chinoises, l'empereur est placé dans une sphère trop élevée pour qu'aucun soupçon de lâcheté puisse jamais l'atteindre. Il doit recevoir l'hommage universel en répandant partout ses bienfaits; il est *père et mère* du genre humain, presque dieu. Le glaive meurtrier ne sied pas à ses mains augustes. Ce n'est donc pas lui manquer de respect que de l'éloigner du champ de bataille. Quant aux chasses de Jehol, où San-ko-lin-sin voulait envoyer son souverain, il ne faut point les considérer seulement comme une distraction royale. S'il en était ainsi, le conseil du général eût été plus que ridicule. Les chasses de l'empereur en Tartarie remontent à la plus haute antiquité; elles représentent une tradition, presque une institution. Aux temps anciens, les bêtes féroces pullulaient dans les forêts du centre de l'Asie au point de détruire les récoltes des plaines environnantes et de compromettre la vie des populations : c'était donc un devoir pour les souverains de leur faire la guerre. De là ces grandes chasses entreprises périodiquement et avec un immense appareil. La tradition, consacrée par les lois, chantée par les poètes, s'est perpétuée sous les différentes dynasties.

Les dignitaires examinèrent les propositions qui leur étaient soumises et firent connaître leur avis dans des mémoires adressés directement à l'empereur du 9 au 12 septembre. Rien de plus curieux ni de plus instructif que la lecture de ces pièces vraiment chinoises. Voici le mandarin Kia-tchin qui dissuade l'empereur de se mettre à la tête de ses troupes. « Bien qu'il soit infiniment probable, dit-il, que les barbares se prosterneront et feront leur soumission dès que l'empereur apparaîtra, nous ne croyons pas cependant que ce soit la meilleure marche à suivre : nous pensons au contraire qu'il est impossible d'en faire l'expérience à la légère. » Kia-tchin n'approuve pas davantage le projet de voyage à Jehol; le pays n'est pas bien sûr; l'empereur sera mieux gardé à Pékin; son départ de la capitale répandrait partout l'épouvante et la consternation. D'autres dignitaires se prononcent plus vivement encore contre le voyage de Jehol, dont, à ce qu'il paraît, les préparatifs sont déjà commencés. « La résidence impériale de Pékin est solidement gardée, et, dans les circonstances critiques où nous nous trouvons, c'est la place la plus honorable pour votre majesté, et la seule convenable, ajouterons-nous, pour le souverain... » Ces mêmes man-

darins concluent ainsi : « Nous ne pouvons comprendre en aucune façon un départ aussi précipité. Étant assurés que les forces des barbares ne s'élèvent pas à plus de 10,000 hommes, alors que San-ko-lin-sin en a plus de 30,000 sous ses ordres, nous ne mettons pas un seul instant en doute que le grand nombre écrasera le petit; mais nous désirons seulement représenter que ces barbares viennent de traverser les mers avec l'unique pensée de faire le commerce. Il leur est nécessaire de s'établir à Canton, à Ning-po, à Shang-haï et dans les autres ports, et ils n'ont pas eu un moment l'intention de conquérir le pays. Aujourd'hui même cette idée n'est pas entrée dans leur esprit : leur désir d'entrer à Pékin est une satisfaction d'amour-propre plus que toute autre chose; il n'y a donc aucune catastrophe à redouter... » Dans un troisième mémoire, émané d'un ministre, on lit qu'il faut combattre, vaincre et négocier, et le ministre ajoute : « La ruse étant permise à la guerre, nous pourrions, dans le cas où la paix aurait été consentie précédemment, lancer notre armée sur leurs troupes sans défiance, les battre aisément et leur fermer l'accès de la capitale. » En citant cet avis d'une conscience peu délicate, nous devons dire que c'est le seul passage qui, au milieu de ces nombreux mémoires, révèle une pensée de trahison. — Terminons par une supplique de Tsao-yang, qui prend le titre de censeur de la province de Hou-kouang, et qui, fidèle aux devoirs de sa charge, ose s'exprimer en ces termes : « Si l'empereur s'éloigne, l'effet produit par ce départ ressemblera à une convulsion de la nature, et les malheurs qui en résulteront seront irréparables. De quel œil votre majesté considère-t-elle donc son peuple? Quel prix attache-t-elle donc aux cendres de ses ancêtres et aux autels de ses dieux tutélaires? Abandonnerez-vous l'héritage de vos aïeux comme une paire de souliers usés? Que dirait l'histoire dans les siècles à venir? Jamais encore on n'a vu un souverain choisir le moment du danger et de la détresse pour se rendre à la chasse, sous prétexte que son départ préviendra toute complication... » En résumé, tous les avis furent contraires à la proposition de San-ko-lin-sin, non moins qu'au projet qu'avait formé l'empereur de se mettre à la tête de l'armée chargée de couvrir la route de Tong-chaou.

Il est vraiment impossible de ne point remarquer le style de ces mémoires et de ces suppliques, d'où nous n'avons dû extraire qu'un petit nombre de fragmens. Est-ce bien à un souverain absolu, à l'empereur de Chine, que l'on s'adresse ainsi? Sont-ce bien ces mandarins si obséquieux d'ordinaire, et quelquefois si humbles et si plats, sont-ce bien eux qui se permettent de telles remontrances? Il n'y a pas à en douter. Ces pièces ont été trouvées parmi les pa-

piers de l'empereur : l'empereur les a lues et annotées; mieux encore, il a tenu compte des avis qu'elles contenaient. Encore un usage, une tradition de la vieille Chine! Chacun a le droit d'adresser, à genoux, des conseils et des reproches au trône impérial, et nous voyons que ce droit, signalé par les missionnaires jésuites du XVIIe siècle, n'est pas tombé en désuétude. C'est qu'en effet, dans la théorie du gouvernement chinois, il n'existe point de maître ni de sujets : il n'y a qu'une grande famille, au sein de laquelle les enfans peuvent faire entendre leur voix respectueuse devant le père et contredire en obéissant (1).

En présence des avis qu'il venait de recevoir, l'empereur rendit le 13 septembre un décret par lequel il notifia sa volonté. Renonçant à se rendre à Jehol, il donnait des ordres pour renforcer la garnison de Pékin, et il annonçait que, si les ennemis livraient bataille près de Tong-chaou, il irait prendre le commandement d'une armée considérable qui serait réunie dans le nord de Pékin; il exprimait d'ailleurs la pensée que les barbares, au nombre de dix mille hommes seulement, seraient complétement écrasés.

Ainsi le 13 septembre, au moment où le prince Tsaï, succédant à Kouei-liang, entrait en négociation avec les ambassadeurs alliés, la plus grande agitation régnait dans la capitale. L'empereur se préparait à la guerre; mais, trop clément pour la désirer, il était trop orgueilleux et trop aveuglé pour la craindre. San-ko-lin-sin avait l'ordre de couvrir Tong-chaou, mais l'ennemi était encore assez loin, et l'on ne supposait pas qu'il eût l'intention de s'avancer jusque-là. Nous croyons sincèrement qu'à cette date le gouvernement chinois ne préméditait ni trahison ni guet-apens. Il était encore disposé à négocier, et même à faire des concessions importantes; seulement il ne voulait pas payer l'indemnité, ni admettre à Pékin l'escorte de deux mille hommes, ni enfin consentir à ce que les ambassadeurs fussent reçus en audience par l'empereur. L'indemnité, il n'avait pas le moyen de la payer. L'escorte de deux mille soldats armés l'effrayait pour la tranquillité de la ville; quant à l'audience et à l'échange de lettres entre l'empereur de Chine et les souverains européens, c'étaient, au point de vue des idées chi-

(1) Voici ce que nous lisons dans les *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, du père Lecomte, 1696 : « Il est permis à chaque mandarin d'avertir l'empereur de ses défauts, pourvu que ce soit avec les précautions que demande le profond respect qu'on lui porte. Voici comment cela se pratique. Le mandarin qui trouve quelque chose à redire à sa conduite par rapport au gouvernement dresse une requête dans laquelle, après avoir témoigné la vénération qu'il a pour la majesté impériale, il prie très humblement le prince de faire réflexion aux anciennes coutumes et aux exemples des saints rois qui l'ont précédé; ensuite il marque en quoi il paraît s'en éloigner... » Voilà bien le moyen qu'avait employé le censeur Tsao-yang, dont nous avons reproduit plus haut les vives remontrances.

noises, des exigences monstrueuses. L'empereur de Chine traité d'égal à égal par des souverains étrangers, l'empereur de Chine obligé à recevoir des lettres et sans doute à y répondre, c'était là ce qu'on aurait pu appeler, dans le langage du mandarin Tsao-yang, une convulsion de la nature! — Le jour où le prince Tsaï fit connaître à Pékin que les ambassadeurs insistaient sur ces trois conditions et où il demanda des instructions définitives, ce jour-là seulement la guerre parut inévitable. Le parti de San-ko-lin-sin triompha dans les conseils de l'empereur; le général tartare vint mettre son armée en travers de Tong-chaou, et soit trahison, soit effet d'un malentendu et du hasard, les hostilités recommencèrent. Tels étaient l'état des choses et la situation des esprits à Pékin pendant que les troupes alliées franchissaient les étapes qui les avaient conduites jusqu'à Pa-li-kiao. Désir sincère de céder sur toutes les questions qui intéressaient les rapports commerciaux, résistance acharnée à tout ce qui pouvait entamer la dignité de l'empire en imposant à l'empereur des rapports directs avec les étrangers et en autorisant la présence de ces étrangers dans la capitale ou même dans le voisinage, dédain complet ou plutôt ignorance profonde des moyens d'action que possédaient les troupes alliées, obstination, orgueil, aveuglement, — voilà, en trois mots, quelle était la politique chinoise. Il fallait qu'elle fût humiliée, courbée jusqu'à terre, pour reconnaître et ses erreurs et sa défaite. Elle n'avait plus longtemps à attendre pour recevoir cette dernière et cruelle leçon.

IV.

Le 22 septembre, au lendemain de la bataille de Pa-li-kiao, un nouveau personnage, le prince Kong, frère de l'empereur, paraissait en scène. Il fit son entrée par une courte lettre, datée du 21, dans laquelle il notifiait le décret qui le nommait commissaire impérial en remplacement du prince Tsaï et de Mouh, destitués « pour avoir mal géré les affaires. » Il annonçait en même temps qu'il avait les pleins pouvoirs pour traiter de la paix, et il demandait la suspension des hostilités.

Ce début épistolaire ne différait en rien de la formule adoptée par les prédécesseurs du prince Kong, et les pleins pouvoirs dont celui-ci se disait investi pouvaient paraître trop vagues, puisqu'ils n'énonçaient pas expressément les clauses dont le cabinet de Pékin autorisait l'acceptation; mais à ce moment trois questions des plus graves préoccupaient les ambassadeurs et les généraux alliés. En premier lieu, il fallait absolument retirer des mains des Chinois les prisonniers français et anglais qui avaient été retenus à Tong-

chaou, et dont le sort excitait de si vives inquiétudes; ensuite l'armée avait épuisé ses munitions dans la dernière bataille, et les convois de Tien-tsin ne pouvaient arriver que dans quelques jours. Enfin, l'hiver approchant à grands pas, il était indispensable de hâter le dénoûment d'une campagne que le moindre retard risquait de rendre inutile et même désastreuse. Il fut donc décidé que le baron Gros et lord Elgin consentiraient à se mettre en rapport avec le prince Kong. Ils lui écrivirent le 22 septembre, du camp de Pa-li-kiao, qu'ils avaient reçu l'avis de sa nomination en qualité de plénipotentiaire, mais qu'ils exigeaient tout d'abord la reddition immédiate des prisonniers; autrement les hostilités suivraient leur cours. Le prince Kong répondit le 23 :

« Pour répondre à la dépêche que je viens de recevoir de votre excellence, et dans laquelle elle demande que les officiers de son empire qui ne sont pas encore revenus dans leur camp y retournent sans délai, j'ai à dire à votre excellence, après avoir examiné cette affaire, que, ces officiers s'étant rendus à Tong-chaou pour y discuter avec les anciens commissaires impériaux, le prince Tsaï et son collègue, les huit articles qui avaient été présentés et qui avaient été acceptés, ce qui, nous le supposons, a dû satisfaire votre excellence, il ne restait plus à traiter que la question de la remise entre les mains de l'empereur de la lettre de votre empire, et que, cette question n'étant pas encore résolue d'une manière satisfaisante, les fonctionnaires dont il s'agit se sont formalisés et ont quitté la ville; mais sur la route ils ont rencontré les deux armées qui en étaient venues aux mains, et ils ont été dispersés et pris dans la mêlée (1) : ce qui ne prouve pas que la Chine veuille se refuser au rétablissement de la paix. Aujourd'hui ces individus sont dans la capitale, où ils n'ont pas été maltraités; mais, comme la paix n'est pas rétablie, il n'est pas possible de les renvoyer en ce moment. Puisque la ville de Tien-tsin et les forts de Takou ont été pris par vos troupes et n'ont pas encore été évacués, quel tort peut vous faire l'absence de quelques officiers de votre empire?

« Si les deux nations en viennent à conclure la paix, si les hostilités cessent et si vos navires de guerre sortent de la rivière de Takou, lorsque nous aurons ensuite discuté et arrêté chacun des articles proposés, nous consoliderons cette paix en vous renvoyant ces officiers, après avoir constaté leur identité. »

Cette dépêche, peu satisfaisante au sujet des prisonniers, indiquait, dans l'un de ses paragraphes, l'importance extrême que les commissaires chinois attachaient à la question de l'audience, si lon-

(1) La traduction anglaise porte : « Mais sur leur route ils ont rencontré les troupes (chinoises) : une lutte s'est engagée, et ils ont été arrêtés dans la mêlée. » Selon cette version, le prince Kong semble attribuer l'origine du combat à une querelle fortuite survenue entre les fonctionnaires européens et les troupes chinoises. La différence entre les deux traductions est ici très importante.

guement débattue à Tong-chaou; mais le prince Kong n'était point fondé à adresser sur ce point au baron Gros les mêmes observations qu'à lord Elgin, car on se souvient que la question, après avoir été mentionnée par l'ambassadeur français dans la correspondance précédemment échangée à Tien-tsin, n'avait point été rappelée par lui ni par son secrétaire à Tong-chaou, et il était facile de juger, d'après l'événement, ce qu'il y avait eu de prudence et de sagesse dans cette omission. M. de Bastard s'était aisément et en très peu de temps mis d'accord avec les commissaires chinois, tandis que cette malencontreuse affaire de l'audience avait prolongé et envenimé le débat entre le prince Tsaï et MM. Loch et Parkes. Lord Elgin comprit sans doute que sa responsabilité pouvait être jusqu'à un certain point engagée par cet incident. N'avait-il pas été autorisé et même invité par ses instructions à ne point insister pour être reçu en audience par l'empereur de Chine? En outre les négociations nouvelles ne pouvaient que gagner à être débarrassées de cette complication. Il saisit donc l'occasion d'éclairer le prince Kong sur l'origine et sur la portée de la demande qui avait si vivement ému le prince Tsaï, et il inséra dans sa réponse à la dépêche chinoise du 22 septembre un paragraphe ainsi conçu :

« Le prince allègue qu'une discussion s'est élevée sur la remise de la lettre adressée par sa majesté la reine d'Angleterre à sa majesté l'empereur de la Chine, lettre dont le soussigné est porteur, et il paraît croire qu'il a été pour la première fois question de cette lettre dans la communication qui a été adressée au prince Tsaï et à son collègue, le 17 septembre, par l'intermédiaire de M. Parkes. C'est une erreur... Le 3 septembre, le soussigné avait entretenu Kouei-liang de cette lettre et de la remise du message dans des termes absolument identiques. Ni à Tien-sin ni à Tong-chaou, il n'avait l'intention de faire de l'audience impériale l'objet d'une clause à insérer dans le traité. La remise des lettres de souverain à souverain et la réception par les souverains des ambassadeurs que leur envoient d'autres souverains avec lesquels ils désirent entretenir des relations d'amitié sont des marques de courtoisie admises et pratiquées dans tous les états civilisés. Un état qui, tout en se prétendant civilisé, repousse ces actes de courtoisie réciproque s'expose nécessairement à voir mettre en suspicion ses protestations d'amitié. »

Par la même dépêche, lord Elgin, d'accord avec le baron Gros, qui écrivit de son côté dans le même sens, signifia au prince Kong qu'il lui était accordé un délai de trois jours pour rendre les prisonniers, et pour se décider à la signature de la convention arrêtée à Tien-tsin. A ces conditions, l'armée alliée ne dépasserait pas le campement de Pa-li-kiao. Après la signature, les ambassadeurs se

rendraient à Pékin avec une escorte convenable, et quand les ratifications auraient été échangées dans la capitale, les troupes commenceraient leur mouvement de retour vers Tien-tsin, où elles tiendraient garnison jusqu'au printemps. Dans le cas où ces dispositions ne seraient pas acceptées, la France et l'Angleterre tireraient la plus éclatante vengeance de la déloyauté du gouvernement chinois. — Ainsi les ambassadeurs ne modifiaient point les conditions qu'ils avaient notifiées d'abord à Kouei-liang, puis au prince Tsaï : ils ne se prévalaient pas de la double victoire de l'armée alliée pour aggraver leurs demandes. Désireux d'obtenir sans retard la reddition des prisonniers et très pressés de conclure enfin la paix, ils ne voulaient point s'écarter de la modération. Au surplus, ils étaient fort inquiets de la situation critique où le cabinet de Pékin s'était placé; ils appelaient donc toute l'attention du prince Kong sur les conséquences d'une nouvelle rupture; ils lui montraient en perspective la prise et la destruction de la capitale, les périls qui menaçaient l'empereur et sa dynastie; ils l'engageaient sincèrement à conjurer ces éventualités, qui les effrayaient eux-mêmes presque autant qu'elles pouvaient effrayer le gouvernement chinois.

Ces conseils produisirent sur le prince Kong l'effet d'une menace et réveillèrent en lui tous les ressentimens de l'orgueil blessé. — « Si votre gouvernement, répondit-il le 27 au baron Gros, est décidé à attaquer la capitale de l'empire, nos soldats qui sont dans la ville avec leurs familles se défendront jusqu'à la mort, et vous verrez bien d'autres combats que ceux qui ont eu lieu... De plus, les troupes et les milices des provinces sont nombreuses et aguerries. Au moment où la capitale serait attaquée, non-seulement vos compatriotes captifs seraient les premiers sacrifiés, mais encore l'arrière-garde de votre principal corps d'armée se retirerait difficilement saine et sauve! Bien que l'arrestation et la captivité de vos nationaux soient le fait de personnes qui ont mal conduit les affaires, je ne veux pas, puisque je suis commissaire impérial, investi de l'autorité suprême, que l'on maltraite les prisonniers; mais en ce moment il ne serait pas convenable de vous les rendre. Ce ne sera que lorsque le traité sera signé qu'ils viendront vous rejoindre. » De même, dans sa réponse à lord Elgin, le prince Kong repoussait comme injurieuse la sollicitude que l'ambassadeur anglais avait paru exprimer pour l'empereur et sa dynastie ainsi que pour la ville de Pékin, et il déclarait que la reddition des prisonniers devait suivre et non précéder la signature du traité.

Le délai de trois jours fixé par l'ultimatum des ambassadeurs expirait le 30 septembre. Les prisonniers n'étaient pas revenus au camp. Le prince Kong, dans ses dépêches multipliées, répétait in-

variablement : « Éloignez vos troupes, signons le traité, et les prisonniers seront rendus. » Cherchait-il à gagner du temps? voulait-il garder entre ses mains un gage qui arrêtât la marche des alliés? ou bien, ne pouvant représenter tous les prisonniers, parce qu'une partie avait péri, désirait-il engager les ambassadeurs par la signature de la convention avant qu'ils ne connussent l'affreuse vérité? Cette obstination, ces manœuvres dilatoires, ces protestations pacifiques accompagnées de menaces, la crainte de compromettre la vie des prisonniers, l'avis du départ de l'empereur, « qui venait de quitter sa capitale pour se rendre aux chasses d'automne conformément à la loi » (c'était ainsi que s'exprimait le prince Kong), tout cela créait à lord Elgin et au baron Gros une situation vraiment intolérable, et, pour surcroît de difficulté, les munitions attendues de Tien-tsin n'arrivaient pas! Les jours se perdaient en correspondances vaines, et, dans cette lutte à coups de plume et de pinceau, la diplomatie chinoise se démenait, souple et insaisissable, dans le cercle étroit où la diplomatie européenne s'appliquait à l'enfermer. Le canon seul pouvait avoir raison de tout ce verbiage, qui décourageait les ambassadeurs et impatientait les généraux.

Enfin le 4 octobre au soir parurent les convois de Tien-tsin. Dès le 5, les troupes alliées, au nombre de huit mille hommes, commencèrent leur mouvement et vinrent camper à cinq kilomètres de la face est de Pékin. Le 6 octobre, elles se portaient rapidement vers le nord de la ville, où l'on disait que l'armée tartare, sous les ordres de San-ko-lin-sin, occupait une position fortifiée. L'armée tartare avait disparu. La colonne française s'élança à sa poursuite, et elle arriva le soir devant le palais d'été de l'empereur (*Yuen-min-yuen*), qui fut escaladé par deux compagnies d'infanterie de marine et occupé pendant les journées du 7 et du 8 octobre par les troupes du général Montauban. Nous laisserons aux amateurs d'antiquités et de chinoiseries le soin d'admirer les merveilles accumulées dans ce palais, ou plutôt dans cette cité aux mille palais, résidence favorite des empereurs de Chine, qui y avaient accumulé depuis des siècles toutes les splendeurs et toutes les délicatesses de leur luxe; mais, au milieu de ces trésors étalés dans des salles dignes de les abriter, les regards des vainqueurs furent cruellement attristés par la découverte de vêtemens que l'on reconnut pour être ceux de quelques-uns des prisonniers retenus par les Chinois dans la journée du 18 septembre. Plus de doute! ces vêtemens n'étaient plus que des dépouilles dont peut-être l'empereur de Chine comptait orner son palais comme d'un trophée! Maintenant l'empereur était en fuite vers la Tartarie, où la vengeance ne pouvait l'atteindre. C'était dans sa capitale qu'il fallait frapper, non plus sa personne,

qui s'était évanouie, mais son orgueil et son prestige. Le 9 octobre, les troupes alliées étaient campées au nord de Pékin, en vue des murailles, et disposaient leur artillerie.

Le premier effet du mouvement des troupes avait été la mise en liberté des prisonniers. Ce que la diplomatie, avec ses réclamations, avec ses menaces, avec ses appels au droit des gens, n'avait pu jusqu'alors obtenir, l'approche de quelques milliers de soldats l'obtint sans conditions et sans délai. Il en fut presque toujours ainsi dans cette campagne en partie double, où l'action passait alternativement des ambassadeurs aux généraux et des généraux aux ambassadeurs. Les Chinois cédaient au moment où ils voyaient la lame sortir du fourreau. Le 8 octobre, MM. Parkes et Loch, M. d'Escayrac et plusieurs soldats, furent retirés des prisons de Pékin et remis aux alliés. D'autres prisonniers furent rendus les jours suivans; mais tous ceux que l'on attendait ne revinrent pas. On compta dix-neuf absens, c'est-à-dire dix-neuf victimes. Qui ne se souvient des sentimens de sympathie et d'estime qu'ont inspirés en France et en Angleterre les quelques pages dans lesquelles M. d'Escayrac, M. Parkes et M. Loch ont raconté, jour par jour, les incidens de leur captivité? Insultés, menacés de mort par les mandarins, jetés dans d'infectes prisons à côté des criminels de la pire espèce, livrés aux tourmens physiques et aux angoisses morales, ils avaient intrépidement supporté tant d'épreuves. Plût au ciel que ceux dont les Chinois n'avaient pu rendre que les cadavres n'eussent pas eu à subir les mêmes tortures! Tous du moins, dans leur captivité ou par leur mort, avaient affirmé aux yeux des Chinois la supériorité de la race européenne, et ils leur avaient montré ce que valait par le courage la poignée d'hommes qui menaçait Pékin.

Le 10 octobre, les généraux adressaient une sommation au prince Kong pour qu'il eût à leur livrer le 13 avant midi l'une des portes de la ville; ils s'engageaient à respecter la vie et la propriété des habitans. Le prince se retourna alors tout ému vers les ambassadeurs. « Comment, leur dit-il d'abord, vos troupes ont-elles pu, sans vos ordres, attaquer le palais d'été? Il faut que vous vous expliquiez sur un pareil acte. Quant au traité, il sera signé tel qu'il a été convenu à Tien-tsin, sans addition ni changement. Vous viendrez à Pékin avec votre escorte pendant que votre armée campera hors de la ville. Vos généraux ont demandé qu'on leur livrât une des portes : j'y consens; mais encore faut-il que nous réglions les conditions. Nous prendrons jour pour vous remettre les prisonniers qui sont encore entre nos mains : on fait rechercher ceux qui ont disparu. Les blessés sont entourés des plus grands soins. C'est

à vous que j'écris, et non aux généraux, puisque nous sommes en paix. » Les généraux n'en persistèrent pas moins dans leur sommation. Le 13, à l'heure dite, un détachement de troupes alliées occupa la porte, qui fut livrée par les habitans. Immédiatement le prince écrit à lord Elgin et au baron Gros :

« Je viens d'apprendre que les soldats de votre escorte sont entrés dans la ville. La sage discipline qu'ils observent a ramené la tranquillité parmi la population et dissipé son inquiétude et ses craintes. Il est démontré que les intentions pacifiques de votre excellence sont sincères; je suis heureux de le savoir, et de mon côté je dois agir avec toute loyauté. J'ai donc donné l'ordre à Heng-ki, directeur de l'arsenal, de s'entendre avec le délégué que votre excellence désignera pour régler tout ce qui est relatif à la convention préparée à Tien-tsin et pour fixer le jour de l'échange des ratifications du traité de 1858, afin que tout soit prêt d'avance. Si ces préparatifs étaient faits à la hâte, après l'entrée de votre excellence dans la ville, il y aurait à craindre que les dispositions ne fussent pas prises avec le soin convenable, ce qui serait contraire à mes intentions. »

Voilà comment le prince Kong s'avise de transformer en une simple garde d'honneur la troupe qui, à la suite d'une sommation en règle, est maîtresse de l'une des principales portes de Pékin et s'établit sur les remparts avec ses canons plongeant dans la ville! C'est du Chinois tout pur. Et avec quel empressement le prince, applaudissant à ce qu'il ne peut empêcher, répète-t-il que l'affaire est terminée, que la paix est conclue, la paix de Tien-tsin! Il craint évidemment que les alliés ne se contentent plus des conditions primitivement exigées; il comprend que depuis Tien-tsin, et surtout depuis Tong-chaou, il s'est passé bien des événemens qui justifieraient des exigences nouvelles. C'est lui maintenant qui est impatient, qui demande le jour et l'heure, et qui veut absolument en finir. En réalité, Pékin vient de capituler; Pékin est pris, et la capitale de l'empereur de Chine est dès ce moment placée sous la protection des généraux alliés.

V.

Les appréhensions du prince Kong étaient fondées. A mesure que les prisonniers rentraient au camp, on apprenait par eux, et rien qu'à la vue de leurs plaies encore saignantes, les odieux traitemens qu'ils avaient eu à subir pendant leur captivité. Ces récits étaient navrans, non que les mandarins eussent inventé pour les prisonniers européens des tortures particulières; mais la loi pénale des Chinois est impitoyable, et elle se distingue par l'horreur comme par la variété des supplices : ce peuple, dont les mœurs sont gé-

néralement douces, possède les plus cruels bourreaux. Évidemment les ambassadeurs ne pouvaient laisser impunis des actes qui soulevaient autour d'eux la plus véhémente indignation; l'opinion publique, en France et en Angleterre, n'aurait pas compris qu'ils s'en fussent tenus purement et simplement aux stipulations primitives, alors que le gouvernement chinois s'était rendu coupable d'une nouvelle violation du droit des gens, d'un véritable attentat. Le baron Gros et lord Elgin furent d'accord sur le principe d'une indemnité pécuniaire à réclamer des Chinois pour les prisonniers et pour les familles des victimes. L'ambassadeur français jugea en outre qu'il pouvait s'autoriser des circonstances pour réclamer la restitution des anciennes églises et des cimetières de Pékin, qu'un édit de l'empereur Tao-kouang en 1845 avait promis de rendre aux chrétiens, et qui, malgré cet engagement, étaient demeurés frappés de confiscation. L'ambassadeur anglais approuva cette demande en annonçant que, de son côté, il exigerait la cession à l'Angleterre, en toute propriété, d'un petit territoire (Kou-long) qui forme l'extrémité de la province de Canton, et qui n'est séparé de l'île de Hong-kong que par un étroit canal. Déjà l'Angleterre avait la jouissance de ce coin de terre en vertu d'un bail indéfini, et elle y avait fait quelques travaux de fortifications. Par conséquent il ne s'agissait que de régulariser un état de choses existant : le territoire n'avait par lui-même aucune importance; cette acquisition ne pouvait couvrir aucun projet de conquête; elle ne devait point rencontrer de difficultés de la part des Chinois, et la France n'avait pas à s'en inquiéter.

Le baron Gros pensa que ces conditions, sans être suffisantes en regard de l'attentat qui les motivait, étaient les seules que l'on pût obtenir immédiatement. Lord Elgin exprima un avis contraire : il voulait une vengeance plus éclatante, constatée par des actes qui fussent de nature à laisser dans l'esprit du gouvernement et du peuple chinois une impression durable. Il proposa d'abord de faire hiverner l'armée à Pékin, afin de prolonger l'humiliation qu'infligeait à l'orgueil de l'empereur la présence de troupes étrangères dans la capitale; mais le général Montauban et sir Hope Grant lui-même se montrèrent absolument contraires à ce projet en déclarant qu'ils n'acceptaient point la responsabilité d'un hivernage à Pékin, et qu'ils comptaient opérer vers le 1er novembre au plus tard leur retour vers Tien-tsin. Lord Elgin demanda ensuite que l'on détruisît dans Pékin le palais impérial, dont les ruines attesteraient le passage et la vengeance des alliés : les généraux s'y opposèrent encore. C'était à eux que la porte de Pékin avait été livrée, ils s'étaient engagés à maintenir l'ordre et le respect des proprié-

tés; ils estimaient donc qu'à moins d'incidens ultérieurs qui les délieraient de leurs engagemens, ils devaient s'abstenir de toute mesure de rigueur dans l'intérieur de la ville. Forcé de battre en retraite devant la contradiction formelle des généraux, l'ambassadeur anglais imagina deux nouveaux moyens : il voulait exiger des Chinois l'érection à Tien-tsin d'un monument expiatoire sur lequel seraient inscrites la date et les circonstances de l'attentat, en second lieu faire détruire et raser jusqu'au sol le palais d'été de l'empereur, où les troupes françaises avaient bivouaqué du 7 au 9 octobre. Le baron Gros combattit très vivement cette double proposition. Comment pouvait-on espérer que le gouvernement chinois, si courbé qu'il fût par la défaite, subirait la honte du monument expiatoire? Quant à la destruction du palais d'été, c'était aux yeux de l'ambassadeur français, dont l'opinion était énergiquement appuyée par le général Montauban, un acte brutal de vandalisme, une œuvre de vengeance indigne d'une nation civilisée, et de plus une faute des plus graves, car on risquait ainsi d'exaspérer le prince Kong, de le déterminer à prendre la fuite, et de briser à l'heure suprême l'unique instrument de la paix. Lord Elgin renonça, non sans regret, au monument expiatoire; mais les instances de son collègue pour lui faire abandonner ses projets contre le palais d'été le trouvèrent inflexible. Pour la première fois depuis le commencement de la campagne, les deux ambassadeurs étaient en dissidence complète, et cela au moment décisif et à l'occasion d'un acte qui pouvait avoir des conséquences incalculables. Pour la première fois, ils allaient, après avoir toujours agi et écrit de concert, transmettre au gouvernement chinois, que le prince Kong représentait alors à lui seul, des conditions différentes.

Il fallait en effet répondre à la lettre du 12 octobre, par laquelle le prince affectait de considérer les difficultés comme entièrement terminées, et manifestait tant d'empressement pour signer la convention. Les réponses des deux ambassadeurs lui furent adressées le 17, à la suite des discussions dont nous venons de rendre compte. Le baron Gros, après avoir rappelé les manœuvres déloyales du cabinet de Pékin dans le cours des négociations et flétri en termes indignés l'attentat du 18 septembre, énonça les deux clauses additionnelles à insérer dans le projet de convention : 1° pour le paiement immédiat d'une indemnité de 1,500,000 francs, 2° pour la restitution des anciennes églises et de leurs dépendances à Pékin. L'ensemble des actes, y compris l'échange des ratifications du traité de Tien-tsin, devait être réalisé au plus tard le 23 octobre; sinon, les hostilités seraient reprises sur terre et sur mer, et s'étendraient à toutes les provinces et à toutes les côtes de l'empire. Très catégo-

rique au fond, la dépêche française était rédigée en termes mesurés et presque bienveillans pour le prince Kong, qu'elle s'appliquait à laisser en dehors des actes odieux dont elle demandait la réparation. — Tout autre était la dépêche de lord Elgin. L'ambassadeur anglais signifia ses conditions dans un langage dur, hautain, impérieux. Il exigea 2,250,000 fr. d'indemnité pour les victimes de Tong-chaou (les Anglais comptaient plus de prisonniers et de victimes que les Français); il annonça que le palais d'été serait détruit et rasé, condition pour laquelle il disait n'avoir pas à attendre l'adhésion du prince, car les ordres étaient déjà donnés. Il déclara que, si tout n'était pas terminé le 23, l'armée anglaise s'emparerait du palais impérial à Pékin et recommencerait la guerre. Pas un mot d'égards ni de ménagemens pour le prince Kong. C'était une dépêche à tout rompre... Et le lendemain, 18 octobre, le palais d'été s'écroulait dans les flammes. Les Anglais seuls avaient allumé l'incendie.

On peut juger de l'anxiété qu'éprouva l'ambassadeur français en attendant la réponse du prince Kong. Cette réponse viendrait-elle? Donnerait-elle satisfaction? L'attitude et le langage de lord Elgin, la destruction du palais d'été, la menace dirigée contre le palais impérial de Pékin, tout cela n'aurait-il pas à jamais compromis les affaires au moment même où la paix était indispensable et paraissait si proche? Ces doutes étaient assurément permis. Enfin le 20 octobre arrivèrent les dépêches du prince, datées du 19. Voici ce qu'il écrivait au baron Gros :

« J'ai reçu, le 17 de ce mois, la dépêche que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire, et j'en ai parfaitement compris le contenu. Je trouve juste que l'on donne aux familles de ceux de vos compatriotes qui ont été maltraités 200,000 taëls (150,000 francs), et je vous les remettrai moi-même avec exactitude. Les autorités qui ont fait subir de mauvais traitemens à vos nationaux seront punies conformément aux lois, et je viens de recevoir un décret impérial qui enlève à Sène-ouang (San-ko-lin-sin) sa dignité de prince, et prive de ses fonctions le ministre Choui.

« Je vais faire préparer dans Pékin un hôtel pour votre excellence.

« Quant aux églises catholiques élevées dans chaque province dès le règne de l'empereur Khang-hi, à leurs cimetières et à leurs dépendances, il est juste d'en faire une recherche exacte et de vous les rendre. C'est dans les conférences que tiendront ensemble les délégués des deux empires que ces questions pourront être définitivement arrêtées. »

Dans sa réponse à lord Elgin, le prince Kong acceptait les conditions anglaises. Il ne parlait point de la destruction du palais d'été, les injonctions hautaines de l'ambassadeur lui ayant à l'avance fermé la bouche et le fait étant accompli. Il ne parlait pas non plus

de la disgrâce de San-ko-lin-sin ni des châtimens qui devaient être infligés aux auteurs de l'attentat du 18 septembre, omission qui pouvait d'ailleurs s'expliquer, parce que lord Elgin, se chargeant lui-même de sa vengeance par l'incendie du palais d'été, avait dédaigné de demander dans son ultimatum la punition des coupables. — En résumé, le prince Kong se soumettait à tout ce qui était exigé de lui.

On a blâmé lord Elgin d'avoir ordonné la destruction du palais d'été. En France, la réprobation a été presque unanime ; en Angleterre, beaucoup de voix se sont élevées contre cet acte. Allant audevant des critiques dont sa conduite pouvait être l'objet, critiques que lui faisait pressentir l'attitude du baron Gros et du général Montauban, l'ambassadeur anglais exposa longuement, dans une dépêche adressée à lord John Russell le 25 octobre, les motifs de sa résolution. Selon lui, une réparation éclatante, exceptionnelle, était nécessaire. Réclamer une indemnité plus forte en argent, c'eût été demander l'impossible, le trésor impérial étant épuisé. Occuper un territoire ou une ville, c'eût été s'engager dans des complications sans fin. Fallait-il exiger qu'on livrât les coupables? Mais alors les Chinois eussent sacrifié quelques méchans mandarins de la dernière classe, innocens peut-être, qui auraient payé pour les gros. Que restait-il donc? Après avoir bien cherché, bien réfléchi, lord Elgin n'avait trouvé de praticable que la destruction de ce palais d'été, résidence favorite de l'empereur. Il atteignait ainsi l'empereur dans son orgueil et dans ses sentimens les plus chers. Il faisait un acte qui, en Chine, selon les idées chinoises, devait produire une vive et durable impression. Tels furent les argumens développés par lord Elgin. On pourrait jusqu'à un certain point les admettre. Les questions d'humanité, de civilisation, de générosité, nous semblent avoir été mal à propos invoquées au sujet de cet incident. Lord Elgin avait le cœur aussi haut que l'esprit; il voyait un grand but à atteindre, et il ne s'arrêtait pas devant la rigueur du moyen, lorsqu'après tout il ne s'agissait que de démolir des amas de pierre et de bois, sans compromettre la vie d'un seul homme.

Ce n'est pas à ce point de vue cependant qu'il convient d'apprécier l'acte qui a excité tant de controverses. Il faut se placer dans la situation où se trouvaient les alliés la veille du jour où cet acte s'est accompli. Or à ce moment lord Elgin risquait beaucoup et jouait gros jeu. Pékin pris et l'empereur en fuite, le prince Kong était réellement acculé et n'avait plus qu'à se rendre. La paix était certaine. Pourquoi la compromettre ou même seulement la retarder par des prétentions exorbitantes? Qu'aurait fait lord Elgin si le prince

Kong, comme il en eut, dit-on, l'intention, avait quitté Pékin, préférant tout abandonner à la destinée plutôt que d'assister à un spectacle qui était pour lui, comme pour l'empereur, un affront à la fois national et personnel? Il savait que l'armée ne pouvait passer l'hiver à Pékin; il aurait donc été obligé de s'éloigner sans avoir traité et de rétrograder vers Tien-tsin, si même, avec l'éloignement forcé des escadres, la position de Tien-tsin eût paru tenable. C'était l'inconnu, et un inconnu plein de périls. Bien plus sage était assurément la politique du baron Gros, qui, tout en jugeant qu'il était nécessaire d'exiger satisfaction pour l'attentat du 18 septembre, ne voulait point pousser les choses au point d'inspirer au prince Kong des résolutions désespérées. Quant à l'effet moral, est-ce que les deux batailles de Chang-kia-wan et de Pa-li-kiao, la fuite de l'empereur, la présence du drapeau étranger au cœur de l'empire, et par-dessus tout la prise de Pékin, ne suffisaient pas pour laisser dans l'esprit des Chinois le souvenir ineffaçable de leur défaite et de leur humiliation? La prudence conseillait donc de s'en tenir là, de saisir la paix qui s'offrait d'elle-même après tant de difficultés et de traverses, et de clore enfin une campagne qui militairement ne pouvait plus se prolonger. La politique violente de lord Elgin ne devait se justifier que par le succès; en cas d'échec, elle eût été désastreuse. La politique modérée du baron Gros était, dans toutes les hypothèses, la plus sûre : elle conservait les résultats acquis sans compromettre l'avenir, elle arrivait naturellement au but par la conclusion d'une paix honorable, qui permettait le départ immédiat des troupes alliées.

Le 22 octobre, les indemnités convenues pour les prisonniers et pour les victimes de Tong-chaou furent exactement payées entre les mains des délégués anglais et français. Le 24 eut lieu dans Pékin, entre le prince Kong et lord Elgin, la signature de la convention anglaise, suivie de l'échange des ratifications du traité de 1858. Lord Elgin, accompagné d'une nombreuse escorte, n'arriva au rendez-vous que deux heures trois quarts après l'heure fixée. Le prince Kong eut à l'attendre. L'entrevue fut des plus froides. L'ambassadeur anglais exigea qu'à la suite du traité le prince écrivît un certificat attestant que le sceau apposé était bien celui qui engageait définitivement et sans réserve l'empereur de Chine, formalité insolite, blessante, au sujet de laquelle il avait consulté le baron Gros, qui, pour sa part, ne la jugeait pas nécessaire. — Le lendemain 25, on procéda aux mêmes formalités pour les actes intervenus entre la France et la Chine (1). Autant lord Elgin s'était

(1) Voici le résumé du traité de Pékin (25 octobre 1860) : « 1° l'empereur de Chine

montré dur et sévère, autant le baron Gros s'appliqua à être courtois et même respectueux pour le prince Kong, qui parut lui en savoir gré. Il était évident que, depuis la destruction du palais d'été, les deux ambassadeurs n'avaient plus les mêmes sentimens ni le même langage. Sans être contraires, leurs attitudes étaient visiblement différentes. L'alliance diplomatique se maintenait pour l'intérêt commun; mais dans la forme la bienveillance naturelle et la modération du baron Gros contrastaient avec la morgue britannique, que la raideur de lord Elgin poussait volontiers jusqu'à l'insulte.

Ce contraste se prolongea jusqu'à la dernière heure. Le général Montauban et sir Hope Grant étaient très pressés d'opérer leur mouvement de retraite. L'hiver commençait; il était déjà tombé de la neige. Chaque jour perdu rendait plus difficile la marche des troupes et des convois. De leur côté, les amiraux déclaraient que l'approche de la saison des glaces et des coups de vent dans le golfe du Pe-tchi-li devait faire hâter autant que possible l'époque du rembarquement et le départ des escadres pour le sud. En conséquence, la date de la mise en marche des troupes alliées campées devant Pékin avait été fixée au 1er novembre; mais lord Elgin, toujours défiant, ne voulut point quitter la capitale avant d'avoir entre les mains un décret impérial prescrivant la promulgation du traité dans toutes les provinces de la Chine. L'empereur étant à Jehol, ce décret pouvait se faire attendre quelques jours. Le général Montauban n'admit point cette cause de retard, et partit, comme il l'avait annoncé, le 1er novembre, laissant à Pékin un bataillon de garde pour le baron Gros, qui avec raison ne se souciait point que son collègue, dont il lui était permis de redouter les ardeurs, restât seul en présence des Chinois. Sir Hope Grant, obtempérant à l'invitation de l'ambassadeur anglais, suspendit son mouvement. Le décret impérial ayant été transmis par le prince Kong, aucun prétexte ne

exprime ses regrets au sujet des événemens survenus à Takou en juin 1859. 2° L'ambassadeur français sera reçu à Pékin avec tous les honneurs dus à son rang pour l'échange des ratifications du traité de Tien-tsin. 3° Le traité de Tien-tsin (du 27 juin 1858) sera fidèlement exécuté immédiatement après l'échange des ratifications. 4° L'indemnité de 15 millions stipulée par le traité de Tien-tsin est portée à 60 millions, qui seront payés au gouvernement français en plusieurs termes, dont les dates sont fixées. 5° Les établissemens religieux et de bienfaisance qui ont été confisqués seront rendus aux chrétiens. 6° La ville et le port de Tien-tsin sont ouverts au commerce. 7° Les troupes françaises évacueront Chusan. 8° Un édit impérial consacrera, pour les Chinois, la faculté d'émigrer et de s'embarquer sur des bâtimens français. 9° Le droit de tonnage pour les navires français est abaissé au même taux que pour les navires américains. » Le traité relate avec détail les époques et les conditions auxquelles les troupes françaises se retireront successivement de Pékin, de Tien-tsin, de Takou, etc.

s'opposait plus à la retraite définitive des troupes anglaises, et déjà l'avant-garde était en route lorsque, le 6 novembre, on vit arriver à Pékin M. Bruce, désigné pour remplacer lord Elgin en qualité d'ambassadeur.

Cet incident amena un second retard et donna lieu à une nouvelle discussion entre lord Elgin et le baron Gros. Que lord Elgin profitât de sa présence à Pékin pour présenter lui-même au prince Kong l'ambassadeur qui était appelé à traiter désormais les affaires avec le gouvernement chinois, il n'y avait rien là qui ne fût très rationnel; mais il voulait que M. Bruce établît immédiatement sa résidence dans la capitale et y dépliât son drapeau d'ambassadeur de la Grande-Bretagne. Or M. Bruce, il ne faut pas l'oublier, était le ministre anglais qui, repoussé à Takou en 1858, avait envoyé l'ultimatum de mars 1859; c'était lui qui, aux yeux du gouvernement chinois, avait commencé la guerre; c'était lui que les mandarins de Shang-haï avaient, dans toutes leurs correspondances, signalé comme un ennemi acharné de l'empire. N'était-ce pas assez de lui conserver, avec le titre d'ambassadeur, les fonctions de représentant de l'Angleterre en Chine, et fallait-il encore infliger aux Chinois le désagrément de le voir s'installer tout de suite dans Pékin comme dans une ville prise d'assaut? Pourquoi ne pas attendre que l'empereur fût de retour, que les passions se fussent apaisées, que la situation de Pékin, si profondément troublée pendant ces deux derniers mois, fût redevenue calme? Il serait temps alors de procéder à l'installation des ambassadeurs. Dans les conditions présentes, il importait essentiellement de ménager la transition, ne fût-ce que pour ne pas ébranler l'influence du prince Kong, et il y avait même quelque imprudence à exposer les ministres européens aux ressentimens et aux désirs de vengeance qui pouvaient, au lendemain du départ des troupes, exciter quelques fanatiques. Ces considérations, habilement développées par le baron Gros dans une dépêche du 7 octobre, furent accueillies par lord Elgin. Il fut décidé que M. Bruce et le ministre de France, M. de Bourboulon, passeraient l'hiver à Tien-tsin, d'où ils correspondraient sans intermédiaires avec le gouvernement chinois. Au mois d'avril seulement, ils devaient venir résider dans la capitale, où lord Elgin se contenta de laisser pour le moment un simple agent consulaire. A la suite de cet incident, qui n'était pas sans importance et qui avait fourni au baron Gros une nouvelle occasion de faire entendre ses conseils de modération, les deux ambassadeurs quittèrent Pékin le 9 novembre, s'arrêtèrent quelques jours à Tien-tsin, et de là revinrent en Europe. Les généraux prirent leurs dispositions pour l'établissement des garnisons à Tien-tsin et sur les autres points qui

devaient être occupés jusqu'au paiement des indemnités de guerre; ils donnèrent des ordres pour l'évacuation de Chusan et prescrivirent le rembarquement des troupes destinées à rentrer directement en Europe ou dans l'Inde. Il était temps : les escadres, qui depuis plus de deux mois étaient demeurées à l'ancre dans le golfe de Pe-tchi-li, fournissant la garnison qui gardait les forts de Takou et assurant l'envoi des approvisionnemens et des munitions, avaient eu beaucoup à souffrir, et il leur eût été difficile de prolonger leur station à ce mouillage, devenu périlleux. L'opération du rembarquement et les départs se firent avec le plus grand ordre. La campagne était donc terminée.

Telle a été cette expédition, à la fois diplomatique, militaire et maritime, qui, en moins d'un an, a transporté les drapeaux de la France et de l'Angleterre jusqu'aux extrémités de l'Asie, dans la capitale d'un pays de trois cents millions d'hommes, à Pékin : expédition vraiment extraordinaire, qui n'a point sa pareille dans l'histoire de notre siècle, et qui est inscrite dans les annales chinoises en caractères indélébiles. Les murailles de Pékin ont répété l'écho de nos tambours et de nos clairons; la cité sainte a vu nos bataillons camper dans ses pagodes; la vieille église catholique, que l'on croyait à jamais fermée, s'est rouverte, et le *Te Deum* y a retenti. Dans cette ville où naguère encore les ambassadeurs étrangers n'étaient admis qu'en palanquins bien clos, comme si leurs regards devaient la profaner, nos soldats se sont promenés au milieu des foules surprises et à travers mille choses inconnues : l'enfant de Paris était là tout à l'aise dans cette nouvelle garnison, familier dès le premier jour avec la Chine, tutoyant Pékin et ravi de révolutionner une capitale. Quel tableau!

Mais il ne serait pas juste que la singularité et la poésie de cette expédition nous fissent oublier ce qu'elle présentait aussi de sérieux et de difficile. Il n'était pas aisé d'aller ainsi à Pékin. Si l'on étudie attentivement les documens anglais et français qui ont été publiés et qui, émanant de sources différentes, se complètent et se contrôlent les uns par les autres, on doit avouer qu'il n'y a peut-être pas de campagne de guerre qui, relativement, ait imposé au général en chef une responsabilité plus lourde, ni qui ait dû, dans le court espace de deux mois, inspirer de plus vives préoccupations. Battre les Chinois, l'événement a prouvé qu'avec une poignée de vaillans soldats il était assez facile d'en venir à bout; mais encore, après la résistance éprouvée à l'assaut des forts de Takou, fallait-il une certaine audace pour s'aventurer, à la tête de quelques milliers d'hommes, dans un pays complétement inconnu, à la ren-

contre d'armées tartares formidables, au moins par le nombre, à la conquête d'une capitale que l'on devait s'attendre à voir défendre avec l'acharnement du fanatisme. Ce n'était pas tout que de battre les Chinois : le général en chef avait à s'inquiéter, plus qu'il ne l'eût fait ailleurs, de ses communications avec le littoral, des campemens, des approvisionnemens, des munitions et du temps. Enfin, sans compter les discussions inséparables de l'action commune avec une armée alliée, il se voyait parfois enchaîné par l'œuvre diplomatique au moment même où la raison militaire conseillait et commandait d'agir. Toutes ces difficultés, sans en excepter aucune, se sont rencontrées dans le cours de la campagne, et cependant le terme assigné au succès était fatalement marqué par l'approche de l'hiver : il était indispensable que tout fût achevé en deux mois; autrement tout était à recommencer, peut-être même tout était perdu. Voilà ce qu'attestent les nombreux documens que nous nous sommes fait un devoir de compulser avant d'entreprendre ce récit. Ce n'est donc point seulement l'heureuse fortune de nos armes, ce n'est point l'infériorité militaire des Chinois qui a ouvert à notre drapeau les portes de Pékin : le succès est dû incontestablement à l'esprit de décision, à la prévoyance, à l'habileté du général en chef, secondé, partout où cela était possible, par le concours dévoué de l'escadre.

Quant à l'action diplomatique, nous nous sommes appliqué à la suivre pas à pas, tenant d'une main le *livre bleu* où ont été réunies, à l'usage du parlement anglais, les dépêches de lord Elgin, et de l'autre le *livre jaune* du baron Gros. Elle a abouti aux traités de Pékin; mais on a vu comment l'entente, si cordiale au début, entre les deux ambassadeurs s'est presque rompue dans les derniers jours. Cette rupture, ou tout au moins ce grave dissentiment, accuse l'existence de deux systèmes tout à fait opposés pour l'établissement de nos rapports avec le gouvernement du Céleste-Empire. Doit-on, selon le système que paraissait vouloir adopter lord Elgin, et que l'on pourrait appeler le système anglais, doit-on aborder le gouvernement chinois avec le ton arrogant, lui arracher les concessions par la menace, faire violence à ses préjugés au nom de la civilisation, et lui enseigner à coups de canon notre droit des gens? Vaut-il mieux au contraire le traiter avec quelques égards, tenir compte de ses traditions, ne pas exiger de lui des concessions qui lui paraissent humiliantes, et attendre que, par le développement des relations pacifiques du commerce, il se convertisse peu à peu aux lois et aux pratiques de notre civilisation? Ces deux systèmes s'étaient déjà trouvés en présence, avec lord Elgin et le baron Gros, lors des négociations de 1858 à Tien-tsin; ils se sont heurtés de

nouveau avec les mêmes diplomates lors des négociations de 1860 à Pékin. Si l'on est pressé, il faut évidemment adopter le premier mode, car, dans les luttes de la force, l'Europe finira par l'emporter sur la Chine; mais alors il faut se résigner à la perspective d'une guerre de Chine à peu près tous les dix ans. C'est pour n'avoir pas à recevoir des ambassadeurs étrangers en résidence permanente dans la capitale que le cabinet de Pékin a essayé de déchirer les traités de 1858, et cette clause, insérée seulement dans le traité anglais, n'avait pas été exigée par le baron Gros. De même c'est en grande partie la question de l'audience impériale, rappelée intempestivement par lord Elgin à Tong-chaou, qui a rendu si difficiles les négociations de 1860. Certes les résultats obtenus à la suite des deux guerres sont considérables; mais n'ont-ils pas coûté bien cher? N'a-t-on pas couru de grands risques pour les conquérir, et est-on sûr de les conserver sans qu'il soit besoin de recourir encore à la force?

Il vaut mieux que l'Europe se montre indulgente et bienveillante pour le gouvernement chinois. Elle accomplira plus lentement l'œuvre qu'elle poursuit et qu'elle ne saurait abandonner; mais le progrès, plus régulier, n'en sera que plus sûr. En bonne justice, quand nous accusons les Chinois d'être si ignorans, si arriérés, si obstinément fermés à notre civilisation, sommes-nous certains nous-mêmes de les comprendre et d'être compris par eux? Peut-être existe-t-il entre eux et nous des malentendus que nos plus habiles linguistes ne sont pas en mesure de dissiper. On remarque par exemple, entre la traduction anglaise et la traduction française des mêmes pièces diplomatiques qui ont figuré dans les dernières négociations, des différences plus ou moins sensibles qui attestent combien il est encore difficile que les deux races se communiquent leurs idées. Il importe donc qu'avant de condamner les Chinois en dernier ressort nous nous appliquions à les mieux connaître. C'est le but que s'est proposé M. le comte d'Escayrac de Lauture en publiant des mémoires pleins d'intérêt sur les mœurs et les coutumes ainsi que sur l'organisation politique et administrative de la Chine. Espérons que désormais ce sera par la science, et non plus par l'épée, que nous attaquerons le Céleste-Empire.

C. LAVOLLÉE.

ESSAIS

DE

MORALE ET DE LITTÉRATURE

VI.

UNE HYPOTHÈSE SUR *LA TEMPÊTE* DE SHAKSPEARE.

Je relisais dernièrement *la Tempête* de Shakspeare, et j'ai tout à coup été frappé très vivement de quelques particularités encore inaperçues ou mal observées qui m'ont semblé éclaircir certains doutes et résoudre certaines questions sur l'origine, la date et le caractère de cette pièce admirable. Je n'aurai point la fatuité de donner l'explication qui m'est apparue au milieu des émotions de la lecture comme l'absolue vérité. Les grands poètes, nous le savons, possèdent tous le privilége merveilleux de Prospero, et sont habiles à faire passer sous les yeux de notre imagination mille illusions colorées, mille fantasmagories charmantes ou terribles, qui se dissipent en vapeurs, — avec quels regrets souvent! — dès que la froide attention vient fixer sur elles son regard inexorable. Un de leurs bienfaits est de nous rendre passagèrement poètes nous-mêmes, et tandis qu'ils élèvent devant nous la solide architecture de leurs réels édifices, notre imagination, comme possédée d'une fièvre d'émulation, se bâtit des palais de nuages, dont nous pouvons dire, après qu'ils nous ont un instant charmés, ce que dit Prospero des acteurs de la mascarade qu'il donne en divertissement de noces à Ferdinand et à Miranda : « Ces êtres, nos acteurs, étaient tous des

esprits et se sont fondus en air, en air subtil. » Ces illusions sont un des piéges dont le critique doit le plus se méfier, lorsque, sortant de cette condition momentanée de poète, il essaie de déterminer le caractère réel des œuvres qui les ont fait naître. Il doit être assez modeste pour se rappeler que ces fantaisies de son imagination sont un don du poète lui-même et pour ne pas croire enrichir son bienfaiteur en lui prêtant les propres bienfaits qu'il en a reçus. Shakspeare en particulier, qui est le plus *suggestif* des poètes, octroie à l'imagination de son lecteur avec une libéralité inépuisable les illusions, les fantasmagories et les caprices. Cependant, si nous nous avisions de confondre les rêveries qu'il nous suggère avec les réalités poétiques qu'il exprime, si, non contens de lui rapporter l'honneur des fantaisies de notre imagination, nous donnions ces fantaisies comme ses conceptions propres, nous l'appauvririons et le diminuerions certainement au lieu de l'enrichir et de le grandir. Et d'ailleurs n'est-il pas vrai que ce qu'il y a de réellement précieux dans ces suggestions, ce ne sont pas les pensées qui en résultent, pensées qui sont toujours à la taille de notre âme plutôt qu'à la taille de l'âme du poète, c'est le mouvement d'impulsion par lequel ces pensées ont pu naître? Ce sont non pas les pauvres choses que nous pouvons rêver en le lisant qui lui appartiennent, mais bien le principe même de notre rêverie. L'opinion que nous allons exprimer n'est donc peut-être, elle aussi, qu'une de ces illusions nées des vapeurs d'un cerveau échauffé par la lecture, et cependant nous ne le croyons pas. Sachant combien est facile la substitution de la pensée du lecteur à la pensée du poète, nous avons voulu soumettre notre hypothèse à l'épreuve redoutable d'une lecture trois et quatre fois répétée, à intervalles assez éloignés pour laisser à notre imagination le temps de se refroidir et de reconnaître qu'elle a rêvé; or comme, loin de l'affaiblir, chaque lecture n'a fait que donner à notre hypothèse une force nouvelle, nous avons conclu de cette persistance à un fonds de réalité, et nous n'hésitons pas à croire que, si elle n'est pas la vérité absolue, elle s'en rapproche cependant beaucoup.

Cette hypothèse, la voici exprimée en deux mots : *la Tempête* est très évidemment la dernière pièce de Shakspeare, et n'est autre chose, sous une forme allégorique, que le testament dramatique du grand poète, ses adieux à ce public fidèle par lequel il avait fait applaudir, dans le court espace de vingt-cinq ans, vingt-cinq chefs-d'œuvre bien comptés, plus onze pièces spirituelles et charmantes qui formeraient pour tout autre que lui la plus enviable des couronnes, enfin la synthèse poétique, ou, comme s'exprimerait Prospero dans son langage de magicien, le *microcosme* du monde

dramatique qu'il a tiré de son imagination. *Id est demonstrandum*, tel est le sujet des pages présentes.

Nous ignorons la date exacte de *la Tempête;* mais cette date, quelle qu'elle soit, ne peut être placée qu'entre les années 1610 et 1613; par conséquent, si on ne peut affirmer qu'elle est la dernière pièce de Shakspeare, on sait de science certaine qu'elle est une des dernières. Cela étant, on peut d'abord éprouver quelque étonnement de la singulière fantaisie qui a fait placer par la plupart des éditeurs anglais cette production en tête des œuvres qu'elle devrait clore au contraire; mais un examen plus attentif dissipe cet étonnement et révèle que ces éditeurs ont agi avec plus de sagacité qu'ils ne le croyaient sans doute eux-mêmes, car cette pièce inaugure encore mieux le glorieux volume qu'elle ne le termine, et forme plus naturellement encore le prologue que l'épilogue de l'œuvre de Shakspeare.

Vous vous rappelez cette mode aussi élégante que judicieuse des frontispices emblématiques dont nos pères avaient l'habitude d'orner les éditions de leurs livres? Nous l'avons à peu près supprimée, comme tant d'autres choses. Réforme regrettable! ces frontispices bien exécutés étaient pour l'imagination du lecteur la meilleure des préparations; c'était comme un avertissement, comme une information par signes de l'âme que vous deviez prendre si vous vouliez goûter le livre, comme une invitation à entrer ou à vous retirer selon la tournure de votre esprit ou vos dispositions du moment, et de même que l'ouverture d'un opéra exprime d'abord sous forme générale et quasi abstraite les passions que le drame lyrique va diviser entre un certain nombre d'individus déterminés, leurs figures éloquentes vous résumaient sous une forme abrégée et comme en quelques mesures la musique mystique éparse dans les histoires et les poèmes. N'est-il pas vrai que vous étiez mieux préparé, quelque intelligent que je vous suppose, à comprendre le caractère vrai de l'histoire romaine lorsqu'un ingénieux frontispice vous résumait en emblèmes sensibles les traits divers de la force organisée : buffles farouches domptés pour le travail, lions attelés à un char de fête, trophées de victoires surmontés des aigles aux ailes éployées, statue de la louve instruite à la maternité par l'ordre tout-puissant des dieux, colonnes brisées à l'ombre desquelles rêve un esclave au front bas en serrant dans sa main impuissante la poignée d'un glaive séparé de sa lame, et enfin, au-dessus des temples et des arcs de triomphe, volant dans un ciel orageux et sillonné d'éclairs, les deux vautours qui suivaient toujours l'armée de Marius, avec les colliers de fer que leur avaient attachés au cou les soldats des légions? N'est-il pas vrai encore que vous pénétriez

mieux dans l'âme de la poésie virgilienne lorsque vos yeux avaient contemplé quelque frontispice aux paysages pieusement héroïques : d'un côté, la vaste plaine lumineuse, où la charrue du laboureur fait surgir du sillon les casques enfouis des guerriers antiques; de l'autre, la vaste mer bleue poussant doucement ou brisant sur ses rivages les navires, jouets ou favoris de ses flots; puis, au premier plan, un tombeau d'ancêtre servant en même temps d'autel, sur lequel un prêtre rustique consacre les épis et les fruits par un sacrifice innocent, souvenir des bienfaits et des jours heureux du roi Saturne, devant quelques jeunes pâtres fidèles aux divinités traditionnelles des campagnes latines? Eh bien! si vous cherchiez à résumer ainsi par quelques emblèmes à la fois saisissans et clairs l'âme des œuvres de Shakspeare, si vous aviez à composer un frontispice pour ces œuvres, vous n'auriez même pas besoin de vous livrer au petit effort d'imagination que nous venons de faire pour exprimer par quelques figures précises le caractère des destinées romaines et celui de la poésie virgilienne. Ce frontispice est tout trouvé, c'est le sujet et les personnages de *la Tempête*. Essayez d'en trouver un autre qui réunisse autant d'exactitude poétique, d'énergique simplicité, et à la fois autant de sobriété et d'ampleur, je vous défie d'y réussir, car il est plus que probable qu'en présence de cette œuvre immense votre imagination atterrée et incertaine s'arrêtera au plan de quelque composition à la fois enfantine et confuse, par exemple quelque interminable procession de personnages sans parenté se succédant dans l'ordre le plus divers : Roméo au balcon de Juliette, Macbeth reculant devant la vision du poignard, le roi Lear sur la bruyère, Hamlet philosophant sur le crâne d'Yorick, Desdemona plongée dans les rêveries de la chanson du *Saule*, Ophélie égrenant les fleurs de sa couronne de folle, des seigneurs en habits de bergers, des valets en habits de bouffons, une mascarade sans unité en un mot et qui n'exprimera rien, précisément parce qu'elle présentera des contrastes si tranchés qu'on n'en comprendra pas le lien et l'âme commune. Cette unité que votre imagination sera impuissante à créer, Shakspeare s'est chargé de vous la fournir lui-même dans son admirable synthèse de *la Tempête*. Avec quelle simplicité et quelle sobriété est ici résumée cette œuvre aux aspects multiples et aux innombrables acteurs! Nulle confusion et nul encombrement. Trois ou quatre personnages ont suffi au poète pour concentrer en eux l'essence de centaines de caractères; un plan si peu compliqué qu'il en est presque naïf lui a suffi pour exposer le but et la portée des conceptions les plus touffues qui furent jamais. Plus les observateurs du monde extérieur ont été profonds, plus ils ont été frappés de voir avec quelle

sobriété ennemie de tout faste et quelle majestueuse économie de moyens la nature savait ramener à l'unité les contrastes les plus hardis de ses créations et ranger sous quelques lois nettes et précises la variété infinie de ses œuvres. Il en est ainsi de *la Tempête*, et de même que trois ou quatre plantes bien choisies représentent aux yeux du botaniste expérimenté la flore d'un hémisphère entier, tout le monde shakspearien est représenté à l'imagination du lecteur de Shakspeare par les personnages de Prospero et d'Ariel, de Caliban et de Miranda. C'est la généralisation poétique la plus discrète et la plus claire qui ait jamais été exécutée.

« Quoi! faut-il tant d'efforts pour résumer le monde? semble avoir voulu dire le grand poète. Quelques lignes tracées avec précision en figurent les contours au complet, quelques ondes sonores en expriment toute la musique, et quant à la vie humaine, avec ses joies, ses passions, ses naufrages et ses miracles, une action dramatique qui n'aura pas une plus longue durée que celle d'un de nos rêves, et d'où nous sortirons comme on sort de cette terre, incertains si nous avons rêvé ou veillé, la résumera tout entière. Nature et matière, passion et humanité, esprit et génie même, oh! que tout cela tient peu de place! La vie humaine nous semble beaucoup, parce qu'elle nous abuse par son fracas et son tumulte; mais dépouillez-la de ce bruit qui la décuple, faites le calme dans les lieux qu'elle occupe, et voyez le peu qu'elle est. Tenez, voici dans l'île de Prospero toutes les péripéties de l'existence, toutes les passions qui sont l'intérêt de l'histoire, qui créent et renversent les empires : amour, ambition, révolte, conspiration, adversité, désespoir, folie, rien n'y manque de ce qui fait le trouble et le charme de notre société, et cependant que tout cela fait peu de bruit! Quelle tranquillité, et comme toutes ces clameurs sourdes et violentes s'éteignent vite dans ce silence si profond qu'il nous permet d'entendre le plus léger battement des ailes d'Ariel! Le vaisseau royal a sombré au milieu des cris de désespoir; voyez, déjà la mer a oublié et sourit. La conspiration a élevé sa voix rauque; un bourdonnement d'abeille l'a contrainte à se taire. Un vacarme infernal s'est fait entendre, il est vrai; or savez-vous quels en étaient les auteurs? Un pauvre sauvage, aussi impuissant que féroce, enivré par deux matelots stupides. A eux trois, ils font plus de tapage que tous les autres acteurs du drame, et cependant ce qu'ils hurlent d'une voix si retentissante, ce ne sont que des calembours absurdes; ils envoient des sottises traverser et déchirer les nuées, et émettent avec un fracas de tonnerre des aphorismes saugrenus, en sorte que si l'on devait juger de l'importance des personnages par le bruit qu'ils font, on risquerait de prendre ces

trois pauvres diables pour les acteurs principaux du drame, que dis-je? pour les rois du monde. Voilà donc à quoi se réduit cette existence humaine, si tumultueuse, si fiévreuse, dont depuis vingt-cinq ans je vous ai fait entendre le fracas! voilà quel petit espace peut l'enserrer tout entière, et dans quelle tranquille et sereine unité se fondent et s'harmonisent ces passions éparses et débordantes que l'univers semblait trop étroit pour contenir. Oui, tous ces acteurs qui ébranlent la terre ne sont, comme les esprits de mon Prospero, que de l'air subtil, et le monde lui-même n'est pas plus solide que l'édifice de ma vision fantasque, car un jour viendra « où il se dissoudra comme cette insubstantielle fantaisie sans laisser même derrière lui un flocon de vapeur. »

« Ici donc, en ce drame de *la Tempête*, moi, William Shakspeare, votre amuseur favori, je vous offre pour dernier divertissement, sous une forme abrégée et concise, le tableau allégorique de ce que j'ai entrepris et exécuté dans la solitude poétique de ma vie avec le seul secours de mon esprit, Ariel, souffle inspiré auquel je vous demande aujourd'hui la permission de rendre la liberté. Voici les traits sous lesquels je vous ai montré cette âme humaine si noble et si basse, si démoniaque et si angélique. Vingt fois je vous ai fait voir la brute instinctive, indisciplinée, rebelle, incorrigible, et néanmoins possédant je ne sais quelle grandeur immonde qui fait réfléchir et quelle sauvage poésie qui trouble et fait songer. L'audace de ses rêves et l'immoralité de ses actes font peur, mais non pitié; son origine est sordide, mais non vulgaire. Reconnaissez cette bête humaine sous les traits de Caliban, le fils difforme de la sorcière Sycorax, premier maître de l'île, et auquel Prospero, qui l'a réduit en esclavage, porte en raison de son origine démoniaque une sorte de considération. Voilà, figurée par la personne de cet esclave, l'âme telle que la font les passions mauvaises, l'ignorance et la tyrannie de la fange charnelle. A côté de l'âme humaine qu'il faut haïr, je vous ai montré celle qu'il faut admirer, Miranda, une créature pure, virginale, immaculée, angélique, dont le souffle est bonté, dont le regard est pitié, riche de trésors que sa naïveté ignore, forte d'énergies d'amour et de dévouement que sa noblesse saura découvrir, et dont émanent naturellement les belles paroles et les touchantes actions, comme la lumière émane des astres et le parfum des fleurs. Père et protecteur de l'âme qu'il faut admirer, maître et juge de l'âme qu'il faut haïr, voici, sous les traits du magicien Prospero, qui unit la puissance à la science, la figure du génie humain; à la fois poète et roi, il crée l'ordre et l'harmonie par la musique des enchantemens, il dompte les anarchies et les conspirations par la baguette du commandement, toutes les choses lui obéissent par la

seule vertu d'un air subtil qui s'appelle inspiration et par le seul attrait d'une effluve magique qui s'appelle sympathie. Je n'ai rien dit de plus en toute ma carrière, et dans ces quelques personnages vous pouvez reconnaître les expressions les plus générales possible de mon inspiration, expressions auxquelles il m'a plu de donner des figures vivantes en vrai poète que je suis, afin d'épargner à ceux qui seront assez sages pour me comprendre l'ennui d'une allégorie trop transparente et de donner au moins un divertissement à ceux qui ne me comprendront pas, car ma muse n'est pas une pédante ni une logicienne d'école : c'est un enfant de la vie et de la nature, et ce n'est point par des abstractions qu'elle instruit, mais par des inflexions de voix, par des sourires, par la musique légère ou grave de ses paroles, par le rhythme vif ou lent de sa démarche. »

N'est-il pas vrai que *la Tempête*, ainsi interprétée, forme le plus beau des frontispices pour les œuvres de Shakspeare, frontispice d'autant plus précieux que l'artiste qui l'a gravé est le poète lui-même? Mais cette interprétation n'est peut-être pas exacte? Exacte ou non, elle sort si naturellement de la lecture de *la Tempête*, elle s'en échappe si spontanément et avec si peu d'efforts, elle est si bien d'accord avec le caractère particulier de cette pièce et le caractère général de l'œuvre de Shakspeare, qu'elle conserve dans l'un ou l'autre cas la valeur allégorique que nous lui avons assignée. Ainsi peu importe à la rigueur que Shakspeare n'ait pas eu les pensées que nous lui prêtons, que cette synthèse si nette et si claire de son génie qui ressort de *la Tempête* soit un pur effet du hasard, ou qu'il l'ait exprimée d'une manière inconsciente, sans bien savoir ce qu'il faisait, puisqu'elle y est si apparente qu'il ne faut même pas d'esprit pour l'y découvrir.

Mais cette allégorie synthétique, Shakspeare a voulu réellement la faire, et il n'a pas voulu faire autre chose. Pour première preuve de ce que j'avance, je ferai remarquer que *la Tempête* est une conception purement personnelle, dont la donnée et les élémens principaux ont été pris par le poète en lui-même, rien qu'en lui-même, et qu'elle est, après *le Songe d'une nuit d'été*, la plus entièrement subjective des œuvres du poète. Nous connaissons les matériaux d'où Shakspeare a tiré ses autres drames: mais jusqu'à présent les élémens de *la Tempête* sont restés introuvables, à moins qu'on ne veuille appeler de ce nom les innombrables détails poétiques de mœurs sauvages, de phénomènes naturels exotiques, tirés de ses lectures des voyageurs contemporains. Le roman italien dont le poète Collins, déjà fou, mentionna l'existence sans en pouvoir indiquer le nom à l'historien de la poésie anglaise, Warton, reste en-

core à découvrir. La supposition que Shakspeare aurait eu connaissance d'une vieille pièce allemande de son temps exhumée de nos jours a été abandonnée aussitôt qu'émise. Faut-il chercher l'origine de *la Tempête* dans quelque solennité officielle de l'époque, et la faire rentrer dans cette catégorie de brillans divertissemens poétiques appelés *masques* qui étaient à la mode sous le règne d'Élisabeth? A-t-elle été composée à l'occasion de quelque mariage, par exemple celui du comte d'Essex, célébré en 1611, ainsi que l'ont pensé quelques critiques ingénieux, qui ont tenu peut-être un trop grand compte de la mascarade du quatrième acte, et qui ont étendu à la pièce entière un caractère qui appartient à une seule de ses scènes? Cette supposition est la plus sérieuse de toutes celles qui ont été émises et mérite un examen attentif. On ne saurait nier en effet qu'il n'y ait quelques traits de ressemblance entre *la Tempête* et les pièces appelées *masques*, par exemple la simplicité du plan, une action plus brillante que dramatique, combinée en vue du spectacle, l'emploi évident de l'allégorie féerique et des pompes qu'elle autorise naturellement. Il est donc très possible qu'elle ait été pour la première fois représentée à quelque mariage; ce qui est plus inadmissible, c'est qu'elle ait été composée expressément pour cette occasion, car l'étendue de ce drame, qui dépasse de beaucoup la longueur ordinaire des *masques*, ne permet pas une telle supposition. Tout indique au contraire que nous sommes en présence d'une œuvre rêvée à loisir, lentement combinée, patiemment exécutée, et non d'une improvisation brillante qui a dû être livrée à courte échéance, à heure fixe, pour une solennité qui n'admettait pas de retard. Si le fait opposé était vrai cependant, il nous fournirait une preuve nouvelle de l'incomparable génie de Shakspeare, impuissant à se contenir, qui fait le plus alors qu'on lui demande le moins, et qui livre une pièce complète là où un beau divertissement à la manière des *masques* de Ben Jonson aurait suffi; mais n'est-il pas permis de s'arrêter à une conjecture qui résout cette difficulté d'une manière très satisfaisante? La vie amène chaque jour mille complications auxquelles nous ne songions pas, et il arrive souvent qu'une chose conçue en vue d'un but déterminé nous sert à une autre fin, nous sert même quelquefois à une double fin. Pourquoi Shakspeare, pressé par les circonstances, n'aurait-il pas fait d'une pierre deux coups, comme on dit vulgairement? Nous pouvons nous figurer aisément le poète en l'année 1611. Sa retraite à Strafford-sur-Avon est arrêtée déjà dans son esprit, car il est prudent autant qu'inspiré, et, pas plus que Prospero, il ne veut attendre que le pouvoir des enchantemens lui échappe. D'ailleurs ces enchantemens n'ont plus rien à lui donner en fait de renom-

mée et même de fortune, et enfin, quoiqu'il soit jeune encore, trop de rêves ont fatigué son âme pour qu'il n'éprouve pas le désir d'un repos qui lui permettra, comme à son duc magicien, « sur trois de ses pensées, d'en consacrer une à la tombe. » Le voilà donc tout occupé de prendre congé de son cher public et de lui écrire ses adieux dans cette pièce de *la Tempête*. Tout à coup on vient lui demander un divertissement poétique pour un mariage ou toute autre solennité. Un divertissement poétique! ce n'est point son affaire; que ne s'adresse-t-on à Ben Jonson, qui est admirable dans ce genre de composition? Cependant le solliciteur est puissant, et refuser est difficile; comment se tirer d'embarras? Alors Shakspeare réfléchit que la pièce qu'il destine à la clôture de sa carrière, à laquelle il met la dernière main, répond par quelques-uns de ses caractères à la pièce qu'on lui demande. Une scène intercalée, la mascarade du quatrième acte, et le tour sera joué. Remarquez en effet que cette scène semble avoir été introduite quelque peu artificiellement dans le drame et qu'on peut l'en retirer sans que l'action générale soit dérangée par cette suppression. Que *la Tempête* ait rencontré sur son chemin une circonstance qu'elle n'attendait pas, c'est possible; mais qu'elle soit née de cette circonstance, voilà qui est difficile à croire. Ce n'est pas encore dans cette explication qu'il faut chercher l'origine et les élémens de *la Tempête*.

Puisque les élémens de cette pièce sont introuvables, Shakspeare les a donc pris purement en lui-même, il a obéi à une pensée purement personnelle, et alors qu'a-t-il voulu dire, s'il a dit autre chose que ce que nous lui faisons dire? car la plus inadmissible des hypothèses est celle qui probablement réunira le plus grand nombre de partisans : c'est que le poète n'a voulu rien dire du tout, qu'il a tout simplement obéi, comme cela était son droit de poète, aux inspirations de sa fantaisie, et qu'il s'est donné le futile plaisir de créer un monde chimérique. Ces prétendus droits de la fantaisie poétique sont une des plus grandes impertinences de notre époque, et n'ont, je crois, jamais été invoqués que pour masquer les défaillances d'imaginations stériles qui, faute d'avoir quelque chose à exprimer, ont jugé bon d'établir comme article de foi que le premier droit du poète était de n'exprimer aucune pensée. Les inventions fantasques des grands poètes, et celles de Shakspeare en particulier, bien loin d'être le résultat d'une imagination qui ne sait où elle va, sont le résultat de combinaisons singulièrement patientes et profondes, qu'ils ont appelées à leur aide afin de traduire extérieurement des conceptions morales pour lesquelles ils ne trouvaient pas d'expression dans les formes du monde connu. En outre

une étude attentive nous fait apercevoir que ce nom de fantaisie ne sert ici qu'à désigner d'une façon nouvelle une très vieille chose, et que les caprices les plus hardis de Shakspeare par exemple n'ont pas d'autre but que de créer des personnages et des événemens allégoriques. Or qui ne sait que l'allégorie a été inventée pour donner un corps aux conceptions abstraites qui n'en pourraient trouver dans le monde concret? Et qui ne voit tout de suite que *la Tempête*, comme *le Songe d'une nuit d'été*, n'est qu'une allégorie dramatique dont il s'agit de déterminer le véritable sens.

Cette non-existence d'élémens extérieurs d'où *la Tempête* aurait été tirée, en réduisant cette œuvre à être une œuvre purement subjective, crée donc en faveur de notre hypothèse, sinon une certitude absolue, au moins une probabilité très acceptable, surtout lorsqu'on rapproche cette circonstance de cet autre fait, que l'œuvre en question est à peu près contemporaine de la retraite du grand poète. Une preuve plus matérielle cependant, et qui équivaut à une quasi-évidence, c'est l'insistance particulière avec laquelle le personnage principal fait tout le temps ses adieux à son île, à sa magie, à son génie, à sa vie elle-même. On peut dire en langage familier que dès le commencement de la pièce Prospero *fait ses malles* pour le départ définitif. Rien n'est significatif comme le ton de ses conversations avec son Ariel, c'est-à-dire son génie, qui boude et s'impatiente en voyant que son maître retarde encore l'heure de sa liberté. « Encore ce service, et ce sera le dernier, et puis tu seras libre comme l'air des montagnes, » dit-il pour faire prendre patience à l'enfant mutin. Cette assurance, il la répète à satiété à chaque nouvelle ruse ingénieuse de son esprit. « Bien joué, mon excellent Ariel! Pour ce service, je t'affranchirai dans deux jours. » Lorsque l'heure de la délivrance approche, il répète sa promesse avec une sorte d'insistance joyeuse, comme s'il ressentait lui-même le bonheur prochain de son serviteur, et comme s'il respirait déjà pour son compte l'air des collines où jouera désormais Ariel. Et cependant une pensée mélancolique se mêle à cette ivresse joyeuse, et le magicien se tourne avec tendresse vers les habitudes chéries du passé, les plaisirs des enchantemens scéniques auxquels il dit adieu, les voluptés de l'enfantement dramatique, l'agitation du théâtre qu'il regrettera peut-être dans sa retraite. « C'est bien là mon délicat Ariel, je te regretterai, et cependant tu auras ta liberté, oui, oui, oui. » Autre détail : Prospero semble faire plusieurs fois allusion à l'âge où il est arrivé, et insinue que cet âge est celui où il est prudent de faire retraite.

« Prospero. — Quel moment du jour est-il?
« Ariel. — Passé l'époque du milieu...

« PROSPERO. — Au moins de deux sabliers. Il faut bien employer le temps qui nous reste entre ce moment et la sixième heure. »

Il est assez difficile de déterminer ce que Shakspeare entend par la sixième heure, car il écrivit cette pièce entre sa quarante-septième et sa quarante-huitième année, et Prospero semble désigner par le mot *heures* les périodes décennales de la vie humaine; mais pour tout le reste ses paroles se rapportent exactement à l'âge qu'il avait alors. Comme Prospero, Shakspeare avait passé l'été de la vie, et, comme lui, il semble juger que cette époque est l'heure véritable de la retraite. C'est encore ce qu'on peut induire de la petite chanson où Ariel célèbre sa prochaine liberté. « Sur le dos de la chauve-souris, je m'envole, après l'été, joyeusement. Joyeusement, joyeusement vivrai-je maintenant sous les grappes de fleurs qui pendent à la branche. » Cette petite chanson a fort préoccupé les commentateurs, qui ont fait observer que les chauves-souris ne volaient pas après l'été, ce qui est parfaitement juste; mais cette légère obscurité se dissipe d'elle-même, si Ariel entend parler, non de l'été de l'année, mais de l'été de la vie, s'il veut dire que l'heure propice de la retraite pour le génie est la fin de cette chaude saison où il faut prendre son vol en pleine lumière, et que l'inspiration fuit après l'âge mûr pour ne plus revenir.

Cette préoccupation de faire retraite en pleine force d'inspiration, avant que l'âge ait glacé le génie, est sensible durant tout le cours de la pièce. Maintes fois Prospero s'interrompt dans ses opérations magiques comme un homme qui, engagé dans une tâche, sonde ses forces pour savoir s'il ira jusqu'au bout et s'il donnera quelque marque de faiblesse. Il reconnaît avec joie que ses forces sont encore tout entières et qu'elles mèneront l'œuvre à bonne fin. « Maintenant, dit-il au début du cinquième acte, mon projet commence à prendre forme; mes charmes ne se rompent pas, mes esprits obéissent, et le temps avance en droite ligne avec le dénoûment qu'il apporte. » Mais en même temps il sent qu'il doit profiter de cette dernière heure pour exécuter son projet de retraite, car, cette heure propice qui marque le zénith de sa carrière une fois passée, sa fortune ira toujours en décroissant, et c'est à peu près en ces termes qu'il l'annonce à Miranda au début de la pièce. Une question curieuse à résoudre serait celle de savoir si cette préoccupation était fondée, et si Shakspeare, encore dans la fleur de l'âge, sentait les approches de la décadence. Comme le seul témoignage de l'état de son esprit à cette époque est précisément cette pièce de *la Tempête*, c'est à cette œuvre qu'il faut s'adresser pour obtenir une réponse. Eh bien! l'œuvre répond à la fois oui et non; elle dit que Shakspeare n'a jamais été magicien plus consommé; elle accuse un com-

mencement de déclin. Son style n'a jamais présenté des couleurs plus riches et plus harmonieuses, mais il y a dans cette richesse quelque chose qui rappelle celle des dernières soirées de septembre : il y a plus de pompe, parce qu'il y a moins d'ardeur; la lumière s'épand mieux, parce qu'elle est moins intense. Il y a plus de sûreté et en même temps plus de faiblesse que dans les pièces précédentes. On y surprend des répétitions fréquentes, et çà et là même on sent qu'il faudrait peu de chose pour que l'haleine fît défaut au poète. *La Tempête* est comparable à un de ces fruits arrivés à une maturité parfaite, qui sont d'autant plus savoureux qu'ils sont plus près de l'instant où ils vont se corrompre, car la maturité n'est que le commencement de la corruption. C'est donc un fruit exquis, mais qui fait demander ce que serait celui qui aurait un degré de maturité de plus. Shakspeare s'était donc bien jugé, et la mort, qui approchait rapidement, ne lui donna que trop raison.

Parmi les très nombreux passages où Shakspeare semble annoncer sa résolution de retraite, il en est deux qui ne souffrent aucune objection et qui ont la clarté de l'évidence même. Au moment où la pièce touche à sa fin, lorsque Ariel a accompli son dernier office, Prospero adresse aux esprits qui l'ont servi des adieux solennels. Voici ce passage tout à fait remarquable :

« O vous, elfes des collines, des ruisseaux, des lacs dormans et des bosquets, et vous qui de vos pieds qui ne font pas d'empreintes courez après Neptune lorsqu'il se retire et fuyez devant lui lorsqu'il remonte, et vous, petits êtres nains qui au clair de la lune tracez en dansant ces cercles qui laissent l'herbe amère et que la brebis ne broute pas, et vous dont le passe-temps est de faire naître à minuit les champignons et qui vous plaisez à entendre le solennel couvre-feu, vous êtes des maîtres bien faibles, et cependant, grâce à votre aide, j'ai pu dans tout l'éclat de son midi obscurcir le soleil, évoquer les vents à la rage séditieuse et déchaîner la guerre rugissante entre la verte mer et la voûte azurée, allumer le tonnerre aux grondemens redoutables et décapiter avec la propre foudre de Jupiter l'arbre orgueilleux qui lui est cher, faire trembler les promontoires sur leurs bases massives et retourner par leurs racines le cèdre et le pin, ordonner aux tombeaux de réveiller leurs dormeurs, d'ouvrir leurs portes et de les laisser sortir. Oui, voilà jusqu'où mon art avec votre aide a pu porter sa puissance! Mais j'abjure ici cette impérieuse magie, et lorsque je vous aurai demandé, — ce que je fais en ce moment, — un peu de musique céleste pour opérer sur les sens de ces hommes l'effet que je poursuis et que ce charme aérien est destiné à me faire atteindre, je briserai ma baguette de commandement, je l'enfouirai à plusieurs toises sous la terre, et plus avant que n'est encore descendue la sonde, je plongerai mon livre sous les eaux. »

Je demande s'il est au monde quelque chose de plus clair que ce

passage, et dont la traduction en langue vulgaire soit plus facile. Qu'est-ce que cela veut dire sinon : « O vous, puissances de l'âme et du cœur humain, amour de la nature, vibrante sensibilité, passion, tendresse, sympathie, esprit, vous êtes des maîtres bien faibles, car qu'est-ce que vous êtes sinon des souffles et des effluves, et cependant, grâce à votre aide, j'ai pu mettre en mouvement les passions noires qui font reculer la lumière du jour, mettre aux prises la volonté humaine et la fatalité, les pouvoirs de l'abîme et les pouvoirs du ciel, évoquer les morts de l'histoire et faire revivre les temps passés. » C'est aussi clair, aussi limpide que les adieux de Cid Hamet Ben-Engeli à l'excellente plume qui écrivit le *Don Quichotte*.

Une particularité touchante de cette pièce, qui est une preuve de plus à l'appui de notre thèse que Prospero est bien Shakspeare, se fait jour dans ce passage. Cette particularité, c'est la modestie extrême avec laquelle le grand poète parle des dons qu'il a reçus. Jamais magicien ne s'est aussi peu surfait que Prospero et n'a été moins orgueilleux de son pouvoir. Dieu sait cependant si d'ordinaire les magiciens sont des maîtres impérieux. Prospero parle exactement, non comme un personnage de drame qui n'a aucune critique à redouter, mais comme quelqu'un qui veut éviter les reproches de fatuité et d'outrecuidance. Ses esprits, dit-il, sont des maîtres bien faibles, ils ne sont rien que de l'air, de l'air subtil; ils n'ont aucune réalité extérieure, ils ne comptent pas parmi les puissances de ce monde. Ils n'ont pu sauver Prospero de l'adversité, ils ne lui ont été utiles et bons que dans l'île magique, et en la quittant il n'essaiera pas de les garder à son service pour gouverner le monde par leur aide. — Voilà des esprits qui ressemblent fort aux dons des poètes. Lisez donc *poète* au lieu de *magicien*, et Shakspeare au lieu de Prospero, car un personnage de drame n'a jamais tenu un langage aussi modeste que lorsqu'il parlait pour le compte de son auteur; mais n'admirez-vous pas une fois de plus avec quelle fierté discrète les grands hommes parlent de leurs dons et avec quelle tendre humilité ils en rapportent tout l'honneur à la nature? Shakspeare baptisant son génie *un souffle d'air*, cela est beau comme un Rubens s'intitulant un « ouvrier peintre » et mesurant les toises de toile qu'il doit couvrir des couleurs de sa palette.

Le second passage est plus frappant encore, s'il est possible : c'est l'épilogue prononcé par Prospero lui-même. « Maintenant tous mes charmes sont détruits, et j'en suis réduit à ma propre force, qui est bien faible. Vous pouvez à votre volonté ou me retenir ici, ou me renvoyer à Naples... Maintenant je n'ai plus d'esprit pour

faire exécuter mes ordres, d'art pour enchanter, et ma fin sera le désespoir, à moins que je ne sois délivré par la prière... » Est-il possible, je le demande, de voir simplement dans ce passage cette supplique ordinaire par laquelle les auteurs dramatiques sollicitent les applaudissemens des spectateurs? Ce ne sont pas des applaudissemens que sollicite Shakspeare, c'est un congé, et ce sont des adieux bien définitifs qu'il fait. Cela ne veut-il pas dire : « Cher public, bientôt je serai vieux, et avec l'âge je perdrai mon pouvoir magique? Ne me retenez pas plus longtemps prisonnier sur ces planches, vous que j'enchante depuis tant d'années, car ma fin sera la sénilité et le radotage, si votre bonté ne me délivre pas. Dans cette île enchantée, c'est-à-dire sur ce théâtre, j'ai par mes sortiléges reconquis mon duché, d'où je fus chassé par l'adversité, c'est-à-dire mon Strafford-sur-Avon, d'où je suis parti jeune et pauvre, et où je rentrerai, grâce aux travaux de mon génie, riche et célèbre. Prenez d'autres enchanteurs, et souhaitez-moi le repos, comme je vous souhaite le bonheur. »

Remarquez encore la simplicité du plan qui donne à cette pièce une physionomie si particulière, une physionomie de dénoûment, si j'ose m'exprimer ainsi, et qui la fait ressembler à un long cinquième acte. Le sentiment de l'incertitude, qui est la première et la plus forte de ces chaînes sympathiques par lesquelles le poète dramatique s'efforce de conquérir ses spectateurs, n'y existe à aucun degré. Toutes les difficultés sont réglées d'avance dès le début et ne laissent aucun doute sur l'issue finale. Le mariage de Ferdinand et de Miranda, qui est le nœud de cette action peu compliquée, est arrêté dès la fin du premier acte. Il y a bien quelques tentatives d'action, la conspiration d'Antonio et de Sébastien, la conspiration de Caliban et de Stephano; mais ce sont des tentatives avortées, dont l'impuissance semble proclamer que l'histoire de l'île enchantée est close, et que désormais aucun drame ne s'y déroulera. Ces épisodes sont comme des représentations de choses lointaines ou passées qu'on vous montrerait dans un miroir magique. Ce sont des reflets et des images plutôt que des faits actuels, et ils semblent dire : Voilà comment les choses se passèrent autrefois, plutôt que : Voilà comment elles vont se passer. Avez-vous remarqué la différence de caractère qui sépare l'activité des journées qui précèdent un départ de l'activité de la plus misérable de nos journées ordinaires? L'activité qui précède un départ est quelquefois bien fiévreuse, bien agitée, et cependant elle n'a aucun caractère dramatique, parce qu'elle n'engage pas l'avenir, parce que son but est trop immédiat et prochain; au contraire l'activité la plus insignifiante de nos journées ordinaires est dramatique, car elle nous

laisse incertains sur ses conséquences, et ne nous permet pas d'apercevoir la limite où elle s'arrêtera. L'action de *la Tempête*, j'ai à peine besoin de l'ajouter, a précisément ce caractère de l'activité des journées de départ, elle clôt un drame qui est joué, le drame que Prospero nous montre au début de la pièce dans le lointain du passé, « par-delà l'abîme du temps. »

Et l'histoire de l'île enchantée telle que Prospero l'expose dans ses conversations du premier acte avec Miranda, Ariel et Caliban, est-ce qu'elle ne raconte pas trait pour trait l'histoire du théâtre anglais et de la transformation que Shakspeare lui fit subir? Le parallélisme est si évident qu'il s'établit comme de lui-même, sans demander aucun effort au commentateur. Prospero, chassé par l'adversité de son duché de Milan, aborde avec sa fille Miranda dans une île sauvage que les loups et les ours remplissaient de leurs hurlemens, et dont l'unique habitant, la vieille sorcière Sycorax, venait justement de mourir en laissant pour lui succéder un petit monstre tout rousseau, Caliban, difforme de corps, difforme d'âme, qu'il s'efforce d'instruire et d'élever; mais Prospero était un magicien, et il découvrit bientôt que Caliban n'était pas le seul habitant de l'île : il y en avait un autre, un beau génie du nom d'Ariel, enfermé dans un pin par la sorcière Sycorax, et hurlant de douleur entre les étroites cloisons de son cachot. Prospero délivra le captif, et bientôt avec son aide il eut rempli cette île si sauvage, mais d'une fécondité si puissante, de belles visions et de belles mélodies qui en firent un séjour enchanté. Voici l'histoire de Prospero; voyons l'histoire de Shakspeare.

Un jeune homme déclassé et comme chassé de sa condition de bourgeois anglais par des revers de famille, poursuivi par la pauvreté, et peut-être aussi par les persécutions de sir Thomas Lucy (que son nom soit immortel!) ou de quelque autre de ses pareils, aborde un jour sur les planches du théâtre anglais. Il arrive, ne possédant rien au monde, rien, si ce n'est une âme ravissante et peut-être quelques volumes dépareillés qui contiennent les formules de ses enchantemens futurs, ballades populaires, contes italiens, vieilles chroniques anglaises ou écossaises, les fameux livres magiques du bon courtisan Gonzalo. Oh! quel lieu sauvage, inhospitalier, que ce théâtre anglais primitif, où la sorcière Sycorax, c'est-à-dire la barbarie, exerçait tout à l'heure ses sortiléges abominables! Abominables, mais non stériles et vulgaires, car il y a une force réelle dans ces fantaisies monstrueuses, et cette sorcière Sycorax était si puissante qu'au dire de Prospero, qui lui rend pleine justice, elle pouvait arracher à la lune le gouvernement de sa propre sphère et faire à son gré le flux et le reflux. La Sycorax barbare ve-

nait à peine de mourir lorsque Shakspeare arriva dans cette île du théâtre qu'il trouva livrée au pouvoir du génie obscur et équivoque de son digne rejeton, Caliban, — nommez hardiment Marlowe, — un être infernal, à l'imagination criminelle, à l'âme de damné, que l'éducation corrompt au lieu de l'ennoblir, et chez qui la barbarie semble s'accroître de toutes les ressources que lui prête la civilisation. Dans les convoitises audacieuses, dans les pensées difformes de Caliban, vous retrouvez sans peine ce génie de révolte et d'impiété qui éclate dans le théâtre de Marlowe, la sensualité désordonnée d'*Édouard II*, le machiavélisme immoral du *Riche juif de Malte*, les blasphèmes et l'incrédulité du *Faust*; mais, tout difforme qu'il est, ce Caliban du théâtre anglais est un vrai fils de la nature, ce démon esclave du vice est un inspiré, et il exprime avec une puissance incomparable les poésies de la fange et du crime. Aussi Shakspeare, qui s'y connaît, n'a-t-il garde de nier sa valeur et de le désavouer. « Quant à cette créature, je la reconnais pour mienne, » dit-il par la bouche de Prospero à la fin de *la Tempête*. Cependant, comme il prenait possession de ce théâtre aux inventions sanglantes et perverses, il entendit la voix douloureuse d'un esprit emprisonné qui suppliait qu'on le délivrât, celle du beau génie anglais, pleine d'une tendresse, d'une mélancolie et d'une passion qui demandaient à s'exprimer en pleine liberté. Shakspeare tira le beau génie de la prison où le retenait la barbarie, et avec son aide il humanisa ce théâtre sauvage. Alors les ronces se mirent à fleurir, les fourrés de broussailles se transformèrent en bosquets luxurians de verdure où les esprits aimèrent à se réunir, l'horrible obscurité des forêts primitives fut tout à coup dissipée par la lumière d'apparitions étincelantes, l'air épais et méphitique devint sonore et fut traversé par des mélodies auxquelles Caliban même et ses grossiers compagnons ne purent rester insensibles, et qui conserveront leur puissance tant qu'il y aura ici-bas des âmes accessibles à la musique et à la poésie. Voilà l'Éden que Shakspeare fit de cette terre sauvage, Éden digne d'être le berceau d'une nouvelle poésie, rachetée de la tache originelle du mauvais goût barbare. Et cependant cette île ainsi transfigurée par Prospero avait été l'objet de bien des calomnies : sa fécondité avait été niée, les enchantemens de son souverain révoqués en doute. Shakspeare, dans cette histoire allégorique de sa vie, n'oublie même pas les critiques dont il a été l'objet, les méchans ou les envieux qui le harcelèrent de leurs dénigremens et de leurs rancunes. Rappelez-vous la conversation qui ouvre le second acte et les acerbes railleries dont l'île enchantée est l'objet de la part de Sébastien et d'Antonio, quelque George Chapman et quelque John Marston poussés par la jalousie et la haine, peut-être aussi par les

instigations de ce dogue de Ben Jonson, grand poète et caractère antipathique, dont les relations avec Shakspeare, pour le dire à sa honte, ne furent jamais pures d'hypocrisie. C'est en vain que l'honnête Gonzalo, prenant son malheur en patience, s'extasie sur les beautés de l'île; Antonio et Sébastien en critiquent tout, jusqu'à la couleur du sol. « Il est couleur d'herbe brûlée, avec une pointe de vert... Tout abonde dans cette île, tout, sauf les moyens d'y vivre... L'air y souffle doucement, comme s'il avait des poumons pourris ou s'il avait pris ses parfums dans un marais. » Patience, sceptiques malveillans! Tout à l'heure la fantasmagorie des tables fuyantes et d'Ariel transformé en harpie va dompter votre incrédulité, vous éblouir jusqu'à vous rendre fous, et vous forcer repentans à confesser la puissance de Prospero-Shakspeare.

Nous avons maintenant donné aussi complétement que possible toutes les raisons qui combattent en faveur de notre hypothèse. Si cette explication de *la Tempête* n'est pas vraie, nous n'en voyons qu'une seule qui soit acceptable : c'est que Shakspeare a voulu donner un corps à un sentiment que ses contemporains connurent dans toute la fraîcheur de sa nouveauté : l'enthousiasme des voyages de découverte, l'ivresse de la surprise en présence de spectacles contemplés pour la première fois, le jaillissement d'admiration et de naïf étonnement qui résulta si souvent du choc de la civilisation européenne et de la sauvagerie. En effet, il y a dans cette pièce un tel luxe de détails exotiques qu'on pourrait croire que Shakspeare s'est proposé d'y résumer toutes les particularités poétiques qu'il avait rencontrées dans ses lectures des voyageurs contemporains, ou qu'il avait recueillies de leur bouche. Ici c'est la mention des Bermudes aux incessantes tourmentes, là le phénomène météorologique du feu Saint-Elme, plus loin les chimères dont s'est épouvanté l'œil encore novice des voyageurs, les bruits surnaturels que leur oreille encore inexpérimentée a cru surprendre, les monstres dont leur imagination superstitieuse a recueilli avidement la description. Après les étonnemens du civilisé, voici ceux du sauvage résumés dans l'étrange admiration qu'inspirent à Caliban les deux matelots échappés du naufrage, — le sentiment de respect religieux de l'Indien d'Amérique en présence du blanc qu'il croit descendu du ciel, la bestiale servilité du nègre de Guinée adorant qui l'enivre, l'action rapide des piéges de la sensualité sur le sauvage ignorant. Enfin, pour que l'expression de cette ivresse soit complète, voici, après tous les étonnemens de la convoitise et de l'ignorance, l'extase de l'âme humaine désintéressée, qui laisse échapper son admiration pour tant de merveilles dans le cri si poétiquement naïf de Miranda : « Que de nobles créatures sont ici rassemblées! Comme le

genre humain est beau! Oh! le brave nouveau monde qui contient un tel peuple! » On peut donc à la rigueur soutenir que *la Tempête* n'est que la traduction poétique de ce sentiment de surprise et d'ivresse admirative alors si répandu; mais les lecteurs de Shakspeare savent qu'il y a bien peu de ses productions qui n'expriment qu'une seule pensée, et un examen attentif démontre que le sentiment que nous venons d'indiquer n'occupe dans *la Tempête* qu'une place secondaire et accessoire, si large qu'elle soit. La description de la nature vierge et de la vie sauvage est ici le cadre, et non le tableau, le décor, et non le drame. Shakspeare ayant à représenter allégoriquement les tribulations et le triomphe final d'une âme solitaire, réduite aux seules ressources de ses facultés, l'île sauvage et déserte, inhabitable en apparence, mais bientôt peuplée par les fantasmagories et embellie par les sortiléges de la magie, s'est présentée à son esprit comme le symbole naturel de la vie du poète, et, aussitôt cette idée première adoptée, toutes les idées accessoires qui s'y rapportent sont accourues en foule à l'appel de son imagination, comme les abeilles se suspendent en grappes autour du cuivre sonore qui les rassemble.

Je n'ai point épuisé le sujet de *la Tempête;* on épuise difficilement un monde, et chaque pièce de Shakspeare est un petit univers. Bien des observations resteraient encore à faire, notamment sur les caractères des personnages; mais ces observations ne se rapporteraient qu'indirectement au but de cet essai, qui est simplement de proposer une solution des difficultés que soulève l'interprétation de *la Tempête.* Je serais heureux que cette solution fût la vraie, et la plus grande récompense du petit labeur qu'elle m'a donné serait certes la joie de pouvoir répéter avec assurance aux glorieux mânes du poète le mot de l'obéissant Ariel à Prospero : « *Thy thoughts i cleave to,* — me voici tout proche de tes pensées.

ÉMILE MONTÉGUT.

REVUE MUSICALE

HÉROLD ET *MARIE*. — *L'AFRICAINE* A LONDRES.

Combien de fois n'a-t-on pas reproché à la musique dramatique française son réalisme frivolement spirituel, son ingéniosité mesquine et son terre-à-terre! Grétry, Jean-Jacques Rousseau (le Jean-Jacques du *Devin de Village*), Philidor, Gaveaux, Monsigny, Dalayrac, semblaient nés et mis au monde tout exprès pour servir à l'argumentation d'un Schlegel, qui, de l'autre côté du Rhin, s'escrimant contre nos tragédies classiques et nos opéras à ariettes, concluait que l'art français ne saurait jamais être, quoi qu'il fît, qu'un art essentiellement prosaïque et bourgeois. « Il faut les voir, ces Français, épousseter leurs vieilles nippes, les remettre à neuf, applaudissant aux plus niaises inventions d'un genre qu'ils appellent national, car c'est un des traits distinctifs de leur caractère, et surtout remarquable dans l'histoire de leur théâtre, que ces gens, d'ordinaire si prompts à répudier arbitrairement les meilleurs ouvrages étrangers, ne cessent de se passionner pour le médiocre et le mauvais, pourvu qu'ils aient affaire à de la marchandise française! » Il est vrai qu'à cette époque de son histoire musicale la France ne pratiquait pas encore l'exportation sur une bien grande échelle; mais quel changement, quelle évolution dans les cinquante années qui allaient suivre! Quelle réponse aux dédaigneuses attaques des Schlegel, des Spohr et des Weber que cette intronisation de l'opéra français venant prendre la place de l'opéra italien sur toutes les scènes de l'Allemagne! Et pour que cette pointe d'ironie mêlée partout aux choses de ce monde se retrouve, c'est la vieille comédie à ariettes, sur laquelle a passé le souffle du romantisme moderne, qui se charge d'accomplir ce beau rêve!

Boïeldieu, dans cette importation du genre, joue un rôle considérable. *Jean de Paris* au lendemain de la chute de l'empire, plus tard et surtout *la Dame blanche,* sont évidemment les produits d'une période nouvelle, d'un art qui, même de loin, cherche à se rattacher au mouvement des esprits. On en finit avec la comédie à couplets; la forme du vaudeville étendu, illustré, ne convient plus aux besoins du moment. On avait *Joseph* et *Stratonice,* c'est-à-dire quelque chose comme l'opéra sérieux; on avait *le Prisonnier, Une Folie, Maison à vendre, le Déserteur,* c'est-à-dire la petite comédie ornée de musique : on n'avait pas encore l'opéra-comique moderne. A la chansonnette, expression prosaïque et bourgeoise de l'esprit français, succède avec Boïeldieu la romance, écho plus relevé de notre histoire, souvenir chevaleresque des croisades, aimable et charmant héritage des temps de galanterie, de courtoisie et de *gay sçavoir.* Romance et romantisme, deux mots de pareille origine, et qui pour un musicien de cette époque pouvaient bien signifier même chose! De cet accouplement naquit le *troubadourisme,* et s'il y a du Walter Scott, et beaucoup, dans *la Dame blanche* de Boïeldieu, on peut sans crainte avancer que la littérature de la fin de l'empire a quelque peu déteint sur la musique de *Jean de Paris.*

Un homme qu'on me paraît trop oublier aujourd'hui avait cependant précédé Boïeldieu dans ce pays du sentimental et du conte de fées : je veux parler de Nicolo Isouard, l'auteur de *Cendrillon* et de *Joconde.* C'était un Italien de Malte, un élève du Napolitain Guglielmi. Plume coulante, imagination de premier mouvement, la veine généreuse de l'*opera buffa* circule dans son œuvre et la colore, les idées lui viennent sans qu'il les cherche, et comme elles lui viennent il les écrit. De là son naturel, son charme, l'agrément exquis de certaines mélodies de *Joconde;* de là aussi ces défaillances de style, cet effacement de personnalité. On s'étonne qu'avec un bagage aussi distingué que le sien un artiste puisse occuper si peu de place dans la discussion. Weber remarque ingénieusement qu'en Allemagne, où ses ouvrages sont des plus goûtés, son nom n'a jamais eu la moindre notoriété. En France, cette obscurité relative est la même. A quoi tient-elle? Peut-être à plus d'une raison. Il y a de ces noms confus et maladroits qui semblent prédestinés à l'oubli. L'auteur de *Joconde* eut cette male chance. Les uns l'appelaient Isouard, les autres Nicolo, quelques-uns Nicolo-Isouard, ou bien encore Nicolo de Malte. Impossible, à moins d'avoir étudié ses biographes, de s'orienter à travers ce dédale. Et d'ailleurs qu'importe ici le nom? Facile, élégante, toute française, cette musique n'est originale que dans l'espèce, et peut parfaitement se passer de l'estampille extérieure d'un nom que son sens intime ne trahit pas. L'originalité, je le répète, appartient à l'espèce; comparé à des Italiens, à des Allemands, Nicolo a sa physionomie propre, son air particulier, qui se dissipent dès l'instant que vous l'envisagez parmi le groupe de famille. Autant j'en dirai de Boïeldieu, bien autrement fort et musicien que l'élève de Guglielmi, et au-

quel Cherubini avait enseigné l'art de faire difficilement de la musique facile. Quoi qu'il en soit, ces élémens nouveaux que réclamait le goût du public, cette intensité de vie et d'expression dramatiques, cette couleur moitié historique et moitié légendaire, sorte de compromis entre la chronique et le conte bleu, après avoir passé de *Richard Cœur de lion* à *Cendrillon*, de *Cendrillon* à *Jean de Paris*, trouvèrent dans *la Dame blanche* leur terme le plus complet. Le romantisme avait décidément pris pied à l'Opéra-Comique. Pour la première fois, on assistait à la représentation d'une chronique étrangère traitée musicalement selon des conditions de vérité locale, de caractère, le motif national ne se contentant plus de figurer en manière de hors-d'œuvre à côté des airs et des duos, mais employé comme ressort dramatique, et partout, jusque dans la contexture du *finale*, mêlé à la vie infuse de l'œuvre. Ce n'est plus ni l'opéra héroïque de Grétry, de Méhul, de Cherubini, ni l'opérette à conversations de Monsigny, de Dalayrac, de Della-Maria. Auber, Hérold, peuvent naître, pour en remontrer à leur tour à leur maître et faire pâlir Boïeldieu, lequel, au scintillement pailleté de ces astres du néo-romantisme, finira par nous sembler bien maigre et bien classiquement incolore. Voilà comment nous sommes en France. A force de nous entendre dire que nous n'étions en musique et ne serions jamais que des raisonneurs, le goût du romantisme nous a pris, et, l'émulation aidant, nous sommes devenus plus romantiques que les Allemands, car s'ils ont Weber et son *Freyschütz*, nous avons, nous, *la Dame blanche*, *Fra Diavolo, la Part du Diable* et *Zampa*.

Les débuts d'Hérold furent ceux de tout le monde. Il naît humble, grandit peu à peu, et, par le Conservatoire et le prix de Rome, fait son petit chemin. Rien qui, dans les commencemens, dénote l'homme ayant quelque chose à dire. Il apprend son métier de pianiste chez le vieil Adam, Kreutzer lui donne des leçons de violon, et Méhul le forme à son école; puis on le voit, en attendant Rossini, emboîter modestement le pas du siècle, trottiner dans l'ornière. Romances, airs variés, il sert au public le plat du jour, compose, à l'occasion du mariage du duc de Berri, un opéra de circonstance en collaboration avec Boïeldieu, qui, toujours bon et gracieux, veut couvrir de l'autorité de son nom ce premier début au théâtre d'un disciple et d'un ami. Cette mode d'écrire à deux un opéra n'a jamais, que je pense, eu cours dans un autre pays que dans le nôtre. En Allemagne, où l'originalité d'un maître doit s'affirmer avant toute chose, où l'individu ne saurait s'effacer dans le genre, on ne comprendrait pas que cela fût possible. Un air fit la fortune de ce *Charles de France*, le fameux air des *chevaliers de la fidélité*, et ce morceau n'était pas d'Hérold. Quelle autre plume l'eût tracé, si ce n'est celle du chantre courtois et féal de *Jean de Paris*, le ménestrel, le troubadour par excellence de cette période où florissaient les pages et les châtelaines, où le poète avait son luth et le musicien sa guitare en sautoir? Bientôt à ce *Charles de France* succèdent *les Rosières*, *la Clochette*, *le Premier venu*, *les Troqueurs*, *l'Auteur mort et vivant*, œu-

vres débiles, productions plus ou moins médiocres d'une muse routinière qui, après avoir un moment, dans *le Muletier*, trouvé l'accent, le style, se hâte, la tête basse et la pâleur du découragement au visage, de reprendre tristement le chemin de l'oubli. *Lasthénie, le Lapin blanc, Vendôme en Espagne,* quels souvenirs, je le demande, rappellent ces partitions aux gens qui les ont jadis entendues? Et si vous les parcourez aujourd'hui, que pèsent les rares parcelles d'or enfouies dans tout ce clinquant? Le public actuel me paraît, au sujet d'Hérold, s'engager dans une fausse voie lorsqu'il s'imagine avoir à payer à ce maître de si gros arrérages d'admiration. Disons la vérité pure et simple, gardons-nous à la fois du dénigrement et de ces exagérations intempestives que trop souvent l'étranger nous reproche à bon droit. Aucun tort n'est à réparer envers cette mémoire : Hérold n'a jamais été méconnu, et si la renommée lui vint tard, c'est qu'il n'a produit ses deux chefs-d'œuvre qu'à la dernière heure.

Avant l'avénement de Rossini, Hérold ne compte pas. Il ne sait lui-même ni ce qu'il veut ni ce qu'il peut, va de Méhul à Boïeldieu, de Nicolo à Catel, et dans ce commerce avec l'esprit du passé ne produit le plus souvent que des œuvres médiocres, dont l'existence nuit plus qu'elle ne sert à sa fortune. Quelle différence avec Boïeldieu, et comme dès l'entrée dans la carrière l'individualité s'accuse davantage chez l'auteur du *Calife de Bagdad!* Lui aussi attend le midi du nouvel astre, mais avec patience, en bel esprit auquel les ressources ne manquent point, et qui, pour tuer le temps, possède en son particulier bien des charmes secrets. Supprimez d'un trait l'influence rossinienne, nous y perdrons certainement *la Dame blanche;* mais la première période de Boïeldieu restera debout pour témoigner d'un talent plein de grâce, d'expression tendre, d'urbanité toute française, tandis que l'auteur des *Rosières*, de *Lasthénie* et du *Lapin blanc* n'a pas eu, comme l'auteur du *Village voisin*, des *Voitures versées* et du *Chaperon rouge*, de première manière, et point de Rossini, point de *Zampa* ni de *Pré aux Clercs*, partant point d'Hérold!

Marie fut le réveil de cette intelligence plus cultivée qu'indépendante, et qui se consuma jusqu'à la fin en efforts au-dessus de sa capacité, sinon de sa science. Vers cette même époque, M. Auber, de sept ans seulement plus âgé qu'Hérold, donnait *le Maçon* et *la Muette*, deux œuvres qui aujourd'hui encore conservent presque toute leur jeunesse et leur fraîcheur, tandis que la partition d'Hérold, vieillie et démodée, produit sur nous l'effet d'un de ces bouquets de mariée qu'on tire en Allemagne de leur globe de verre pour célébrer les noces de la cinquantaine. Ici encore le musicien porte la peine de son manque de personnalité. Ces *crescendo*, ces *cabalettes*, ces cadences, cette éternelle périodicité dans les tours de phrase, tout cela vous a des airs fossiles, délabrés. On se demande ce que nous veulent ces revenans qui flânent dans le vide de cet orchestre. Passez, est-on tenté de leur dire, passez, *Une robe légère;* passez, *Batelier, dit Lisette;* passez, tic-tac du moulin et mirlitons de la foire! Les générations

auxquelles vous vous adressiez ont disparu, et celles qui leur succèdent ne comprennent plus rien à ce rossinisme vieillot émaillé de chansonnettes à la Monsigny. « La pire des mélodies est celle que chacun retient et fredonne, » s'écriait en l'an de grâce 1802 l'esthéticien Forkel, biographe passionné du grand Bach, lequel, tout en ayant en soi des mondes de musique, n'inventa jamais que je sache la moindre barcarolle ni le moindre pont-neuf. Il se peut que le précepte du vieux docteur en tablature semble au premier abord bien renfrogné; mais qu'on pense à toutes les platitudes qui se débitent chaque jour sous ce firman de musique amusante et facile! « De pareilles niaiseries me feraient presque rechercher Richard Wagner! » s'écriait à nos côtés, pendant une représentation de *Marie*, un spirituel écrivain très connu par son dilettantisme humoristique. Cela s'appelle procéder par médications énergiques, et pour s'avancer ainsi il fallait que mon paradoxal voisin d'orchestre n'eût encore entendu ni *Lohengrin* ni *Tristan und Iseult*. Quoi qu'il en soit, l'ennui poussé à l'excès a parfois de ces réactions endiablées, et je comprends qu'on s'adresse au loup pour en finir avec ces fâcheux bêlemens de moutons de Panurge. Et cette pièce que j'allais oublier, ce tableau de mœurs inimaginable : des officiers en bottes molles et la bouche en cœur qui roucoulent des tyroliennes et *soupirent* la romance, comme c'était l'usage au fameux régiment du colonel Elleviou, un vieux général ganache qui ne se lasse pas de raconter à son ancien fourrier le fabliau de ses amours avec la baronne, le meunier dadais et pantin, la jolie meunière qui veut *savoir le secret*, l'amante éplorée d'Adolphe qui retrouve sa mère au dénoûment! On vous dit : « Tout cela dans son époque a paru charmant, et vous avez mauvaise grâce à ne vous point amuser de choses cent fois applaudies par un public qui vous valait bien; » mais les modes de 1826 aussi paraissaient charmantes, pleines d'élégance et de goût. Qu'on nous rende donc les manches à gigot, les coiffures en coque, les pantalons à chaînettes, les carricks et les bolivars, qu'on nous rende l'ancien Feydeau et son public de petites-maîtresses et de mirliflors, le seul public doué des grâces nécessaires pour écouter avec un sérieux convenable cette musique en style de pendule et ce langage où les paysannes qui se marient *marchent à l'autel*, où, quand une villageoise aime un jeune officier, *elle porte le trouble et le désespoir dans la maison de ses bienfaiteurs*, et où les fleurs sont *l'emblème d'un amour vertueux, qui va, cette nuit même, couronner tous vos vœux*.

Rien ne juge un ouvrage comme ces reprises. Il y a tel opéra de complexion mâle et robuste dont la mode de son temps n'a su que faire, et qui, après un sommeil d'un demi-siècle, va renaître à l'état de chef-d'œuvre. Prenez par exemple la *Médée* de Cherubini, que cette vaillante Tietjens évoquait dernièrement à Londres au milieu de l'étonnement et de l'admiration d'une génération nouvelle. De même de la partition d'*Ali-Baba*, qu'en 1833 cet octogénaire convaincu, cet austère génie de tant de verve et de puissance, vit tomber à l'Opéra entre *le Comte Ory* de Rossini et *le Philtre*

d'Auber, et qui, sous la poussière des archives, conserve inaltérés ses trésors de jeunesse et de beauté : tout le contraire de ces productions de fabrique ordinaire, de ces articles de haute fantaisie auxquels le succès assigne une date! A ces choses-là il faudrait se garder de jamais toucher, car au moindre choc avec l'opinion elles s'écroulent vermoulues. De ce que quelques bribes mélodiques avaient survécu dans la mémoire des uns et des autres, on en conclut à l'utilité d'une complète remise au théâtre, et la lumière de la rampe donne à toutes ces grâces du passé un air de vétusté qui vous attriste. Mieux leur valait cent fois la pénombre du souvenir. Je citerais çà et là diverses phrases qui généralement passent pour des inspirations délicieuses, et dont le sentiment n'est en somme qu'afféterie pure, — *Une robe légère* par exemple, cantilène que Chollet, à ce qu'on raconte, débitait avec une fraîcheur de voix, une suavité vraiment idéale, et qui sans nul doute a dû emprunter beaucoup de sa réputation au maniérisme du virtuose de 1826. Chollet, pour qui cette musique fut écrite, avait un de ces organes excentriques qui peuvent faire dans le moment la fortune d'un ouvrage, mais qui trop souvent en rendent par la suite l'exécution impossible. Ces ténors qui donnent le *si* grave, ces barytons qui ténorisent, sont à coup sûr des objets d'art d'un haut intérêt; mais le musicien trop curieux qui s'y laisse prendre risque bien souvent plus tard d'avoir à payer cher sa fantaisie. Martin et Chollet ont ainsi emporté avec eux tout un répertoire. Néanmoins cette partition de *Marie*, incolore et froide, contient un morceau de maître, le sextuor du troisième acte. Rien de plus simple, de mieux trouvé que le parlage des voix sur cette mélodie d'accompagnement à la fois vive et tendre, et qui s'est déjà délicieusement produite dans l'ouverture. M. Auber a repris cet effet dans le charmant quintette des *Diamans de la Couronne*, où la phrase mélodique, également proposée d'abord par l'ouverture, revient également pour soutenir et commenter les entrées et le dialogue des personnages, on connaît avec quelle délicatesse de touche, quel art exquis, surfin! Cela n'ôte rien au mérite du sextuor de *Marie*, page musicale d'un modèle parfait, bien sentie, bien écrite, et qui pour la première fois vous montre l'artiste auquel instinctivement vous pensez quand on nomme Hérold.

Cet artiste, c'est l'auteur de *Zampa* et du *Pré aux Clercs*. En écrivant, il s'était formé, mais avec quelle lenteur, quelle peine! Cette aptitude qu'il avait pour la science, ce grand sens de l'école qu'il tenait de Méhul, au lieu de tourner à son profit, lui nuisirent longtemps devant le public. Comment se recueillir? Il fallait travailler pour vivre, se dépenser au jour le jour. Donizetti, génie également imitateur, et qui, par maint côté, rappelle Hérold, eut aussi dans sa première période à payer tribut aux nécessités de l'existence. Qui dit pauvreté dit dépendance, impossibilité pour un artiste de rompre en visière au mauvais goût régnant, de braver la mode. Avec *Zampa*, Hérold trouvait sa vraie note. Vous saisissez là tout entier ce Français d'origine allemande, et que le rossinisme affole. De

la déclamation bien entendue, du caractère comme chez Méhul, de la terreur comme chez Weber, la périodicité, l'entrain, le *brio*, la poudre d'or et le clinquant comme chez l'auteur de *Cenerentola* et d'*Aureliano in Palmira!* N'allons pas croire cependant qu'Hérold disparaisse dans la tourmente. La main qui rassemble et coordonne tous ces élémens est une main de maître. Le finale du premier acte a des parties d'un ordre supérieur, et le duo de Zampa et de Camille au troisième vaut les meilleures choses pour le mouvement passionné de la mélodie. Le côté critique de cet ouvrage, d'ailleurs si remarquable, c'est, comme presque toujours chez Hérold, la diffusion des styles. La phrase austère et sobre de *Joseph* y coudoie l'air de bravoure italien, l'obsédante chansonnette y disperse de son chant de coq importun tous ces fantômes à peine évoqués du monde surnaturel. Mozart, Méhul, Weber, Rossini, Auber, combien ne sont-ils pas ceux qui ont aidé à l'hybride formation de ce charmant et superbe monstre! Vous retrouvez dans *Zampa* l'écho de toutes les inspirations, de toutes les grandes voix du moment. Sous la mobile surface de cet orchestre plein de pressentimens et de mystères, vous distinguez Weber; ces duos, ces finales colorés à la vénitienne, conçus, menés avec la vigoureuse autorité des maîtres, vous parlent de Rossini, tandis que de ci et de là les menus détails, la grâce, l'esprit, la note brillante, le trait vif et piquant, circulant comme un essaim d'abeilles familières, bourdonnent à vos oreilles les noms de Boïeldieu et d'Auber. A chaque instant, on regrette que l'homme capable de reproduire l'art des autres avec cette intensité de réflexion, cette suprême habileté de touche, qu'un si rare talent ne sache point davantage prendre parti pour lui-même. C'est qu'Hérold, disons-le, n'a pas de personnalité; l'invention immédiate lui fait défaut; son opéra-comique, plus grand que celui d'Auber, n'est qu'une réduction du grand opéra. Ces démons que son romantisme ironique appelle en se jouant, M. Auber a trop d'esprit pour les prendre au sérieux; il les persifle, s'en amuse. Hérold au contraire croit très dévotement aux spectres qu'il déchaîne; mais comme après tout son surnaturel n'est qu'une fantasmagorie d'opéra-comique, nulle épouvante à la longue ne s'en dégage, et l'idéal poursuivi des Mozart, des Weber, des Meyerbeer, n'est pas atteint. Dans le *libretto*, même amalgame, même désaccord. Tandis que Méhul, Auber, Weber et Rossini vous regardent par les trous de cette musique, vous vous prenez à penser aux poèmes de *Don Juan*, de *Faust*, à la pièce de *Fra Diavolo;* à défaut des caractères typiques, des passions motrices, vous avez les masques et les scènes.

Zampa, lors de sa première apparition à Ventadour, n'eut point le succès qu'on raconte. Plus de bruit que d'argent, telle fut la moralité de cette comédie. En France et ailleurs, le renom d'Hérold s'en accrut, mais sa fortune y gagna peu. L'heure ne devait sonner que plus tard où cette musique, honorablement accueillie d'abord, deviendrait pour le public parisien un objet d'attraction. Il y a des musiciens qui ne réussissent que vivans, d'autres

ne voient que de chez Pluton leur astre se lever sur cette terre qu'ils ont en vain pendant un quart de siècle essayé d'émouvoir de leurs chants, et qui n'a voulu que leurs larmes. Halévy mort, c'est à qui l'oubliera. De ses nombreuses partitions, à peine si quelques amis savent encore les titres. Au répertoire de l'Opéra, *la Juive*, tant bien que mal, subsiste, mais de *Guido et Ginevra*, de *Charles VI*, du *Juif errant*, de *la Reine de Chypre*, de *la Magicienne*, plus une seule note. Il laisse une partition de *Noé*; qui s'en occupe? Essayez un peu d'en aller parler aux gens que cela regarde, et ces gens-là vous répondront comme Louis XIV : « Otez-moi ce magot de devant les yeux! » En revanche, d'Hérold aujourd'hui tout nous est bon. Si la vie parfois lui fut ingrate, la mort affecte à son égard des cajoleries sans pareilles. On a repris *les Rosières*, *le Muletier*; on reprend *Marie*. Naguère ne fut-il pas question de transporter à l'Opéra *l'Illusion*, un petit acte de la plus inoffensive médiocrité? Et *la Clochette*, dont nous ne parlons pas, et qui elle aussi veut avoir son tour, et s'écrie par la voix de son génie : « Me voilà! » Et *le Lapin blanc*, et *Emmeline*, et *la Médecine sans Médecin*, vous verrez que tout y passera, jusqu'à *Charles de France*, qu'avec un peu de bonne volonté on pourra aussi reprendre dans l'occasion.

Hérold eut cette chance particulière, que sa mort hâtive, pour lui déjà si féconde en bienfaits, ouvre encore aux conjectures de ses admirateurs des perspectives innombrables. « Que n'eût-il point fait s'il eût vécu! » c'est ce qu'on ne se lassait pas de dire aux beaux jours de la découverte d'André Chénier, quand M. Sainte-Beuve se montait la tête pour ce *continuateur* d'Homère et de Théocrite. Hérold, en attendant, végétait, soucieux, maladif, usant à des travaux d'employé les restes d'une ardeur qui pourtant ne devait pas s'éteindre sans avoir jeté un dernier éclat. Le poème de *Zampa*, dramatique si l'on veut par endroits, mais d'une insupportable boursouflure, décousu, ennuyeux surtout, passait généralement pour avoir compromis le succès de la musique. La sensibilité, le naturel, étaient, disait-on, les vraies qualités du talent d'Hérold; il fallait y revenir, laisser là les orgues, le pathos, faire de l'opéra-comique. Entre librettiste et musicien, les affinités sont souvent plus vives qu'on ne pense. Hérold croyait avoir trouvé son Sedaine dans Planard, l'auteur de *Marie*, un moment abandonné pour M. Mélesville, l'auteur de *Zampa*. Il se reprocha son infidélité, refit ménage, et de cette nouvelle rencontre de deux esprits qui se convenaient naquit *le Pré aux Clercs*.

Ce fut le chant du cygne, déjà le mal qui devait l'emporter le travaillait. Il mit dans cette partition toute sa vie, toute son âme : on croirait voir Weber écrivant *Oberon*. Même découragement, même souffrance physique, presque les mêmes traits. Contemplez son buste au foyer de l'Opéra-Comique. Ce visage en lame de couteau, ces pommettes fiévreuses, ces lèvres minces que tourmente un sourire inquiet, ombrageux, ce nez long décidant à lui seul de l'expression de la physionomie, comme chez les musiciens le cas se remarque, — on ne se représenterait pas autrement Weber.

Chez l'auteur d'*Oberon,* les lignes pourtant s'affirment davantage, le front est moins fuyant, la volonté plus accentuée.

De cette indécision trop caractéristique, *le Pré aux Clercs,* son chef-d'œuvre, porte aussi l'empreinte : le rossinisme invétéré reparaît incessamment. Dans l'ouverture, dans le joli duo des *rendez-vous,* partout ces routinières formules vous obsèdent. Il n'y a pas jusqu'à ce charmant trio du second acte, si bien engagé, si bien en scène, que ne gâte à plaisir une de ces phrases vides qui, par leur banale périodicité, le tour usé de leurs rentrées, vous rappellent la strette typique du duo de *Ricciardo e Zoraïde;* mais ce que cette fois on ne saurait contester, c'est la grâce exquise du sentiment, la vérité de l'expression mélodique. Entente parfaite de la situation, largeur et distinction de style, des rhythmes variés, des motifs à profusion, avec cela de la verve, de la couleur, de la passion, de la mélancolie surtout! Il se peut qu'avec les raffinemens du goût moderne certaines idées critiques réagissent sur la nature de nos sensations au point de modifier l'impression que produit sur nous telle ou telle musique selon les souvenirs qui s'y rattachent. Toujours est-il que vous sentez vibrer dans *le Pré aux Clercs* comme dans *les Puritains*, comme dans *la Favorite,* une corde émue et douloureuse qui, chez Hérold, Bellini et Donizetti, n'existe pas ailleurs, ou du moins ne s'était point trahie avec cette poignante intensité. Le rôle d'Isabelle a de ces sanglots, de ces voix du cœur qu'on n'entend pas sans tressaillir : partition de cape et d'épée d'où s'exhale une élégiaque langueur, musique chatoyante, amoureuse et romanesque, où la note pathétique soupire et pleure, et qui semble emprunter à la souffrance, au pressentiment, à la mort, cette unité de composition absente des autres œuvres d'Hérold!

Tristes et funèbres circonstances en effet que celles où cet opéra du *Pré aux Clercs* vit le jour. Au travail de l'enfantement avaient succédé les énervantes fatigues de la mise en scène; à suivre les répétitions, ses dernières forces s'étaient usées. Le succès venait de se déclarer, brillant, incontesté, promettant cette fois gloire et fortune; tout à coup l'actrice qui jouait Isabelle tombe malade : personne à l'Opéra-Comique pour la remplacer. Voir le théâtre suspendre les représentations, s'arrêter en pleines recettes, quelle perspective pour un auteur après tant de fatigues essuyées, d'épreuves et d'angoisses surmontées! M. Véron dirigeait alors l'Opéra. Avec cette courtoisie qui fut la marque distinctive de son administration, il s'empressa de parer au désastre. Mme Dorus, sa pensionnaire, en quelques jours apprit le rôle et le joua de manière à prouver au public ce que du reste le passage de Mme Damoreau à Favart démontra par la suite d'une façon encore plus éclatante, à savoir qu'on peut être une excellente cantatrice de grand opéra et s'entendre également aux familiers agrémens du dialogue parlé; mais le pauvre Hérold devait succomber à cette nouvelle secousse. Tant de courses à travers Paris, de démarches réitérées, précipitèrent sa fin, et, comme Mozart, c'est de son lit de mort qu'il entendit le bruit de son triomphe.

Le succès s'était fait trop attendre, la récompense venait passé l'heure, et cependant on peut dire que cette mort en pleine lumière donne à la physionomie d'Hérold un intérêt de plus. Tant d'autres profitent de ce qu'ils n'ont pas mérité, tant de piètres hannetons se traînent indéfiniment sur toutes les roses de la vie, qu'il y aura toujours au cœur et dans l'imagination des hommes des trésors de sympathie rémunératrice pour les grands artistes qui ont souffert et sont morts jeunes. Géricault, Hérold, Musset, la France a là trois noms qu'on ne peut plus désormais surfaire, justement à cause de cette mélancolique et douce pitié qu'ils inspirent. L'auteur de *Zampa* et du *Pré aux Clercs,* lorsqu'il quitta ce monde, avait dit tout ce qu'il avait à dire, et cinq ou six partitions de plus qu'il eût écrites ne lui donneraient certes point aujourd'hui en admiration l'équivalent de cette poétique auréole dont s'éclaire sa mémoire. Quand M. Auber, avec cet esprit de louange distributive et d'effacement protecteur particulier aux grands seigneurs de tout ordre, répète si volontiers en parlant d'Hérold : « Il a la qualité, moi, je n'ai que la quantité, » M. Auber sait mieux que personne que cette petite flatterie envers un confrère mort et enterré depuis trente ans n'ôte rien à la supériorité musicale absolue de l'homme qui a fait *la Muette, Fra Diavolo* et *le Domino noir,* mais il répond très spirituellement au sentiment du public touchant Hérold, à la légende.

N'est pas qui veut un martyr de la sorte. J'en sais des mieux pourvus, des plus gâtés, qu'un pareil destin tenterait, à la condition cependant que la vraie douleur serait écartée et qu'on s'en tiendrait aux simagrées. Amuser les salons, jouer la distraction, l'égarement du génie, triste métier qui réussit d'abord comme tous les charlatanismes, mais dont la piperie n'aura jamais qu'un temps. La vraie souffrance cherche l'ombre, le grand artiste endolori ne se fait un tremplin ni de son découragement ni de sa science. Hérold possédait un immense fonds d'érudition; certains ballets de lui sont des répertoires de connaissances musicales. Avec ce qu'il a mis d'élégance, de distinction, de style dans *la Somnambule, la Belle au Bois dormant,* à reproduire, varier et festonner les motifs des maîtres, plus d'un bel esprit d'aujourd'hui, au piano, ferait sa fortune. C'était un musicien dans toute la force du terme qu'emploie Rossini quand il veut caractériser son homme. Ce mot en effet dit beaucoup. L'idéal que cherchait Hérold, que son œuvre laisse entrevoir, sans doute il ne l'a pas atteint; mais lorsqu'un artiste a consumé sa vie entière dans ce travail, dans cette lutte, lorsque cet artiste a écrit *Zampa, le Pré aux Clercs,* de bonne foi faut-il venir parler de son impuissance? La postérité, qui déjà pour Hérold a commencé, ne s'y trompe pas; l'empressement du public, même un peu exagéré, n'est en somme que justice, et, dans une équitable répartition des choses, ce qu'il a souffert doit être mis au compte de ce qu'il a produit.

Le décret accordant la liberté des théâtres livre au domaine public les chefs-d'œuvre de la scène française à la condition qu'on ne s'en moquera point. Allons-nous en être réduits à réclamer contre l'Académie impériale

de musique la mise en vigueur de cette clause? Nous ne voyons pas pourquoi le répertoire de Meyerbeer aurait seul le privilége de ces affronts qu'on a voulu à si bon droit épargner aux tragédies de Corneille et aux comédies de Molière. Ce n'est encore que lamentable; un pas de plus, on tomberait dans le bouffon, et la musique des *Huguenots* n'a point précisément pour objet de faire rire son auditoire. Lamentable en effet cette reprise des *Huguenots,* un désarroi complet, la confusion des langues, une Babel! Encore si la critique avait où se prendre, s'il ne s'agissait que de chanteurs à réformer; mais non, l'incurie a été poussée si loin que tout se détraque, s'écroule. Il faudrait oublier pour rapprendre. La désorganisation est dans les masses comme dans les individus, elle s'étend de cet orchestre qui s'empâte à ces chœurs qui ne vont plus ensemble; les décors sentent l'huile, les costumes suent la friperie. Chacun arrive là, qui du midi, qui du ponant, débite son rôle dans sa langue, dans son jargon, puis se déshabille, et le surlendemain on recommence. Il était facile de prévoir ce que ferait M. Villaret du personnage de Raoul. Aux conditions de jeunesse, d'élégance et de chevalerie qu'impose un pareil caractère, l'embonpoint du chanteur, son inexpérience dramatique, répondaient d'avance assez mal. Sa voix convient-elle mieux à la partie musicale? Oui sans doute; mais cette voix manque, elle aussi, presque toujours de liberté dans ses mouvemens. Une voix agile dans un corps agile, voilà ce qu'il faudrait d'abord avoir pour chanter Raoul, car toute illusion demeure compromise, toute espèce d'intérêt devient impossible, si l'amant de Valentine, au lieu d'obéir à l'entrain immédiat de sa passion, est obligé de préparer à distance le son qu'il va émettre, de se rassembler comme un cheval qui s'apprête à sauter la barrière. A la fin du duo du quatrième acte, ce cri sublime de Raoul, *Dieu, veille sur ses jours!* veut être poussé dans le désordre et l'égarement, et non point en prenant des temps pour se ventiler le poumon. — Mlle Lichtmay, qui ce soir-là chantait Valentine, nous arrive d'Allemagne par Liége et Gand. Il y a quelques mois, cette personne, à ce qu'on assure, ne savait pas un mot de français. Il convient donc de ne point lui reprocher trop durement l'affreux barbarisme de sa diction. C'est une belle voix, un beau métal, mais de nature trop explosible : toujours de la force, de l'éclat, une implacable plénitude dans le son qui rappelle les mœurs de l'ancien opéra classique. Cette voix, d'une vibration stridente, cuivrée, n'aspire d'ailleurs qu'à monter, et déjà se sent moins à l'aise dans les notes du médium. On peut donc renoncer avec elle à cet alliage du contralto qui fit l'originalité d'organe des Falcon, des Stoltz, des Cruvelli, et dont Meyerbeer, écrivant ce rôle, semble avoir eu souvent en vue les grands effets. Ne négligeons pas cependant de tenir compte à Mlle Lichtmay de certaines heureuses rencontres. Elle chante avec une remarquable justesse d'intonation le magnifique *andante* à la Mozart de son duo avec Marcel au troisième acte, et j'ai cru aussi saisir au quatrième une intention dramatique d'un bon exemple dans la manière dont cette

Valentine se déclare à Raoul. Ces mots « reste, je t'aime! » au lieu de les dire tout en dehors et dans l'élancement d'une passion qui ne ménage plus rien, elle les comprime et les étouffe en elle. Mme Stoltz, la Cruvelli, la Grisi, la Schrœder-Devrient surtout, ont laissé en faveur de cette interprétation éperdue, échevelée, des souvenirs qui ne s'effaceront pas. Je crois que Mlle Falcon, qui, sous l'influence de Nourrit, créa le rôle, prenait la chose tout autrement et de cet air de réaction subite qui, pour être moins dans le mouvement du personnage tel que Meyerbeer l'a conçu, répondait peut-être mieux aux bienséances.

Malheureusement pour Mlle Lichtmay, son physique, qui promet une Alboni, nuit beaucoup à la liberté du geste et de l'élocution. Lorsqu'il faudrait aller, courir, se démener, sa *puissance,* comme le grand roi, l'attache au rivage. A ce point de vue, ce duo du quatrième acte, dernier terme de l'expression dramatique, affecte par momens des airs bouffons. M. Villaret d'un côté, Mlle Lichtmay de l'autre, c'est à qui bougera le moins. Jouer et chanter à la fois, impossible. On opte pour le chant, et, crainte de s'essouffler, on pondère ses gestes, on économise ses pas, on dynamise sa passion. Shakspeare, dans *Jules César,* veut qu'on se défie des hommes maigres. J'estime que ce précepte, bon quelquefois en politique, est décidément pris trop au sérieux par l'Académie impériale de musique. Défions-nous des hommes maigres, mais ne donnons pas dans cet autre excès de la corpulence et de l'obésité en matière de ténors et de soprani. Il faudrait la plume grasse d'un Rabelais pour décrire ce monde pantagruélique de jeunes premiers pansus comme des financiers et de Juliettes rebondies qui feraient craquer sous leur poids tous les balcons de Vérone. M. Faure, au milieu de cette déroute générale, continue seul à maintenir la tradition du bel art français. Ainsi compris, ainsi rendu, ce joli rôle de Nevers devient le premier rôle de l'ouvrage, et l'importance dramatique de Raoul diminue de toute la somme d'intérêt que la personnalité du chanteur force à se porter sur le caractère du mari de Valentine. Ce caractère d'époux élégant et chevaleresque, qui dans la pièce incommode déjà beaucoup la sympathie que l'amant et sa maîtresse réclament, prend même sous les traits d'un comédien et d'un chanteur de cette distinction une importance dominante de nature à déplacer le centre de gravité. Il est vrai qu'il suffirait d'un Nourrit, d'un Roger jouant Raoul, d'une Falcon ou d'une Cruvelli dans Valentine, pour rétablir aussitôt l'équilibre, et que peut-être ce rôle secondaire ne nous paraît aujourd'hui trop en lumière que parce que les rôles principaux sont trop dans l'ombre. Quant à moi, je ne puis m'empêcher de savoir gré à M. Faure de son zèle intelligent, de cette étude digne des meilleurs temps de l'opéra. Je détache le rôle du triste ensemble de la représentation et le goûte comme un objet d'art, comme un émail de prix, un portrait de Clouet, et sans me creuser la cervelle à chercher la critique au fond des choses qui me plaisent, j'applique à l'interprète ce pas-

sage des *Lettres d'un Voyageur* que George Sand adressait au maître lui-même : « Nevers, ce beau jeune homme en satin blanc qui a, je crois, quatre paroles dans le *libretto*, vous avez su lui donner une physionomie gracieuse, élégante, chevaleresque, une nature que l'on chérit malgré son impertinence, et qui parle avec une mélancolie adorable des nombreux désespoirs des dames de la cour à propos de son mariage. »

L'Africaine a commencé son tour d'Europe. Nos correspondances de Londres ne nous parlent que de l'immense succès remporté à Covent-Garden par cette musique splendide dont une exécution supérieure, et par momens, grâce à la Lucca, presque idéale, venait encore rehausser l'éclat. On sait de quelle réunion de talens, partout ailleurs impossible, se composent ces fameux groupes qu'en Angleterre la *saison* rassemble, comment, par l'initiative vigoureuse d'un directeur intelligent, sous l'impulsion organisatrice d'un Costa, les résultats qui à Paris coûtent des mois, souvent des années, s'obtiennent dans l'espace de quelques semaines. Trois répétitions générales ont suffi à cet orchestre pour rendre le chef-d'œuvre de Meyerbeer de façon à émerveiller ceux qui déjà l'avaient entendu chez nous. « Dans le chœur des évêques et tout le magnifique finale du premier acte, nous écrit-on, vous saisissez mille nuances qui à Paris échappent à l'attention; mais pour ce qui est de la prodigieuse sonorité des instrumens à cordes dans la fameuse ritournelle aux dix-sept mesures, rien ne saurait vous en donner une idée. Et cependant, comme tous les prodiges de ce monde, celui-ci s'explique très naturellement. Cet orchestre de Covent-Garden ne vaut pas seulement par le mérite des exécutans, mais aussi par l'excellence des instrumens de prix qu'apportent avec eux tous ces artistes dont quelques-uns touchent jusqu'à 2,000 francs chaque mois (1). L'orchestre de Costa s'est donc surpassé, les chœurs allaient d'inspiration. Vous connaissez de Vienne le ténor Wachtel, voix superbe à la Donzelli, qui fait Vasco, et de Berlin la Lucca, qui joue et chante Sélika en grande artiste que le cher maître avait devinée. Vous apprendrai-je que cette voix si merveilleusement accentuée, cette organisation vibrante, spontanée, de tant de puissance et de charme, a été cette fois le véritable succès de la saison, que l'étoile de la Patti elle-même a rudement souffert du voisinage de ce nouvel astre, dont l'influence n'a cessé de faire monter le flot d'or des recettes au-delà de toutes les proportions ordinaires et extraordinaires! Ce sont là menus détails que sans doute vous n'ignorez pas, et qu'il importe de connaître pour se rendre compte et de l'attente du public, et de sa curiosité fiévreuse, et du triomphant effet produit. « Les êtres que crée l'esprit ne sont point d'argile, a dit Byron, ils sont la reproduction de l'immortelle flamme qui vit en nous. » C'est ainsi que

(1) Chez nous, à l'Opéra, chacun des six solistes principaux ne reçoit par an que 2,500 francs. C'est le maximum. On peut consulter à ce sujet l'intéressant mémoire en demande d'augmentation d'appointemens présenté à M. le directeur de l'Opéra par les délégués des musiciens composant l'orchestre de l'Académie impériale.

Meyerbeer a créé Valentine, Fidès, Sélika, s'adressant pour les former à toutes les facultés de son âme et de son intelligence. Or, si Meyerbeer, pour n'être pas *plus,* est au moins autre chose qu'un musicien, et surtout n'est pas un musicien purement et simplement, il faut aussi que, pour personnifier certains de ses grands rôles, on soit autre chose qu'une cantatrice. Valentine et Sélika *sont.* Il ne suffit pas pour les représenter de les chanter, elles veulent vivre. Or la Lucca *est* Sélika. Écoutez cette intonation dont le charme a dès le premier moment captivé la salle, ce timbre naturel et pur qui, dans la berceuse du second acte, passant de la rêverie amoureuse au pathétique de cette admirable période en *la majeur,* sait unir le contour, le modelé d'un style adorable à ce que l'expression dramatique a de plus passionné. Au troisième acte, où la scène du poignard est rétablie, au quatrième, à travers les péripéties de l'épisode des fiançailles, du grand duo avec Vasco, les applaudissemens l'ont suivie, grandissant toujours à mesure qu'elle s'élevait. Quelle conviction, quel enthousiasme! Comme elle pleure de vraies larmes dans la scène du mancenillier; calme, fière, implacable, résignée et conservant toujours dans son air, dans son jeu, l'effarement, l'étrangeté, la *sauvagerie* d'un autre hémisphère! Elle chante, et toutes ses émotions passent dans l'âme du spectateur, qui tressaille de ses joies, souffre de ses douleurs, gémit de sa plainte: *il pianto mio,* comme dit cette autre immortelle romance de Shakspeare mise en musique par Rossini. Le mancenillier de Sélika vaut le saule de Desdémone. A son ombre nous est apparue samedi soir la Sélika de Meyerbeer, et je regrette qu'il n'en soit pas du souffle humain comme de la lumière, car si de tels accens pouvaient fixer leurs traits sur la plaque de métal, vous auriez sous les yeux à cette heure l'image la plus ressemblante et la plus vivante de la tendre et superbe héroïne. »

Deux mots sur le ténor compléteront ces renseignemens. C'est par ses côtés forts que M. Wachtel prend le rôle de Vasco. Sa belle voix, puissante surtout et de haute portée, restitue au récit d'entrée du premier acte ce caractère de grandeur épique qu'on ne peut guère ici que soupçonner; moins suave, moins caressant, moins enjôleur que M. Naudin dans quelques phrases réservées, il représente mieux le personnage et tient tête aux situations. J'ai beaucoup entendu M. Wachtel à Vienne, je connais le fort et le faible de son talent, et j'entrevois que lui et M. Naudin doivent se compléter l'un par l'autre. Quant à la Lucca, rien ne m'étonne dans l'enthousiasme qu'elle vient de soulever à Londres. Ce que je l'ai vue faire de la Marguerite du *Faust* de M. Gounod, l'intelligence, l'effort qu'elle déploie à vouloir hausser jusqu'à Goethe ce grêle type parisien, à donner couleur d'idéal à cette vignette d'album, m'avaient d'avance révélé la somme d'effet qu'on serait en droit d'attendre d'une telle artiste aux prises avec la création immédiate du génie.

F. de Lagenevais.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet 1865.

Les élections municipales ont été l'occasion d'un succès notable pour l'opinion libérale. Les élections, à quelque degré qu'elles s'exercent, sont des manifestations directes de l'opinion publique, des phénomènes représentatifs par excellence. On aura beau dire de l'élection des conseillers municipaux qu'elle n'a point une grande portée politique, qu'il n'est question là après tout que de la gestion d'affaires purement locales, et que le débat s'agite entre des ambitions et des rivalités de clocher. Il serait puéril et maladroit de ne vouloir regarder les élections municipales que par le petit bout de la lorgnette : l'importance du mouvement électoral auquel nous assistons ne tient point à la nature des fonctions municipales; elle dérive de ce mouvement électoral lui-même, des tendances qui s'y sont révélées, de la direction des esprits qui s'y est fait jour, en un mot de la signification générale des élections. A ce point de vue, les élections qui viennent de s'achever peuvent donner à penser utilement soit au gouvernement, si intéressé à ne point se méprendre sur la marche de l'opinion publique, soit à l'opposition libérale, qui commence à gagner la faveur du pays et qui doit s'efforcer de la mériter chaque jour davantage.

D'abord il ne saurait plus y avoir de contestation sur le succès moral de l'élection. Ce succès appartient à l'opposition libérale. C'est cette opposition qui a remporté les avantages les plus significatifs; c'est elle qui a été portée, soulevée et avancée par le flot qui monte. Vainement la presse officieuse a-t-elle essayé de donner le change sur ce point décisif par un escamotage de mots aussi ridicule que disgracieux. Obéissant à un bizarre mot d'ordre, la presse officieuse a donné le nom de listes municipales aux listes agréées ou patronnées par l'administration; mais elle a omis de dire que, dans la plupart des grandes villes, l'administration, prévoyant qu'elle ne pourrait disputer la victoire à certains candidats de l'opposition, les

avait inscrits prudemment sur ses propres listes. Il est résulté de cette combinaison que les noms portés à la fois par l'opposition et par l'administration sont sortis triomphans des urnes au premier tour de scrutin. Aussitôt les journaux officieux se sont hâtés d'attribuer sans explication ces succès aux listes administratives; mais les éclaircissemens sont vite arrivés, et il s'est trouvé que dans des cas semblables, comme à Grenoble par exemple, c'étaient les listes de l'opposition qui avaient passé à peu près entières, ne laissant à un petit nombre de candidats administratifs que la chance désespérée d'un second tour de scrutin. Il se trouve donc en définitive que, dans un grand nombre de municipalités et dans les villes les plus considérables, l'opposition, qui n'était pas représentée dans les conseils, y aura la majorité. C'est là qu'est le profit en quelque sorte matériel obtenu par l'opposition. Le profit moral est plus grand. Les victoires de l'opposition ont été remportées surtout dans les grandes villes, dans les centres intellectuels, dans les foyers où les intérêts locaux et l'exercice du droit de contrôle sur la direction des affaires municipales se rapprochent davantage des intérêts généraux, et réclament un plus large développement d'esprit public. Sans doute un grand nombre de petites communes rurales ont été tenues en dehors de la lutte et sont demeurées dociles au patronage administratif. L'opposition, à propos d'élections de cette nature, ne pouvait aspirer à conquérir la majorité de nos quarante mille communes. Il y a toujours dans de pareils débats une distinction à faire entre la quantité et la qualité : il y a d'un côté les moines, comme disait Pascal, et de l'autre côté les raisons. L'administration a conservé l'empire des moines; nous avons les villes où l'on raisonne. En somme, au point de vue matériellement arithmétique, l'opinion libérale a beaucoup gagné à ces élections; elle a gagné plus encore au point de vue moral par l'importance des intelligentes et industrieuses cités qui ont adopté ses candidats.

Nous ne voulons rien exagérer, car il n'y avait pas, à proprement parler, dans ce renouvellement des conseils municipaux une lutte d'ascendant politique entre le gouvernement et l'opposition. Nous regardons surtout ce mouvement électoral comme un symptôme et un enseignement qui peuvent être aussi instructifs pour le gouvernement que pour l'opposition libérale. Nous sommes d'autant plus à l'aise pour inviter le gouvernement à bien comprendre le sens de l'acte représentatif accompli par le pays, que l'administration avait pris à l'endroit des dernières élections une attitude prudente et calme. Le gouvernement n'a pas eu l'air de vouloir dominer ces élections et les emporter de haute lutte. Il a semblé être revenu de ces susceptibilités, de ces défiances, de cet orgueil maniaque d'initiative, qui portaient, il y a quelques années, M. Billault à engager les maires à ne pas subordonner leurs fonctions aux chances électorales. Dans la dernière session, M. Rouher avait annoncé déjà que le gouvernement était résolu à choisir les maires parmi les conseillers municipaux. Les instructions de

M. de Lavalette aux préfets ont confirmé cette assurance. Si l'on avait à interpréter l'habile circulaire du ministre de l'intérieur, il semblerait que le gouvernement se proposait avant tout, dans cette épreuve des élections municipales, d'étudier le courant de l'opinion, de consulter l'esprit public, de tâter en un mot le pays. On dirait que c'est dans cette pensée qu'on a voulu essayer de laisser aller un peu les choses et de rendre un peu la main au corps électoral. On avait renoncé à heurter de front l'opposition; on est allé plus loin, on a placé des noms de l'opposition sur certaines listes administratives. N'était-ce pas se montrer prêt à faire les concessions nécessaires? Telle a été, en apparence du moins, la politique du gouvernement, et cette politique, si en effet nous devinons juste, serait fort raisonnable. Pour un pouvoir qui tiendrait à conserver le mérite et la force de l'initiative, et qui en même temps voudrait gouverner avec l'opinion publique, des élections municipales générales seraient une occasion bien choisie de pressentir les directions futures de l'opinion, afin de les devancer et de s'y conformer sans avoir l'air de les subir. Au surplus, que le gouvernement ait pensé ou non comme nous le supposons, l'intérêt de la situation présente est le même pour lui comme pour nous. Les élections donnent au gouvernement des avertissemens et des enseignemens qui n'ont point pour lui le caractère irritant et blessant d'une leçon infligée par une élection générale du corps législatif, et auxquels par conséquent il peut céder sans humiliation, sans dépit, de bonne grâce.

Déjà, depuis les élections de 1863, le gouvernement a pu s'apercevoir que la réaction qui a produit les événemens de 1851 est arrivée en France à son terme. Les élections municipales de 1865 confirment ce fait et l'élèvent au-dessus de toute contestation. Ce n'est plus la liberté qui excite les défiances du pays; ce n'est plus aux inspirations et à la conduite exclusive du pouvoir que le pays demande son salut ou sa sécurité. L'ère est close des sauveurs de société et des dictatures aveuglément acceptées. Le pays veut être gouverné dans les conditions des sociétés modernes, c'est-à-dire qu'il veut se gouverner lui-même. Ce qui domine dans les élections municipales qui viennent d'avoir lieu parmi ces populations actives et intelligentes de Marseille, de Toulouse, d'Avignon, de Bordeaux, de Nantes, etc., c'est le sentiment que les actes de l'administration à tous les degrés de la hiérarchie doivent être sérieusement et vivement contrôlés. Paris, Lyon, s'ils possédaient leurs libertés municipales, auraient rendu avec plus d'éclat encore le même verdict. Ce pays commence à être fatigué de n'avoir plus une vie politique suffisante. Il est las de recevoir passivement l'impulsion politique d'en haut; il veut la trouver en lui-même. La politique dépensière des administrations municipales l'inquiète et le vexe, et il croit que, s'il s'occupait plus attentivement de ses affaires, il ne serait point exposé à subir les conséquences d'aventures comme celle du Mexique. Tel est le mouvement sérieux qui est commencé en France.

M. Gladstone, le représentant le plus élevé du libéralisme anglais, a jeté pour cri de ralliement aux électeurs du Lancashire le mot : *move on!* en avant! C'est en tout temps et en tout pays la devise des libéraux. En avant! chez nous, France, cette devise veut dire aujourd'hui : Prenons tous part aux affaires publiques. Dans les affaires générales comme dans les affaires locales, n'attendons point d'en haut le mot d'ordre impérieux; inspirons au contraire et conduisons le pouvoir et l'administration avec les lumières de tous, sous l'influence des idées et des intérêts librement, spontanément et sincèrement représentés, par l'action des corps publics émanés de l'élection. Voilà la politique qui est aujourd'hui en marche parmi nous et qui ne s'arrêtera plus qu'après avoir complétement triomphé. Un pouvoir prévoyant, et qui aurait à cœur de ne point se séparer de l'opinion publique, devrait comprendre cette tendance et en tenir grand compte. Ce mouvement est secondé par une loi irrésistible de la nature humaine. La force et la splendeur de la vie dans les peuples en pleine séve ne consistent point dans l'obéissance mécanique à des directions données par le pouvoir; l'idéal des hommes en société politique n'est point d'emboîter le pas et de marcher en rangs sur les talons les uns des autres, suivant la pittoresque définition que le général Sherman vient de donner de la guerre : la vie et l'idéal sont dans la féconde variété des talens, des caractères, des intérêts se faisant jour librement à travers les combinaisons sociales. La faute commise par un pouvoir qui voudrait couvrir de son patronage tous les actes de la vie publique d'un peuple, qui aurait la prétention de dicter au pays ses choix et de marquer à chacun sa place, serait de se briser contre une loi naturelle.

Cette prétention serait le danger d'un régime autoritaire comme celui qui est né en 1851. C'est une illusion commune aux hommes qui arrivent au pouvoir par des accidens de force d'oublier les générations qui viennent après eux et derrière eux. Chaque révolution chez nous produit sa fournée d'hommes politiques. Ceux-ci, une fois arrivés, commettent toujours la faute de tirer derrière eux l'échelle, et s'imaginent que la ténacité avec laquelle ils se cramponnent au pouvoir, aux places, aux fonctions élues, doit suffire à la béatitude universelle. Les influences, depuis les sphères les plus élevées du gouvernement jusqu'au cercle étroit des plus modestes communes, se figent pour ainsi dire dans des coteries dont la suprématie, en durant, devient irritante et insupportable. Même pour ceux qui sont détachés des plus légitimes ambitions personnelles, il est souverainement fastidieux de voir toujours représentés la même pièce par la même troupe. La scène s'encombre ainsi de ténors éreintés, de barytons ridicules, qui seraient avantageusement remplacés pour l'agrément du parterre par de jeunes choristes. Il faut l'air de la liberté pour rafraîchir et purifier cette température de serre chaude; il faut que la liberté produise ses hommes, les pousse, les entraîne, les place et les déplace par ses mouvemens natu-

rels, pour qu'une nation ne se sente point contrariée dans l'expansion de sa vie. On éprouve aujourd'hui chez nous un sentiment de ce genre dans les régions où sont les véritables forces de la vie politique. Ce sentiment s'est montré dans les élections municipales de nos grandes villes. Que des routiniers de l'école autoritaire ne cherchent pas à donner le change sur les moyens par lesquels les succès de l'opposition ont été obtenus dans ces élections, qu'ils ne parlent point de la coalition des vieux partis; il est absurde de parler des vieux partis sous un gouvernement qui dure depuis quatorze ans. Toutes les anciennes opinions ont dû subir durant cette période des modifications qui les ont renouvelées; elles ont toutes appris par exemple qu'elles ont un intérêt commun, un centre d'union qui est la liberté, et c'est en effet au nom de l'union libérale qu'elles ont combiné leurs efforts. Mais l'appoint le plus considérable, le plus efficace, le plus vivace, leur a été apporté et leur est fourni chaque jour par les générations qui depuis quatorze ans arrivent à la vie publique. C'est de ces générations qu'il faut maintenant se préoccuper; soyez sûrs que vous ne les gagnerez point avec des routines rébarbatives, et que vous n'aurez pas leurs suffrages, si vous n'avez à leur offrir que du vieux.

L'honorable M. Duruy a, quant à lui, une façon singulière de s'occuper de l'éducation politique de notre jeunesse. M. Duruy a quelquefois manifesté des intentions libérales auxquelles on s'est empressé de rendre justice; mais quelquefois aussi il a eu des excès et des bizarreries de zèle devant lesquelles on n'a pu toujours s'empêcher de sourire. C'est dans les sujets des compositions du grand concours que M. Duruy s'est fait remarquer cette fois. Plusieurs de ces sujets sont fort extraordinaires, mais nous les passerions encore à la fantaisie de l'ingénieux ministre. M. Duruy donne par exemple pour thème de la composition d'histoire la question d'Orient. Temps heureux que celui où l'on apprend la question d'Orient au collége! A coup sûr, pour juger du mérite des compositions, M. Duruy ne se fiera point aux lumières de simples officiers de l'université, et formera un jury *ad hoc* composé tout au moins de MM. de Bourqueney, Thouvenel et Drouyn de Lhuis. Le lauréat ne manquera point de fournir une utile recrue au personnel du ministère des affaires étrangères, et, s'il ne devient ministre, fournira sans doute au département, qui n'est peut-être pas trop riche sous ce rapport, un écrivain de dépêches élégant et correct. Les professeurs feront bien, pour exciter l'émulation des jeunes élèves, de leur apprendre que le présent ministre des affaires étrangères est un ancien prix d'honneur. Passe pour la question d'Orient, passe aussi pour la question d'Alger. M. Duruy veut en effet, avec ce délicat esprit d'à-propos qui convient aux solennités académiques, que le prix d'honneur soit disputé cette année sous la forme d'un discours qu'Auguste aurait adressé au sénat touchant l'organisation du gouvernement de l'Afrique, sage harangue où l'orateur impérial recommanderait de traiter avec une égale sollicitude les

colons romains d'une part, les indigènes maures et numides de l'autre. Espérons que ces compositions seront traduites et publiées dans le prochain livre jaune pour l'instruction et l'édification du sénat et du corps législatif, quand il s'agira de discuter les affaires africaines. Heureux, parmi les jeunes concurrens celui qui aurait pu lire le mémoire confidentiel de l'empereur dont il a été récemment question! Celui qui serait assez fort en thème pour mettre ce mémoire en latin aurait certainement le prix. Tout cela est curieux, singulier, mais innocent. Ce que nous ne pouvons voir avec la même indulgence, c'est la thèse sur l'éloquence par laquelle il faut prouver que l'art oratoire sous l'empire des césars, ne pouvant plus servir d'instrument aux passions anarchiques, a encore devant lui une vaste et noble carrière. C'est à des Quintiliens de dix-huit ans que M. Duruy impose le développement de ce paradoxe. Le ministre étant dans la voie des allusions historiques, nous nous inscrivons contre l'assimilation qui est enveloppée dans le sommaire de la dissertation proposée. N'est-ce pas faire injure à la France et calomnier notre temps que de s'attarder dans cette fâcheuse comparaison de la France contemporaine avec l'ère des césars? N'est-ce pas manquer de bonté envers la jeunesse française que de ternir son imagination et d'éteindre ses espérances en lui montrant l'avenir sous la forme d'un pareil passé? Abandonnez ces rêveries aux excogitations excentriques de quelque politique érudit enamouré de latin de décadence. M. Sainte-Beuve, en parlant un jour de cette thèse à propos d'un livre de M. Troplong, appelait cela d'un gros mot : « c'est, disait-il, de la littérature d'état; » mais le gros mot était évidemment tout gonflé de raillerie. Littérature d'état, soit. M. Duruy semble croire que le pouvoir a une grande influence sur la littérature; il est en cela du même avis que Napoléon. Un jour que l'empereur était vexé de l'ineptie d'un dithyrambe qui avait été débité en son honneur sur un théâtre de Paris, il écrivait avec une naïve colère au personnage que l'histoire appelle le sage prince Cambacérès : « On se plaint que nous n'avons pas de littérature; c'est la faute du ministre de l'intérieur! » Si le ministre de l'intérieur de ce temps-là avait eu l'esprit de celui d'aujourd'hui, il eût bien ri de l'apostrophe; mais, puisque M. Duruy a entrepris sérieusement d'initier la jeunesse à la littérature politique, qu'il évite du moins de faire chercher à nos jeunes gens leur horoscope politique et littéraire dans l'histoire de la décadence d'un vieux peuple païen. Que dirait M. Duruy, si sur les bancs de nos classes de rhétorique une jeune âme, un jeune esprit, ému de cette générosité que les premières révélations de la culture littéraire encouragent et ennoblissent, répondait au défi du sujet de composition en défendant la thèse contraire, qui est la vraie, si le jeune élève soutenait que le testament d'Auguste n'est point un programme dont se puisse inspirer l'éloquence qui se respecte et se fait respecter, s'il montrait que les discours prononcés au sénat n'ont plus intéressé l'humanité et n'ont point été conservés à la

postérité depuis que le sénat eut cessé d'être libre, s'il rappelait que ce qu'il y a eu encore de grands écrivains ou de grands orateurs sous l'empire, un Tacite par exemple, n'ont dû leur talent qu'à l'amour, à l'admiration, aux regrets qu'ils nourrissaient pour l'ancienne constitution romaine et au mépris altier qu'ils ressentaient pour le régime des césars? Alors commence l'ère des *grammatici* déclamateurs et vides, des *causidici* cupides et parasites. L'éloquence, avec la liberté, a perdu sa substance et sa moelle; frivole et fausse, elle s'amuse, dans d'insipides panégyriques, au pailletage des mots, et s'éteint dans l'ennui précurseur de la barbarie. *Controversiam vibrantibus sententiolis pictam... mellitos verborum globulos, et omnia dicta factaque quasi papavere et sesamo sparsa,* comme dit Pétrone en son joli latin dans une œuvre qui est le monument infâme de la corruption produite par la servitude et l'oisiveté politiques. L'agonie de l'éloquence politique commence avec l'ère des césars; mais alors, avec la foi et la prédication de saint Paul, s'ouvre une autre propagande et se prépare une autre éloquence, l'éloquence religieuse.

. Nous ne redoutons point que cette doctrine historique qui ose montrer à la France moderne les voies de la Rome impériale s'accrédite chez nous quand nous voyons paraître un aussi excellent livre que celui de M. Gaston Boissier sur Cicéron et ses amis. Ce livre reproduit les travaux de M. Boissier sur l'époque de Cicéron et de César qui ont été publiés et très remarqués dans la *Revue*. Nous ne connaissons guère en ce temps-ci de lecture aussi attrayante, aussi instructive et aussi saine. Voilà de l'érudition vraie, désintéressée, élégante, où l'histoire n'est point corrompue par l'adulation, où le goût des choses de l'antiquité est éclairé, guidé, relevé par l'intelligence des choses contemporaines. Montesquieu mis à part, on comprend mieux en France, depuis la révolution, l'histoire en général et surtout l'histoire romaine. Nous ne sommes plus dépaysés maintenant au spectacle de ces luttes politiques, de ces combinaisons d'influences, de ces manœuvres de partis, de cette éloquence publique mobile et passionnée qui s'agitaient sur le fond de la démocratie romaine aux derniers jours de la république. Notre histoire dans ses données fondamentales ne ressemble point à l'histoire romaine. Nos démocraties sont formées d'intérêts et inspirées d'idées qu'on ne peut confondre avec les justes griefs ou les grossiers appétits de la plèbe antique; mais les hommes avec leur intelligence et leur caractère, les événemens avec leurs tours soudains, conservent dans l'intervalle des siècles des analogies qu'il y a plaisir et profit à étudier. Il ne s'agit pas de copier l'histoire romaine, comme on le voulait au temps où l'école de David semblait être passée de la peinture dans la politique; mais devant le drame romain les plus hautes sympathies de l'intelligence et de l'âme sont émues. C'est à ce drame que M. Boissier nous intéresse, tant il lui est devenu familier, tant il en connaît les complications et les acteurs. Les amis que Cicéron est destiné à avoir dans tous

les temps lui seront toujours reconnaissans de leur avoir rendu sous une forme si claire, si aisée et en même temps si solide, les impressions qu'ils ont eux-mêmes ressenties dans l'intimité du grand orateur et du grand épistolaire. Chose étrange! la vie et la renommée de Cicéron sont encore un sujet de controverse parmi les hommes politiques. Cicéron rencontre toujours de disgracieux contempteurs et de chaleureux amis. Nous nous défions, quant à nous, de ceux qui disent du mal de Cicéron. Les politiques à vues étroites et grossières lui en veulent parce qu'il n'a point été du parti du succès. La belle raison! Il fallait donc que Cicéron fût César, car il ne pouvait être son lieutenant : c'était bon pour son frère Quintus. Mais si Cicéron a été du nombre des vaincus, il ne s'était point fait illusion sur l'avenir de sa cause. Il est le plus grand peut-être parmi les natures d'élite qui deviennent hésitantes au moment d'agir, parce que leur intelligence voit à la fois trop de choses et d'aspects divers, et parce que leur conscience est sensible à d'honorables scrupules. Doué comme il l'était, il ne pouvait pas chercher sa gloire dans l'action, et le succès ne pouvait être pour lui la condition déterminante de la convenance et de l'honnêteté. Quel lustre il a d'ailleurs jeté sur la fin du parti constitutionnel à Rome! Comme ses œuvres, sa destinée, son nom, font corps avec la grandeur romaine! César, le seul grand homme de notre connaissance qui ait eu du goût, écrivait que Cicéron avait bien mérité de la dignité du peuple romain en introduisant le nombre dans la langue. Cicéron était trop homme de lettres pour n'être point sensible à ce compliment; mais il a fait heureusement plus que cela pour Rome : il a été le plus humain des Romains dans le sens moderne du mot; sans lui, et il faut ajouter aussi sans Virgile, nous n'aurions peut-être rien à aimer dans l'antiquité latine. Nous faisons donc des vœux pour qu'il y ait toujours non-seulement au sens littéraire, mais au sens politique, des cicéroniens dans le monde, dussent-ils se tromper quelquefois et dépenser leur courage à combattre la brutalité d'Antoine quand il s'agirait au contraire de se défier de la froide astuce d'Octave. Le meilleur éloge que nous puissions faire du livre de M. Boissier, c'est de dire qu'il augmentera infailliblement le nombre des amis de Cicéron.

Le vieil orateur romain vient de porter bonheur à un confrère de M. Boissier en littérature cicéronienne. Notre collaborateur cite dans son livre un écrivain anglais, M. Forsyth, qui a publié récemment une vie de Cicéron. M. Forsyth vient d'être envoyé au parlement par Cambridge. La grande épreuve des élections anglaises est terminée. L'incident le plus dramatique de la lutte électorale a été sans contredit l'échec de M. Gladstone à l'université d'Oxford et sa nomination dans le Lancashire. La défaite de M. Gladstone à Oxford a été un événement. On n'a pas vu sans regret la vieille université se séparer de l'homme d'état éminent qui l'avait représentée depuis dix-huit ans. M. Gladstone est, parmi les contempo-

rains, le plus glorieux des élèves d'Oxford, et il semblait que sa renommée fût inséparable de la gothique et vénérable université. On prévoyait cette rupture, et pourtant on voulait espérer jusqu'à la fin qu'elle n'aurait pas lieu. C'est l'esprit de conservation religieuse et politique qui a, dans cette circonstance, frappé un homme que sa conscience, sa raison, le sentiment du devoir patriotique, ont irrévocablement attaché à la cause du développement progressif des institutions de son pays. Cependant un célèbre professeur d'Oxford, le docteur Pusey, quoique représentant des idées de *high church,* auxquelles M. Gladstone s'était rallié au début de sa carrière, n'avait pas craint d'intervenir avant l'élection en faveur du ministre libéral, et avait rappelé aux membres de l'université qu'ils devaient, en choisissant leur député, s'inquiéter bien plus des intérêts spirituels de l'église que de ses intérêts matériels engagés dans le conflit des partis. M. Gladstone a pu être péniblement affecté de son échec; mais il a dû en être étonné moins que personne : c'est aux hommes d'état les plus vaillans que sont réservés les accidens de cette nature. Quand M. Gladstone est entré dans la vie politique, il était l'espérance de la haute église et du torysme : aujourd'hui, après avoir fait pour le progrès économique de l'Angleterre plus qu'aucun homme d'état vivant, il est devenu l'espérance de ceux qui veulent effacer des institutions anglaises les derniers restes de l'esprit d'intolérance et d'exclusion, qui veulent élargir la constitution pour y faire entrer graduellement la démocratie. M. Gladstone a été l'homme pratique le plus progressif de son temps. On comprend qu'une évolution aussi vaste que celle qu'il a accomplie soulève des rancunes et des ressentimens que la bonne foi et le talent ne peuvent désarmer tout de suite; mais il est impossible de répondre avec plus de noblesse et de modestie en même temps que ne le fait M. Gladstone à ceux qui lui reprochent son action politique actuelle en lui rappelant son origine. Ce qui rend la parole de M. Gladstone plus attachante encore peut-être que l'éloquence dont elle déborde, c'est l'accent de sincérité et d'honnêteté qui la domine. On en a eu un magnifique exemple à Liverpool. Une demi-heure après que le télégraphe avait annoncé son échec à Oxford, M. Gladstone prenait la parole devant une assemblée populaire pour poser sa candidature dans le Lancashire. Il était sous l'émotion d'une des crises les plus importantes de sa vie politique. Au moment où s'accomplissait son divorce avec l'université d'Oxford, il avait, pour justifier sa carrière, à retracer les grandes lignes des principes qui ont présidé à ses actes comme ministre, et qui doivent inspirer sa conduite future. Ses adieux à Oxford furent son exorde; ils furent touchans : point d'amertume, point d'aigreur; on y sentait comme une tendresse endolorie pour l'*alma mater,* pour cette vieille mère des études à laquelle M. Gladstone est inséparablement lié par les meilleurs souvenirs de sa jeunesse. Une harangue très élaborée, prononcée quelques jours avant par M. Disraeli, fournit à M. Gladstone une opportune et large pâture pour le

corps de son discours. Mis en demeure par un adversaire politique, M. Gladstone était en quelque sorte forcé de faire aux électeurs le triomphant récit de sa politique financière. Cet exposé, que l'orateur a rendu dramatique en prenant corps à corps les assertions de l'opposition conservatrice et en les renversant sous des réfutations vives, spirituelles, véhémentes, se résume en des chiffres merveilleux. En 1860, le budget anglais s'élevait à 73 millions sterling; en 1865, il est descendu à 66 ou 67 millions : il est inférieur d'au moins 6 millions au chiffre d'il y a six ans; mais dans cet intervalle M. Gladstone a eu l'adresse et le bonheur de faire remise aux contribuables de taxes dont le total représente annuellement 16 millions sterling. Ainsi, tandis que le revenu n'a décru que de 150 millions de francs, la nation anglaise jouit, par l'effet des mesures de M. Gladstone, d'une réduction de taxes de 400 millions par an, si l'on compare l'année financière de 1860 à l'année courante. On ne saurait trop insister sur un pareil fait, qui ne peut pas être seulement un sujet de satisfaction pour l'Angleterre, mais qui devrait être pour la France un exemple et un enseignement. Voilà la politique financière qui correspond à la véritable politique du libre échange. Vous soumettez les producteurs nationaux à la libre concurrence étrangère, vous devez aux producteurs nationaux le dégrèvement de la taxation, vous devez, avec les réductions obtenues sur les dépenses, procurer au pays le moyen d'augmenter ses épargnes productives et d'accroître avec vigueur chaque année le capital national. Nous croyons avoir imité la politique commerciale de l'Angleterre; nous n'y aurons pas réussi avant de nous être instruits à l'école de M. Gladstone, avant d'avoir compris qu'il vaut mieux, pour enrichir le pays, réduire la taxation que de faire, par l'état et les administrations publiques, des travaux coûteux, stériles, qui troublent l'équilibre industriel et altèrent les conditions naturelles des prix de la main-d'œuvre. M. Gladstone a répété cette démonstration dans son discours de Liverpool de la façon la plus décisive. Agir de la sorte, c'est faire véritablement ce qui s'appelle le bien public. Quand on a réalisé de semblables mesures, dont l'expérience a prouvé l'efficacité pour le bien-être d'un peuple, on peut se consoler d'avoir sacrifié à un si grand objet de simples liaisons de parti; mais est-ce là une affaire de parti? « Ce sont des objets, s'est écrié M. Gladstone avec une sincérité pénétrante, qui appartiennent au pays tout entier, à cette Angleterre où nous vivons tous. Quelle folie qu'il se soit trouvé un parti dans l'état pour abandonner à ses rivaux le monopole et la gloire de la réalisation d'une telle œuvre! Qu'ils sont heureux au contraire ceux à qui il a été donné d'y mettre la main! Quant à moi, je ne saurais trop me féliciter d'avoir été appelé à reconnaître, non par une délibération de mon esprit, mais par les circonstances où j'étais placé, que mon devoir absolu était d'entreprendre cette œuvre bienfaisante, dont l'accomplissement est la principale étude et l'objet de ma vie. » Il est inutile de dire qu'à cette œuvre d'économie philanthropique M. Gladstone ajoute. dans son pro-

gramme d'avenir, toutes les mesures qui pourront faire monter le peuple en intelligence, en moralité, en influence politique. Dégagé des liens d'Oxford, M. Gladstone s'est posé devant les électeurs du comté de Lancastre comme planant au-dessus des combinaisons et des conventions de parti, et ne voulant plus être désormais que l'ouvrier du bien public, l'homme du pays.

Le résultat des élections anglaises est à coup sûr favorable au progrès des idées libérales. La majorité un peu confuse, il est vrai, que couvre la dénomination flottante de libérale, a gagné environ 26 voix à ces élections. Cependant il serait difficile de préjuger d'après ce chiffre quel pourra être le classement des partis sur certaines questions essentielles, et surtout dans les circonstances où les combinaisons de cabinets seraient en jeu. Parmi les questions politiques que devra débattre le prochain parlement, celle de la réforme électorale viendra inévitablement en première ligne. Lord Palmerston ne s'est jamais soucié de cette réforme, et croit sans doute avoir rendu un grand service à son pays en usant de sa rare popularité pour l'ajourner depuis six ans; mais d'autres ministres, lord Russell, M. Gladstone, sont engagés sur la réforme, et ne semblent pas pouvoir se prêter longtemps à une politique de temporisation. Le malheur, c'est que sur la question de réforme l'unité du parti libéral ne pourra se maintenir. C'est dans une section du parti libéral qui compte parmi ses membres des hommes très éclairés, très éloquens, qui ne sauraient être considérés comme des traînards opiniâtres de l'opinion conservatrice, des orateurs par exemple tels que M. Lowe et M. Horsman, que l'idée de réforme électorale rencontre l'opposition la plus vive. Lord Palmerston d'ailleurs restera-t-il longtemps ministre? Des journaux tories prétendent qu'il veut se retirer; on ne l'eût point dit aux discours alertes qu'il a prononcés à Tiverton. Si lord Palmerston prenait sa retraite, M. Gladstone pourrait-il céder le *premiership* à lord Russell? Ne prendrait-il point la conduite de la chambre des communes? N'y aurait-il pas une scission au sein du parti libéral en présence d'un ministère décidément réformiste? Sans essayer de pousser à fond ces conjectures, on peut prédire que la vie de la prochaine chambre des communes sera plus accidentée que la longue existence de la chambre précédente.

Le nœud de la question des duchés serait-il près enfin de se serrer? On le dirait au mouvement des cours allemandes. Les cours secondaires posent enfin au sein de la diète des questions précises à la Prusse. Pour devenir plus pressantes, ces cours ont attendu que l'Autriche eût terminé sa crise ministérielle. La cour de Vienne est maintenant plus libre dans ses allures; M. de Mensdorf-Pouilly, aujourd'hui président officiel du cabinet, va presser sans doute M. de Bismark de s'expliquer sur ses intentions et d'accorder enfin aux duchés une existence régulière. Il paraît que la cour de Vienne est décidée à faire quelques concessions au cabinet de Berlin; mais du jour où elle aura marqué explicitement la limite de ces concessions,

elle aura opposé une borne à l'ambition de M. de Bismark, qui aime à rester dans le vague, et elle aura fixé une échéance à la politique prussienne, dont la tactique est de gagner indéfiniment du temps. Une rencontre se prépare donc au sein de la confédération entre la politique de Vienne et celle de Berlin. Quand le choc aura-t-il lieu? Les affaires d'Allemagne nous ont trop accoutumés à la patience pour que nous ayons la présomption de fixer une date et une durée à la phase nouvelle où la question des duchés semble être entrée. Il est singulier que ce soit au moment où il va peut-être rencontrer des embarras dans sa politique allemande que M. de Bismark se soit amusé à vexer les libéraux prussiens et à traquer une opposition qui ne cherche à se manifester que par des banquets; mais voici une autre complication. Les tribunaux prennent parti pour les députés pourchassés; ils proclament la légalité des banquets et condamnent comme contraires à la loi les brutalités de la police. Cette attitude des tribunaux prussiens est intéressante; elle nous donne le mot de la patiente résistance légale soutenue par la majorité de la seconde chambre contre le ministère de M. de Bismark. On peut toujours dire en Prusse : Il y a des juges à Berlin; mais entre la justice du pays et la police qui sera juge du conflit?

On ne peut qu'approuver le ministère O'Donnell de la promptitude avec laquelle il exécute le dessein annoncé dès son inauguration et reconnaît le royaume d'Italie. La reconnaissance de l'Italie par l'Espagne est un fait très important. Voilà le pays catholique par excellence qui prend son parti du sort territorial qui est fait à la cour de Rome; voilà une reine qui oublie que la maison de Naples dépossédée était une branche de sa famille; voilà le peuple qui a été l'un des derniers envahisseurs de la péninsule, et dont les acquisitions primitives étaient devenues l'héritage de l'Autriche, qui reconnaît la pleine indépendance du peuple italien. En attachant son nom à cet acte diplomatique, le maréchal O'Donnell a mérité les applaudissemens des libéraux européens, et leur donne des espérances qu'il tiendra sans doute à honneur de justifier. Quant à l'Italie, la voilà reconnue par toute l'Europe, sauf par l'Autriche et par quelques principicules allemands. Ce concours de l'Europe autour de l'Italie isole l'Autriche. La cour de Vienne croit-elle qu'il soit bien raisonnable et bien habile de persister dans cet isolement en rêvant platoniquement au traité mort-né de Zurich?

En Amérique, M. Johnson vient d'achever l'organisation provisoire du gouvernement civil dans les anciens états séparés en donnant un gouverneur à la Floride. Il ne s'agit là que d'un régime provisoire qui laisse le temps aux populations du sud de se reconnaître, de se recueillir et de se conformer aux conditions nouvelles de leur existence. Cette situation provisoire ne préjuge rien quant à l'organisation définitive des anciens états esclavagistes. De quelle façon les droits des noirs seront-ils réglés dans les futures constitutions de ces états? C'est un point sur lequel le congrès aura à se prononcer dans la prochaine session. Pourquoi faut-il que, quand

nous songeons aux États-Unis, nous ayons une autre préoccupation que la curiosité de voir comment ce pays réparera les maux de la guerre civile d'où il sort? Il y a malheureusement aujourd'hui entre les États-Unis et nous l'affaire du Mexique. Nous le répétons, nous ne craignons point que les États-Unis dirigent contre nous à propos du Mexique une agression délibérée; cependant la pierre d'achoppement est là, il serait imprudent de l'oublier. La patience politique de M. Seward n'est pas du goût de tous les hommes d'état américains. Deux personnages importans, le secrétaire de l'intérieur, M. Harlan, et l'ancien ami de M. Lincoln, M. Montgomerry Blair, ont fait entendre en de récentes occasions des paroles de mauvais augure sur l'établissement d'un empire au Mexique, sur la doctrine de Monroë, et M. Blair est allé jusqu'à insinuer que dans cette affaire un dissentiment existerait entre M. Seward et le président. Nous ne voulons point prendre ces boutades au tragique, nous ne rions cependant que d'un œil en répétant le cri de Géronte : Qu'allions-nous faire dans cette galère? E. FORCADE.

UN DICTIONNAIRE INTERNATIONAL FRANÇAIS ET ANGLAIS (1).

Il n'est pas de livres qui rendent plus de services que les dictionnaires, et à qui l'on en sache moins de gré. Pourtant, avec le peu de goût que nous avons pour l'étude des langues étrangères, il nous siérait de ne pas ménager notre reconnaissance à ceux qui nous facilitent et nous abrégent un travail auquel nous ne nous livrons qu'à la dernière extrémité. A ce titre nous devrions une singulière gratitude aux auteurs du nouveau dictionnaire français et anglais dont la seconde partie, achevée, comme la première, sous la direction de M. Hingray, vient d'être livrée au public. On ne saurait nier que ce double lexique ne soit à plusieurs égards supérieur à ceux qui l'ont précédé. Il arrive souvent dans cette sorte d'ouvrages, quand ils sont dus à une seule personne, que l'une des deux langues qui y figurent est sacrifiée à l'autre. Ici, la collaboration d'hommes compétens des deux pays établit entre les deux langues un équilibre qu'il est difficile d'atteindre à ce degré. Ainsi de part et d'autre la nomenclature a été puisée aux sources les plus pures. Pour qui veut apprendre à fond une langue littéraire comme le français ou l'anglais, il faut, soit qu'on lise les classiques, soit que l'on s'essaie à écrire soi-même, pouvoir suivre les mots dans leur passage du sens propre au sens figuré, du sens particulier au sens général, dans ces acceptions variées que prend chaque vocable un peu important dans tout idiome qui a servi d'instrument à un riche développement intellectuel. Une des parties les plus soignées et qui méritent le plus d'attirer l'attention dans le nouveau dictionnaire, c'est la liste des sens différens de chaque mot; ces sens, groupés méthodiquement, sont éclaircis dans les deux langues par des exemples tirés des meilleurs auteurs, et surtout des contemporains. G. PERROT.

(1) *Dictionnaire international français et anglais*, par MM. H. Hamilton et E. Legros, Ch. Fouraut, 1865, gr. in-8°, 903 pag. à trois colonnes.

V. DE MARS.